LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

ONT COLLABORÉ A CE VOLUME :

M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française.

Le R. P. Fidèle, missionnaire Capucin de la Province de Chambéry.

Le R. P. Fort, supérieur général des Pères de Chavagnes-en-Paillers (Vendée).

Le R. P. Gallet, Provincial des Dominicains de la Province de Toulouse.

Le R. P. Gomet, missionnaire des Oblats de Marie Immaculée.

Mgr Grouard, O. M. I., Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie.

M. Alexandre Guasco, secrétaire général du Conseil de Paris de la Propagation de la Foi.

Le R. P. Morice, O. M. I., missionnaire dans la Colombie Britannique.

Le R. P. Pie Mothon, O. F. P.

Le R. P. J.-B. Piolet, S. J.

Le R. P. de Rochemonteix, S. J.

Mgr Le Roy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit.

Il a été tiré de cet ouvrage,
sur papier impérial du Japon, cinquante exemplaires signés, numérotés à la main.
Prix de cet exemplaire de grand luxe, l'ouvrage complet : 300 francs.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

48620. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

Publiées sous la direction du

Père J.-B. PIOLET, S. J.

Avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions

ILLUSTRATIONS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

VI

MISSIONS D'AMÉRIQUE

Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1903

Tous droits réservés.

LIBRARY
AUG - 4 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

Les

Missions catholiques françaises

au XIXe siècle

(TOME SIXIÈME)

CHAPITRE I

L'AMÉRIQUE ET SES HABITANTS

Nos ancêtres, au moyen âge, en contemplant, du haut des falaises de l'Europe, l'immense étendue de l'Atlantique, croyaient voir, au delà de la ligne qui séparait le ciel et les eaux, des monstres qui gardaient les abords d'un monde fantastique. Les érudits évoquaient le souvenir de Platon et de son Atlantide. Là-bas, au delà des Colonnes d'Hercule, une vaste contrée submergée avait disparu dans une nuit de tempête. D'autres se souvenaient qu'Aristote avait parlé d'une terre aussi vaste que l'Europe et l'Asie réunies.

Au XVe siècle, sur l'initiative d'un monarque portugais, commencèrent les lointaines expéditions maritimes. Des hommes hardis s'élancèrent vers l'inconnu. En 1419, on découvrit Madère et l'on prit les Canaries. Devant les navigateurs intrépides qui avaient osé confier leur existence à une mer redoutée s'avançait le cap Bojador, barrière que, de mémoire d'homme, on n'avait pas osé franchir. On doubla le célèbre promontoire et l'on s'avança, de plus en plus, vers le Sud, reconnaissant les rivages de la côte occidentale d'Afrique. En 1471, de nouvelles constellations apparurent, dans un ciel lim-

pide, aux regards étonnés des marins portugais : on avait traversé la ligne équatoriale. En 1486, Bartolomeo, Diaz reconnut le cap des Tempêtes qui devint le cap de Bonne-Espérance : la route des Indes était trouvée.

STATUE DE CHRISTOPHE COLOMB A MONACO

Pendant que s'accomplissaient, au milieu de l'universelle curiosité, ces aventureuses expéditions, un homme d'ardente foi, d'esprit méditatif et curieux, de ferme caractère, un savant et un marin, songeait qu'en traversant l'Atlantique de l'Est à l'Ouest, on devait infailliblement rencontrer des terres nouvelles dépendant des Indes. Christophe Colomb, après des démarches nombreuses, après le rejet de ses offres par le sénat de Gênes, par le roi de Portugal, vit son plan accepté par les souverains de Castille; il partit et dota d'un empire le pays qui l'avait accueilli. Les régions de rêve que les anciens avaient vaguement entrevues dans leurs spéculations philosophiques, que la pensée populaire avait, si longtemps, peuplées de fantômes, devenaient une réalité, et cette réalité dépassait, par son imprévu, tout ce que les esprits les plus perspicaces étaient en mesure de deviner.

Dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, les caravelles de Christophe Colomb cinglaient vers la terre, car, au loin, une petite lumière percait les ténèbres. Aux premières lueurs de l'aube, elles apercevaient dans la brume les contours de l'île Guanahani. Peu après, les équipages débarquaient, enseignes déployées, au son de la musique, et, pour la première fois, depuis la création de l'homme,

le nom du vrai Dieu était invoqué en Amérique ; Colomb arborait la croix, entonnait le *Te Deum*, et, déployant l'étendard d'Espagne sur le rivage de Guanahani, qu'il appelait San Salvador, en prenait possession pour la couronne de Castille et de Léon. Un nouveau monde venait d'être découvert.

Nous ne ferons pas ici le récit des entreprises maritimes qui se succédèrent et qui finirent par livrer l'Amérique à l'Europe. Bornons-nous à rappeler, avant d'aller plus loin, la célèbre bulle *Inter Cætera* d'Alexandre VI. « Nous vous exhortons particulièrement par la promesse que vous avez faite, en recevant le baptême, disait le Pape aux Souverains espagnols, d'obéir aux préceptes apostoliques, et nous vous engageons surtout, par les entrailles de la miséricorde de N.-S. Jésus-Christ, lorsque vous aurez entrepris sérieusement cette expédition, à vous efforcer de faire recevoir la religion chrétienne par tous les peuples qui habitent ces îles et ces terres, sans jamais vous laisser décourager par les dangers et par la peine.... En outre, nous vous ordonnons, en vertu de la sainte obéissance qui nous est due, de pourvoir à ce qu'il soit envoyé dans les terres fermes et dans les îles en question des sujets d'une vertu reconnue, craignant Dieu, sages, éclairés, en état d'instruire les habitants dans la foi catholique et de leur inspirer le goût des bonnes mœurs; et nous vous rappelons le devoir d'y travailler avec tout le soin possible, comme vous nous l'avez promis, et comme nous l'attendons avec confiance de votre éminente dévotion et de votre royale magnanimité. »

ANCIEN PALAIS DES VICE-ROIS ESPAGNOLS, A SANTA-FÉ

Un nouveau champ d'action venait de s'ouvrir à l'apostolat

catholique; suivant les conquérants, plus souvent les précédant, une armée de missionnaires, qui avait entendu l'appel du chef de l'Église et qui comptait un grand nombre de saints dans ses rangs pressés, ne devait pas tarder à entreprendre la conquête spirituelle des peuples nombreux, dont l'existence venait d'être révélée aux nations de l'Ancien Monde.

S'étendant des glaces du pôle boréal aux mers voisines des régions antarctiques, l'Amérique, baignée, à l'Est, par les flots de l'Atlantique et, à l'Ouest, par ceux de

CANAL DE LA VIGA
PRÈS SANTA ANITA (MEXICO)

l'océan Pacifique, offrait, avec ses divers climats, un vaste champ d'action à toutes les nations attirées par les entreprises coloniales. L'Espagne et le Portugal paraissaient être désignés pour s'emparer des terres chaudes du Sud et du Centre, l'Angleterre des régions plus tempérées ou froides. La France, elle aussi, devait avoir son lot. Sur cet immense continent de 18 000 kilomètres de longueur, aux côtes profondément découpées au Nord, régulières dans la partie méridionale, aux grandes plaines à l'Est, aux montagnes élevées à l'Ouest, Anglais, Français, Hollandais, Espagnols, Portugais, Allemands, Polonais, Italiens, Noirs d'Afrique, Chinois, Indiens, tous les peuples de notre monde cherchent une place et la trouvent. Les fleuves qui arrosent ce vaste déversoir des vieilles nations étaient

LA RIVIÈRE DE L'ARC, DANS LE PARC NATIONAL CANADIEN
(Cliché de la Société de Géographie.)

d'incontestables auxiliaires de la conquête et de la civilisation, le Saint-Laurent, grande voie de pénétration du Canada, l'immense Mississipi, avec ses puissants affluents, le Missouri, l'Ohio, l'Arkansas, la Rivière-Rouge et le Rio-Grande-del-Norte, l'Orénoque, le fleuve des Amazones, large comme une mer, et qui reçoit les eaux de rivières plus importantes que nos plus grands cours d'eau, l'Uruguay, le Parana, grossi du Paraguay et du Pilcomayo, et bien d'autres encore.

Le long des rivages septentrionaux, dans le golfe du Mexique et dans le Sud, des îles attiraient les étrangers. Inhabitables dans les régions polaires, enveloppées de brumes, comme Terre-Neuve, sur la côte du Labrador, parées, dans le golfe du Mexique, d'une admirable végétation, elles étaient faites pour attirer à elles par leur riant aspect et les ressources qu'elles renferment.

Tout ce qui constitue les éléments de la richesse, l'Europe le trouve réuni sur un sol privilégié : mines d'or, d'argent et d'autres métaux utiles ou précieux, mines de houille et puits de pétrole, vastes forêts renfermant des arbres gigantesques d'essence rare, gras pâturages avec leurs grands troupeaux de ruminants, rivières poissonneuses, mers intérieures, riches cultures.

A l'époque de la conquête, l'Amérique était habitée par des peuples aux origines inconnues. D'où venaient-ils? Avaient-ils succédé à des populations disparues, ou bien devait-on les considérer comme premiers possesseurs du sol? Les habitants primitifs de l'Amérique étaient-ils venus par le Nord, sur le pont naturel des îles Aléoutiennes, ou, par le Sud, des archipels océaniens? Leurs ancêtres éloignés appartenaient-ils aux races de l'Asie occidentale ou de la Malaisie? La solution de ces problèmes n'a pas encore été trouvée et ne le sera probablement jamais. Il est un fait incontestable néanmoins, c'est qu'il y eut en Amérique de grands mouvements de peuples semblables à ceux que connurent l'Europe et l'Asie, qu'on trouva dans le Nord des tribus importantes, mais aucun

grand empire constitué comme ceux du Mexique et du Pérou. Dans les royaumes organisés, on put constater une civilisation matérielle avancée en face d'idées morales se traduisant, dans la pratique, par des actes de la plus sauvage barbarie. Ce fait servit de prétexte, bien souvent, aux rapines, aux concussions, aux crimes des conquérants, à d'abominables destructions.

Il y a, dans le Nouveau-Monde, quelques ruines importantes, des sépultures, des débris de fortifications, comme ceux qui ont été découverts dans l'État d'Ohio, des *mounds* affectant les formes les plus diverses. Les *Mounds-builders*, ou constructeurs de monts, ont laissé, dans le bassin du Mississipi, de curieux vestiges de leur séjour sur le sol américain. M. Ad. de Fontpertuis, dans un article de la *Revue de Géographie* (avril-août 1881), indique la forme de quelques-uns de ces *mounds*. « Quelquefois, dit-il, les *mounds* empruntent la forme d'animaux disparus ou inconnus.... Le plus remarquable exemple de cette sorte de *mounds* est assurément le gros éléphant qui se dresse à quelques milles au-dessus de l'embouchure du Wisconsin : c'est une représentation si fidèle des formes de cet animal, que ses constructeurs devaient être nécessairement très familiarisés avec sa vue et ses traits; de même que le choix qu'ils ont fait d'un éléphant suggère l'idée qu'ils étaient d'origine asiatique, ou bien contemporains du mastodonte américain. » M. de

CALENDRIER AZTÈQUE OU BOUSSOLE MARINE
Cliché de la Société de Géographie.

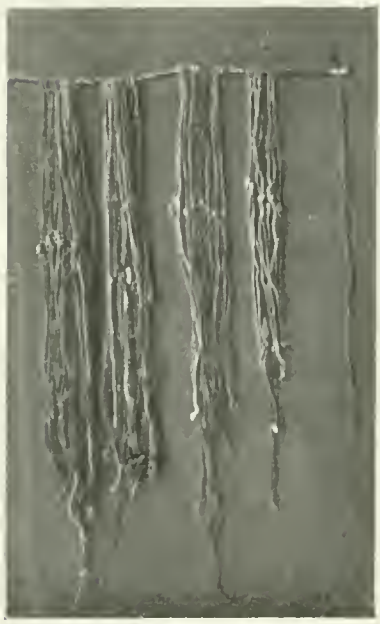
Fontpertuis rappelle que la ville de Saint-Louis est bâtie sur un emplacement autrefois occupé par des *mounds*, et cite l'énorme masse quadrangulaire de la pyramide tronquée de Cakokia, qui fut peut-être le piédestal d'un temple.

Le Mexique a fourni, par les restes de sa gigantesque architecture, une large contribution à l'histoire des anciennes civilisations américaines. La colline de Xochicalco, la pyramide quadrangulaire de Chila, les constructions de Tehuantepec racontent, par leurs proportions et leur style, la grandeur des peuples qui les ont édifiées. Selon l'abbé Brasseur de Bourbourg, les deux pyramides immenses situées au centre de la plaine où s'élevait la ville de Teolilmacan, à huit lieues au nord-est de Mexico, servaient chacune de base à un temple superbe où les indigènes sacrifiaient au soleil et à la lune. Dans le *Tour du Monde* (1er semestre 1882), M. Désiré Charnay a dit « l'étonnement, l'enthousiasme, le saisissement » qui s'emparèrent de lui quand il se trouva en présence des ruines qui s'étendent au nord-est de Comalcaco « et arrivent jusqu'à la mer sur une ligne de 20 kilomètres ». Tous ceux qui ont quelques notions de l'archéologie américaine connaissent les ruines de Palenqué, le célèbre temple sur lequel est gravée la croix.

DIVINITÉ COMPOSITE.
Monolithe trouvé dans les fouilles de la Plaza Major (Mexico).
(Cliché de la Société de Géographie.)

Quand les Espagnols entreprirent la conquête du Mexique, cet Empire, fort étendu, très peuplé, riche, avait atteint l'apogée de sa

grandeur. Son onzième roi, Montézuma, avait trente grands vassaux assez puissants, a-t-on prétendu, pour mettre en campagne chacun cent mille hommes. L'Empire avait toute une organisation administrative et judiciaire. La capitale était une grande ville aux rues largement percées, aux maisons de pierre bien bâties, aux édifices publics construits selon les règles d'une savante architecture. Parmi ces édifices, les plus remarquables étaient les temples dont le plus important, celui du dieu de la guerre, renfermait d'inestimables richesses. Chacun de ces temples, plus de deux mille dans l'importante cité, avait des idoles différentes en nombre, en figure et en pouvoir. Les Incas, au Pérou, ont laissé, eux aussi, des traces imposantes de leur grandeur. On a retrouvé les ruines du palais de Manco-Capac, du couvent des Vestales, du temple du Soleil, etc. La forteresse de Sacsahuaman, qui commandait la ville de Cuzco, était une merveille d'art militaire à l'époque où elle fut construite.



QUIPPUS, ALPHABET PÉRUVIEN COMPOSÉ DE 52 CORDELETTES.

Les Incas possédaient d'immenses richesses et les Espagnols trouvèrent à Cuzco un trésor considérable en or et en argent. Cette ville était, elle aussi, une grande capitale. Le temple du Soleil était lambrissé de lames d'or et d'argent. Il en était ainsi de celui de Bogota. Tunga, autre ville de la Colombie, d'après Alphonse de Zamora, était d'une vraie magnificence. « Les principaux appartements, raconte cet historien, étaient environnés de grandes lames d'or bruni qui n'étaient que suspendues, en sorte que les rayons qui donnaient dessus étaient renvoyés avec un éclat éblouissant, en même temps qu'un vent léger, les faisant heurter les

unes contre les autres, causait un petit bruit plus doux aux oreilles des Espagnols que la musique la plus excellente. »

Les anciennes populations du Nouveau-Monde avaient la notion de la Divinité, mais une notion obscurcie par une foule de superstitions. Plusieurs peuples, comme les Hurons, les Iroquois, les Algonquins, les Caraïbes, les habitants du Mexique, et bien d'autres encore, croyaient à une divinité suprême qui avait créé le ciel et la terre. Cette divinité n'était désignée par aucun nom chez les Mexicains; chez les Haïtiens, on ne lui rendait aucun culte connu. Au-dessous de cet Être suprême, on trouvait, à Haïti, une armée de dieux, les uns présidant à la chasse, d'autres à la pêche, aux saisons, etc. A chacun on rendait un culte particulier et on faisait des offrandes. On représentait ces dieux sous la forme d'animaux, tels que tortues, couleuvres, caïmans, ou sous celle de monstres d'une repoussante laideur. Les indigènes d'Haïti croyaient à l'immortalité de l'âme, à un lieu où les bons étaient récompensés et où l'on mangeait des fruits délicieux.

Les Caraïbes avaient foi dans deux sortes d'esprits, les uns bons, les autres mauvais. Les bons esprits étaient très nombreux et chaque homme avait parmi eux un protecteur spécial. Les Caraïbes n'avaient ni temples, ni autels et ne sacrifiaient aux puissances surnaturelles aucun être ayant eu vie; on se contentait de leur offrir les prémices des récoltes par l'entremise de prêtres remplissant aussi l'office de médecins. Ces prêtres prétendaient que les esprits leur apparaissaient sous différents aspects. Les Caraïbes des Antilles croyaient à l'immortalité de l'âme, ou plutôt de leurs âmes, car chacun d'eux en possédait plusieurs. La principale de ces âmes avait son siège au cœur et, après la mort, allait au ciel, où la conduisait sa divinité protectrice; quant aux autres, elles demeuraient sur les bords de la mer, ou bien dans les forêts et dans les bois. Les Incas, outre l'immortalité de l'âme, admettaient aussi la croyance à la résurrection des corps. Ainsi que beaucoup d'autres nations américaines,

ils considéraient le soleil comme le Dieu souverain, arbitre du monde qu'il a créé. Dans chacun des objets inanimés, le Soleil avait emprisonné un esprit. Diverses maisons de vierges, monastères de vestales, se consacraient au culte du Soleil ; la violation du vœu de virginité entraînait la mort.

Le Soleil était aussi la principale divinité des habitants de la Colombie. Parmi eux, la tribu des Panches implorait la protection de l'Arc-en-Ciel, divinité à laquelle ces Indiens demandaient la pluie dans les jours de grande sécheresse.

RESTITUTION D'UNE SÉPULTURE PÉRUVIENNE DE LA PÉRIODE INCASIQUE, PRÈS DE LIMA

Les Mexicains reconnaissaient une divinité supérieure qui avait créé le ciel et la terre. Les dieux inférieurs, très nombreux, avaient pris naissance le jour où les hommes, étant devenus misérables, avaient eu besoin d'esprits bienfaisants pour les protéger. Les Mexicains croyaient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses de l'autre vie, et faisaient entrer la religion dans toutes leurs actions comme dans toutes leurs institutions. Chaque année, le sang de milliers de victimes, parmi lesquelles parfois les sujets eux-mêmes du prince, hommes, femmes et enfants, arrosait le temple du dieu de la guerre.

Dans le pays qui constitue aujourd'hui les États-Unis de Colombie, avant de se mettre en campagne, pour se rendre favorable le dieu de la guerre, on lui sacrifiait des captifs ou des enfants d'esclaves, on arrosait l'idole avec le sang répandu et l'on mangeait

ensuite la chair des victimes. Au Pérou également, et en maints autres lieux de l'Amérique méridionale, on immolait quelquefois des victimes humaines.

Quand les Espagnols arrivèrent à Bogota, les indigènes, les prenant pour les fils du Soleil, auquel ils avaient élevé un temple somptueux, leur sacrifièrent des enfants. Dans la même région, à Boyaka, le P. Jean de Montemayor rencontra une idole très vénérée qui avait trois têtes humaines. A la question que le missionnaire posa aux Indiens, sur cette statue, ceux-ci répondirent que, d'après une ancienne tradition, elle représentait le Dieu créateur de toutes choses, qui avait trois faces tout en n'ayant qu'un seul esprit, un seul cœur et une seule volonté.

PORTION DE LA GRANDE SALLE DE GAUCHE DU TEMPLE DES INSCRIPTIONS A PALENQUE-CHIAPAS (MEXIQUE)

Les premiers habitants de l'Amérique furent bientôt chassés de leurs anciennes possessions, décimés, réduits en servitude, contraints d'aller, dans les solitudes et l'épaisseur des forêts, mettre à l'abri des envahisseurs leur existence précaire. Les nations européennes, avec la différence de leurs tempéraments, sous des prétextes divers, se montrèrent, vis-à-vis d'eux, d'une implacable dureté ou d'une sauvage barbarie. Dans le Nord, devant les Anglo-Saxons, les Hurons, les Algonquins, les Iroquois, les Montagnais, et tant d'autres, ont dû lâcher pied, repré-

sentés aujourd'hui, au Canada, par quelques tristes restes, débris de peuples que la faim pousse tantôt ici, tantôt là.

VASES FUNÉRAIRES DES ANCIENS CATCHAQUIS (République Argentine).

Aux États-Unis, les Indiens, qui comptaient 10 millions d'âmes dans l'ensemble de leurs tribus quand s'ouvrit le XIXe siècle, sont réduits aujourd'hui à 300 000, dont 50 000 dans l'Alaska, 200 000 dans la région des Montagnes Rocheuses, et 70 000 parqués dans l'*Indian Territory*. Là sont les survivants des Apaches, Cherokees, Cheyennes, Comanches, Natchez, Osages, Seminoles, etc.

Les nouveaux habitants de l'Amérique septentrionale ont été, au début, de races anglaise et française, mais, peu à peu, aux anciens colons vinrent s'ajouter des Irlandais, des Allemands et quelques Italiens. Depuis peu d'années des immigrants arrivent du fond de la Galicie. Nous ne devons pas oublier les Chinois, dont l'invasion pacifique devenait si inquiétante que l'on dut, il n'y a pas longtemps, prendre contre eux des mesures de préservation.

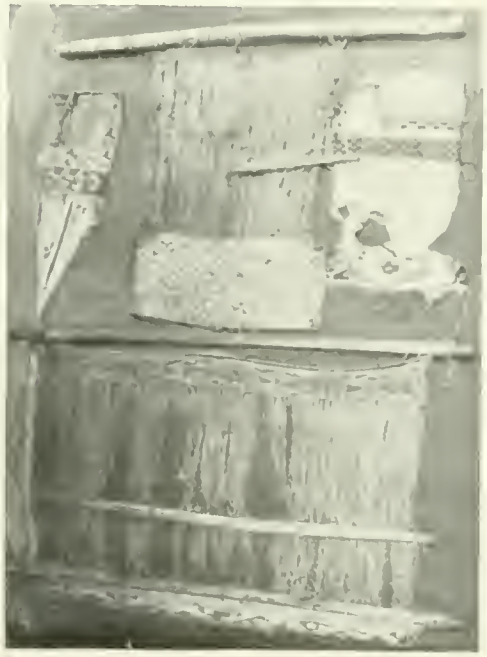
Les esclaves africains, libres partout aujourd'hui, transportés dans les contrées chaudes du Nouveau-Monde, s'y sont si bien multipliés, qu'ils se sont substitués aux Blancs dans certains pays, comme Haïti, et forment dans les États-Unis une masse de 11 millions de Noirs. Ces Noirs, sauf dans le Maryland et la Louisiane, sont presque tous Protestants; ils sont, au total, dans toute la grande république américaine, 1 442 56 Catholiques. Il y a une centaine de mille Indiens catholiques; le Vicariat apostolique de Brownsville en possède à lui seul 40 000.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE DES ANCIENS MEXICAINS

D'après le recensement de 1896, il y a, au total, dans les États-

Unis, 71 476925 habitants, dont 10 774982 Catholiques, sans compter ceux des Antilles. Au recensement de 1891, la population du Canada était de 4833239 habitants, dont 2 149878 Catholiques.

Les indigènes disparurent des Antilles. Sur le continent, malgré les actes criminels qui s'expliquent, en partie, par l'indignation que suscita, chez les Espagnols, la vue des mœurs sanguinaires des cannibales, les peuples du sud de l'Amérique septentrionale et des Amériques centrale et méridionale furent plus épargnés que ceux du Nord, se conservant dans leur pureté, ou se mêlant à celle des conquérants.



MÉTIERS A TISSER ET TISSUS DE LA RÉGION DE LIMA (PÉROU)

A l'époque de la conquête, il y avait 16 millions d'Indiens au Mexique; en 1889, on y comptait 11 601 342 habitants, dont un peu plus de 2 300000 d'origine européenne, et plus de 5 millions de race indienne; le reste est formé de Noirs et de métis.

Les Antilles, politiquement divisées en sept parties, sont formées d'une île indépendante, Haïti, et de deux grandes îles, aujourd'hui possession des États-Unis, Cuba et Porto-Rico; d'îles anglaises, comme la Jamaïque, la plupart des îles du Vent et les Bahama; d'îles françaises, la Martinique et la Guadeloupe; d'îles hollandaises.

Les cinq républiques de l'Amérique centrale, Honduras, Salvador, Guatemala, Nicaragua, Costa-Rica, comptent environ 3 millions d'habitants, dont plus d'un million d'Indiens catholiques.

L'Amérique du Sud comprend la Guyane, partagée entre Français,

Anglais et Hollandais, les États de Colombie, Venezuela, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, République Argentine, Uruguay, Paraguay, Brésil, les vastes déserts de la Patagonie et la Terre de Feu, en tout environ 2 millions d'Indiens dont un grand nombre est encore païen. Le reste de l'Amérique du Sud appartient à la religion catholique.

Les deux Amériques sont couvertes de tout un réseau de Provinces ecclésiastiques qui marquent bien les conquêtes de l'Église dans cet immense continent et les îles contiguës. Le tableau ci-dessous pouvait en donner un aperçu au 1er janvier 1901.

	ARCHIDIOCÈSES	DIOCÈSES	VICARIATS APOSTOLIQUES	PRÉFECTURES APOSTOLIQUES
Canada	7	18	2	1
États-Unis	14	69	3	1
Terre-Neuve	»	2	1	»
Saint-Pierre et Miquelon	»	»	»	1
Les Antilles	1	9	2	»
Mexique	6	22	1	»
Guatemala	1	»	»	»
Honduras (République)	»	1	»	»
Honduras Britannique	»	»	1	»
Costa-Rica	»	1	»	»
Nicaragua	»	1	»	»
San Salvador	»	1	»	»
Colombie	1	12	1	»
Venezuela	1	1	»	»
Guyane Française	»	»	»	1
Guyane Anglaise	»	»	1	»
Guyane Hollandaise	»	»	1	»
Équateur	1	6	1	»
Pérou	1	7	1	3
Bolivie	1	3	»	»
Brésil	»	15	»	2
Chili	1	3	1	1
République Argentine	1	7	»	»
Paraguay	»	1	»	»
Uruguay	»	1	»	»
Patagonie	»	»	1	1
Totaux	41	183	20	11

FORT DE CHAMBLY, RIVIÈRE DU RICHELIEU, PRÈS MONTRÉAL
Cliché de la Société de Géographie.

CHAPITRE II

LES ANCIENNES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Au commencement du XVIIe siècle, la Nouvelle-France embrassait le pays qui s'étend à droite et à gauche du Saint-Laurent, la baie d'Hudson et son bassin, le Labrador, la Gaspésie, l'Acadie ou la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, les Grands-Lacs et une partie des États-Unis. La nature semblait avoir lié la Nouvelle-France à la Louisiane par les affluents de l'est du Mississipi, le Wisconsin, l'Ohio et la rivière des Illinois. Aussi, après la découverte du Mississipi, les possessions françaises s'étendirent-elles de la source à l'embouchure de ce fleuve.

Ces vastes régions étaient peuplées de petites nations sauvages dont les plus connues sont : les Algonquins, aux environs de Québec ; les Montagnais, sur le Saguenay et le lac Saint-Jean ; les Bersiamites, les Papinachois et les Mistassins, au nord de l'embouchure du Saint-Laurent ; les Outaouais, sur la rivière qui porte leur nom ; les Gaspésiens, les Abénakis et les Etchemins, sur la rive droite du Saint-Laurent ; les Micmacks ou Souriquois, en Acadie ; les Iroquois, au sud des lacs Érié et Ontario ; les Hurons et les Petuneux, entre les lacs Huron, Érié et Ontario ; les Kristinos et les Sauteurs, au nord et

à l'est du lac Supérieur; enfin, à l'ouest des Grands-Lacs, les Illinois, les Miamis, les Mascoutins, les Sioux, les Puans, les Sakis, puis les Akansas, les Natchez, les Chactas, et autres peuplades de la Louisiane.

Ces peuplades se partageaient en deux classes : les unes sédentaires, réunies en bourgades, comme les Hurons, ou formant une confédération, comme les Iroquois; les autres, sans demeure fixe, comme les Algonquins et les Montagnais.

Les voyages se faisaient, en canot pendant l'été, en raquettes pendant l'hiver. Aucune culture intellectuelle, aucune trace de civilisation, pas d'organisation sociale à proprement parler, rien qu'un fantôme d'autorité publique. L'hiver, le sauvage se couvre de peaux de bêtes; l'été, l'homme n'a pour tout vêtement que le brayer, la femme est vêtue plus modestement.

La religion est un composé de fables, de superstitions et de pratiques grossières. Chaque tribu a ses divinités, choisies parmi les êtres animés et inanimés de la terre, de l'air et des cieux. La croyance à l'immortalité de l'âme est universelle. Absence absolue de toute notion morale : le libertinage et la cruauté n'ont pas de limite. Presque toutes les nations admettent et pratiquent la polygamie simultanée ; les ambitieux en font un instrument de puissance et de domination, à cause des nombreux enfants qu'elle leur procure.

Tel est le champ d'action où doit s'exercer l'effort des missionnaires, le milieu pénible, douloureux et sans consolation humaine, où va se mouvoir le drame, parfois sanglant, de l'évangélisation chrétienne. Un pareil apostolat ne demande pas des hommes d'intelligence et de savoir, — il y en eut cependant beaucoup au Canada, aux XVIIe et XVIIIe siècles, — mais des ouvriers de caractère énergique, remplis de l'esprit de Dieu, dévorés de zèle, prêts à tous les sacrifices, dévoués jusqu'à la mort. A ce point de vue, les apôtres du Canada, Récollets, Capucins, Jésuites, Sulpiciens, prêtres des Missions-Étrangères, furent supérieurs à tout ce qu'on peut imaginer.

La première tentative de l'évangélisation des sauvages du Canada remonte au commencement du XVIIe siècle. A partir de 1611, les Jésuites entreprennent la conversion des Souriquois de l'Acadie et des Etchemins : mais, surpris par des pirates anglais, ils sont faits prisonniers à Saint-Sauveur, dans l'île des Monts-Déserts, et renvoyés en France (1613). Deux ans plus tard, l'intrépide marin, Samuel Champlain, muni d'une commission royale et avec le titre de lieutenant du Roi, établissait à Québec une colonie française. Trois Pères Récollets, Denis Jamay, Jean d'Olbeau et Joseph Le Caron, l'avaient accompagné. A peine débarqués, ces Religieux se partagèrent le vaste champ du père de famille. Les PP. Le Caron et d'Olbeau se rendirent, le premier chez les Hurons, le second chez les Montagnais. Le P. Jamay resta à Québec auprès des colons. Ils furent rejoints (1623) par le Fr. Sagard, leur historien, et par le P. Niel, qu'un sauvage noya près de Montréal. Partout leur zèle fut celui qu'on devait attendre des fils de saint François. Peu nombreux et sans ressources, ils firent bientôt appel aux fils de saint Ignace ; et cinq Jésuites, Charles Lalemant, Massé, de Brébeuf, Noyrot et de Nouë, vinrent à leur aide (1625). Ce ne fut pas pour longtemps. La guerre entre la France et l'Angleterre eut son retentissement au Canada. Les frères calvinistes Kertk, nés à Dieppe et passés au service de Charles Ier, s'emparent de Québec et conduisent prisonniers à Plymouth tous les colons et les missionnaires, Récollets et Jésuites. De là, les prisonniers rentrent en France (1629).

Le traité de Saint-Germain-en-Laye (29 mars 1632) rendit à la France tous les pays occupés au Canada par les Anglais. Champlain se remet aussitôt en route avec de nombreux colons, tous catholiques. Il est accompagné ou suivi par les Jésuites seuls, Richelieu n'ayant pas autorisé les Récollets à retourner dans la Mission. En 1638, on compte dans la Nouvelle-France 26 Religieux de la Compagnie de Jésus : Le Jeune, de Nouë, Daniel, Davost, Massé, de

Brébeuf, Charles et Jérôme Lalemant, Buteux, Richard, Perrault, Turgis, Quentin, Le Mercier, de Quen, Pijart, du Marché, Adam, Chastellain, Garnier, Ragueneau, Le Moyne, Jogues, d'Endemare, de la Place et du Perron. D'autres viendront bientôt les rejoindre.

Paul Le Jeune était leur Supérieur. Protestant converti, d'une fermeté d'âme confinant à la ténacité, d'une volonté d'acier dans un cœur de feu, intelligent et instruit, précis, méthodique, organisateur, il avait tout ce qu'il faut pour seconder le gouverneur de la colonie, Champlain, dans ses larges vues de civilisation et d'apostolat. Tous deux avaient les mêmes ambitions; ils s'entendaient admirablement.

Des postes français ayant été établis par le gouverneur, en dehors de Québec, au Cap-Breton, à Miscou et à Trois-Rivières, le P. Le Jeune y organisa le service divin.

Le P. Antoine Daniel se fixe avec le P. Davost au Cap-Breton, où commande son frère, le capitaine Charles Daniel.

Miscou, île située à l'entrée de la baie des Chaleurs, est un lieu de pêche assez fréquenté. Les PP. Turgis et du Marché sont chargés de desservir ce poste. Le premier est atteint du « mal de terre » ou scorbut, qui fait beaucoup de victimes parmi les colons et les pêcheurs; il meurt, et, à son tour, le P. du Marché tombe gravement malade. Deux autres les remplacent. Après quinze ans d'apostolat, le P. de Lyonne trouve la mort au chevet de ses malades. Le P. Richard travaille, vingt-cinq ans durant, dans cette Mission, et son zèle infatigable s'étend de Miscou au continent, à Richibouctou, à Miramichi, à Nipisiguit, à Chedabouctou, et sur toute la côte, de la baie de Gaspé au Cap-Breton. Son passage est marqué par le baptême de bon nombre d'enfants en danger de mort et par la conversion de quelques adultes.

A Trois-Rivières, sur un plateau élevé, au confluent des trois branches du Saint-Maurice, les Français ont bâti un petit poste. Ce lieu était le rendez-vous des sauvages, une position avantageuse au

MAISON DE RENÉ ROBERT CAVELIER DE LA SALLE A MONTRÉAL
Cliché de la Société de Géographie

point de vue du commerce des fourrures, mais exposée aux fréquentes incursions des Iroquois. Les PP. Le Jeune et Buteux s'y installent. Là aussi, le « mal de terre » sévit sur les colons et dura plusieurs mois. Nuit et jour, les deux Jésuites se firent infirmiers auprès des malades.

La colonie de Québec était de toutes la plus importante. Près de la Résidence des missionnaires, Champlain élève la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance, où les offices religieux rappellent dès les premiers jours ceux de France : messes, vêpres, instructions, catéchismes, tous les dimanches. La prière se récite en commun dans les familles. Les PP. Charles Lalemant, Massé et de Nouë sont chargés de l'administration de la paroisse, qui devient une paroisse modèle. La population se composait de soldats, de marins, de voyageurs et de colons. C'est de là qu'est sortie cette forte génération de Chrétiens, dont s'honore encore la Nouvelle-France.

L'éducation est le principe de vie de toute colonie qui se fonde, et qui veut grandir et se perpétuer. Grâce à la générosité d'un jeune Jésuite, fils du marquis de Gamaches, le P. Le Jeune ouvre, près du fort Saint-Louis, un collège, très modeste à ses débuts, qui sera bientôt un établissement de plein exercice, où l'on enseignera les lettres, les sciences, la philosophie et la théologie. Ce collège fut le premier fondé en Amérique.

Les secours religieux prodigués aux Français ne faisaient pas oublier l'œuvre capitale de la régénération morale et de la conversion à la foi des tribus sauvages. Elles étaient divisées, avons-nous dit, en errantes et sédentaires. Le plan d'évangélisation ne pouvait être le même pour les unes et pour les autres.

Les populations errantes habitaient aux environs de Québec. Pour les atteindre, le P. Le Jeune décide la création d'un village, près de Québec, où l'on attirera les sauvages, qui se montreront plus disposés à embrasser la foi. Là, on les instruira, on les formera à la culture de la terre; et les convertis deviendront apôtres auprès de leurs frères. Le projet est adopté; et, à quatre milles de Québec, à l'endroit appelé aujourd'hui Saint-Joseph-de-Sillery, M. Brulard de Sillery fait bâtir (1637) de ses deniers une église, un presbytère et des habitations pour les sauvages. C'est le premier village ou *réduction* fondé dans le Nouveau-Monde; il ne sera pas le seul. En 1641, il compte 30 familles algonquines, et, en 1645, 167 sauvages chrétiens.

Le mouvement est donné. Le P. Buteux élève à Trois-Rivières la seconde réduction. Ces deux premières réductions deviennent, comme l'avait prévu le P. Le Jeune, des foyers, d'où la flamme apostolique se répand chez les peuplades environnantes du nord et du sud du Saint-Laurent. Les Montagnais du Saguenay, frappés de ce qui leur est raconté, demandent à la *robe noire* de venir les instruire à Tadoussac, où, pendant la saison d'été, ils font la traite avec les Européens. Les missionnaires s'y rendent et y dressent une

chapelle. Beaucoup de conversions s'y opérèrent : si bien que Mgr de Laval y fut reçu, en 1668, au dire des *Relations*, par des centaines de Chrétiens, aux costumes les plus variés ; il y administra le sacrement de confirmation à 149 personnes.

La réduction de Sillery attira aussi à Québec un grand nombre de sauvages. Dès 1641, la Mère Marie de l'Incarnation, Supérieure des Ursulines de Québec, écrit à la Supérieure de Tours : « Nous habitons un quartier où les Montagnez, les Algonquins, les Abnaquionois et ceux du Saguenay se vont arrêter, parce que tous veulent croire et obéir à Dieu. » La Révérende Mère fait un éloge particulier des Attikamègues, peuplade timide, simple, qui habite au milieu des bois, vers la source du Saint-Maurice. Les Attikamègues, convertis à Québec, se sont donné chez eux un règlement de vie chrétienne, qu'ils observent scrupuleusement. Le P. Buteux va les visiter deux fois et est reçu comme le Messie. La seconde visite lui procure le martyre, qu'il appelait de tous ses vœux. Blessé de deux balles par les Iroquois, il est achevé à coups de hache et son corps est jeté à la rivière.

Sur le Kénebec, au sud du Saint-Laurent, vivait la nation belliqueuse des Abénakis, qui devint l'alliée fidèle des Français contre les Anglais. Quelques guerriers

BARGE A VAPEUR REMONTANT UNE RIVIÈRE, AU CANADA

de cette tribu avaient assisté à la prière de Sillery et demandé aux missionnaires d'aller les visiter et leur porter la bonne nouvelle. Le P. Gabriel Druillettes se rend à leurs désirs (1646) ; il remonte la rivière Chaudière et se fixe à Koussinok, aujourd'hui Augusta, où, pendant des mois, il sème la parole de Dieu et administre le baptême.

Un séminaire, un pensionnat pour les filles et un hôpital pour les sauvages entraient aussi dans le programme du P. Le Jeune : il regardait la fondation de ces établissements à Québec comme le complément nécessaire de son apostolat. Après maints tâtonnements, le séminaire des petits sauvages fut ouvert à Notre-Dame des Anges. Mais il ne dura que cinq ans. Ces enfants ne purent s'habituer à la vie régulière et enfermée de nos écoliers français. Le pensionnat des filles réussit mieux ; il devint même florissant. Il fut fondé par la Mère Marie de l'Incarnation, appelée « la Thérèse de la Nouvelle-France », qui arriva à Québec en 1639, avec deux autres Ursulines, du couvent de Tours. Trois Religieuses hospitalières de Dieppe prirent, la même année, la direction de l'Hôtel-Dieu, dû à la générosité de la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu.

Dans l'évangélisation des tribus sauvages sédentaires, les Jésuites suivirent une marche différente. Une de ces tribus était celle des Hurons, qui habitait au centre des Grands-Lacs avec les Pétuneux et la nation Neutre. En 1634, le P. de Brébeuf s'établit au milieu d'eux, dans le village d'Ihonatiria, où il se construit une petite cabane. D'autres missionnaires ne tardent pas à le rejoindre et vont résider, les uns au bourg d'Ossossané, les autres à Téanaustayaé. Nommons, parmi eux, les PP. Daniel, Garnier, Jogues, Ragueneau et Le Mercier. Le P. de Brébeuf est le Supérieur de la Mission, œuvre pénible, s'il en fut : « On aimerait mieux recevoir un coup de hache sur la tête, écrivait le P. Jérôme Lalemant, que de mener, des années durant, la vie qu'il faut mener ici tous les jours, travaillant à la conversion des barbares. »

UN CHEF EN TRAIN DE SE CONSTRUIRE UNE MAISON, A GARDEN RIVER (JUIN 1906)
Cliché de la Société de Géographie.

Les *Relations* décrivent longuement cette vie. Les missionnaires étaient logés et nourris comme les sauvages dans leurs cabanes enfumées, ils vivaient de sagamité et de poissons. Du matin au soir, les injures, les insultes, les mauvais traitements ne leur manquaient pas. Les menaces de mort étaient fréquentes. Un jour, dans une réunion générale, les chefs hurons votent leur mort à l'unanimité. A cette nouvelle, les Religieux font leur testament et le signent, le 28 octobre 1637. On y lit : « Si Dieu veut que dès cette heure nous mourions, ô la bonne heure pour nous!... C'est pour lui que nous désirons vivre et mourir. » Par un miracle spécial de la Providence, les desseins pervers des Hurons n'aboutirent pas. Cette protection providentielle ne fit qu'augmenter la confiance et le zèle des apôtres. Dans les trois bourgs qu'ils habitent, ils organisent les catéchismes, les instructions, les visites à domicile : quelques Pères sont employés à ces ministères, pendant que d'autres vont au loin, une couverture sur le dos et un sac à la main, visiter les villages, prêcher et baptiser.

L'EMBOUCHURE DE L'ANCIENNE CREEK
Cliché de la Société de Géographie.

Ces longs voyages présentaient de graves inconvénients. Le nouveau Supérieur de la Mission huronne, le P. Jérôme Lalemant, jugea donc à propos de modifier le système d'évangélisation adopté par le P. de Brébeuf. Il organise sur la rive droite de la Wye la Résidence centrale de Sainte-Marie, et divise tous les pays qui dépendent de son gouvernement en Missions ou districts (1638). Dix ans plus tard, on comptait onze Missions, comprenant chacune plusieurs bourgs ou villages de sauvages, et chacune desservie par

un ou deux missionnaires. Il y en avait huit chez les Hurons, les Neutres et les Pétuneux, et trois chez les Algonquins de la côte septentrionale du lac Huron. Le bien qui se fit dans ces Missions pendant ces dix années est considérable, à en juger par les *Relations* de l'époque : les Jésuites faisaient aimer en même temps, de ces peuplades barbares, et l'Église et la France.

Champlain n'eut pas le bonheur d'assister à ces triomphes de la foi : il mourut au mois d'octobre 1635. Le chevalier de Montmagny lui succéda. Prudent, courageux, il inspira confiance aux missionnaires et aux colons, et réussit à conjurer les dangers qui menaçaient la colonie du côté des Iroquois.

NOVICIAT DES PP. JÉSUITES, SAULT AU RÉCOLLET, PRÈS MONTRÉAL.

Les Iroquois, guerriers habiles, intrépides, ambitieux et féroces, situés au sud du lac Ontario, étaient divisés en cinq cantons, indépendants les uns des autres : les cantons des Agniers, des Onciouts, des Onnontagués, des Goiogouins et des Tsonnontouans. Leur population atteignait 25000 âmes. Ennemis jurés des Hurons, des Algonquins, des Montagnais et des Abénakis, leur haine s'étendit aux Français, amis de ces tribus. Aussi les vit-on roder continuellement, et dès le début de notre établissement au Canada, autour des postes français, tuant, pillant, arrêtant les canots, empêchant les travaux agricoles. En 1642, ils s'emparent du P. Jogues, le gardent dix-huit mois prisonnier, le frappent, le torturent de toute manière jusqu'au

jour où des Hollandais parviennent à le faire évader. L'année suivante, le P. Bressani est pris et subit les mêmes tourments. « Ils sont tels, dit-il, que je n'ose les décrire... ; des vers naissaient dans mes plaies.... J'étais devenu un fardeau pour moi-même. » Il put aussi s'échapper, après plusieurs mois de captivité.

Le 20 septembre 1645, les Agniers signaient la paix avec les Français, les Hurons, les Algonquins et les Montagnais. M. de Mont-

SŒURS ET ÉLÈVES DU COUVENT DE LA MISSION DE FORT-WILLIAM

magny demande au P. Jogues de se rendre au pays des Iroquois pour s'assurer si les autres cantons ratifient la paix. La mission était périlleuse. Mais telle était l'énergie de ce saint apôtre, qu'il se contente de répondre : « *ibo et non redibo* ». A peine est-il arrivé qu'un Iroquois lui fend la tête d'un coup de hache (18 octobre 1646).

Deux ans après, les Tsonnontouans tombent à l'improviste sur les Hurons, détruisent ou incendient leurs villages, massacrent hommes, femmes, enfants. Le P. Daniel est tué au bourg de Saint-Joseph. A Saint-Ignace, les PP. de Brébeuf et Gabriel Lalemant sont liés à un poteau, et là, brûlés, rôtis : alênes brûlantes, haches rougies, tisons ardents, eau bouillante, tout est mis en œuvre pour les tourmenter. On leur fend la bouche, on leur coupe le nez, la

langue, la chair; enfin, on les grille à petit feu dans une écorce de sapin. Le P. de Brébeuf expire le 16, et le P. Lalemant le 17 mars 1648 Au village de Saint-Jean, le P. Garnier est atteint de deux balles et achevé à coups de hache (6 décembre). Le lendemain de ce martyre, le P. Noël Chabanel est tué par un Huron apostat.

En quelques mois, la plus grande partie de la nation huronne est détruite; il ne reste rien des Missions fondées par les Jésuites dans les pays d'en haut. Deux chefs de Hurons viennent alors trouver le nouveau Supérieur, le P. Ragueneau : « Jette les yeux du côté de Québec, lui disent-ils, pour y transporter les restes de ce pays perdu.... Si tu écoutes nos désirs, nous ferons une église à l'abri du fort de Québec. Notre foi n'y sera pas éteinte. » Le P. Ragueneau réunit les sauvages chrétiens qui veulent le suivre, et tous, missionnaires et Hurons, au nombre de 4 à 500, s'éloignent d'une terre aimée, rougie du sang de cinq martyrs. Après un séjour assez court à la pointe de l'île d'Orléans, puis à Notre-Dame de Foye et à l'ancienne Lorette, l'infortunée nation finit par se fixer à la Jeune Lorette, au commencement du XVIIIe siècle. Les descendants de cette race s'y trouvent encore, toujours fidèles au souvenir de son grand apôtre, le P. Chaumonot.

Libres du côté des Hurons, les Iroquois dirigent toutes leurs forces contre les Français et les Algonquins. Sous les gouverneurs d'Aillebout et de Lauzon, la situation de la colonie devient très grave, presque désespérée. Montréal, Trois-Rivières, Québec doivent leur salut à la résistance énergique de leurs commandants. Mais la mort éclaircit les rangs des colons. Le P. Garreau est blessé mortellement, le Fr. Liégeois tué, le P. Poncet emmené prisonnier. L'abandon du Canada eût été inévitable à brève échéance, si la Providence n'eût ménagé la paix au moment où l'on s'y attendait le moins. Les Agniers et les Onnontagués la demandent, et le P. Simon Le Moyne est envoyé dans leurs cantons pour voir si leurs sentiments pacifiques sont réels. L'ambassade a un plein succès.

Les Iroquois autorisent même les Français à établir un poste et une résidence de missionnaires près du lac Gannentaha, sur les bords de la rivière Oswégo. Cette Mission ne dura malheureusement que trois ans : tous les Français durent se retirer en 1658, pour échapper à un massacre général.

A cette époque, la colonie comptait quatre postes principaux : Québec, Trois-Rivières, Montréal ou Villemarie et Tadoussac. Québec avait quatre églises, celles de la paroisse, des Jésuites, des Ursulines et de l'Hôtel-Dieu ; un pensionnat de garçons, un pensionnat de jeunes filles, un tribunal et enfin un conseil, composé des gouverneurs de Québec, de Montréal et de Trois-Rivières, du Supérieur des Jésuites et de trois membres influents de la colonie. Les Jésuites exerçaient, à peu près seuls, les fonctions de curés, d'aumôniers et de missionnaires.

Un âge nouveau va commencer pour l'Église du Canada. Le 16 juin 1659, Mgr de Laval arrive à Québec avec le titre d'évêque de Pétrée et de Vicaire apostolique de la Nouvelle-France ; quinze ans après, il est nommé évêque de Québec et suffragant immédiat du Saint-Siège. Homme de Dieu, prélat très actif et ferme, d'un zèle infatigable, il visite dès son arrivée le Vicariat apostolique confié à ses soins ; il fonde, à Québec, un grand séminaire, dont les élèves suivront les cours du collège des Jésuites et, sur la côte de Beaupré, l'institution de Saint-Joachim pour les fils des paysans ; il crée de nouvelles paroisses sur différents points de son diocèse ; il établit

ÉLÈVES DE LA PETITE DIVISION, AU COLLÈGE SAINTE-MARIE (MONTRÉAL)

partout des curés amovibles et charge le séminaire de percevoir les dîmes ; il s'entoure d'un chapitre et lui confie la cure de Québec ; enfin, le jour de Pâques (1660), il fulmine une sentence d'excommunication contre les Français qui distribueront des boissons enivrantes aux sauvages.

Mais ses voyages, ses travaux et de cuisants chagrins altérèrent vite sa forte constitution. Le 24 janvier 1688, il se démit de son évêché en faveur de Mgr de Saint-Valier, et termina ses jours à Québec, où il vécut encore de longues années dans le recueillement et la prière, pour le plus grand bien de son diocèse (6 mai 1708). Son successeur, généreux et plein de zèle, manquait malheureusement de mesure, de modération et de sûreté de jugement. Son épiscopat fut fécond en démêlés avec les prêtres des Missions-Étrangères, avec le chapitre, les Récollets, les Jésuites et les gouverneurs du Canada. Il fit cependant beaucoup pour la colonie : on lui doit la fondation de l'hôpital général de Québec et des Ursulines de Trois-Rivières, des réformes et des règlements d'une utilité incontestable. Il mourut en 1727.

Durant ces deux épiscopats, bien des gouverneurs se succédèrent à Québec, et plusieurs suscitèrent aux deux évêques les difficultés et les ennuis les plus graves, en favorisant la traite des sauvages et les coureurs de bois ; ils furent ainsi un des plus réels obstacles à la conversion des sauvages. Les forts qu'ils établirent sur les rives du Saint-Laurent et sur les bords des Grands-Lacs devinrent souvent des centres d'irréligion et d'immoralité. C'est dans l'inconduite des coureurs de bois, des trafiquants et des soldats des garnisons éloignées de Québec, qu'il faut chercher les causes les plus importantes de l'insuccès des missionnaires auprès de quelques nations indiennes.

Peu d'années avant l'arrivée de Mgr de Laval à Québec, quatre Sulpiciens, MM. de Queylus, Souart, Galinier et d'Allet, avaient

remplacé les Jésuites à la paroisse de Montréal. Là, s'était établie une colonie de vaillants soldats et de fermes Chrétiens (1643), fondée par la *Compagnie de Montréal*, dont l'institution était due à l'inspiration et à l'influence de M. Olier. La colonie prit un heureux développement et une forme précise sous le commandement de M. de Maisonneuve, et elle sut, par son énergie persévérante, opposer une résistance des plus belles aux attaques fréquentes des Iroquois.

JEUNES INDIENNES CHOUCHOUAPES DE L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE LA MISSION DE FORT-WILLIAM

Entre les mains des Sulpiciens, Montréal devint, après Québec, la paroisse la plus importante du Canada. Ils y bâtirent l'église paroissiale et un séminaire; sous leur direction, Mlle Mance éleva l'Hôtel-Dieu, qui fut confié aux Religieuses hospitalières de Saint-Joseph, de la Flèche, et Marguerite Bourgeois institua, pour l'éducation des jeunes filles, la *Congrégation de Notre-Dame*. Ils ouvrirent encore, au fort de la montagne, de petites écoles en faveur des enfants sauvages; ils s'établirent à la Pointe-aux-Trembles, à Lachine et à Kenté, où ils catéchisèrent des Iroquois, des Hurons et des Algonquins. Ce zèle fut récompensé par le martyre. Les Sulpi-

ciens Vignal et Lemaître furent, le premier blessé d'un coup de fusil, puis brûlé et mangé, le second décapité après avoir été frappé à mort par les balles des sauvages.

L'apostolat de ces prêtres ne se renferma pas dans Montréal et les environs. Au commencement de l'épiscopat de Mgr de Saint-Valier, nous les trouvons chez les Acadiens, population composée de pêcheurs, de soldats et d'aventuriers, et groupée dans quatre centres principaux : Port-Royal, Beaubassin, Beauséjour et Gasparreaux. M. Geoffroy est à Port-Royal (1686), et MM. Trouvé et Beaudoin à Beaubassin. En 1690, l'amiral anglais Philipps livre au pillage Port-Royal et M. Geoffroy se réfugie à Québec. M. Trouvé est fait prisonnier, et M. Beaudoin, après être resté quelque temps éloigné de sa paroisse, y rentre pour y mourir bientôt. Rendu à la liberté, M. Trouvé reprend son poste à Beaubassin et y demeure jusqu'à sa mort (1704). Il ne fut pas remplacé. Mais, vingt ans plus tard, M. de Breslay, qui avait séjourné quelques années au Cap-Breton, vint se fixer à Port-Royal, où, traqué par les Anglais, menacé dans sa vie, obligé de se cacher, il resta néanmoins, tant que l'âge et ses forces lui permirent d'être utile à son troupeau. Le poète américain Longfellow nous le peint inépuisable dans sa charité, inébranlable dans son dévouement.

Les prêtres des Missions-Étrangères étaient arrivés au Canada avec Mgr de Laval, qui leur confia le séminaire de Québec et le collège de Saint-Joachim. Plusieurs d'entre eux cependant tournèrent leurs efforts du côté des Missions sauvages. Après une exploration dans la province actuelle du Nouveau-Brunswick, M. Thury s'établit chez les Crucientaux et répandit la semence évangélique entre les rivières Saint-Georges et Kénebec. Plus tard, M. Pelmenaud pénétra en Acadie, où il fut rejoint par M. Gaulin (1706), missionnaire actif et d'une énergie peu commune, dont les tracasseries des Anglais et leurs persécutions arbitraires ne purent jamais vaincre l'indomptable courage. Quelques années avant son départ pour l'Acadie, plusieurs de ses confrères, et parmi eux, MM. de Montigny et de

Saint-Côme, avaient pris la direction de la belle Mission des Tamarois, enlevée par Mgr de Saint-Valier aux Jésuites, qui l'avaient fondée sur la rive gauche du Mississipi.

Les Récollets, chassés en 1629 du Canada par les Anglais, y revinrent en 1670, à la demande et sous la protection de l'intendant Talon. Mgr de Laval leur confia aussitôt les Missions de Trois-Rivières, de l'île Percée, de la rivière Saint-Jean et du fort de Frontenac. Plus tard, Mgr de Saint-Valier leur obtint des lettres patentes pour s'établir à Montréal; il les fit nommer aumôniers des troupes du pays et leur permit d'aller en Acadie exercer le ministère apostolique. A la fin du XVII siècle et dans la première moitié du XVIII, ils sont aussi à Longueil, Beaumont, Saint-Michel, Chambly, Beauport, Détroit, au fort Saint-Ignace et ailleurs. Sur tous ces champs de l'apostolat, leur zèle est vraiment admirable. Soutenus et encouragés par le comte de Frontenac, ils suivent Cavelier de la Salle dans ses explorations au Mississipi et au Mexique.

RETOUR DE LA CHASSE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Les Jésuites n'étant plus retenus par le ministère des paroisses, après l'érection du Vicariat apostolique de la Nouvelle-France, purent se consacrer avec ardeur et en plus grand nombre à l'évangélisation des sauvages. Ils ne laissèrent à Québec que les ouvriers indispensables pour la Résidence et le collège. Les autres, à partir de 1660, se répandirent dans les diverses Missions de Tadoussac, des Iroquois, des Abénakis, des Outaouais, des Illinois et de la Louisiane.

Tadoussac n'était qu'un lieu de réunion pour la traite. Il donna cependant son nom à la Mission qui s'étendait de la Gaspésie à la baie d'Hudson. En juin 1661, le P. d'Ablon s'engage dans le Sague-

nay et pousse son excursion apostolique jusqu'au lac Saint-Jean, puis à la source de la rivière Nékouba. Pendant ce temps, le P. Bailloquet porte la bonne nouvelle aux Papinachois, aux Bersiamites et à la nation des Monts-Pelés. Le P. Henry Nouvel s'avance jusqu'au lac Saint-Barnabé (1664) et le P. Albanel atteint la baie d'Hudson (1670), où les Anglais le font prisonnier. Mais le grand apôtre de tous ces pays est le P. de Crépieul, qui, pendant près de trente ans, suit pas à pas les sauvages à travers les forêts et sur les montagnes dans leurs longues et pénibles courses d'hiver; l'été, il les évangélise à Chicoutimi et près du lac Saint-Jean. Le P. Silvy, son compagnon d'apostolat durant sept ans, accompagne à la baie d'Hudson d'Iberville et de Troyes; et le P. Delmas, après dix ans d'apostolat dans les pays situés entre le Saguenay et la baie Saint-James, est tué par les sauvages (1693) au fort Sainte-Anne de la baie d'Hudson.

BEBÉ CANADIEN EMMAILLOTÉ SUR UNE PLANCHETTE

Plusieurs fois, les Jésuites avaient essayé, mais vainement, de prendre pied chez les Iroquois. En 1666, ils s'établissent enfin sur cette terre des martyrs et y fondent cinq Missions, une dans chaque canton. Près de cette confédération, à la prairie de la Madeleine, ils fondent aussi, sur le modèle de la Mission de Sillery, la réduction dite Saint-François-Xavier-des-Prés ou du Sault-Saint-Louis, où s'épanouirent ces charmantes fleurs de l'Amérique du Nord, Catherine Tegakouita, Marie-Thérèse et Marie-Félicité, sa fille.

De 1646 à 1660, ils avaient à plusieurs reprises évangélisé les tribus abénakises. Depuis cette époque beaucoup d'Abénakis s'étaient installés à Sillery, à la place des Algonquins, morts pour la plupart de maladies contagieuses. En 1685, on en comptait près de 500. La

contagion et le manque de ressources les ayant forcés alors à se séparer, ils allèrent se fixer, les uns à Saint-François-de-Sales, près du Saut-de-la-Chaudière, d'autres à Bécancourt, et le reste à Saint-François, sur la rivière de ce nom. Dans ces trois réductions, ils continuèrent à vivre sous la direction des Jésuites. Toutefois le gros de cette nation, qui resta toujours fidèle à la France, habitait entre la Nouvelle-Angleterre et l'Acadie. Trois Missions y furent créées : celles des Malécites, de Pantagoët et de Naurantsouak. Cette dernière était dirigée par le célèbre missionnaire, Sébastien Rasle, qui écrivait en 1722 : « Toute la nation Abénakise est chrétienne et très zélée pour conserver sa religion. » Les Anglais ne pardonnaient pas à ce Père la grande influence qu'il exerçait sur ses néophytes; ils l'assassinèrent le 24 août 1724, et chassèrent du sol natal la vaillante et infortunée nation des Abénakis.

MAKAY'S MOUNTAIN
(FORT-WILLIAM)

Toutefois, la Mission des Outaouais fut de toutes la plus importante. Elle comprenait toutes les tribus situées au nord-est, au sud-ouest et à l'ouest des Grands Lacs. Le premier apôtre de cette Mission est le P. René Ménard, qui parvient au lac Supérieur en 1660 et meurt, l'année suivante, de fatigue et de faim ou assassiné, en se rendant à la pointe Chagouamigon. Le P. Allouez le remplace et fonde la Mission du Saint-Esprit à l'extrémité occidentale du lac Supérieur, et la Mission de Saint-François-Xavier à la baie des Puants. De ces deux points son zèle rayonne sur le Michigan, le Wisconsin, l'Illinois, jusqu'au lac Alimibegong. De son côté, le P. d'Ablon crée la Résidence du Sault-Sainte-Marie entre les lacs Huron et Supé-

rieur (1668), et, trois ans après, le P. Marquette se fixe avec les Hurons à Michillimakinak, qu'il appelle Mission de Saint-Ignace. C'est de là qu'il partira avec Jolliet (1673) pour se rendre par l'Illinois au Mississipi, qu'il découvrira le premier, et il le descendra jusqu'au village des Arkansas, au delà de la jonction du Missouri et de l'Ohio. La Mission de Saint-Ignace devait être bientôt occupée par le fort français le plus important de l'Ouest. A la fin du XVIIe siècle, Français, sauvages et missionnaires se transportèrent à Détroit, nouveau poste militaire entre les lacs Huron et Erié.

Le grand mouvement imprimé aux Missions outaouaises ne tarda pas à s'étendre à la belle vallée du Mississipi et dans toute la Louisiane. Le P. Marquette fonde sur la rivière des Illinois la Mission de l'Immaculée-Conception (1673); le P. Pinet organise celle des Tamarois au-dessous de l'embouchure du Missouri (1696); le P. Marest établit celle des Kaskaskias entre le Missouri et l'Ohio, près du Mississipi (1700); enfin, au début du XVIIIe siècle, les PP. du Rue et Dongé sont à la baie de la Mobile, et le P. de Limoges chez les Oumas, au-dessous de l'embouchure de la rivière Rouge. Ces trois derniers missionnaires ne restèrent pas longtemps à leur poste : le mauvais vouloir de Mgr de Saint-Valier, qui avait renvoyé le P. Pinet de la Mission des Tamarois, força ses confrères, à peine installés, à rentrer en France. Un prêtre des Missions-Étrangères remplaça le P. du Rue à la Mobile jusqu'au jour où Mgr Duplessis de Mornay, coadjuteur de Mgr de Saint-Valier, y envoya de France les Capucins de la province de Champagne (1721). Cependant la Providence devait ramener bientôt à la Louisiane ses premiers missionnaires : les Jésuites se fixèrent aux Arkansas et à Ouabache (1723), et trois ans plus tard ils avaient une Résidence à la Nouvelle-Orléans, où les Capucins les avaient précédés.

Telle fut en résumé, dans la Nouvelle-France, la situation des Missions catholiques, depuis le commencement du XVIIe siècle jus-

qu'à la mort de Mgr de Saint-Valier (26 décembre 1727). Sous l'épiscopat de ce prélat et sous celui de son prédécesseur, Mgr de Laval, les paroisses se multiplièrent, et leurs successeurs virent encore leur nombre s'augmenter. Elles furent desservies, en grande majorité, par des prêtres venus de France ou sortis du séminaire de Québec ; quelques-unes, par les Récollets ; celles de Montréal et des environs, par les Sulpiciens ; d'autres enfin, en Acadie, par les prêtres des Missions-Étrangères et par les Sulpiciens. Ces messieurs travaillèrent dans la presqu'île Acadienne, les premiers, de 1684 à 1768, les seconds de 1688 à 1757 ; ils ne quittèrent ce poste de combat, où ils eurent beaucoup à souffrir de la part des Anglais, que lorsque la perfide tyrannie des vainqueurs eût chassé de leurs terres les colons français. On conserve encore, dans la Nouvelle-Écosse, le souvenir des derniers missionnaires de ces deux congrégations, de MM. Manach, Leloutre, Maillard, de Miniac, de Senclaves et Chauvreulx.

L'HIVER DANS LA FORÊT CANADIENNE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Après la mort de Mgr de Saint-Valier jusqu'à la conquête du Canada par l'Angleterre, les Missions sauvages proprement dites n'existent guère plus sur les bords du Saint-Laurent ni dans la région de Tadoussac. Des Iroquois, des Hurons, des Abénakis, des Algonquins et quelques sauvages d'autres tribus se groupent encore ou viennent se faire instruire au Sault-Saint-Louis, à Saint-François,

à Bécancourt, à Notre-Dame-de-Lorette, à Tadoussac et à Chicoutimi, sous la direction des Jésuites; ou bien au lac des Deux-Montagnes, à la Présentation et aux environs de Montréal, où les Sulpiciens ont des chrétientés florissantes; mais les belles, les vraies Missions sont au nord-ouest et à l'ouest des Grands Lacs, chez les Outaouais, les Sioux, les Illinois, enfin chez les peuplades répandues sur l'une et l'autre rive du Mississipi, de la source à l'embouchure du fleuve. Les prêtres des Missions-Étrangères s'occupent des Tamarois et des Kaokias; les Capucins travaillent à la Mobile, à la Nouvelle-Orléans, à la Balize, aux Chapitoulas, aux Natchitoches, aux Natchez et aux Apalaches; enfin, les Jésuites évangélisent les Outaouais, les Sioux, les Miamis, les Péorias et les Illinois; puis, dans la vallée du Mississipi, les Kaskaskias, les Arkansas, les Metchigamias, les Yasous, les Chicachas, les Alibamous, les Chactas, Ouabache et la Nouvelle-Orléans. Ces Missions ont été, plus d'une fois, arrosées du sang des martyrs. Deux prêtres des Missions-Étrangères, MM. Gaston, envoyé par le séminaire de Québec, et Buisson de Saint-Côme sont massacrés par les sauvages. La Compagnie de Jésus fournit aussi son contingent : le P. Gravier est tué par les Péorias; le P. du Poisson, par les Natchez; le P. Souel, par les Yasous; le P. Sénat, par les Chicatas, et le P. Pierre Aulneau par les Sioux.

INDIEN APPORTANT SON POISSON A FORT-WILLIAM SUR UN TRAINEAU ATTELÉ DE CHIENS

Nous touchons à l'année 1760. Pendant plus de cent cinquante ans, les missionnaires ont parcouru toute l'Amérique du Nord, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi; ils en ont visité toutes les peuplades sauvages, ils leur ont annoncé l'Évangile au

prix des plus rudes travaux et des plus incroyables souffrances, au péril de leur vie ; et, au moment où ils espèrent recueillir, dans la paix, le fruit de tant de labeurs, voici que la Providence va permettre la destruction de toutes leurs œuvres.

Malgré l'héroïque résistance de Montcalm à Québec et de Vaudreuil à Montréal, le Canada tombe aux mains des Anglais, et le traité de Paris leur en confirme la possession (10 février 1763). L'Angleterre, devenue maîtresse de tous les

INDIENS CHIPPAWA (CANADA)

pays si laborieusement conquis par la France et surtout par le zèle de ses apôtres, accorde aux habitants la liberté de pratiquer la religion catholique suivant les rites de l'Église romaine, mais avec cette clause restrictive : « Autant que les lois de la Grande-Bretagne peuvent le permettre. » En vertu de cette clause, bien des abus de pouvoir devaient se commettre. Signalons seulement la fermeture des noviciats de toutes les communautés étrangères et l'interdiction faite aux Religieux de France de venir en aide à leurs frères du Canada. C'était la ruine, à brève échéance, des Missions et des œuvres des Congrégations. La société des Missions-Étrangères s'éloigna de l'Amérique ; la compagnie de Saint-Sulpice y resta, mais elle y dut subir la violence inique des nouveaux gouver-

neurs : en 1793, il n'y avait plus au séminaire de Montréal que deux Sulpiciens, vieillards infirmes, MM. Brassier et Poncin. « Les Récollets, dit Mgr Têtu, furent, jusqu'à leur extinction, pourvus de cures, et les Frères s'adonnèrent à l'instruction des enfants pauvres. Saint-Thomas, Verchères, Montréal et Québec sont les endroits où les Récollets ont tenu leurs dernières écoles. » Ailleurs, le même historien ajoute : « Les Récollets étaient divisés en deux petites bandes composées de quatre prêtres et de quelques Frères lais ; l'une occupait le couvent de Québec, l'autre celui de Montréal. Mais l'incendie de leur église et de leur hospice, en 1796, à Québec, mit fin à l'existence de cet ordre religieux. Autorisé à cette fin par un indult du Souverain Pontife, Mgr Hubert permit aux derniers survivants de demeurer dans le siècle et les dispensa des observances conventuelles, excepté pour ceux qui désireraient rester dans la Maison de Montréal. » Quant aux Jésuites, ils furent autorisés à continuer l'enseignement à Québec et à évangéliser les sauvages de l'Ouest. Hélas ! leur apostolat ne devait pas durer longtemps. « Le Parlement de Paris avait, dès 1762, décrété la dissolution de la Compagnie de Jésus. Le Conseil supérieur de la Louisiane voulut suivre ce triste exemple, et, par un décret du 9 juillet 1763, déclara la Compagnie dissoute, confisqua ses biens et fit démolir ses chapelles dans toute l'étendue de la Louisiane et de l'Illinois. Presque tous les Pères furent transportés hors de la colonie. » (*Notice historique sur la Compagnie.*) Enfin, le Bref *Dominus ac Redemptor* de Clément XIV, en date du 21 juillet 1773, supprima la Compagnie de Jésus et chargea les évêques d'administrer ses œuvres et ses biens. Les Jésuites du Canada se soumirent, comme partout, avec docilité, la douleur dans l'âme. Le dernier d'entre eux, le P. Cazot, mourut à Québec, le 16 mars 1800.

Ainsi finirent, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les Missions de la Nouvelle-France inaugurées au commencement du XVIIe siècle !

LA RENAISSANCE DES MISSIONS AU XIXe SIÈCLE

Les Congrégations religieuses avaient apporté l'Évangile aux peuplades sauvages de la Nouvelle-France; elles avaient formé le clergé, élevé la jeunesse des écoles, maintenu et développé la foi au cœur des Français; elles avaient répandu leur sang pour la glorification du nom de Jésus-Christ et l'extension de son royaume. Aussi Dieu ne permit-il pas qu'elles fussent à jamais exclues d'une terre baignée de leur sueur et rougie de leur sang. Elles y sont revenues au XIXe siècle, dévouées comme par le passé, plus nombreuses et plus florissantes que jamais.

Mais leur terrain d'action n'est plus le même : les grandes Missions indiennes ont disparu, ces Missions où la vie du missionnaire était si dure, si laborieuse, chaque jour à la merci de la cruauté féroce des sauvages; puis, la Nouvelle-France d'aujourd'hui, le Canada ou *Dominion*, constitue un vaste pays catholique, ecclésiastiquement organisé, plein d'une admirable vitalité chrétienne.

En 1763, l'Église canadienne ne comptait qu'un évêché, celui de Québec, un petit nombre de prêtres et de 60 à 70 000 fidèles. En passant sous la domination d'une puissance protestante, elle traversa sans doute des moments difficiles, même des crises redoutables; elle sortit cependant de l'épreuve, grâce à la sage fermeté de ses évêques, triomphante, plus belle et plus forte. A la mort de Mgr Signay (8 octobre 1850), elle possédait un archevêché, 4 évêchés, 572 prêtres et 900 000 Catholiques. Aujourd'hui elle est composée de 7 provinces ecclésiastiques, dont les métropoles sont : Québec, Montréal, Ottawa, Toronto, Kingston, Halifax et Saint-Boniface. Elle a 26 évêchés, plusieurs millions de Canadiens français, de nombreuses paroisses, des universités, des grands et des petits séminaires, des collèges, des hôpitaux, beaucoup d'écoles primaires de garçons et de filles. Elle jouit d'une liberté que la vieille France ne connaît plus.

En rentrant au Canada, au XIXe siècle, les Congrégations religieuses n'ont pas peu contribué à ce magnifique épanouissement de la vie catholique.

En 1825, Mgr Lartigue, de la Compagnie de Saint-Sulpice, fonde à Montréal le grand séminaire de la Montagne, dirigé par les Sulpiciens. Ces Messieurs possèdent encore, dans cette île, avec l'administration de 3 paroisses, le séminaire de philosophie et un petit séminaire ou collège.

Plus tard, Mgr Bourget, successeur de Mgr Lartigue sur le siège épiscopal de Montréal, rappelle les Jésuites au Canada (1842). Ils s'y rendent au nombre de six : les PP. de Chazelle, Supérieur, Félix Martin, Rémi Tellier, Joseph Hanipaux, Paul Luiset et Dominique du Ranquet. Ces nouveaux arrivés sont bientôt rejoints par les PP. Point et Choné. L'ambition du Supérieur était de reprendre l'évangélisation des sauvages, sans négliger toutefois l'éducation de la jeunesse et l'apostolat des Résidences. Au printemps de 1844, le P. du Ranquet se rend à l'extrémité du lac Sainte-Claire, dans l'île de Walpole, habitée par des centaines de sauvages qui « se glorifient d'être les seuls Peaux-Rouges restés fidèles aux coutumes de leurs ancêtres ». Six ans après, il vient se fixer dans la baie géorgienne, à l'île Manitouline, où l'un de ses confrères travaille depuis des années. C'est là qu'il terminera, vénéré de tous, une carrière laborieuse de 58 ans d'apostolat parmi les sauvages (19 décembre 1900).

Le 31 juillet 1843, fête de Saint-Ignace, les PP. Point et Choné avaient rouvert, à Sandwich, l'ancienne maison des Jésuites ; trois ans plus tard, les PP. Hanipaux et Menet fondaient la Résidence du Sault-Sainte-Marie, vrai centre des Missions sauvages des deux Grands Lacs où l'action apostolique du missionnaire pouvait être également utile à la population blanche du Canada et des États-Unis. Enfin, en 1848, à l'extrémité ouest du lac Supérieur, à la Rivière aux Tourdes, s'inaugurait la Mission sauvage de l'Immaculée-Conception, qui était bientôt transférée au fort William.

VUE PRISE DANS LE PARC NATIONAL CANADIEN

Pendant que ces fondations se faisaient dans le Haut-Canada, le P. Martin, dans le Bas-Canada, jetait à Montréal les fondements du collège Sainte-Marie. Premier recteur de ce collège, auteur de divers ouvrages sur les PP. Jogues, de Brébeuf et Chaumonot, sur Montcalm et la Mère Saint-Stanislas, ce Jésuite a laissé dans ce pays les meilleurs souvenirs par la douce fermeté et la vigilance de son administration, par l'aménité de son caractère, par son zèle et son dévouement.

La fondation de la Résidence de Québec suivit de près celle du collège de Montréal (1849). Depuis, les Jésuites ont établi dans cette dernière ville le collège de Loyola, un autre collège à Saint-Boniface, dans le Manitoba, une Résidence à Guelph, dans le diocèse d'Hamilton, et des maisons de noviciat, d'étude et de retraite; enfin, dans le diocèse de Peterboro, ils desservent un certain nombre de cures.

Les Franciscains, connus sous le nom de Récollets, avaient été, avec les Jésuites, les premiers missionnaires du Canada. Forcés de se disperser à la fin du XVIIIe siècle, ils possèdent aujourd'hui, à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières, des établissements importants. De leur côté, les Capucins, ces anciens apôtres de l'Acadie et de la Louisiane, ont à Hintonburg, faubourg d'Ottawa, une paroisse prospère et un vaste couvent, habité par plus de trente Religieux. De là leur zèle s'étend aux paroisses voisines, même aux paroisses canadiennes des États-Unis, où les Missions qu'ils y prêchent entretiennent et fortifient la foi. C'est surtout à Sainte-Anne de Ristigouche, au diocèse de Rimouski, que s'exerce leur dévouement apostolique, auprès d'une réserve indienne habitée par 120 familles environ de la tribu des Micmacs.

A ces ouvriers de la première heure, à ces anciens missionnaires du Canada aux XVIIe et XVIIIe siècles, d'autres Religieux, accourus de France, sont venus prêter le concours de leurs prières et de leur zèle. Il serait trop long de les citer tous et d'énumérer leurs œuvres. Con-

tentons-nous de nommer, parmi ces congrégations françaises, les Dominicains, qui ont des couvents à Saint-Hyacinthe et à Ottawa, les Cisterciens réformés, les Basiliens, la congrégation de Sainte-Croix, les Eudistes, les Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, la Compagnie de Marie, les Frères de Saint-Vincent-de-Paul, la congrégation du Très-Saint-Sacrement, les Frères Maristes, l'institut des Frères des écoles chrétiennes et des Frères du Sacré-Cœur, les Frères de l'instruction chrétienne, l'institut des Frères de Saint-Gabriel et des Frères de Marie, les missionnaires de la Salette et les Pères Oblats de Marie-Immaculée. Ces derniers, arrivés au Canada en 1841, dirigent avec grand succès les Missions sauvages du golfe Saint-Laurent, des côtes du Labrador et du lac Saint-Jean, dans le diocèse de Chicoutimi et la Préfecture apostolique du golfe Saint-Laurent; puis, dans le diocèse de Pembroke, les Missions sauvages de la baie James et de la baie d'Hudson, et celles d'Abbitibi, de Kippewa et des Chantiers. C'est en toute vérité que le P. François Gohiet disait à Nice (1901) : « Le domaine privilégié des Oblats de Marie-Immaculée, la portion de leur héritage, c'est le grand Nord américain, qui va du Labrador à l'Alaska et des frontières des États-Unis aux glaces du pole... A l'heure présente, ils viennent d'aborder le pays des Esquimaux, triste bordure de l'Océan des glaces. » Ils desservent, en effet, presque toutes les Missions des diocèses de Saint-Albert et de New-Westminster, et des Vicariats apostoliques d'Athabaska, de Mackenzie et de Saskatchewan.

FAÇADE PRINCIPALE DU MONASTÈRE DES TRAPPISTES, A MONTRÉAL

Tous ces Religieux français, dont beaucoup se sont réfugiés au Canada depuis l'exécution des décrets de 1880, ont reçu une aide précieuse, pour leurs œuvres, dans les congrégations des femmes de France. Ces congrégations ont, elles aussi, quitté en grand nombre leur pays inhospitalier, et sont allées en Amérique dépenser un dévouement dont leur patrie ne veut plus. Là, dans toute la Puissance du Canada, du Midi au Nord et de l'Est à l'Ouest, elles ont fondé des écoles, des hôpitaux, des maisons de refuge, des salles d'asile, des orphelinats, toutes les œuvres de la charité la plus maternelle. Religieuses Augustines, Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, Religieuses du Bon-Pasteur, Sœurs de la congrégation de Saint-Joseph, Sœurs de la Présentation de la B.-V. Marie, Religieuses Ursulines, Religieuses de Jésus-Marie, institut de Notre-Dame de Charité du refuge, Sœurs des écoles de Notre-Dame, Sœurs de la Sagesse, Fidèles compagnes de Jésus, Petites-Sœurs des pauvres, Sœurs servantes du Saint-Cœur de Marie, Chanoinesses des cinq plaies de N.-S., Filles de la Providence de Saint-Brieuc, Religieuses de Notre-Dame des Missions, toutes ces congrégations et d'autres encore ont des maisons nombreuses sur le sol canadien. Elles y travaillent, elles y souffrent, elles s'y dévouent; on les trouve même dans les pays des Missions indiennes, où elles concourent avec un courage surhumain à l'œuvre de l'évangélisation chrétienne.

STATUE DU R. P. GARIN O. M. I.

Dans quelques années, trois siècles se seront écoulés depuis que

les missionnaires français ont posé le pied sur la terre canadienne. En 1611, les Jésuites abordaient à Port-Royal, dans l'Acadie; en 1615, les Recollets étaient à Québec. Les uns et les autres allaient prêcher l'Évangile aux sauvages du Canada. C'est alors que la première semence de la foi fut jetée dans ce sol. Depuis, le grain de sénevé a poussé de profondes racines, il a grandi, il est devenu un arbre magnifique; et, au moment où la vieille France travaille à renverser l'œuvre du Christ qui fut sa force et sa gloire, la Nouvelle-France recueille les débris de notre civilisation chrétienne, et, avec son clergé séculier et régulier, avec nos congrégations françaises d'hommes et de femmes, elle prépare à l'avenir, sur son vaste territoire qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, l'Église la plus forte, la plus unie et la plus vivante.

Ouvrages à consulter. — P.-Fr.-X. de Charlevoix, S.-J., *La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation*, in-8°, Paris, 1724; *Histoire et description de la Nouvelle-France*, 3 vol. in-4°, Paris, 1744. — Dom Claude Martin, *Lettres de la Mère Marie de l'Incarnation*, in-8°, Paris. — *Relations des Jésuites*, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les Missions des Peres de la Compagnie de Jésus, dans la Nouvelle-France, 3 vol. in-8°, Québec, 1858. — Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, 2 vol. in-8°, Québec, 1861. — L'abbé Faillon, *Histoire de la Colonie française du Canada*, 3 vol. in-8°, Paris, 1865. — Mgr Henry Têtu, *Les Evêques de Québec*, in-8°, Québec, 1889. — Camille de Rochemonteix, S. J., *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIe siècle*, 3 vol. in-8°, Paris, 1895. — A. Launay, *Histoire générale de la Société des Missions-Étrangères*, Paris, 1894.

A SAINT-ALBERT

CHAPITRE III

LE CANADA

LE PAYS ET LES HABITANTS

Le « Grand Nord Américain » est une vaste agglomération de territoires indiens et de colonies européennes, formant en superficie la partie la plus considérable de la Puissance (*Dominion*) du Canada. Il s'étend en effet — défalcation faite de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et des deux provinces de Québec et d'Ontario — des abruptes falaises du Labrador à l'Est, jusqu'aux Montagnes Rocheuses à l'Ouest, et de la région des Grands Lacs américains au Sud, aux plages arides de l'Océan Glacial au Nord. C'est la Sibérie d'Amérique. Comme celle d'Asie, elle a des froidures qui longtemps ont arrêté l'audace de l'explorateur et du colon, mais comme elle aussi elle est un pays aux surprenantes fécondités, une riche réserve pour les avenirs de l'humanité. Au delà des Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Océan Pacifique, s'étend une autre région, la Colombie Britannique, dont nous parlerons dans un chapitre à part.

Pendant longtemps le Grand Nord eut à peine un nom dans la géographie. C'étaient des régions inconnues et inhospitalières, où l'homme blanc n'était représenté aux yeux du Peau-Rouge que par le trafiquant de fourrures et l'aventurier coureur des bois. Généralement on le divisait en deux parties : les terres avoisinantes de la Baie d'Hudson, Terre de Rupert ou plus simplement District de la Baie d'Hudson, auxquelles se rattachait la vaste péninsule du Labrador; et le grand steppe de l'Ouest, ou Territoires du Nord-Ouest. Pour les Canadiens français, c'étaient les Pays d'En-Haut; pour les Anglais, « *the great lone Land* », la grande terre de solitude. Le peu qu'on en savait, grâce au courage et à l'intelligence de quelques rares explorateurs, comme les La Vérandrye, les Franklin, les Mackenzie, dépassait à peine les connaissances géographiques des contemporains de Jacques Cartier, le célèbre découvreur du Canada. On croyait que la vallée du Saint-Laurent confinait de près à la Chine ou du moins à la Mer Vermeille, le Pacifique. Ce n'est qu'après 1870 que la jeune Puissance du Canada a entraîné dans son essor soudain ces vastes régions, à qui le gouvernement fédéral a donné, avec leur existence civile, leur organisation et leurs divisions territoriales, régulières comme des figures géométriques et séparées entre elles par les degrés de longitude ou de latitude.

Ces divisions, un peu artificielles et peut-être provisoires, sont, en laissant de côté l'*Ontario Occidental*, immense district qui appartenait primitivement au Manitoba, mais qu'une décision du Conseil Privé d'Angleterre a rattaché à la province d'Ontario :

1° Le *Manitoba*. Presque aussi vaste que l'Angleterre et l'Écosse réunies, il a une surface de 60 000 milles carrés. Entré dans la Confédération Canadienne en 1870, sa capitale est Winipeg, sur la rive droite de la Rivière Rouge. Jusqu'en 1870, Winipeg n'était que le modeste fort Garry, de la Compagnie Hudsonienne; aujourd'hui c'est une ville de 40 000 habitants. En face, sur l'autre bord de la Rivière Rouge, est Saint-Boniface, la métropole ecclésiastique

du Grand Nord Américain, ville aussi française que Winipeg est anglaise.

Le Manitoba, c'est la « Province des Prairies », car c'est à la Rivière Rouge que commence la grande prairie de plus de 500 lieues, qui s'achève à l'Ouest aux premières rampes des Montagnes Rocheuses. Ce steppe infini, où pendant de longs siècles errèrent en liberté d'énormes troupeaux de buffles, chassés par les Peaux-Rouges, désormais connu pour ses inépuisables richesses, voit une nuée d'immigrants s'en partager les lambeaux. Les fermes le jalonnent, les villages se fondent, les villes jaillissent du désert; et rien ne semble exagéré dans les espérances du jeune Manitoba, quand il rêve de devenir le grenier d'abondance du monde. Le Manitoba, qui, lors de son entrée dans la Confédération, n'avait que 10000 habitants, presque tous sauvages ou métis français, en a aujourd'hui 275000, de toutes les nations de l'ancien continent.

VUE PRISE DANS LE PARC NATIONAL CANADIEN

Au point de vue de la géographie physique, bien que la prairie en soit le caractère saillant, le pays a de vastes forêts, à sa frontière orientale, au bord de ses grands lacs et de ses rivières, et sur les petites collines dont les ondulations rompent la monotonie du steppe. Il est également sillonné de puissantes rivières, dont les principales sont la Rivière Rouge, la Pembina et l'Assiniboine, et tacheté de lacs sans nombre, dont plusieurs sont comme des mers intérieures, le lac Winipeg, le Manitoba, le Winipegosis, le Dauphin, etc.

A l'ouest du Manitoba commencent ce que le langage administratif nomme les *Territoires du Nord-Ouest*. Ce sont des Provinces ou États autonomes, mais encore au berceau, des districts provisoires, régis par une constitution analogue à celle des Territoires des États-Unis. Avec un lieutenant-gouverneur, un corps de représentants et une capitale, Regina, ils jouissent d'une autonomie rudimentaire.

2° L'*Assiniboia*, le premier de ces Territoires, est un vaste rectangle, couvrant, de la ligne frontière des États-Unis au 52° de latitude Nord, une aire de 90 000 milles carrés anglais. Il se partage naturellement en deux districts, l'oriental et l'occidental. L'Assiniboia oriental, qui n'est guère que le prolongement du Manitoba, est principalement comme lui un district agricole. L'Assiniboia occidental se prête davantage à l'industrie pastorale : c'est là que commence le pays des *ranchs*, où se rencontrent d'innombrables troupeaux sous la conduite des fameux *cowboys*. Bêtes à cornes et chevaux élevés en liberté y remplacent les buffles sauvages, que des chasses exterminatrices ont fait disparaître des steppes. Çà et là de petites chaînes de collines, qui prennent le nom prétentieux de montagnes, comme la montagne de Tondre, celle des Cyprès, celle du Bois, celle de la Souris; des lacs, moins étendus et moins nombreux que ceux du Manitoba; de longues rivières, dont les principales sont la Saskatchevan du Sud, qui le traverse d'abord de l'Ouest à l'Est, puis au Centre, fléchit brus-

quement vers le Nord; la rivière Qu'Appelle, la rivière Souris; des cités, nées d'hier, presque toutes échelonnées le long de la ligne du Pacifique Canadien, comme Qu'Appelle, Medecine Hat, centre principal du district de l'Ouest. Regina, qui a plus de 2000 habitants, est le siège de la Législature et le quartier général de la police montée, qui veille au bon ordre dans tout le Nord-Ouest. Sa population se compose de métis et d'Indiens aujourd'hui parqués dans des réserves, de colons canadiens français, anglais et autres, qu'une immigration incessante augmente chaque année.

3° Au nord de l'Assiniboia, à l'ouest du Manitoba et du grand lac Winipeg, est le *Saskatchevan*, le plus étendu des Territoires, 107 000 milles carrés anglais. C'est un pays plus vaste que tout le Royaume-Uni, et qui se vante, dans ses ambitions d'avenir, de pouvoir nourrir une population égale en nombre, « une véritable mer de foin », pour citer les paroles de son premier Vicaire apostolique, Mgr Pascal. La monotonie n'en est rompue que par quelques ravins et de rares oasis de bois. La partie Nord est cependant légèrement montagneuse et boisée.

Deux grandes vallées, celle de la Saskatchevan Sud et celle de la Saskatchevan Nord, qui ont leur confluent un peu en aval de Prince-Albert, constituent l'artère centrale et concentrent toutes les ressources de richesses et de développement de ce vaste pays. Voyageurs et colons ne parlent que de la « magnifique vallée de la Saskatchevan ». Aussi se peuple-t-elle rapidement.

Ses villes principales, toutes d'origine récente, sont Prince-Albert, 2000 âmes, capitale du Territoire, résidence épiscopale et terminus d'une ligne de chemin de fer qui s'embranche, à Regina, au Pacifique Canadien; Battleford, à l'Ouest, sur la rivière Bataille; Batoche, qui fut le théâtre, en 1885, de luttes sanglantes entre les troupes du gouvernement canadien et les métis insurgés.

4° L'*Alberta* est le plus beau et le plus riche des Territoires,

celui qui arrivera le premier à la dignité de Province ou d'État. Le climat y est plus doux, l'hiver plus clement même qu'à Montréal. Ses frontières sont, au Sud la ligne internationale du 49e, à l'Est l'Assiniboia et le Saskatchevan, à l'Ouest les Montagnes Rocheuses, cette gigantesque Cordillière canadienne, qui jaillissent soudain de la grande prairie, et, au Nord, le district d'Athabaska. L'Alberta se partage en deux régions naturelles, l'Alberta septentrional et l'Alberta méridional, entre lesquels, court de l'Est à l'Ouest, la ligne du Grand Pacifique. La première est un district agricole d'une surprenante richesse; la seconde, une des plus belles « *grazing country* », ou pays de pâturage, du monde entier, le canton recherché des *rancheers*.

L'étendue totale de l'Alberta est de 106000 milles carrés. Ici les centres de population blanche, les jeunes cités au plus bel avenir, se multiplient rapidement en raison de l'immigration continue et de la création des chemins de fer : Calgary, au centre, a déjà près de 4000 âmes; Mac Leod, 1200 âmes, tout proche de la frontière américaine, ainsi que Lethbridge, 2700 âmes; et dans le Nord, Edmonton, près de 3000 âmes; Saint-Albert, à neuf milles d'Edmonton, résidence épiscopale; Leduc et Lacombe, centres de colonisation franco-canadienne, qui ont pris le nom de deux des plus anciens missionnaires de ces régions.

L'Alberta est arrosé par de nombreuses rivières qui descendent des sommets glacés des Montagnes Rocheuses, et s'écoulent sur les pentes de l'Est. Citons les deux Saskatchevan, qui recueillent, avant de s'élancer dans le steppe continental, d'innombrables cours d'eau dont les noms apparaissent souvent sous la plume de nos missionnaires : les rivières du Ventre, du Vieillard, de l'Arc; la grande rivière Athabaska, qui commence au pied du mont Brown, le pic le plus élevé des Montagnes Rocheuses, cet immense bassin qui draine toutes les rivières du Nord et les mène à l'Océan Glacial, sous le nom d'Athabaska-Mackenzie.

LE MONT STEPHEN (MONTAGNES ROCHEUSES CANADIENNES)
(Cliché de la Société de Géographie.)

5° L'*Athabaska*, au nord de l'Alberta, adossé aux Montagnes Rocheuses à l'Ouest, est limité, à l'Est, par la grande rivière Athabaska, et au Nord-Est par le grand lac du même nom. Son étendue est d'environ 105 000 milles carrés. Il y a peu à dire sur ce vaste pays, où les centres coloniaux sont des plus rares, où la population se compose surtout d'Indiens et de métis. La portion la plus fertile, la seule qui ait de l'avenir, c'est le vaste bassin de la

MARCHÉ AU FOIN A WINIPEG
(Cliché de la Société de Géographie.)

rivière La Paix, le plus puissant affluent du fleuve Athabaska-Mackenzie, qui, au dire des explorateurs, peut nourrir tout un peuple. Une autre grande rivière, c'est la rivière aux Foins, au Nord. Les lacs abondent, le plus considérable étant le Petit Lac des Esclaves, au Sud. Quelques chaînes de montagnes se détachent du massif des Montagnes Rocheuses, comme les montagnes de l'Écorce, qui séparent le bassin de la rivière Athabaska de celui de la rivière La Paix.

Au delà de ces Territoires, plus ou moins accessibles à la civilisation, s'étendent d'immenses régions vagues, patrie indisputée des Peaux-Rouges chasseurs, des trappeurs et des métis canadiens, pays de glace, steppes arides, les « Barren Grounds » des Anglais.

Ce sont le district du Mackenzie, dont la bordure Nord est l'Océan glacial, avec ses deux lacs géants, le Grand Lac des Esclaves et le Grand Lac d'Ours ; le district du Youkon, bien connu aujourd'hui comme l'Eldorado du cercle polaire. Le P. Petitot a été l'explorateur et le savant révélateur de ces régions désolées, qui couvrent une aire de plus de 900 000 milles carrés, plus de quatre fois la France et la Belgique réunies!

Mentionnons encore le *Keewatin*, « terre du Vent du Nord », district provisoire de 197 000 milles carrés, limité au Sud par le Manitoba, à l'Ouest par le 100° de longitude, et qui s'en va jusqu'au Pôle, tandis que la Baie d'Hudson bat de ses vagues ses falaises granitiques : pays froid, improductif, accessible seulement aux industries de la pêche et de la chasse. Deux grandes rivières le sillonnent en se précipitant vers la méditerranée hudsonienne : le Churchill et le Nelson. Enfin le *Territoire de la Baie d'Hudson*, vaste région morne, inhospitalière, à l'est du Manitoba et du Keewatin, et au nord des frontières ontariennes, bordure sauvage du fond de la Baie d'Hudson : 358 000 milles carrés de superficie.

« Depuis la rivière La Biche, au Nord, jusqu'aux vallées des rivières Qu'Appelle et Assiniboine à l'Est, écrit Mgr Legal, le nouvel évêque de Saint-Albert, c'est ce qu'on nomme « la Grande Prairie », presque entièrement privée de bois, excepté sur quelques collines minuscules, très distantes les unes des autres, qui rompent seules l'uniformité de ce désert. Océan de verdure en ce moment, la prairie va bientôt jaunir aux feux du soleil de juin et de juillet, en attendant qu'elle se noircisse sur de grandes étendues, quand les feux qui, chaque année, sont allumés par la malveillance ou la négligence, l'auront désolée. Regardez en avant, en arrière, à droite, à gauche, c'est toujours la prairie qui se déroule jusqu'aux confins de l'horizon : pas un arbre, souvent pas une colline, sur de larges étendues, pour reposer de cette fatigante monotonie. Autrefois, en parcourant ce désert, vous eussiez rencontré d'immenses troupeaux

de buffalos. Vous eussiez vu les chasseurs métis ou sauvages, montés sur leurs rapides coursiers, à la poursuite de cette proie abondante, qui semblait ne devoir jamais disparaître. Cet autrefois date de vingt années, et aujourd'hui vous pouvez traverser l'immense prairie en tout sens, sans rencontrer un de ces buffalos : vous n'avez partout que le désert et la solitude.... L'uniformité de la prairie n'est pas aussi réelle qu'elle le paraît au premier aspect. En réalité elle est encore, surtout aux approches des Montagnes

LA RÉCOLTE DU BLÉ AU MANITOBA
(Cliché de la Société de Géographie.)

Rocheuses, assez accidentée. Mais comme le niveau général est à peu près le même, toutes les inégalités sont invisibles à une courte distance et tout se confond dans une ligne uniforme. Pourtant, si vous voyagez sur un espace de quelques milles seulement, vous pourrez rencontrer plusieurs de ces vallées profondes et escarpées, que vous ne soupçonniez même pas. Souvent ces vallées sont complètement à sec ; quelquefois, au fond, un simple ruisseau se plie et se replie en innombrables méandres ; quelquefois enfin ce sont de vraies rivières qu'il faut traverser à gué. Il y a ordinairement des bois aux bords de ces rivières, mais là seulement. Et puis ces vallées sont si pro-

fondes que les arbres, malgré leur hauteur, sont complètement cachés aux regards jusqu'au moment où on arrive à la descente de la colline. De là le nom de « coulée », que les trappeurs canadiens ont donné à ces rivières si profondément encaissées.

« Tout cela fait l'effet d'un océan desséché. L'eau recouvrait d'abord toute cette vaste étendue dénudée; puis, dans la suite des temps, l'océan a disparu, ne laissant après lui que d'énormes rivières qui roulaient dans toutes les directions d'immenses masses liquides; enfin les rivières se sont desséchées à leur tour, laissant à nu leurs bassins, aujourd'hui nos vallées. Seules les rivières qui prennent leur source dans les glaciers et les neiges des Montagnes Rocheuses ont subsisté; mais qu'elles sont loin d'occuper maintenant les immenses vallées qu'elles remplissaient jadis! »

Cette prairie sans borne a pour barrière, à l'Ouest, la grande chaîne des Montagnes Rocheuses, qui prolongent la Cordillière américaine jusqu'à l'Alaska, où elle s'épanouit en patte d'oie. « Cette ligne, découpée à vif, qui limite l'horizon à l'Ouest, poursuit le même auteur, brise l'uniforme monotonie de la grande prairie et repose la vue: ligne très irrégulière par la variété des sommets et des pics qui se succèdent sans interruption, cependant continue et égale, en ce sens qu'il n'y a pas de ces pics isolés, qui s'élèvent tout à coup à une grande hauteur au-dessus des montagnes environnantes. Ils conservent au contraire une certaine hauteur voisine de la moyenne générale. Figurez-vous une scie dentelée irrégulièrement (la *Sierra* des Espagnols), mais une scie gigantesque, avec la couleur bleuâtre de l'acier, s'étendant du Nord au Sud : ce sont les Montagnes Rocheuses; les points brillants qui étincellent aux feux du soleil sont les sommets où la glace ne disparaît jamais. Le système des Montagnes Rocheuses se compose d'un certain nombre de soulèvements parallèles, ordinairement trois, courant du Nord au Sud. »

Abruptes du côté de l'Est, les Montagnes Rocheuses descendent du côté de l'Ouest en pentes graduelles jusqu'à l'Océan Pacifique.

donnant ainsi naissance à la Colombie Britannique, véritable Savoie du Canada.

L'âpreté du climat a toujours été le grand obstacle contre lequel a dû lutter l'apostolat, dans ces sauvages régions. Depuis les antiques Relations des Pères Jésuites jusqu'aux comptes rendus périodiques des missionnaires contemporains, tous parlent de ces longs hivers hyperboréens, de ces pays de glace et de misère, de ces

LA RÉCOLTE DU BLÉ AU MANITOBA
(Cliché de la Société de Géographie.)

« quelques arpents de neige » de Voltaire.

D'où vient dès lors que les rapports officiels du gouvernement canadien et les brochures de propagande coloniale ne cessent de vanter le climat des territoires du Nord-Ouest ? D'où vient qu'un colon de Manitoba ait écrit ce qui suit ? « C'est en retournant en Angleterre que j'ai commencé à apprécier le climat du Canada de l'Ouest. Une personne qui n'a jamais quitté l'Angleterre a peine à comprendre comment, un hiver où le thermomètre enregistre parfois de 30 à 40° au-dessous de zéro, est préférable à ce temps variable d'Angleterre. Il n'y a pas de comparaison : les hivers du Canada de l'Ouest sont infiniment préférables. En Angleterre, l'hiver dernier, j'eus à subir brouillard, pluie et neige, avec très peu de clair de soleil. Avec les hivers fixes de ce pays-ci, son presque perpétuel clair de soleil, le sang circule rapidement ; on se sent plein d'entrain, plein d'énergie, tandis que les hivers en Angleterre, qui sont surtout humides, sont très énervants. »

Pour le comprendre, il faut tenir compte d'abord de la réclame. Puis, les colons s'établissent dans le midi de la Sibérie canadienne: ils y ont tout le confort de la vie, des maisons bien bâties et des calorifères perfectionnés: ils portent de chaudes fourrures.... Mais nos missionnaires vont jusqu'aux plaines arctiques: ils vivent dans des régions où les mois d'hiver constituent les trois quarts du calendrier: ils font des voyages qui durent des semaines et des mois, chaussant la raquette ou glissant dans des traîneaux tirés par des chiens, couchant dans la neige: leur pauvreté ne leur permet pas les riches et épaisses fourrures: même à demeure, leurs pauvres résidences sont un abri bien impuissant contre la morsure des vents glacés qui soufflent du pôle. Évidemment quand le P. Petitot écrivait : « Au fort Good-Hope le maximum de froid que j'ai noté est 48°; mais au fort Anderson, j'éprouvai 52° 1 2 et 54° centigrades..... Cependant j'étais en voyage, et dus coucher à la belle étoile par cette température »...: quand Mgr Grandin égaré passait toute une nuit sur la glace du lac Athabaska, et que, pour ne pas geler, sans aucun moyen d'obtenir du feu avec quelques branches de sapin, il faisait les cent pas, au milieu d'une tempête de neige..., ces héroïques missionnaires ne devaient point trouver l'hiver aussi confortable que le colon cité plus haut.

Cependant la température hivernale est plus douce dans l'Alberta du Sud. La neige n'y est point en permanence: parfois, il y pleut; un missionnaire disait qu'en plein mois de février il pouvait dire son bréviaire dehors « sans mitaines »! « Le vent *chinook*, écrit Mgr Legal, qui vient au travers des passes des Montagnes Rocheuses, balaie et fait fondre la neige en quelques heures, même au milieu de l'hiver, de sorte qu'en toute saison les animaux, chevaux et bêtes à corne, peuvent rester dehors, se nourrir et s'engraisser dans le *grazing country*. »

Au demeurant, dans son ensemble, le climat du Grand Nord est très sain. Nous en avons la preuve dans la longévité de nos mission-

naires, qui, malgré tant de privations, malgré les rhumatismes qui les guettent, dépasse de beaucoup celle de leurs confrères des zones torrides de Ceylan et du Texas.

Lorsque Jacques Cartier vint embosser sa flottille en rade d'Hochelaga, la future Montréal, aux bords du Saint-Laurent, il ne trouva

LE BATTAGE DU GRAIN EN PRAIRIE, PRÈS DE BRANDON (MANITOBA)
(Cliché de la Société de Géographie).

point un pays inhabité. Des tribus puissantes, la plupart guerrières, vivaient dans ces parages, séparées depuis des siècles du reste de la famille humaine. Des Grands Lacs Américains aux falaises du Labrador, c'étaient, au Sud, les sept *Nations Iroquoises confédérées*; au centre, la vaillante nation des *Hurons*; au Nord, les tribus des *Algonquins* chasseurs. Jésuites, Récollets, Sulpiciens, depuis les commencements de la colonisation française jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les amenèrent presque toutes à la religion chrétienne. Mais par delà le val du Saint-Laurent, dans cet immense désert de plaines et de forêts, de rivières et de lacs, jusqu'aux Montagnes Rocheuses et jusqu'à l'Océan Glacial, vivaient de nombreuses tribus, englobées sous

le nom générique de Peaux-Rouges, dont l'évangélisation n'a été entreprise qu'au XIXe siècle.

Grâce aux travaux ethnographiques de Mgr Taché et du savant P. Petitot, nous pouvons donner la nomenclature de ces tribus, rattachées à un certain nombre de familles, selon les affinités de langues, et, partiellement aussi, de coutumes et de mœurs sociales.

1° Famille Algonquine ou Algique.
- Saulteux ou Odjibways.
- Muskégons.
- Cris ou Kristinaux.
  - Cris des prairies.
  - Cris des bois.

2° Famille Assiniboine . . . .
- Sioux.
- Assiniboines des prairies.
- Assiniboines des bois.

3° Famille Pied-Noir ou Sixikaké (même origine que les Iroquois).
- Pieds-Noirs proprement dit ou Sixika.
- Piéganes.
- Gens du sang.
- Sarcis (d'origine Chippeweyane).

4° Famille Montagnaise ou Chippeweyane, les Dénés.

5° Innoïts ou Esquimaux.

Ces deux dernières familles, qui comprennent les Mangeurs de Caribou, les Castors, les Sékénés, les Couteaux Jaunes, les Esclaves, les Peaux de Lièvres, les Loucheux, constituent la population indienne de tout l'immense Vicariat d'Athabaska-Mackenzie. Cependant quelques-uns de ces Dénés descendent, au Sud, jusqu'aux Territoires du Nord-Ouest, tandis que les Esquimaux peuplent le littoral de la mer Glaciale.

Peuples nomades, adonnés à la chasse et à la pêche, ces Peaux-Rouges habitaient des territoires plus ou moins étendus. La famille Algonquine occupait ce qui est maintenant l'Ontario occidental, le Territoire de la Baie d'Hudson, le Kewatin, une portion de la Saskatchewan, à l'Est ; les Saulteux, au Sud, Lac des Bois, Rivière de la Pluie, Rivière Rouge, partie orientale de la rivière Saskatchewan ; les Mus-

kegons, au Nord, riverains des grands lacs du Manitoba et de la baie d'Hudson. Les Cris, vont de l'Est à l'Ouest, du Manitoba à l'Alberta.

Les Saulteux sont une race fière, orgueilleuse, superstitieuse à l'excès; d'une belle taille, ils aiment la guerre et la rapine. Il n'y a pas longtemps encore, ils dansaient triomphalement l'horrible danse et hurlaient le hideux chant de la « Chevelure ». Le scalpe d'un ennemi était une gloire. Ils sont très rebelles à l'évangélisation.

Les Muskégons, où hommes des marais, les Swampies des Anglais, habitent un territoire en général marécageux. Ils sont doux et paisibles, ayant le sang et la guerre en horreur, dociles, moins superstitieux que les Saulteux, plus aptes à accepter l'Évangile.

HUTTE BATIE PAR LES INDIGÈNES POUR LES COLONS EUROPÉENS

Les Cris ont une langue belle, riche, la plus facile, assure-t-on, des langues indiennes. Ils sont gais, spirituels, hospitaliers, mais d'une imprévoyance qui les expose à de cruelles privations. Les Cris des Prairies étaient en guerre permanente avec leurs voisins de l'Ouest, les Pieds-Noirs, tandis que leurs frères, les Cris des Bois, aimaient la paix. La conversion de ces tribus est plus facile que celle de leurs frères Saulteux. Infidèles, tous ces Algonquins sont d'une immoralité révoltante.

Les Assiniboines sont frères de la redoutable nation des Sioux, dont l'instinctive férocité, tant de fois jusqu'à nos jours, jeta l'épouvante parmi les *settlements* des Blancs. Mais les Sioux sont surtout de l'autre côté de la frontière américaine, et les Assiniboines leur font une guerre acharnée. Les Assiniboines des bois sont bons, doux et d'une pauvreté extrême. Les Assiniboines des prairies sont féroces, pillards et toujours en maraude. Dans tout le Nord américain,

on dit « voleur comme un Assiniboine »! Chassés des régions méridionales par les Sioux, réfugiés parmi les Algonquins, les Assiniboines occupaient une bande de territoire allant en diagonale du Sud-Est au Nord-Ouest, de la rivière Moose à la rivière Athabaska.

Les Pieds-Noirs occupaient l'Alberta, du moins le Sud, et, dans leurs expéditions de chasse ou de guerre, franchissaient souvent la frontière américaine ou la crête des Montagnes Rocheuses. Ils sont chasseurs, belliqueux, assez riches, et polygames. Supérieurs aux autres Indiens et mieux organisés qu'eux, militairement et socialement, ils se divisent en trois tribus, formant une sorte de confédération guerrière : les Pieds-Noirs proprement dits, les Piéganes, les Gens du sang, auxquels est venue s'adjoindre la tribu des Sarcis, qui ont les mœurs et les habitudes de leurs alliés, mais dont la langue montre incontestablement une origine commune avec les Montagnais Athabaskans. Ils constituent le groupe indien le mieux conservé, le moins entamé par le métissage ou les influences de la civilisation. Ils sont grands, bien faits, vigoureux et fiers. « Les Pieds-Noirs, disait un Anglais, sont aux autres sauvages ce que les Anglais sont aux autres peuples ! »

UNE FAMILLE D'INDIENS SIOUX
(Cliché de la Société de Géographie.)

« La langue des Pied-Noirs, écrivait Mgr Legal, ne présente guère de difficulté de prononciation, il n'y a qu'un son guttural qui revient assez souvent. La difficulté est ailleurs. Les langues indiennes sont ce qu'on appelle *polysynthétiques*. Le sauvage n'analyse pas la

proposition pour en exprimer par un mot séparé chacune des parties ; non, au contraire, le génie de sa langue le porte à traduire en bloc, par un seul mot, toute sa pensée telle qu'elle se présente à son esprit. Aussi les conjugaisons présentent un luxe de combinaisons différentes, qui permettent de satisfaire à tous les besoins des relations les plus variées. Exemple : « Si tu veux vite aller acheter quelque chose pour moi. » Il nous faut dix mots pour dire cela. Le sauvage n'en mettra qu'un, où tout sera renfermé : *Kippetaporpommatomokiniki.*

FEMME DU RAGI DENÉ

« Le polysynthétisme, poursuit Mgr Legal, réunit ensemble les caractères des langues agglutinantes, comme les dialectes nègres, et des langues à flexion, comme celles d'Europe. Les mots racines s'unissent et s'accolent ensemble pour former des sentences complètes. Mais chaque mot racine ne reste pas toujours sous la même forme il subit une multitude de transformations, de contractions et de dilatations, suivant des règles très compliquées, car elles ne se fondent souvent que sur l'harmonie et la sympathie des sons. »

TYPE SIOUX
(Cliché de la Société de Géographie).

Au point de vue social, l'organisation de ces tribus est des plus élémentaires. Un seul principe constitue leur régime : l'indépendance la plus complète, l'individu

absolument maître de lui. Seule la famille existe avec une autorité et des droits. Nulle puissance législative ou judiciaire quelconque. Ceux qu'on appelle chefs n'ont qu'une autorité nominale : ils président aux guerres, aux chasses; surtout ils sont les premiers à parler, et parlent le plus longtemps, voilà tout! Mettez une agglomération de Blancs dans de semblables conditions, ce serait l'anarchie la plus horrible; et pourtant, parmi les Peaux-Rouges, il se produit à peine un délit punissable par les lois, dans la même tribu; car pour eux, comme pour tous les peuples païens, l'étranger c'est l'ennemi.

Les mœurs des sauvages, on le devine assez, laissent beaucoup à désirer. La conscience est grossière, la loi naturelle confusément connue. Tandis que les Indiens de l'Athabaska-Mackenzie, la grande famille des Dénés, sont doux, paisibles, dociles, ont même des mœurs relativement pures, par contre les Peaux-Rouges de la prairie sont féroces, pillards, et leurs mœurs sont très dissolues. Pauvres peuplades, comme elles sont loin de cet idéal idyllique de l'*homme-nature*, rêvé par J.-J. Rousseau, et qui faisait pleurer de tendresse les gens du XVIIIe siècle! Elles sont tout ce que saint Paul a dit des païens: égoïstes et encore égoïstes. « On rencontre si peu de vraie et sincère affection dans ce camp sauvage! » disait un jour un missionnaire. Le mot de gratitude n'existe même pas dans leur langue. S'ils ont emprunté aux métis français le mot *merci*, cela, pour eux, veut dire simplement : « Très bien! Je suis content! » Ce manque de cœur allait des parents aux enfants : tandis que les parents bien souvent tuaient froidement le nouveau-né, surtout si c'était une fille, les enfants très facilement, au départ d'une chasse, abandonnaient dans une île déserte, au bord d'un lac, un grand-père impotent, avec près de lui un morceau de viande pour retarder une mort qui arrivait sûrement, parmi les douleurs de la faim et du désespoir. La sainteté du mariage, son unité, son indissolubilité, le Peau-Rouge n'en avait aucune idée : un caprice bestial, un intérêt grossièrement matériel présidaient aux unions conju-

gales et les denouaient avec la même aisance. Pour l'Indien polygame, la femme n'était qu'une bête de somme, chargée des besognes les plus accablantes, soit au campement, soit en voyage de chasse et de pêche.

Au point de vue religieux, les Peaux-Rouges avaient une certaine connaissance d'un « Grand Esprit », que les Pieds-Noirs nomment « le Vieillard » — cela rappelle l'« Ancien des jours » de Daniel. Il réside en haut ; en bas, il y a son opposé, le « Mauvais Manitou » ; puis, répandus partout, dans l'air, dans l'eau, dans les bois, une multitude de génies bons ou mauvais. En un mot leur mythologie est un grossier système où se mélangent le fétichisme et le chamanisme sibérien, ou religion des sorciers ; il y a aussi, on le voit, un fond de dualisme, avec cette particularité que les Peaux-Rouges ne se soucient guère du « Bon Manitou » — puisqu'il est bon ! — mais honorent et tâchent d'apaiser le « Mauvais Manitou ». Pas de sacerdoce proprement dit : mais, entre les esprits ou génies et eux, les « Médecins-Sorciers » que, dans l'Athabaska, on appelle les *Inkranzé*. Ce sont des habiles, qui par leurs jeûnes et leurs incantations exploitent la naïve crédulité de ces peuples ignorants, surtout dans leurs maladies. Cependant Mgr Legal, Mgr Taché et autres sont unanimes à soutenir que tout n'est pas grossière supercherie dans les tours de ces sorciers, mais qu'il y a là des phénomènes très réels de démonologie.

UNE HUTTE INDIENNE
A COTÉ DU VILLAGE FRANÇAIS DE MONTMARTRE
(ASSINIBOINE).

Peuples sans histoire, de l'Atlantique au Pacifique ils n'ont pas laissé un monument, un tumulus, rien qui soit une date, un souvenir traditionnel. Ils ont cependant de vagues traditions, dont quelques-unes concordent étrangement avec la Bible. On les trouvera dans les ouvrages du P. Petitot, du P. Morice, Mgr Legal

a recueilli des lèvres d'un vieillard Pied-Noir les traditions ou *fairies* de sa nation : cela formait un manuscrit de 150 pages grand format. Il en a publié une, sur l'origine du monde. Espérons qu'il publiera les autres.

Il faut se hâter de demander à ces peuples hyperboréens leur secret : car ils disparaissent ! S'ils ont des traditions sur la création, sur la chute primitive, sur une rédemption future, par contre, ils n'en ont *aucune sur le déluge*. A première vue, on s'y était mépris : mais Mgr Legal a très bien montré que ce qu'on avait pris d'abord pour un récit du déluge n'était que la grossière narration de l'origine du monde. Cela donne du crédit à l'hypothèse qui veut que les Peaux-Rouges, comme leurs congénères les Jaunes Tartares-Mongols, soient de descendance adamique, mais non noachide.

On a découvert également des pratiques qui ont une singulière conformité avec les rites judaïques : comme la circoncision, en usage dans quelques tribus, les règles observées par rapport aux femmes accouchées, etc.

Les Pieds-Noirs, avec les Saulteux, sont la race rouge qui est restée le plus inébranlablement attachée à ses superstitions, le plus réfractaire à l'action des missionnaires. Ils ont du respect, de la sympathie même pour la « robe noire ». Ils laissent le missionnaire s'établir parmi eux, ils l'écoutent silencieusement, mais ils restent endurcis. Tout au plus lui permettent-ils de baptiser leurs enfants. Le plus grand obstacle à leur conversion, c'est la polygamie. Ayant parfois jusqu'à quatre femmes, on conçoit dès lors qu'ils reculent devant les devoirs du christianisme.

Ce terrible obstacle à la christianisation de ces tribus s'est encore accru dans ces dernières années, par suite de l'établissement tout près d'eux d'une colonie de Mormons, autorisée par le gouvernement canadien. On a bien exigé de ces derniers la promesse de se conformer aux lois du pays ; mais, au dire de Mgr Legal, les agents

officiels ont soin de les avertir du jour de leur inspection, et les émigrés de l'Utah font disparaître pour un temps les « surnuméraires » !

La grande superstition des Pieds-Noirs, contre laquelle les missionnaires ont lutté longtemps en vain, est celle de la *Danse du soleil*, qui a lieu en juin, devant toutes les tribus confédérées. Car ils sont adorateurs du soleil, à la manière des anciens Perses. Un jour, Mgr Legal expliquait à un vieux chef superstitieux que nous, nous ne prions point le soleil, mais Celui qui a fait le soleil. Et il tâchait de

VUE DE WINIPEG
(Cliché de la Société de Géographie).

lui montrer tout ce que nous savons sur la nature du soleil, sur sa composition, son apparence, sa distance, les phénomènes qui se passent à sa surface, tels que nous les constatons par le télescope. « Mais qui est-ce qui a vu cela? » lui dit le Peau-Rouge. Alors le prélat lui expliqua, qu'au moyen d'instruments extrêmement puissants on a pu déterminer tous ces phénomènes à la surface du soleil. « Ah! dit le Pied-Noir, c'est de cette manière seulement qu'on a vu le soleil? On ne peut pas en savoir grand'chose. Nous autres nous l'avons vu de plus près.... Cependant, il n'est pas donné à tous d'avoir cette faveur : moi et deux autres du camp seuls avons

vu le soleil. Il est venu lui-même et nous a parlé pendant notre sommeil, et voici ce qu'il nous a dit.... » Allez raisonner après cela!

Et c'est dans ces fêtes païennes que quelques fanatiques, victimes du démon, se font par tout le corps d'effroyables taillades, parfois même se coupent un membre pour faire hommage au dieu-soleil. Hideuses exhibitions que des touristes anglais, curieux de sensations, encouragent par leur présence et leurs cadeaux aux sauvages!

Jadis ces tribus étaient puissantes, tous les souvenirs des vieillards convergent sur ce point, qu'avant l'arrivée des Blancs, ils étaient très nombreux. Mais depuis plus d'un demi-siècle, la dépopulation marche à grands pas, et on peut prévoir à brève échéance la complète disparition de ces races infortunées. Les guerres incessantes, exterminatrices, qu'ils se faisaient de tribu à tribu, la disparition des grands fauves, buffalos, caribous, orignaux, qui assuraient leur subsistance et, comme conséquence, la famine qui est comme à l'état endémique, les épidémies de variole et de rougeole, fatales pour eux, les vices des Blancs qui ont inoculé dans le sang sauvage des maladies qu'ils ne connaissaient pas, les liqueurs que leur vendent des trafiquants cupides, en dépit des lois, en sont la cause. Heureusement le Ciel leur a envoyé les missionnaires pour protéger leurs derniers débris et consoler leur lente agonie.

Les rapports officiels établissent que dans toute l'étendue de l'immense *Dominion of Canada*, il n'y a guère plus de 100000 sauvages, et encore le plus grand nombre d'entre eux sont-ils par delà les Montagnes Rocheuses, en Colombie Britannique.

Jadis ils étaient les maîtres du sol. Aujourd'hui les Blancs les ont dépossédés. Mais tandis que le gouvernement américain arrachait brutalement les nombreuses tribus à leur pays natal, et les concentrait au territoire d'Oklahoma, devenu le *Territoire Indien* où se coudoient les tribus les plus variées, toutes les « déracinées » de la terre des aïeux, le gouvernement canadien a procédé plus humainement : il a passé des traités avec ces antiques souverains de la

prairie, par lesquels ils consentaient à l'abandon de leurs droits domaniaux, moyennant une « réserve » de terrain, qui serait exclusivement la propriété de la tribu, et d'autres avantages que leur ferait le gouvernement à titre d'indemnité. De là, dans les cartes détaillées de la Puissance, ces petits carrés, rectangles, angles coloriés, disséminés à travers les Provinces ou Territoires : ce sont les *Réserves Indiennes*. Il y en a plus d'une cinquantaine. Un agent du Gouvernement y réside, à titre de protecteur et de conseiller. La Réserve est inaliénable et appartient collectivement à la tribu. Nul Blanc ne peut s'y établir. L'étendue de ces Réserves est très diverse : d'aucunes sont vastes comme des cantons ou plus, d'autres pas plus grandes qu'une de nos communes. Depuis la disparition des buffalos, et la chasse étant impossible sur ces Réserves, le Gouvernement nourrit à peu près les sauvages qu'il a ainsi parqués, après leur avoir pris le territoire qui les faisait vivre. Il y a des Réserves, comme chez les Pieds-Noirs, où les agents distribuent plusieurs fois la semaine à chaque famille des rations de viande et de farine. Ce n'est pas une aumône, c'est un droit acquis par les traités. Mais alors les sauvages, assurés contre la faim, croupissent, dans l'indolence, malgré les *Ecoles industrielles* que le Gouvernement a ouvertes sur divers points pour accoutumer les jeunes générations au travail, et qui ont déjà produit quelques bons résultats.

Toutefois, il n'y a de Réserves que du Manitoba aux Montagnes Rocheuses, dans ce que les Anglais appellent le *fertile belt*. Quant aux régions athabaskanes et mackenziennes, où les opérations de cadastre et les entreprises de colonisation seront toujours impossibles, si l'on excepte les vallées de la rivière la Paix, un peu celle des Foins et celle des Liards, elles resteront la triste, mais non contestée patrie des Dénés.

Quant à l'origine de ces indigènes américains, sans pouvoir la préciser, nous pouvons au moins affirmer qu'ils sont comme nous, de descendance adamique et que, loin d'être enfants de la terre qui

les porte, ils sont venus d'ailleurs. La question de leur migration ne souffre plus de difficulté depuis que l'on sait l'histoire des migrations scandinaves aux IXe et Xe siècles, qui colonisèrent le Groenland, le Labrador, Terre-Neuve, et descendirent jusqu'à la latitude de New-York; depuis qu'il est assuré que le passage des côtes asiatiques aux côtes américaines, par les archipels de la mer de Behring, est on ne peut plus aisé, et que les tribus du Kamtchatka ont des échanges suivis avec les tribus de l'extrême Alaska, et parlent une langue commune.

En 1874, dans la grande salle ducale de Nancy, se tenait un Congrès international de savants américanistes. La question à l'ordre du jour était celle de l'origine des nations américaines : sont-elles autochthones ou viennent-elles du foyer commun de l'unique famille humaine? Divers savants incrédules, notamment M. de Rosny, concluaient ouvertement dans le premier sens, et l'on voyait déjà la joie chez beaucoup de saper, au nom de la science, le grand dogme biblique de l'unité de l'espèce humaine. Le R. P. Petitot, étant présent, demanda la parole, et, pour traiter la question à fond, sollicita l'ajournement au lendemain. Ce qu'il travailla, le jour et la nuit qui suivirent, ce qu'il usa de secrétaires, pour recueillir ses notes, et rédiger son rapport! Trois fois il parla au Congrès; et, aux applaudissements de tous les esprits impartiaux, armé de sa science et de son expérience de quinze ans aux régions arctiques, il établit que *par la communauté de leurs croyances, de leurs usages, de leurs coutumes, de leurs langues, de leurs armes, avec les races asiatiques et océaniennes, par leurs souvenirs d'autres terres dont ils décrivent les animaux inconnus aux leurs, les Esquimaux, les Dénés, et les autres Peaux-Rouges sont incontestablement d'origine asiatique*. Il est donc à peu près certain que les Peaux-Rouges se rattachent à la grande famille tartaro-mongole-finnoise, dont ils ont du reste presque tous les traits.

En dehors des sauvages, les missionnaires trouvèrent dans les

plaines du Nord-Ouest les Métis, issus des unions entre Blancs et Indiennes. En général on les range en deux groupes : les *Métis anglais*, et les *Métis français*, appelés encore les *Bois-Brûlés*. La grande *Compagnie de la Baie d'Hudson* d'abord, puis sa redoutable rivale au début du XIXe siècle, la *Compagnie du Nord-Ouest*, toutes deux adonnées au commerce des fourrures et pelleteries, avaient dans leurs forts un grand nombre d'employés : la première avait uniquement des Écossais et des Orcadiens ; la seconde utilisait de préférence les services de Canadiens français, intrépides coureurs de bois, qui lui assurèrent la prééminence jusqu'au jour où, renonçant à leurs rivalités, les deux Compagnies fusionnèrent en une seule, qui, jusqu'en 1865, eut, avec le monopole du commerce, la souveraineté politique de ces immenses régions. Entre ces agents et les sauvagesses des alliances se formèrent ; fécondes, elles ont donné naissance à cette race mixte, en qui s'amalgament les traits, les caractères, les qualités et les défauts du Blanc et du Peau-Rouge.

MGR TACHÉ, O. M. I.
PREMIER ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

Les Métis français, les seuls qui nous intéressent, eux aussi chasseurs comme les sauvages, trappeurs ou employés des compagnies, comme leurs pères, ont cependant été les premiers colons de la Rivière Rouge, maintenant Manitoba, et de la vallée Saskatchevan. Intermédiaires naturels entre les Européens et les Indiens, ils ont frayé les voies à la civilisation. Mais surtout, attachés à la foi de leurs pères, bien avant l'arrivée des missionnaires ils initièrent leurs frères des tribus aux rudiments de la religion, et leur inspirèrent un

ardent désir de voir arriver la Robe Noire parmi eux. Ils ont été ainsi les précurseurs des missionnaires, et c'est grâce à eux que ceux-ci, au lieu de rencontrer les hostilités et les défiances qui, si longtemps, paralysèrent les Jésuites du Canada au XVII siècle, ne recueillirent chez les sauvages du Nord-Ouest que respect et sympathie.

Les Métis français, parce qu'ils étaient français et catholiques, ont souvent été fort maltraités par certains écrivains. S'ils ont des défauts, — et quel peuple en est indemne? — s'ils aiment passionnément le plaisir, s'ils sont légers, inconstants, trop enclins à l'ivrognerie, un peu flâneurs, impatients de toute tutelle, voire domestique, avides de voyages et de changements, ils ont bon cœur, ils aiment leur famille, et ces familles sont nombreuses; ils sont sensibles, généreux, hospitaliers jusqu'à l'excès; gaiement résignés dans les misères de la vie, religieux et moraux, ils ne connaissent ni le vol ni le blasphème. Ils ont de l'esprit, sont de fins et sagaces observateurs, doués d'un flair et d'une dextérité remarquables dans les voyages. Leur mémoire est étonnante et leur permet de se guider aisément à travers la forêt. On entendra un Métis dire simplement : « Je suis passé ici il y a trois ou quatre ans, et sur cet arbre il y avait une branche de cette forme qui a disparu! » Avec cela, de beaux hommes, grands, bien faits, vigoureux, ayant en général le teint basané. Plusieurs cependant sont aussi blancs que nos paysans de France, et tous du reste n'ont pas le sang sauvage au même degré. Adroits chasseurs à cheval, habiles tireurs, par deux fois ils ont donné des preuves redoutables de leur valeur guerrière aux troupes du Gouvernement. Hélas! depuis surtout la malheureuse insurrection de 1885, le peuple métis est en décadence. Le Gouvernement ne l'a point traité avec la même bienveillance que les Indiens; ses droits ont été violés; la fraude l'a dépouillé de terres qu'il avait été le premier à ensemencer. Une misère profonde pèse sur cette race infortunée. Les missionnaires les protègent; et l'un d'eux, le vaillant

P. Lacombe, a élaboré un grandiose projet, qu'il appelle la *Redemption des Métis*. Avec le concours du Gouvernement, un vaste district leur a été réservé au nord de l'Alberta.

Jusqu'à ces derniers temps, les principaux centres des Métis français étaient la Rivière Rouge, la Saskatchevan Nord et le district d'Edmonton.

LA MISSION

Dans le grand désert américain, comme ailleurs, la France a été le pionnier de la civilisation chrétienne. Déjà en 1687, et plus tard en 1796, sous le commandement du vaillant d'Yberville, les armes françaises avaient pénétré jusqu'au littoral de la baie d'Hudson, capturé tous les forts anglais de la Compagnie hudsonienne et bâti le fort Bourbon. Ce ne fut qu'une apparition. Le vrai découvreur des territoires du Nord-Ouest fut le hardi Gauthier Varennes de la Vérandrye, ancêtre maternel de Mgr Taché, premier archevêque de saint Boniface. Sur l'ordre du comte de Maurepas, ministre des Colonies de Louis XV, il partit à la tête d'un détachement, accompagné de ses fils et du Père Jésuite Messager. Sur sa route, il établit des forts, le fort Saint-Pierre sur le lac La Pluie, le fort Saint-Charles sur le lac des Bois. En 1734, il découvrait la Rivière Rouge, et le premier abordait aux plages du grand Lac Winipeg. Il y bâtit un fort, qu'il nomma le fort Maurepas. Avec le P. Messager, d'autres Jésuites vinrent seconder l'œuvre de La Vérandrye, et ils prêchèrent l'Évangile aux Indiens, de même famille et de même langue que les Algonquins du Saint-Laurent. Mais ces premiers labeurs apostoliques n'ont pas laissé de traces. La cruauté des sauvages en arrêta le cours. Deux ans après, une bande de Sioux massacraient, dans une île du lac Sainte-Croix, le P. Arnaud, Jésuite, un des fils de La Vérandrye et tous ses hommes. Cependant les fils de La Vérandrye et les Pères Jésuites continuèrent leurs travaux. Successivement ils découvrirent les principaux lacs du Manitoba actuel, et poussèrent jusqu'à la

grande Saskatchevan du Nord. A l'ombre de la Croix flottait le drapeau français dans la grande prairie américaine....

Hélas! de mauvais jours se levèrent : par le traité de Paris (1763) Louis XV abandonnait le Canada à l'Angleterre. La ruine de la Nouvelle France eut comme conséquence l'interruption de toute entreprise coloniale française vers l'Ouest, et l'abolition de la Compagnie de Jésus entraîna l'abandon de toutes les Missions naissantes!

LE P. DANDURAND,
LE PLUS ANCIEN OBLAT CANADIEN

Un demi-siècle se passe, une nuit d'oubli, d'erreur et d'infidélité continue à peser sur le mystérieux continent, jusqu'à ce qu'un seigneur écossais, un Protestant presbytérien, fit de nouveau appel aux missionnaires catholiques!

Thomas Douglas, comte de Selkirk, l'un des plus puissants actionnaires de la Compagnie d'Hudson, avait fondé, en 1810, aux bords de la Rivière Rouge, au point où elle reçoit les eaux de l'Assiniboine, une colonie de ses nationaux, avec un fort de traite, le fort Douglas, plus tard nommé fort Garry, la cité actuelle de Winipeg. Bientôt, grâce aux employés de la Compagnie, officiers et coureurs de bois, et à la multiplication des familles métisses, l'élément français y domina. Mais nul prêtre n'y avait encore paru.

Instruit par les diverses vicissitudes de sa jeune colonie, lord Selkirk comprit qu'elle ne pouvait durer, encore moins prospérer, sans l'aide de la religion. Il sollicita donc l'envoi de missionnaires catholiques, de Mgr Plessis, alors le seul évêque de tout le Canada.

Le choix de l'évêque de Québec tomba sur un jeune prêtre de talent et de hautes vertus, Joseph-Norbert Provencher. Son nom mérite tous nos respects, car si l'Église de Saint-Boniface a grandi dans un merveilleux essor sous l'active influence des Taché, des Grandin, etc., en un mot si elle doit son épanouissement aux missionnaires Oblats de Marie, c'est Provencher qui l'a fondée !

Né à Nicolet, en 1787, vingt-quatre ans après l'abandon du

TROIS ÉVÊQUES OBLATS ET LE PERSONNEL DU SÉMINAIRE DE SAINT-ALBERT

Canada par la France, fils de parents français, ordonné prêtre en 1811, l'abbé Provencher exerçait son ministère dans les diverses paroisses du vaste diocèse de Québec, quand Mgr Plessis fit choix de lui pour être le premier apôtre de la Rivière Rouge.

C'était en 1818; accompagné de l'abbé Dumoulin, après un long et pénible voyage, Provencher entrait dans la Rivière Rouge, et, le 16 juillet, débarquait en face du fort Douglas, centre de la naissante colonie.

Les deux missionnaires furent reçus avec un immense enthou-

siasme : les vieux coureurs de bois pleuraient de joie en revoyant les prêtres de leur enfance, et les sauvages regardaient de tous leurs yeux ces deux hommes, au visage plein de douceur, au port majestueux et au costume si nouveau pour eux.

En 1822, Provencher était sacré évêque de Juliopolis, et nommé auxiliaire de l'évêque de Québec. Enfin, en 1844, le Saint-Siège détachait du vaste diocèse de Québec, pour lui en confier le soin, toute cette vague étendue, qui s'appelait encore les *Territoires de la baie d'Hudson* et *Territoires du Nord-Ouest*.

Dès l'abord, Mgr Provencher trouva de zélés coopérateurs dans le vaillant clergé de Québec : MM. Dumoulin, Harper, Boucher, Belcourt, Thibault qui devint vicaire général, Mayrand, Bourassa, Laflèche, mort dernièrement évêque de Trois-Rivières, au Canada. Mais la plupart de ces prêtres ne venaient en ce lointain pays qu'en mission temporaire, et tous, sauf M. Thibault, les uns après les autres, abandonnèrent Mgr Provencher. Il lui fallait des auxiliaires plus stables, et il ne pouvait les trouver que dans une Congrégation religieuse.

La jeune Congrégation des Oblats de Marie, venait de s'établir au Canada (1842) appelée par Mgr Bourget, premier évêque de Montréal. C'est à eux que Mgr Provencher s'adressa. Leur devise est : *Evangelisare pauperibus misit me*. Nulle part ailleurs ils ne trouveraient meilleure occasion de réaliser son austère vérité ; ils acceptèrent (1845).

Les deux premiers Oblats qui partirent pour la Rivière Rouge étaient le P. Pierre Aubert et un jeune diacre, encore novice, que la Providence appelait à d'illustres destinées. C'était Alexandre Taché, né en 1823 à la Rivière-du-Loup, en bas de Québec. Sa famille appartenait à l'aristocratie canadienne-française : il comptait parmi ses ancêtres maternels deux illustrations de notre histoire coloniale : Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi en 1672, et Gauthier Varenne de la Vérandrye. Il partait, suivant les traces de

son illustre aïeul, avec des ambitions plus hautes et plus pures, mais bien inconscient, dans sa belle jeunesse de vingt-deux ans, du glorieux avenir qui lui était réservé.

Aujourd'hui, de Montréal à Winipeg, doucement porté sur les bateaux à vapeur, on met deux jours et trois nuits. Partie de La Chine, près Montréal, en barque, ou plutôt en canot d'écorces, le 24 juin 1845, la petite caravane apostolique s'arrêtait devant la modeste cathédrale de Saint-Boniface, sur la Rivière Rouge, le 25 août, fête de saint Louis, après une périlleuse navigation de deux mois à travers des rivières impétueuses et des lacs immenses.

« Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent, écrivait le jeune Taché, nous allions laisser le grand fleuve aux bords duquel la Providence a placé mon berceau.... Je bus de cette eau pour la dernière fois : j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un saint missionnaire. Je savais que, toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'au moindre murmure du Nord-Ouest, jusqu'au moindre bruit de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, demandant une prière, promettant un souvenir.... »

Le dimanche suivant, 1er septembre, Mgr Provencher ordonnait diacre le jeune novice; le 12 octobre de la même année, il le faisait prêtre, et, le lendemain, le jeune Taché faisait sa profession religieuse.

Dès le printemps suivant (1846) tandis que le P. Aubert rayonnait aux alentours de Saint-Boniface, le P. Taché partait pour les expéditions lointaines, en compagnie de l'abbé Laflèche, futur évêque de Trois-Rivières. La première Mission qu'il fonda fut celle de l'*Ile-*

à-la-Crosse, dont le nom revient si souvent dans les Annales des Missions du Nord. Dès le début, le triomphe de la foi y fut complet, et cette Mission devint une chrétienté modèle. De plus, avant la construction du Pacifique Canadien, l'Ile-à-la-Crosse était le grand chemin, l'entrepôt et le pied-à-terre de toutes les Missions de l'Extrême-Nord. La Mission est située sur un beau et grand lac du même nom, principale source du fleuve Churchill, un des puissants affluents de la baie d'Hudson. C'est au Nord, légèrement en dehors des limites provisoires du Territoire de la Saskatchevan. Il y a là un poste de l'Honorable Compagnie; c'est le centre de près de 3000 Indiens, appartenant à la tribu des Cris et surtout à celle des Montagnais. Le P. Taché y arrivait, après un voyage de deux mois, à plus de 300 lieues de la Rivière Rouge. Bien accueilli par l'officier du fort, M. Mackenzie, le missionnaire et son compagnon furent acclamés par les sauvages, avides d'entendre la parole de Dieu et les remerciant à grands cris d'être venus. Ils y trouvèrent un noyau de Chrétiens, formés et baptisés l'année précédente par le zélé M. Thibault.

La même année arrivaient le P. Bermond, le missionnaire des Saulteux; le jeune scolastique minoré Henri Faraud, enfant du Comtat d'Avignon, le futur évêque du cercle polaire, et un Frère convers, Dubé, le premier de ces modestes collaborateurs des missionnaires, qui, tour à tour catéchistes ou bâtisseurs d'églises et de Résidences, ont bien mérité d'être inscrits sur le livre d'or des Missions américaines.

L'année suivante, tandis que le P. Bermond allait annoncer l'Évangile au fond d'une baie du lac Winipegosis, appelée baie des Canards, et que le P. Aubert travaillait parmi les Saulteux de l'Est qu'il devait bientot abandonner, découragé par leur entêtement idolâtrique, le jeune missionnaire de l'Ile-à-la-Crosse sillonnait les vastes plaines du Nord, redescendait 30 lieues plus au Sud baptiser un vieux chef Cris, s'en allait 100 lieues vers le Nord-Est visiter, le

premier de tous, le grand lac Caribou où, pendant deux mois, il catéchisait les Cris et les Montagnais; puis, après un court repos, à la mi-juin, il rentrait à l'Ile-à-la-Crosse pour se perfectionner dans les langues et bâtir la Résidence des missionnaires; toujours canotant et « portageant », il parcourt la *Hauteur des terres* entre le bassin hudsonien et le bassin de l'Océan Glacial, descend la grande rivière Mackenzie, l'un des plus puissants fleuves du monde, et débarque au fort Chippewayan, sur le lac Athabaska. Ce lac immense est la première de ces mers intérieures qui couvrent les *Barren Grounds* du Nord. La Compagnie y possède sur sa pointe Sud-Ouest une de ses plus importantes factoreries. Le P. Taché y trouva un groupe considérable de Cris et surtout de Montagnais, et il jeta les fondements d'une Mission qui sera plus tard la *Nativité*, résidence épiscopale des Vicaires apostoliques d'Athabaska-Mackensie.

MGR GRANDIN
PREMIER COADJUTEUR DE SAINT-BONIFACE

La même année 1847, le Fr. Faraud était ordonné prêtre, et bientôt rejoignait le P. Taché à l'Ile-à-la-Crosse, sa première étape vers les régions arctiques. D'autre part, le P. Aubert était rappelé au Canada.

Nous ne pouvons suivre les vaillants missionnaires sur ces routes perdues des solitudes du Nord : ces phalanges héroïques vont et se croisent, franchissant des espaces sans fin, entrecoupés de lacs, de rivières, de marais, de forêts, tantôt dans de versatiles canots d'écorce, tantôt et le plus souvent à pied, chaussés de longues raquettes qui effleurent la neige, leurs chiens transportant les

traîneaux de bagages et de provisions, bravant le froid, la faim, des privations de tout genre... pour apprendre aux infortunés sauvages la religion de Jésus mort pour tous les hommes, religion de pureté et d'amour, qui détruira leurs coutumes cruelles et dissolues. Quelle joie, dans ces courses sans fin, quand ils rencontrent un confrère avec qui ils peuvent parler de tous les intérêts qui leur sont chers, et se confesser! L'isolement, c'est la plus grande de leurs épreuves, et c'est à bon droit que Taché écrira ces paroles émouvantes : « O vous, mes frères, qui vivez toujours en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance que pour en sentir davantage la privation : priez pour vos frères isolés! »

En 1848, deux nouveaux Oblats arrivèrent à Saint-Boniface, les PP. Maisonneuve et Tissot. C'était l'année de la Révolution de Février. Un moment on craignit que cet événement n'eût son contre-coup sur les Missions du Nord. Les recettes de la Propagation de la Foi étaient en baisse et il fut question de rappeler les missionnaires. « Nous souffrirons toutes les privations, écrivaient les PP. Taché et Faraud, mais ne nous rappelez pas! » Des ressources imprévues arrivèrent, et la crise s'éloigna.

Du reste, le Saint-Siège sembla vouloir fixer les incertitudes de Mgr Mazenod, qui songeait à rappeler ses enfants, en nommant le R. P. Taché coadjuteur avec succession du Vicaire apostolique de Saint-Boniface. Dès lors, les Oblats adoptèrent le Grand Nord Américain comme leur domaine privilégié. Et parmi ces derniers peuples du monde, les plus malheureux, les plus arriérés de la famille humaine, à force de dévouement, de sacrifices poussés souvent jusqu'à l'héroïsme, ils feront si bien qu'ils étendront jusqu'au pôle le sceptre pacifique de la religion catholique, ou, comme l'on dit là-bas, « de la prière des Français »!

Ceci se passait le 14 juin 1850. Le P. Taché ne l'apprit que cinq mois plus tard. Sur l'ordre de son Supérieur général, pour la première fois, il partit pour l'Europe, et en novembre 1851 il arri-

vait à Marseille : « Tu seras évêque, lui dit Mgr de Mazenod. — Mais, monseigneur, mon âge, mes défauts.... — Le Souverain Pontife t'a nommé, et quand le Pape parle, c'est Dieu qui parle. — Mais je veux rester Oblat. — Certes, je l'entends bien ainsi. — Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse. — Comment la plénitude du sacerdoce exclurait-elle la perfection à laquelle doit tendre le Religieux?... Écoute, personne n'est plus évêque que moi, et, bien sûr, personne n'est plus Oblat non plus.... Tu seras évêque, je le veux ; ne m'oblige pas d'en écrire au Pape, et tu n'en seras que plus Oblat pour tout cela.... »

MGR TARAUD
PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT

Et le 23 novembre 1851, dans la cathédrale de Viviers, le P. Taché était sacré par Mgr de Mazenod, assisté de Mgr Guibert. Il alla à Rome solliciter la bénédiction du successeur de Pierre, et il en obtint que le nom si vague de diocèse du Nord-Ouest fût changé en celui plus précis et plus ecclésiastique de diocèse de Saint-Boniface. Puis, en février, accompagné du P. Grollier, le futur martyr de Good-Hope, il repassait l'Océan. Au Canada, il faisait une précieuse recrue dans le jeune abbé Lacombe, dont le nom sera bientôt presque légendaire des montagnes Rocheuses au Saint-Laurent, inaugurait comme passager le premier chemin de fer américain, à Chicago, et arrivait à Saint-Boniface, le 27 juin 1852.

Désormais, les Missions du Nord allaient entrer dans une phase nouvelle, plus active et plus féconde.

DÉVELOPPEMENT DES MISSIONS

A peine Mgr Taché avait-il reçu les témoignages de sympathie et de confiance du vénérable Mgr Provencher, qu'il partait pour le Nord. Le 10 septembre, il débarquait au fort de l'Ile-à-la-Crosse, en compagnie du P. Grollier. De là, il envoyait à l'Extrême-Nord le P. Grollier, qui s'y consumera dans douze années de luttes contre l'infidélité et contre l'hérésie; le premier missionnaire, il descendra jusqu'à l'Océan Glacial, et, épuisé de fatigues et de privations, il mourra dans une pauvre hutte du fort Good-Hope, après avoir vainement, dans son délire, demandé à son compagnon quelques pommes de terre! La mémoire de cet apôtre est vénérée sous le cercle arctique; son tombeau, le pieux pèlerinage des Indiens.

De nouveaux renforts arrivèrent, cette même année 1852, les PP. Maisonneuve et Végreville, ainsi que le bon Fr. Alexis Raynard, prédestiné à une mort si tragique : en 1875, aux bords de l'Athabaska, il était tué et mangé par un Iroquois!

Le 19 mai 1853, épuisé par une vie de labeurs apostoliques, trente-cinq ans premier missionnaire et trente et un ans premier évêque du Nord Américain, Mgr Provencher mourait subitement à Saint-Boniface. Pendant ce temps, Mgr Taché sillonnait les plaines et les lacs de l'Ouest et écrivait des lettres charmantes sur sa vie de pauvreté, par exemple, celle-ci sur son palais épiscopal de l'Ile-à-la-Crosse : « Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout au contraire est empreint d'un cachet de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque; mon valet de chambre est évêque; mon cuisinier lui-même le plus souvent est évêque... »; ou cette autre sur le voyage qu'il entreprit au commencement de février 1854 avec toute sa « famille », deux sauvages et un métis : « Deux souliers de trois ou quatre pieds de long (raquettes) chaussent Sa Grandeur, vraies pantoufles épiscopales parfaitement adaptées à la finesse de tissu

du blanc tapis sur lequel il faut marcher.... Le soir, une heure de travail suffit pour improviser une habitation. La neige, si belle, si blanche, est écartée avec une minutieuse précaution; quelques branches de sapin forment l'élégant parquet du nouveau palais; le ciel en est le dôme; la lune et les étoiles, les brillants et riches flambeaux; une épaisse forêt en forme les lambris somptueux; les quatre chiens de charge en sont de droit les gardiens fidèles.... Après avoir pris possession d'une si riche habitation, les propriétaires s'invitent à un festin commun. Les chiens sont les premiers servis, vient ensuite Monseigneur.... Après avoir rendu hommage à Dieu, chacun songe à réparer ses forces et à se préparer aux fatigues du lendemain. Le valet de chambre de Monseigneur dépouille Sa Grandeur de la « capote », l'étend de son mieux et lui donne le nom de matelas.... Deux couvertures en laine doivent défendre au froid et à tout le reste de troubler le sommeil du prélat. Menacent-elles de ne point réussir, la Providence vient en aide, en envoyant une aimable petite couche de neige, qui nivelle les conditions et étend sur l'évêque et sa suite un manteau protecteur, sous lequel tous dorment d'un profond sommeil, sans même comprendre la surprise qu'éprouverait un des « enfants gâtés de la civilisation », si, reculant cette neige, il trouvait dessous évêque, sauvages et chiens!... »

MGR CLUT, ÉVÊQUE D'ARINDÈLE, AUXILIAIRE DE MGR GROLARD (ATHABASKA-MACKENSIE)

En été, la scène change, mais amène de nouvelles difficultés. Le canot succède à la raquette et au traîneau; ce sont des rivières dangereuses à descendre ou à remonter; ce sont des portages aux

rapides infranchissables, où pendant plusieurs milles il faut porter embarcation, ustensiles, provisions. Ce sont des nuées de moustiques, les *maringouins* du Nord, qui harcèlent le jour et dévorent la nuit. C'est la cohabitation, dans le même canot, sous la même tente, avec des sauvages malpropres, tout grouillants de vermine.... Comme nourriture, c'est le *pémikan*, morceaux de viande sèche comprimée, vraie julienne des steppes, aussi substantielle qu'elle est insipide; parfois, un heureux coup de fusil vient rompre la monotonie de ce menu, ou bien un coup de filet dans ces eaux extrêmement poissonneuses. Du pain, jamais; du vin, jamais; rien que du thé anglais!

Mgr Taché, en 1854, s'enfonce vers l'Ouest, vers les Montagnes Rocheuses, confirme la fondation de Notre-Dame des Victoires au lac Labiche, inaugurée par le P. Rémas; visite le fort Pitt, sur la Saskatchevan, le fort Edmonton, alors seulement un poste de traite, aujourd'hui florissante cité, où il trouve l'abbé Lacombe; s'en va, 15 lieues plus loin à l'Ouest, visiter la Mission naissante du lac Sainte-Anne, où il confirme 98 personnes et baptise 22 adultes; revient au lac Labiche, et enfin, retournant vers l'Est, après un voyage de plus de 1200 lieues, rentre le 3 novembre à Saint-Boniface, pour prendre solennellement possession de son siège, vacant depuis un an et demi.

En août de cette même année, arriva dans les Missions du Nord le jeune P. Vital Grandin. Né le 8 février 1829, à Saint-Pierre-la-Cour, le Mans, entré dans la Congrégation des Oblats de Marie le 1er janvier 1853, ordonné prêtre le 23 avril 1854, il était parti sur sa demande aux Missions d'Amérique, dont il devait devenir une des plus brillantes gloires.

En 1855, on décida d'étendre davantage l'œuvre des Missions vers le Nord-Ouest, où les sauvages étaient mieux disposés. Aussi, désormais, l'effort principal des missionnaires se portera-t-il de ce côté, et tandis qu'en ces régions la presque totalité des tribus

indiennes embrassera la foi, à l'Est, dans le Manitoba, les tribus des Saulteux et des Assiniboines resteront en majorité païennes. En même temps, comme on ne pouvait indéfiniment compter sur le concours de la Compagnie d'Hudson, dont les prix étaient du reste très coûteux, on songea à créer un centre de ravitaillement pour les Missions les plus éloignées. A cet effet, on choisit, à l'angle nord-est de l'Alberta, le joli lac Labiche, vaste nappe d'eau qui se déverse par une rivière du même nom dans le grand fleuve Athabaska, mettant ainsi en communication l'immense district du Nord et la grande vallée des deux Saskatchevan. Sur les bords du lac s'épanouissaient de vastes forêts, et la nature du sol permettait une exploitation agricole. Les PP. Maisonneuve et Tissot furent chargés de ce poste important, devenu la providence temporelle des Missions du Nord-Ouest. Agriculteurs et colons, les missionnaires se faisaient aussi pionniers, ingénieurs : le P. Maisonneuve traçait, du lac Labiche au fort Pitt, une route à carrioles longue de plus de 200 kilomètres à vol d'oiseau. Plus tard, Mgr Faraud construisait un autre chemin de plus de 300 kilomètres du même lac Labiche au confluent de l'Eau Claire dans le fleuve Athabaska, fort Murray; Mgr Grandin reliait le fort Pitt à l'Ile-à-la-Crosse par un chemin de 250 kilomètres; enfin, plus entreprenant encore, l'abbé Lacombe, entré chez les Oblats et devenu le P. Lacombe, ouvrait une route, à travers la Grande Prairie, du lac Sainte-Anne à la Rivière Rouge, sur un parcours d'environ 1200 milles!

MISSION DE LA PROVIDENCE (ATHABASKA-MACKENZIE)

Aujourd'hui encore, vieillard toujours vert et joyeux, partout populaire, ami de plusieurs gouverneurs généraux du Canada et

des magnats du Pacifique, toujours en voyage, toujours en quête d'une œuvre nouvelle à fonder, le P. Lacombe se dépense sans compter au service des sauvages et des métis. Il a été surtout l'apôtre de la Haute Saskatchevan, des Cris et des Pieds-Noirs.

MGR GRANDIN. — NOUVEAUX DÉVELOPPEMENTS

En 1855, dix ans après avoir commencé leur œuvre, les Oblats étaient onze Pères et trois Frères convers. Déjà l'Ouest et le Nord étaient entamés. Pour en hâter l'évangélisation, Mgr Taché songea à leur donner un nouvel évêque. Les prélats du Canada l'approuvèrent, lui laissant ainsi qu'à Mgr de Mazenod le choix du candidat. Mgr de Mazenod, à qui Mgr Taché alla, en 1856, exposer toute cette affaire, désigna le P. Grandin, qui n'avait que trois ans de mission et vingt-huit ans d'âge. Enfin, le 10 décembre 1857, Pie IX le préconisa coadjuteur de Mgr de Saint-Boniface, évêque de Satala, in partibus.

EN TRAINEAU

Le P. Grandin était en ce moment perdu dans les solitudes du Nord, au lac Athabaska, et il ne reçut la nouvelle officielle de sa nomination qu'au mois de février 1859. En même temps, Mgr Taché lui donnait ordre de descendre au plus tôt vers Saint-Boniface, en faisant halte à l'Ile-à-la-Crosse, où s'étaient produits des désordres religieux. Un Indien, baptisé depuis peu, mais halluciné et poussé par le démon de l'orgueil, s'était cru et proclamé le « Fils de Dieu ». Il avait entraîné d'abord sa famille, puis bientôt presque toute la tribu. Le P. Grandin, après un voyage des plus difficiles, arriva à la belle Mission Saint-Jean-Baptiste, alors menacée d'une entière perversion. Il lui fallut des miracles de patience pour ramener ces égarés ; il eut même à essuyer des coups de trique, que lui octroya libé-

LES MONTAGNES ROCHEUSES, VUE PRISE SUR LA LIGNE DU PACIFIQUE CANADIEN

ralement le nouveau « Fils de Dieu ». Il réussit enfin à enrayer le mouvement d'apostasie qui eût pu s'étendre aux autres Missions, et six ans plus tard le pauvre illuminé lui-même revenait à résipiscence et lui demandait pardon des coups qu'il lui avait donnés. Le 23 juillet 1859, le P. Grandin était près de Mgr Taché, à Saint-Boniface; puis il passait en Europe, allait à Marseille se jeter aux pieds de Mgr de Mazenod, le suppliant de détourner de ses épaules un fardeau qu'il se jugeait incapable de porter. Le 30 novembre de cette même année, il recevait de lui l'onction épiscopale.

Mgr Grandin eût pu adopter la devise de saint Paul : *Impendar et superimpendar ipse pro animabus vestris !* Sans repos ni trêve, on le vit désormais parcourir les immenses étendues du Nord-Ouest, visitant, consolant ses frères, dont il dirigeait et stimulait les saintes ardeurs, fondant partout et soutenant les Missions; et déjà les affres de la misère et les privations sans nombre avaient miné sa robuste constitution. On le vit un jour, en dépit des instances de tout le monde, sortir du lit où la maladie le clouait depuis vingt jours, se faire porter à bras en canot, et ainsi entreprendre un rude voyage de 67 jours! Plus tard, quand il y eut un gouvernement fédéral à Ottawa, on le vit souvent venir, mendiant volontaire, tendre la main, oh! non pour lui, si joyeux dans son dénûment, mais pour ses œuvres d'éducation, pour les entreprises de colonisation, pour le soulagement de ses chers Indiens que les transformations politiques ont réduits à la misère. Et rien n'était plus touchant, rien ne réussissait mieux que la sincérité ignorante de toute diplomatie avec laquelle il plaidait pour de si nobles causes. On le vit en France aussi, où il alla tant de fois solliciter l'inépuisable générosité de nos Catholiques en faveur de ses œuvres d'Amérique, et recruter de généreuses vocations. On admirait sa belle prestance, simple et majestueuse, ses cheveux prématurément blanchis, les infirmités précoces que révélaient sa démarche et ses traits, son éloquence émue, qui faisait pleurer, car lui-même pleurait, les larmes venant à ses yeux de la

plénitude de son cœur. C'était près de lui comme une atmosphère de bonté, de piété et de paix sereine, le reflet d'une âme grande et belle; il semblait qu'autour de sa tête se dessinait l'auréole de la sainteté. Et cette vie de labeur et de voyages dura 45 ans! On connaît la belle page de Louis Veuillot sur l'« évêque pouilleux »!

Pendant ce temps le mouvement de pénétration évangélique du Nord-Américain se poursuivait, s'accentuait même, et l'afflux des missionnaires était incessant : les PP. Letloch, du diocèse de Quimper, et Isidore Clut, du diocèse de Valence; en 1855, était déjà venu le P. Lestanc, de Quimper, « envoyé dans ce pays pour y faire tant de bien et y donner les plus beaux exemples de vertus » (Mgr Taché); en juillet 1857 arrivaient les PP. Frain et Eynard, par la voie de la Baie d'Hudson; en 1858 les PP. Moulin, de Rennes, et Mestre. Celui-ci envoyé à la Prairie, vers les frontières américaines, à la suite d'un camp de chasseurs métis, réussit à maintenir le bon ordre, empêcha les chasseurs de faire la guerre aux Sioux et amena la ratification d'un traité de paix définitif entre ceux-ci et les colons de la Rivière Rouge.

En juillet 1860, après un court séjour au Canada, où il surveilla l'impression de plusieurs livres en langue sauvage, Mgr Grandin arrivait à Saint-Boniface avec les nouveaux Missionnaires, Caer, Séguin, de Clermont, destinés aux Missions de l'extrême Nord, et Gasté, de Laval, qui allait bientôt donner un beau développement à la Mission de Saint-Pierre, au lac Caribou, avant de porter le premier la parole de Dieu aux lointains Esquimaux.

A la même époque, les missionnaires obtinrent le concours des excellentes Sœurs Grises de Montréal, fondées sous Louis XIV, par la sainte Mme d'Youville. Aujourd'hui, des bords de la Rivière Rouge aux glaces de l'Alaska, elles sont partout, dirigeant des orphelinats, soignant les malades, aidant le missionnaire à donner plus de splendeur aux saintes cérémonies de l'Église, et surtout inspirant, par leur exemple et leurs vertus, aux pauvres sauvagesses, l'idéal de

la femme chrétienne. Quand on dut faire observer à leur Mère Supérieure que les Missions étaient incroyablement pauvres, elle répondit : « Nous savons bien que les bons Pères ne laisseront pas souffrir nos Sœurs ; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture. — Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance? — Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres. » Depuis lors, d'autres communautés religieuses sont venues partager l'œuvre des Sœurs Grises, notamment les Fidèles Compagnes de Jésus.

UN PONT DE BOIS SUR LE CHEMIN DE FER PACIFIQUE CANADIEN

Sur ces entrefaites fut décidée entre les deux évêques la création d'un nouveau Vicariat apostolique pour les régions d'Athabaska-Mackensie. Pendant que Mgr Grandin allait en préparer sur place la création, Mgr Taché visitait les Missions de la grande vallée des deux Saskatchevan, et un incendie allumé par le calorifère dévorait tout à Saint-Boniface, cathédrale, évêché, archives, laissant les missionnaires dans l'absolu dénûment!...

L'ATHABASKA-MACKENSIE

En 1849, le P. Faraud partait pour la Mission de l'Athabaska dont le P. Taché avait reconnu le territoire deux ans auparavant, et où il avait été très bien accueilli par les sauvages. Il n'y séjourna que peu de temps et ne s'y fixa définitivement qu'en 1850, en y fondant la Mission de la Nativité. Il possédait toutes les qualités nécessaires pour mener à bonne fin son entreprise. Fort et vigoureux, adroit à manier la hache et le rabot, il se bâtit d'abord une maison à une petite distance du fort Chipeweyan, comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson. D'un esprit vif et pénétrant, il s'adonna à l'étude de la langue montagnaise et bientôt il se vit en état de converser avec les sauvages et de les évangéliser. La semence tomba en bonne terre et, fécondée par la grâce de Dieu, ne tarda pas à produire de nombreuses conversions. Petit à petit la polygamie disparut, et les idées chrétiennes sur l'indissolubilité du mariage prirent racine dans les esprits. Ce ne fut pas sans lutte, toutefois, et le missionnaire dut joindre à ses exhortations une certaine sévérité. Il refusait de donner la main à ceux qui, une fois mariés, rejetaient leurs femmes pour en prendre une autre, et il leur interdisait l'entrée de l'église : espèce d'excommunication dont la crainte a retenu bien des gens dans le devoir et en a ramené d'autres de leurs égarements. Les « jongleurs » ou « faiseurs de médecine » lui firent de leur côté une longue opposition, mais enfin ils durent s'avouer vaincus, et aujourd'hui toute la tribu montagnaise, sans exception, est catholique.

Le P. Faraud savait déjà le *cris* quand il vint à Athabaska, et il put sans retard évangéliser les familles de cette langue qui fréquentent le fort Chipeweyan. Leur conversion fut plus difficile et plus lente à cause des pratiques superstitieuses plus en vogue et de la dissolution des mœurs plus grande que chez les Montagnais.

Le missionnaire ayant affaire à des peuples nomades, dispersés

aux quatre vents du ciel, comprit que l'instruction orale avait besoin d'un supplément dans un petit livre qu'ils pourraient transporter facilement avec eux. Déjà un catéchisme et des cantiques avaient été imprimés par ses prédécesseurs en caractères syllabiques à l'usage des Cris. Il adapta ces caractères à la langue montagnaise en y ajoutant de nouveaux signes pour représenter les sons particuliers à cette langue, et il apprit à ses Chrétiens à lire et à écrire.

Ce travail ne l'empêchait pas de bâtir une église, de faire des excursions apostoliques et d'étendre au loin les conquêtes de l'Évangile. En 1852, il se rendit au grand lac des Esclaves dont les habitants montrèrent une ardeur extraordinaire pour s'instruire de la religion. A son retour il eut le bonheur de recevoir un confrère dans la personne du R. P. Grollier, dont nous avons parlé plus haut. Celui-ci, après avoir appris les éléments de la langue montagnaise, alla jeter les bases de la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au fond du lac, chez les Mangeurs de caribou; il se rendit plus tard au grand lac des Esclaves et dans le Mackensie, qu'il évangélisa jusqu'aux rivages de la mer Polaire.

De son côté le P. Faraud remontait en barque la rivière la Paix, visitait les forts Vermillon et Dunvegan, où se réunissent des Cris et des Castors, et revenait en hiver à Athabaska, parcourant à la raquette une distance de plus de 600 milles; puis il retournait au grand lac des Esclaves, où il construisait de ses mains une nouvelle Mission dédiée à Saint-Joseph. Il recevait en 1855 le précieux concours du P. Grandin qui, par son ardeur et ses vertus, contribua puissamment à consolider la foi parmi les néophytes montagnais.

La Compagnie de la Baie d'Hudson aidait généreusement les missionnaires dans leurs travaux, le Gouverneur leur prêtait son appui et ses subordonnés respectaient ses ordres dans le district d'Athabaska. Mais quand on aborda la contrée du Mackensie, le chef de ce district éloigné, imitant les mandarins chinois qui, au fond de leurs provinces, font peu de cas des décrets de l'Empereur, défendit

à ses commis de recevoir le prêtre catholique dans leurs forts et menaça, s'il entrait dans son territoire, de lui susciter de plus dangereux adversaires en appelant des ministres protestants. Cette opposition ne pouvait arrêter le zèle des Pères : ils passèrent outre, et la menace fut mise à exécution. Le Gouverneur de la Compagnie recommanda à ses agents de garder une stricte impartialité. Tous n'obéirent pas, mais certains le firent, et les Oblats redoublèrent de zèle et reçurent de nouveaux renforts : le P. Eynard en 1857, le P. Clut en 1858, le P. Gascon en 1859, le P. Séguin en 1861, les PP. Petitot et Gronard en 1862.

Comme nous le disions plus haut, Mgr Taché, voyant que, vers l'extrémité de son immense diocèse, les Missions se développaient de plus en plus, pensa qu'il était temps d'y établir un Vicariat. Il envoya donc son coadjuteur, Mgr Grandin, préparer les voies à cette importante mesure. On ne saurait donner une idée des travaux de ce vénérable évêque dans ce pays, de 1861 à 1864. Qu'il suffise de dire que, soit en été, en canot d'écorce, soit en hiver, marchant à la raquette, couchant sur la neige, défiant les vents et les tempêtes, les frimas et les glaces du pôle, n'ayant pour nourriture que du poisson ou du pimikan, il visita tous les postes de traite, toutes les tribus sauvages, et enfin fonda la Mission de la Providence pour être le centre du nouveau Vicariat.

Le P. Farand avait été choisi pour en être le chef. Sacré évêque d'Anemour en 1863, sur le tombeau de saint Martin, il revint en 1865, se bâtit de ses mains un palais épiscopal à la Providence et y prépara un couvent aux Sœurs Grises de Montréal qu'il amena en 1867 pour le service des orphelins et l'éducation des enfants sauvages ou métis. En 1874, elles établirent, dans le même but, une seconde maison à la Mission de la Nativité, et depuis, ces deux œuvres n'ont cessé de prospérer. Mgr Farand, affaibli par ses longs travaux avait obtenu du Pape la faveur d'avoir pour auxiliaire le P. Clut qui, en 1867, fut sacré évêque d'Arindèle à Athabaska même. Les

RR. PP. Tissier, Laity et de Kérangué étaient venus grossir la phalange des missionnaires qui avaient établi des Résidences au fort Raë, au fort Norman, au grand lac d'Ours, au fort de Liard et dans la rivière la Paix. Dès l'automne de 1862, le R. P. Séguin s'était rendu jusqu'au fort Youkon, dans l'Amérique russe, et y avait passé l'hiver dans l'espoir d'amener les Loucheux à la foi catholique. Mais son

UN GLACIER SUR LE CHEMIN DE FER PACIFIQUE CANADIEN (MONTAGNES-ROCHEUSES)

zèle ne put rien contre le mauvais vouloir des agents de la Compagnie, qui avaient appelé un ministre protestant auquel il dut céder le terrain.

Le développement des Missions les mit tout à coup dans une situation critique. La distance énorme qui les sépare du monde civilisé, les difficultés incroyables de la route à suivre, les moyens de transport entre les seules mains de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui peut-être ne tenait pas beaucoup à améliorer les voies de communication pour tenir le pays fermé à la concurrence, et qui,

par suite, n'approvisionnait ses forts qu'avec les plus grandes peines, tout cela fera comprendre l'embarras où se vit Mgr Faraud quand les chefs de cette Compagnie lui annoncèrent qu'ils ne pourraient plus se charger des bagages des Missions. Heureusement Mgr Taché lui offrit la Mission du lac la Biche. Il y organisa un système de transports grâce auquel le Vicariat fut maintenu. Mais veut-on se faire une idée du prix des choses dans ce pays lointain? Jusqu'à ces derniers temps la livre de farine coûtait 2 fr. 50 dans le Mackensie, où encore aujourd'hui le pain est un luxe inconnu.

En 1870, Mgr Clut qui était allé en Europe où il assista à l'ouverture du concile du Vatican, revint avec les RR. PP. Collignon, Roure, Ladet et Lecorre. On ignora dans le Mackensie la terrible guerre engagée entre la France et la Prusse. C'est dire assez l'isolement où on y est réduit.

Les États-Unis venaient d'acquérir l'Amérique russe et avaient organisé le commerce dans l'Alaska. Un de leurs agents au fort Youkon, M. François Mercier, Canadien français, pria les Pères de venir chez lui, leur promettant tout son concours. C'était en 1872. Mgr Faraud venait de se rendre en Europe. Mgr Clut, qui le remplaçait temporairement, partit pour le Youkon avec le P. Lecorre. Ils franchirent les montagnes, descendirent la rivière Porc-Épic en canot de peaux d'orignal, mais, arrêtés par les glaces, ils n'arrivèrent qu'en hiver au fort Youkon. Pendant l'été de 1873, ils parcoururent le fleuve jusqu'au fort Saint-Michel. Là, Mgr Clut laissa son compagnon et s'en revint au Mackensie, après avoir rendu compte de son expédition et demandé un confrère pour le P. Lecorre. On ne crut pas devoir donner suite à ses projets. Le P. Lecorre fut remplacé en 1874, et l'Alaska demeura longtemps encore privé des Missions catholiques.

Entre temps, la Société de Géographie de Paris récompensait les travaux du P. Petitot, et faisait imprimer sa carte du Mackensie. Grâce à la générosité de M. Pinard, ce même Père publiait aussi un

volumineux dictionnaire montagnais, peau-de-lièvre et loucheux, et un lexique esquimau. Enfin, nous avons vu plus haut la part brillante qu'il prit au premier Congrès des Américanistes, tenu à Nancy.

En 1876, une imprimerie fut installée dans le Vicariat pour publier des livres, catéchismes et cantiques à l'usage des néophytes, — Cris, Montagnais, Esclaves, Peaux-de-lièvre, Castors et Loucheux, — c'est un long travail qui se poursuit encore. De nouveaux apôtres continuèrent de venir secourir les anciens : les RR. PP. Leconte (1876), Joussard et de Chambreuil (1880), Desmarais, Gourdon, Letreste et Dupain (1884), Giroux (1887), Brochu, Lefebvre et Falher (1889).

Mgr Faraud, épuisé par les fatigues et les infirmités, rendit son âme à Dieu en 1890 et fut remplacé par le R. P. Grouard.

KIKING HORSE PASS

(CHEMIN DE FER PACIFIQUE CANADIEN)

Cependant les ministres protestants s'étaient multipliés dans le pays et y avaient organisé deux diocèses, celui d'Athabaska et celui de Mackensie. Pour sauvegarder la foi de ses néophytes, le nouveau Vicaire établit plusieurs maisons des Sœurs de la Providence de Montréal, d'abord à la Mission Saint-Bernard, Petit lac des Esclaves (1894), puis à celle de Saint-Augustin, rivière la Paix (1898), ensuite à celle de Saint-Henri, fort Vermillon (1800), enfin à la Mission Saint-Martin du lac Wabescaw, où les Religieuses sont arrivées en 1901. Il y avait amené de France en 1892 les RR. PP. Breynat, Dupé et Gouy. Un événement qui remplit de joie les Oblats de l'Athabaska-Mackensie en 1895, fut la première visite canonique du R. P. Antoine, assis-

tant général. Cette visite se fit heureusement, grâce à deux petits bateaux à vapeur que le Vicaire apostolique avait procurés à ses missions. Le Rév. Père visiteur était accompagné de nouvelles recrues, les RR. PP. Leguen, Houssays, Laferrière et Vacher. Enfin, pour compléter la liste des Oblats missionnaires en Mackensie, nommons les RR. PP. Hesse, Calais, Bichler et Croisé, qui viennent d'y arriver.

En 1899, le gouvernement canadien, qui jusqu'alors ne s'occupait aucunement de ce pays, y envoya des commissaires pour faire un traité avec les sauvages du district Athabaska et les admettre dans la Confédération canadienne. Une des clauses de ce traité porte que les sauvages auront des écoles, et il a été officiellement déclaré, par une mesure honnêtement et sincèrement libérale, que ces écoles seraient de la religion à laquelle ces sauvages appartiennent.

GARE DU PORTAGE-LA-PRAIRIE (MANITOBA)
Cliché de la Société de Géographie.

Les Oblats ne s'occupaient que de leurs Missions sauvages quand tout à coup furent découvertes les mines d'or du Klondyke. Ils n'avaient pas d'établissement de ce côté, mais les Pères Jésuites de l'Alaska avaient précédemment obtenu l'autorisation d'y exercer le ministère. A la vue de cette foule de Blancs qui vinrent subitement envahir ce pays et s'exposer à mourir de toutes sortes de misères, le R. P. Judge se précipita à leur secours. Grâce à la libéralité de riches mineurs, il construisit à Dawson une église et un hôpital, et le Rév. Père préfet avertissait le Vicaire d'Athabaska-Mackensie de l'état des choses afin qu'il y pourvût. Celui-ci envoya en 1898 quatre missionnaires avec un Frère convers. Quelques mois après leur arrivée, le R. P. Judge atteint de pulmonie mourait entre leurs bras, honoré de la sympathie et des regrets universels.

TRANSFORMATION POLITIQUE DU NORD-OUEST AMÉRICAIN

Après avoir suivi jusqu'à leur développement actuel les Missions du lointain Athabaska-Mackensie, nous reprenons le récit de celles, plus importantes et plus riches d'avenir, qui sont dans les régions méridionales du Nord-Ouest Américain.

Dans les débuts, les missionnaires s'étaient trouvés en face seulement avec l'Infidélité, avec ses mensonges, ses superstitions et sa dissolution morale. Bientôt le Protestantisme vint compliquer la situation. Dans ce vaste champ, où l'avaient devancée nos missionnaires catholiques français, l'Église d'Angleterre voulut s'établir, elle aussi, avec ses évêques, ses archidiacres, ses ministres, ses maîtres d'école. Deux surtout se sont rendus célèbres : le Rév. Bompas, plus tard évêque, et l'ancien maître d'école Kirby. Nos missionnaires se trouvaient souvent face à face avec ces nouveaux adversaires, et la lutte était vive. On savait cependant distinguer l'homme du ministre : avec le premier, de leur côté, toujours tolérance et courtoisie. Les nécessités de la vie, dans ces âpres climats, amenaient même parfois d'étranges rapprochements : on s'aidait, on voyageait ensemble, on dînait à la même table. Un jour, le ministre Kirby vint tomber à la porte d'une de nos Missions, mourant de faim, après trois jours de jeûne : il fut nourri par les missionnaires. Une autre fois, c'est le P. Gasté qui doit au Rév. Smith la provision de filets qui lui permettront de vivre aux dépens des poissons du lac Caribou. Mais entre

BU CLARK

le ministre de l'erreur et l'apôtre de la vérité, la lutte était intransigeante. Si le Père avait devancé le ministre dans une tribu sauvage, celui-ci faisait maigre récolte. Mais s'il était arrivé le premier, souvent les efforts du Père échouaient ; car un sauvage protestantisé est pire qu'un sauvage infidèle. Les Anglicans avaient pour eux, souvent l'appui secret, parfois l'appui public, des officiers de la Compagnie d'Hudson, Anglais et Protestants comme eux, qui tenaient en main la vie des pauvres Indiens. Ils avaient pour eux les ressources de la calomnie — dont ils ne se servaient que trop, par exemple lorsque pour expliquer le célibat des missionnaires l'un d'eux ne craignait pas de répondre : « Ce n'est pas étonnant, ils sont tous eunuques !... » Enfin, ils avaient pour eux d'immenses ressources qui leur étaient utiles à tout, même pour l'achat des conversions. Qu'on juge de l'impression néfaste produite sur ces consciences primitives par le spectacle de ces dissensions religieuses et de ces pratiques condamnables : « Quand je suis venu en ces pays de Missions, écrivait à ce sujet Mgr Legal, je savais à l'avance que le bien y trouverait des obstacles, — où n'en trouve-t-il pas ? Je ne suis donc pas surpris que la vérité ne progresse pas aussi rapidement que nous voudrions. Mais cela n'empêche pas de gémir, quand on constate ces embarras que le démon suscite pour entraver l'œuvre de Dieu. Ici les ministres de l'erreur affluent, et il y en aura bientôt sur toutes nos Réserves sauvages. Dans nos environs, pour une population de 600 âmes, il n'y en a pas moins de six, de trois sectes différentes. Comment voulez-vous que nos sauvages puissent discerner la vérité dans ce labyrinthe ? Le résultat définitif pour un trop grand nombre sera une indifférence totale à l'égard de ces religions qui se combattent devant eux ? »

Seule la grâce de Dieu, seul le dévouement sans borne, pouvaient permettre au missionnaire catholique de lutter avec succès contre tant de difficultés. Et cette parole d'un sauvage, atteint de la petite vérole, au P. Gasté accouru pour le visiter, explique bien des choses : « Oh ! que je suis heureux que tu sois venu vers nous ! Mon cœur

aurait pleuré si tu avais été paresseux; mais en te voyant, en voyant surtout ton visage presque gelé, je connais aujourd'hui que ta religion est forte et bonne, puisque ni la longueur du chemin ni la rigueur du froid ne t'arrêtent!... »

En janvier 1861, on décida de fonder un établissement à égale distance de l'ancienne Mission du lac Sainte-Anne et du fort Edmonton, dans l'Ouest. On choisit un site très agréable, à 8 milles de ce dernier point : un joli lac, un petit monticule, aux alentours une terre fertile. La nouvelle Mission fut appelée Saint-Albert! Les progrès en furent rapides. Sur le monticule s'éleva la maison de Dieu, tout autour la résidence des Pères, les écoles et le couvent des Sœurs, en bas les maisons des métis, bientôt augmentés de nombreux colons canadiens français. Dans les plaines environnantes, des champs bien cultivés, des fermes gaies et prospères, tout cela provoqué par la fondation de la Mission. Aujourd'hui Saint-Albert, qui a donné son nom à tout le territoire d'*Alberta*, est un gros bourg, dont la prospérité ferait envie à plus d'une de nos petites cités; c'est aussi un centre exclusivement catholique, qui bientôt deviendra un nouvel évêché.

En 1863, un jovial Breton, qui fut un intrépide missionnaire de l'Ouest, le P. André, fut nommé par le gouvernement américain « agent plénipotentiaire » pour la pacification des Sioux, dont les déprédations et les massacres désolaient les deux frontières, plus spécialement le côté américain. Le Père accepta et il eût réussi sans l'indigne trahison de subalternes américains, qui neutralisèrent son influence.

A partir de 1865, le zélé P. Lacombe se livra presque entièrement à l'évangélisation des Cris et des Pieds-Noirs de la prairie. Sur les bords du lac La Selle, il jeta les bases de la belle Mission de Saint-Paul des Cris. Il conquit rapidement une grande influence sur ces sauvages, qui se montrèrent très favorables à la religion et très attachés à l' « homme de la prière ». Mais les Pieds-Noirs, cette redoutable nation confédérée de la prairie, n'avaient point encore été entamés. L'appel au prêtre vint d'eux! Décimés par la maladie, ils envoyè-

rent une députation au P. Lacombe, le suppliant de les venir voir. Il laissa les Cris, auxquels, après la prière, il était en train de montrer le maniement de la charrue et l'ensemencement de leurs terres, et il alla dans la prairie du Sud. Cette première entrevue entre la « Robe Noire » et les Pieds-Noirs fut féconde : près de 400 furent baptisés, qui bientôt moururent dans la paix du Ciel. Une seconde visite fut accompagnée de circonstances tragiques. C'était le temps où l'état de guerre était permanent entre eux et les Cris. Or, le 14 décembre 1867, tout le monde reposait dans le camp, le P. Lacombe couché dans la tente du grand chef Natous. Soudain on clame désespérément : *Assinaw*! les Cris! et les détonations retentissent. Réveillés brusquement, les Pieds-Noirs se défendent avec bravoure. La bataille se poursuit, atroce, toute la nuit. Et le missionnaire, au milieu des flèches qui sifflaient, des balles qui volaient dans les ténèbres, des hurlements féroces des deux nations ennemies, impuissant à calmer la fureur des belligérants, s'en allait partout, insoucieux du danger, recueillant les blessés, consolant et baptisant les mourants. Au matin, revêtu du surplis et de l'étole, la croix en main, il s'avance entre les combattants. Le brouillard empêchait les Cris de le reconnaître. Vers onze heures, une balle l'atteint au front, blessure heureusement sans gravité. Un Pied-Noir cria aux Cris : « Vous avez blessé le prêtre, c'est assez! » Alors les Cris répondent : « Nous ne savions pas que le prêtre était au milieu de vous. Puisqu'il en est ainsi, nous ne voulons plus nous battre! » Et ce fut la fin du combat. A quelque temps de là, les Cris redoutant des représailles de la part des Pieds-Noirs, supplièrent le P. Lacombe d'apaiser leur vengeance et de négocier la paix. Il le fit avec joie. Dans un grand conseil des deux nations, on fuma le « calumet de la paix », et « la hache du combat » fut enterrée pour longtemps!

Du reste, l'année suivante (1867) vit se produire un grand événement qui allait mettre terme à ces perpétuelles guerres de tribus à tribus, apporter dans tout le Nord-Ouest l'ordre et la paix, en même

temps qu'un changement radical dans les conditions d'existence des Missions et des missionnaires. Nous voulons parler de la fondation du *Dominion* ou *Puissance du Canada*, sanctionnée par un acte du Parlement Impérial Britannique, le 1er juillet 1867.

Cette transformation politique eut de grandes conséquences sur les destinées des Missions. Malgré certains ennuis, dus aux tracasseries des bureaucrates et à certaines crises locales de fanatisme protestant, — qui plus d'une fois firent regretter aux missionnaires l'indépendance d'autrefois, — dans l'ensemble, ces conséquences ont été bienfaisantes.

COLONIE DE SAINT-ALBERT

Il y eut plus d'ordre dans l'immense Prairie, plus de bien-être aussi ; et, généralement, le pouvoir central se montra bienveillant à l'œuvre des missionnaires. Le système des Réserves fut organisé, la vente des boissons enivrantes aux sauvages fut sévèrement prohibée, on ouvrit des écoles industrielles pour initier les Indiens aux arts agricoles, on institua une sorte de gendarmerie à cheval, appelée la Police Montée, ayant son quartier général à Régina et ses postes ou escouades un peu partout, pour la répression des crimes. Le résultat fut qu'en une année, il se commit moins de délits dans ces immenses régions qu'en une semaine à Londres ou à Paris, et que la vie et la propriété y sont plus sauves que dans des pays depuis longtemps policés.

C'est en 1870 que l'ancien district de la Rivière Rouge, maintenant connu sous le nom de *Manitoba*, avec les vastes territoires du Nord-Ouest, fut annexé à la Confédération canadienne. Jusqu'alors ces contrées avaient été représentées comme inhabitables à toute

population européenne, bonnes seulement pour des Peaux-Rouges et des métis, réfractaires à toute entreprise colonisatrice, terre de chasseurs et de trappeurs. Ces préjugés furent habilement entretenus par la Compagnie de la Baie d'Hudson, dans l'intérêt de son monopole et de la quasi souveraineté politique qu'elle exerçait sur ces régions. Enfin, le rideau se déchira, la vérité se fit jour, et les immenses richesses du Nord-Ouest, ses ressources agricoles et minières furent connues. Le gouvernement britannique enleva son privilège à la puissante Compagnie et rétrocéda tous les droits politiques sur ce pays au jeune *Dominion*, moyennant une indemnité de quelques millions de dollars à la Compagnie d'Hudson, qui désormais ne se maintint que comme puissance commerciale, sans monopole de droit.

Cependant cette translation de souveraineté politique ne se fit pas sans opposition. Plusieurs métis surtout la virent de mauvais œil. Il se trouva un chef intrépide, qui soutint hautement leurs récriminations et leurs ambitions, Louis Riel. Riel rêva l'établissement d'une république indépendante de la Rivière Rouge et institua un gouvernement provisoire. Il y eut du sang versé, ce qui décida le gouvernement fédéral d'Ottawa à expédier des troupes. A ce moment Mgr Taché était à Rome. Le ministère anglais le supplia de reprendre aussitôt le chemin de son diocèse, pour apaiser les métis en révolte, presque tous étant Catholiques. Mgr Taché se hâta de revenir; mieux que la présence des armes anglaises, les paroles de leur évêque vénéré apaisèrent les métis et Louis Riel, banni, se réfugia sur le territoire des États-Unis.

Au nom du gouvernement, Mgr Taché fit à la population métisse des promesses, et notamment lui fit espérer la possession paisible des terres qu'elle avait défrichées. Malheureusement ces promesses furent violées, oubliées, ou ajournées. Avec la misère croissante, grandit dans le cœur de ces infortunés un sourd mécontentement, qui plus tard amenera la catastrophe de 1885.

Le terrible drame de la guerre franco-prussienne étendit un

voile sombre jusque sur ces Missions lointaines. Il atteignit au cœur les missionnaires, presque tous Français; il les atteignit dans leurs ressources, car les allocations de la Propagation de la foi, sur lesquelles ils vivent, baissèrent considérablement, alors que les changements du pays les rendaient plus nécessaires et eussent plutôt demandé une augmentation; il les atteignit enfin dans leur prestige : les ministres protestants surent bien dire aux sauvages cette humiliation du nom français, qui rejaillissait sur la religion elle-même, que l'on appelle là-bas la « prière des Français ».

D'autres épreuves les visitèrent : par deux fois le feu anéantit

VUE DE CALGARY
(Cliché de la Société de Géographie.)

la Mission de l'Ile-à-la-Crosse, jadis si florissante et qui, depuis lors, n'a plus retrouvé son ancienne splendeur, alors que l'évêché et les édifices religieux de Saint-Boniface sortaient à peine des ruines du redoutable incendie de 1861.

C'est à cette époque que le Saint-Siège, pour couronner l'œuvre des missionnaires, constitua les Missions de l'Amérique du Nord en Province ecclésiastique, avec Saint-Boniface comme métropole. Au Consistoire du 22 septembre 1871, Mgr Taché fut promu premier archevêque de Saint-Boniface; Mgr Vital Grandin, évêque du siège de Saint-Albert, premier suffragant; Mgr Henri Faraud, Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie; Mgr Louis d'Herbomez, Vicaire apostolique de la Colombie britannique, autres suffragants.

Ainsi l'arbre sacré avait atteint rapidement sa pleine croissance : la jeune Église de Saint-Boniface étendait ses rameaux protecteurs de la baie d'Hudson au Pacifique. Tout son épiscopat, presque tout son clergé se recrutaient parmi les Oblats de Marie, tous Français ou Canadiens-Français.

En même temps que ces progrès religieux se réalisaient, le pays s'ouvrait au progrès civil. Maintenant que la sécurité était garantie par un gouvernement régulier et que ces terres si riches, vierges jusque-là de toute culture, étaient libres, par suite de la concentration des Peaux-Rouges sur leurs Réserves, l'immigration des colons s'accentua ; et bientôt toutes les races d'Europe eurent leurs représentants dans l'immense Nord-Ouest. La tâche des missionnaires se compliquait : sans négliger les enfants de la forêt, ils devaient se donner également aux nouveaux venus. Hélas! tous n'étaient pas des modèles de vertus, et le spectacle de leurs vices vint s'ajouter aux difficultés de l'évangélisation des tribus indiennes. Le plus grand nombre même des immigrants n'étaient point Catholiques : trop tôt l'influence du nombre et de la richesse passèrent au Protestantisme. Les missionnaires commencèrent dès lors la lutte pacifique contre cet envahissement du Protestantisme; il y eut des missionnaires colons, chargés de recruter des immigrants catholiques en Bas-Canada, et jusqu'en France et en Belgique, et de créer ainsi des centres ou paroisses catholiques françaises au Manitoba et dans les Territoires. Et déjà la question se pose : le grand Nord-Ouest sera-t-il anglo-protestant ou franco-catholique? Que Dieu décide pour nous!

ÉTAT ACTUEL

Le 4 mai 1881, arrivait à Saint-Boniface le P. Émile Legal. Né à Nantes en 1849, après de brillantes études qui lui ont donné cette haute culture littéraire et scientifique admirée de tous ceux qui le connaissent, possédant de sérieuses notions d'art et d'architecture, qui

lui ont été si utiles, depuis qu'il est missionnaire du Nord-Ouest, et lui ont permis de bâtir des hôpitaux, des résidences et des églises, notamment celle de Calgary, il fut ordonné prêtre en 1874, et nommé professeur de mathématiques dans un des collèges ecclésiastiques de Nantes. Il y resta six ans. Après de longs ajournements de son évêque, il obtint, en 1879, la permission d'entrer au noviciat des Oblats à Nancy. Au printemps de 1880, l'expulsion des Religieux hâta son départ pour l'Amérique, et le 24 septembre de cette même année, il faisait sa profession religieuse au noviciat de Lachine, près Montréal. Au mois d'août suivant, après un voyage de plus de cent jours, il arrivait enfin à Saint-Albert. Mgr Grandin lui assigna les Missions des Pieds-Noirs, au sud de Calgary, au pied des Montagnes Rocheuses.

C'est alors qu'on entreprit d'une manière définitive la conversion de cette fière et belliqueuse nation des Pieds-Noirs, jusqu'alors visitée à de rares intervalles par le P. Lacombe, et restée en dehors du mouvement religieux qui entraînait les autres tribus sauvages.

ÉGLISE DE CALGARY — DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT

Les PP. Lacombe, Legal et Doucet, restèrent en résidence ordinaire parmi eux, ces deux derniers surtout. Le P. Legal résida successivement sur les Réserves des Piéganes et, finalement, des Gens du Sang, la plus grande de toutes ces tribus et celle qui possède les hommes les plus beaux et les plus vaillants, mais aussi, comme nous l'avons dit plus haut, les plus réfractaires au zèle des missionnaires.

Longtemps le ministère des Pères se réduisit à baptiser beaucoup d'enfants, bientôt presque tous moissonnés par la mort, et à recevoir dans l'Église quelques adultes, à l'heure suprême. A maintes reprises, Mgr Grandin voulut les arracher à ces labeurs en apparence stériles et abandonner ces peuples rebelles : toujours les deux missionnaires plaidèrent pour eux et ils restèrent à leur poste. « Il faudra des années, disait le P. Legal, des générations peut-être pour transformer ces natures sauvages. Il faut quelques-uns qui assistent à ces années, à ces générations d'insuccès et de stérilité : *Je n'ai aucune objection à être de ce nombre!* »

Il avait compris qu'il fallait s'adresser à l'enfance, seule espérance d'un meilleur avenir. Aussi, sur les deux réserves, il fonda deux écoles, où lui-même ne rougit point de se faire l'instituteur de plusieurs centaines de petits sauvageons. Parlant de son école, il disait plaisamment : « On enseigne présentement les lettres, les chiffres, l'épellation et un peu de catéchisme. On a pensé qu'il fallait remettre à plus tard l'enseignement de la métaphysique et des mathématiques transcendentales!... Les élèves sont dissipés, c'est leur moindre défaut : ils font très peu attention et apprennent vite.... »

Enfin, peu à peu, Dieu aidant, la constance du missionnaire a eu un commencement de succès. Dans ces dernières années, un grand ébranlement s'est produit parmi ces sauvages. Leur grand chef Crowfoot est mort baptisé Catholique. En 1897, à Noël, le P. Legal a donné la communion au chef des Gens du Sang. Les conversions et les baptêmes se multiplient, les sauvages assistent régu-

lièrement aux offices, et le P. Legal faisait les annonces de bans de mariages dans son petit temple, tout comme un curé dans sa paroisse.... Bientôt, alors que la moisson était jaunissante, il était appelé à un autre champ de travail : il avait été l'homme de la « première génération »!... Entre temps, il entreprenait des excursions géologiques dans les environs et correspondait avec le grand Institut scientifique des États-Unis, le *Smithsonian Institute*, pour le Bureau d'ethnologie.

Au mois de juillet 1883, une grandiose entreprise changea bien des choses dans la vie des missionnaires et modifia profondément les conditions de travail dans les Missions : ce fut l'ouverture du Grand Pacifique Canadien, poussé jusqu'à Calgary, au pied des Montagnes Rocheuses. La grande ligne ne fut complétée et n'entra en définitive exploitation qu'en novembre 1885, unissant l'Atlantique au Pacifique. Aujourd'hui on fait en six ou sept jours l'énorme trajet de 2906 milles de Montréal à Vancouver. Bientôt le Pacifique envoyait des ramifications au Nord et au Sud. Les principales de celles qui intéressent nos Missions sont : l'embranchement de Régina à Prince-Albert, ceux de Calgary à Mac Leod, au voisinage de la frontière américaine, et de Calgary à Edmonton, à trois lieues de Saint-Albert. C'était le flot de la civilisation qui s'avançait et s'étendait au large. La voie ferrée longeait précisément le territoire laissé aux sauvages, et le P. Legal entendait chaque jour les trains aller et venir dans l'immense prairie, où quelques mois avant on n'eût entendu que quelque cheval indien égaré ou quelques rares antilopes! Déjà Calgary, chef-lieu des Missions des Pieds-Noirs, promettait de devenir une ville importante. Les étrangers affluaient et, en attendant la mise en vente des lots de terrain, les nouveaux arrivants logeaient sous des tentes. Cela faisait une « ville de toile » où il y avait beaucoup de bruit et d'affaires; et la cité avait déjà son journal, le *Calgary's Herald*. Depuis lors, l'immigration européenne

a pris un vaste essor, des villes surgissent partout dans la prairie, et le Nord-Ouest est une Babel confuse où se parlent toutes les langues humaines.

L'INSURRECTION DE 1885

Cependant les doléances des métis, lésés dans leurs intérêts depuis leur annexion au Canada, maltraités et méprisés publiquement par des agents subalternes, n'avaient trouvé qu'une audience distraite ou indifférente à Ottawa. A la longue, leur patience se lassa. Des meneurs profitèrent de ces sentiments pour les aigrir davantage et les pousser à des résolutions désespérées. Vainement les missionnaires, Mgr Grandin en tête, essayèrent de les calmer; vainement Mgr Taché et l'évêque de Saint-Albert appuyèrent leurs justes griefs à Ottawa : les métis, jusque-là si bons et si dociles, aveuglés par ceux qui leur représentaient les Pères comme ennemis de leurs intérêts politiques et vendus au Gouvernement, commencèrent à se détacher de leurs guides naturels.

Enfin l'orage, depuis longtemps menaçant, creva soudain et jeta la ruine dans toute la belle vallée de la Saskatchevan. Une députation de métis alla chercher Louis Riel au Montana, où elle le trouva faisant l'école à la Mission des Pères Jésuites. Il y eut de longs pourparlers, dont on écarta toujours les missionnaires. Enfin, le 17 mars 1885, Riel leva l'étendard de la révolte, entraînant après lui, dans une guerre insensée et qui devait aboutir à de si désastreux résultats, la majeure partie des métis français et même anglais, les uns séduits par sa parole ardente, les autres cédant à des menaces de mort. Le 19 mars, il établit à Saint-Antoine de Batoche, sur la rive droite de la Saskatchevan Sud, à une trentaine de lieues de Prince-Albert, un gouvernement provisoire qui débuta par le pillage et la profanation de l'église Saint-Antoine, et la mise en captivité du P. Moulin. Comme ses compatriotes, profondément religieux, souffraient de se voir condamnés par les missionnaires et privés des

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE CALGARY

secours spirituels, Riel leur donna une religion de sa fabrique. Il se fit le *Madhi* de la Saskatchevan, se présenta comme favorisé des communications du Ciel, prêcha, passa les nuits en prière, rétablit l'observance du samedi; il alla même jusqu'à confesser! Son drapeau était un étendard sur lequel étaient écrits les commandements de Dieu. Dans les réunions, on invectivait autant la « Vieille Romaine » (l'Église catholique) que la tyrannie anglaise.

Louis Riel fit appel aux Peaux-Rouges, demi-frères de sang des métis, aux Sioux, aux Assiniboines et aux Cris, encore presque tous païens. Ce fut son crime et celui des métis, car avec l'entrée en lice de ces féroces sauvages, la guerre prenait un caractère d'extermination. Dans un premier engagement avec les troupes canadiennes, à Carlton, au lac Canard, le 20 mars, Louis Riel battit l'ennemi et le força à la retraite. Ce premier succès porta au comble la confiance des insurgés. — Plus à l'Ouest, à Battleford, le grand chef des Assiniboines, Poundmaker, faisait prisonniers deux missionnaires, les

PP. Cochin et Bigonesse, qu'il gardait comme otages, ainsi que plusieurs métis, qui n'avaient point voulu se joindre à lui, tandis que, malgré lui, ses hommes pillaient l'église et la Mission. Au fort Pitt, le farouche et superbe chef des Cris, Gros-Ours, semait l'épouvante et la désolation. Il envoya jusqu'au lac Labiche des émissaires, qui soulevèrent les Cris de cette contrée et les portèrent à piller le fort. Lui-même saccagea le fort Pitt et les deux Missions du lac Oignon et du lac La Grenouille, s'empara des deux missionnaires, les PP. Fafard, de Montréal et Marchand, de Rennes, ainsi que d'une quarantaine de Blancs qui étaient au fort. C'était le jeudi saint, 2 avril 1885. Pendant qu'on conduisait les prisonniers au camp de Gros-Ours, un Cris tire un coup de fusil dans le tas et blesse mortellement l'agent Delaney. Le P. Fafard, qui marchait en avant, se retourne pour donner l'absolution au mourant. Une balle l'atteint et le jette à terre. Sans souci du danger, le P. Marchand accourt pour bénir son confrère, une balle le frappe au front et l'étend roide mort. Ce fut alors un effroyable massacre de tous les prisonniers. Cependant le P. Fafard respirait encore, il se relevait à demi, lorsqu'un Cris, hélas! un mauvais Chrétien, l'achève avec une froide cruauté. Les meurtriers portèrent ensuite les corps de leurs victimes dans la chapelle. La rumeur se répandit parmi les Indiens que le « Grand Christ du Sacré-Cœur » s'était animé, avait jeté des regards si menaçants sur les assassins, que, pâles d'effroi et pour ne plus voir ce visage irrité, ils avaient mis le feu à la chapelle, détruisant ainsi, avec les cadavres, un des plus jolis temples du Nord-Ouest.

De son côté, au lac Froid, le P. Legoff, pour avoir conseillé à ses sauvages de ne pas prendre les armes, fut fait prisonnier par eux et, pendant des semaines, tenu sous une menace de mort. A Batoche même, Riel gardait comme otages les PP. Fourmond, Végreville, Touze et Moulin, ainsi que les Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus. Le P. Moulin, au camp des insurgés, reçut à la jambe un coup de feu qui, heureusement, n'eut pas de graves conséquences.

Le théâtre de la guerre civile était le Territoire et spécialement les deux vallées de la Saskatchevan. Le district d'Alberta n'en connut point les horreurs, grâce à l'ascendant de Mgr Grandin et de ses missionnaires sur les métis de Saint-Albert et d'Edmonton, eux aussi pourtant exaspérés par les injustices du gouvernement. On organisa une sorte de garde nationale pour protéger la colonie. Elle était sous le commandement du capitaine Des Georges, gentilhomme d'une famille de Lyon. La milice ainsi improvisée maintint partout le bon ordre et porta même secours à Mgr Faraud au lac Labiche.

Mais ce qu'on redoutait le plus, c'était le soulèvement, au Sud, des belliqueux Pieds-Noirs et leur jonction avec les troupes de Riel ou les bandes de Gros-Ours et de Poundmaker. Les PP. Lacombe et Legal eurent assez d'influence pour les maintenir tranquilles.

C'est le 30 mars qu'on avait appris à Calgary les premiers soulèvements aux bords de la Saskatchevan, puis celui des Cris. Le jeudi saint, 2 avril, le commandant de Mac Leod vint trouver le P. Legal, le priant de l'accompagner pour apaiser les esprits sur les Réserves, car déjà l'agitation gagnait les camps Pieds-Noirs. Le Père accepta. Seul, il alla sur la Réserve des Gens du Sang, qui par leur nombre et leur caractère étaient le plus à craindre. De son côté, le P. Lacombe voyait Crowfoot et les autres camps Pieds-Noirs. Tous deux réussirent à persuader aux sauvages des trois tribus de rester fidèles au Gouvernement. Si la belliqueuse nation des Pieds-Noirs se fut mise en révolte, elle aussi, nul ne peut dire quel déluge de calamités sans nom se fût déchaîné sur tout le Nord-Ouest. A ses amis de France qui s'étonnaient de son rôle en ces circonstances, le P. Legal répondait : « Vous semblez ignorer ce que c'est que la guerre sauvage.... Avec eux, ce n'est pas la lutte régulière, armée contre armée, avec protection des gens inoffensifs. C'est le contraire : les embûches de nuit, le massacre des gens isolés et sans défense, les tortures des prisonniers, les outrages les plus atroces aux femmes captives, jusqu'à ce que les pauvres mal-

heureuses soient délivrées par la mort. Les Pieds-Noirs, sous ce rapport, n'ont rien à apprendre des Sioux. Ne vous étonnez donc pas si nous avons tout fait pour limiter le théâtre de la rébellion et travaillé de concert avec les agents anglais du Gouvernement. »

Enfin cette sombre tragédie eut une fin. Le Gouvernement canadien envoya une armée de près de 8000 hommes. Tandis que le général Strange opérait dans l'Ouest, pourchassant Gros-Ours dans la Haute Saskatchevan et le délogeant de tous ses camps, le général Middleton arrivait le 18 avril à Prince-Albert. Il hésita longtemps à se mesurer avec Riel, cependant inférieur en nombre et qui n'avait ni canons ni mitrailleuses à lui opposer. La lutte suprême eut lieu à Batoche : le combat dura quatre jours, les métis se défendant avec acharnement et infligeant de terribles pertes aux Canadiens. A la fin, entourés par des troupes cinq fois supérieures, ils furent écrasés. C'était le 18 mai 1885. Riel se rendit au général Middleton. Le P. Cochin redevenait libre après deux mois de captivité pendant lesquels il fut souvent en danger de mort ; et Poundmaker l'envoyait traiter de la paix. A son tour, Gros-Ours était forcé de se rendre à discrétion et de remettre ses otages, qui redoutaient depuis des semaines les pires extrémités.

L'insurrection de la Saskatchevan était étouffée ; la justice anglaise allait se prononcer. Elle eût gagné à montrer plus d'humanité, d'autant que la première cause de tous ces malheurs était le gouvernement lui-même... Depuis lors les métis, revenus à la foi de leurs pères, après un égarement momentané, mais vaincus, ruinés, humiliés, sont entrés dans une ère de décadence, humainement irrémédiable. Mgr Grandin, qui avait perdu deux de ses Pères et avait eu sept églises et établissements prospères détruits, venait pleurer et prier sur la tombe des chers martyrs Fafard et Marchand, le premier sang d'apôtre qui ait rougi le gazon de la Grande Prairie ; il écrivait aux parents des deux victimes des lettres d'émouvante consolation ; il écrivait, avec Mgr Taché, au gouvernement, pour intercéder en faveur des métis.

LE PARLEMENT D'OTTAWA
(Cliché de la Société de Géographie.)

DERNIERS INCIDENTS. MGR LEGAL

En 1890, une épreuve d'un autre genre, atteignit l'archevêque de Saint-Boniface. Une loi fut votée par une majoritée protestante, qui enlevait aux Catholiques les garanties et les libertés scolaires dont ils avaient joui jusqu'alors.

Mgr Taché commença une agitation constitutionnelle pour la revendication des droits de ses ouailles. Il mourut sans avoir vu naître des jours meilleurs.

C'est son successeur qui vit se clore cette triste question scolaire. Le Saint-Siège envoya en 1897 un Délégué apostolique, Mgr Merry del Val. Grâce à ses habiles négociations et au bon vouloir de M. Laurier, premier ministre du gouvernement fédéral, un compromis a été conclu en 1898 qui, s'il ne rend pas aux Catholiques tous leurs droits anciens, leur fait une situation dont nous serions jaloux en France.

Mgr Taché ne tardait pas à suivre dans l'éternel repos Mgr Fa-

raud, son compagnon d'armes, mort pieusement à Saint-Boniface, le 26 septembre 1890. Lui-même, le vaillant athlète, l'ouvrier de la première heure, qui avait planté et dirigé l'essor de cet arbre vigoureux, l'Église de Saint-Boniface, il s'éteignait le 22 juin 1894. Son plus beau titre, c'est la grande œuvre qu'il a accomplie! Son successeur fut Mgr Langevin, Oblat de Marie, du diocèse de Montréal, préconisé archevêque de Saint-Boniface, le 19 décembre 1895. Saint-Boniface est maintenant un diocèse régulier, avec clergé séculier pour les paroisses, et qui n'a plus de missionnaires que dans les Réserves indiennes. Pionniers de l'Évangile, quand ils ont défriché et ensemencé, les missionnaires cèdent le champ au clergé ordinaire, et s'en vont ailleurs où il y a des terres neuves à préparer.

Tandis que Mgr Grouard succédait, comme Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie, à Mgr Farand, le Saint-Siège divisait le vaste diocèse de Mgr Grandin : toute la partie orientale, comprenant le Territoire de la Saskatchevan, Keewatin, et une tranche des Barren Grounds jusqu'au Pôle, était érigée en Vicariat apostolique distinct, avec Prince-Albert comme centre, et comme premier Vicaire apostolique (29 juin 1891) Mgr Pascal Albert, né à Saint-Genest de Beauzon, Viviers, en 1848.

Mgr Grandin se sentait lui-même vieillir, bien plus sous le poids des infirmités précoces que sous le fardeau de l'âge. Il sollicita donc du Pape et obtint la nomination d'un coadjuteur avec future succession, qui fut le R. P. Émile Legal. Depuis 18 ans missionnaire chez les Pieds-Noirs, dans la partie Sud-Ouest du territoire d'Alberta, le P. Legal était en train de préparer de ses mains le cercueil et l'enterrement d'un pauvre sauvage qui venait de mourir, lorsqu'il reçut un télégramme de Mgr Langevin lui apprenant qu'il était fait évêque coadjuteur avec future succession de Mgr Grandin, au siège de Saint-Albert. Il n'en continua pas moins, aidé de deux sauvagesses, à creuser la fosse et à y enterrer le petit Pied-Noir, et il partit après cette œuvre d'humble charité.

Confiant dans l'avenir de son œuvre apostolique, après avoir langui dans de cruelles souffrances, le 2 juin de la présente année 1902, Mgr Grandin allait au Ciel recevoir l'éternelle récompense ; et nul mieux que lui n'avait le droit de dire comme saint Paul : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi!...*

Une de ses dernières préoccupations, qui sera la première et la plus vive de son successeur, fut la question des Galiciens, en religion grecs-ruthènes, qui ont émigré en si grand nombre en ces derniers temps sur le territoire d'Alberta. Mgr Legal nous écrivait naguère : « Dans quelques années, s'ils pouvaient être conservés à la religion, ils formeraient peut-être la majorité de la population catholique. Malheureusement ils nous échappent. Ils ont le schisme dans le sang, et je crains bien que tous nos efforts ne soient impuissants à les maintenir dans l'union au Saint-Siège. C'est navrant ! » A différentes reprises, l'évêque de Saint Albert s'est mis en rapport avec les évêques de Galicie, pour obtenir l'envoi de bons prêtres ruthènes. Le P. Lacombe, en 1900, fut envoyé en mission à cette fin : il reçut un excellent accueil des autorités autrichiennes ; l'Empereur promit son concours, et l'archevêque de Lemberg s'engagea à recruter des prêtres missionnaires dans son clergé. Dieu bénisse tous ces efforts !

Au sacre de Mgr Legal, le vieil évêque de Saint-Albert résumait ainsi les merveilleux développements de la foi dans le grand Nord-Ouest : « Cet ancien diocèse, où il y avait, en 1854 (date de son arrivée), 1 évêque, 4 prêtres séculiers, 8 Pères oblats, 3 Frères convers, 12 Sœurs Grises, forme maintenant une Province ecclésiastique ; et aujourd'hui, sur ce coteau (celui de Saint-Albert), où se roulaient alors les buffalos, se trouve une cathédrale, bien modeste il est vrai, un évêché, un couvent ; et enfin, aujourd'hui même, dans cette modeste cathédrale, on a sacré le septième évêque de notre Province... Et dans l'étendue de ce même diocèse de Saint-Boniface, il y a actuellement une cinquantaine de prêtres séculiers, au

delà de cent Pères oblats (en réalité plus de 200), sans compter les Pères Jésuites, les Chanoines réguliers, les Trappistes, et, outre les Sœurs Grises de Montréal, six autres congrégations religieuses... *A Domino factum est istud!...* » Nous devons ajouter que Mgr Grandin laissait un petit séminaire à Saint-Albert, 4 hôpitaux, 40 écoles, 60 chapelles; enfin, à sa mort, il y avait environ 60000 Catholiques disséminés sur ce vaste territoire.

Avec le vétéran des Missions, Mgr Grandin, c'est une époque qui s'achève; avec Mgr Legal, placé dans des conditions si nouvelles, c'est une ère nouvelle qui s'inaugure.

PONTIAC ET HAUT SAINT-MAURICE LABRADOR

Les Missions dont il nous reste à parler, situées dans la Province de Québec, appartiennent à des diocèses parfaitement organisés. Les Pères qui y travaillent, n'en sont pas moins de véritables missionnaires, dans un pays au rude climat, avec les mêmes privations et au milieu de tribus aussi sauvages que celles du Winipeg et de l'Athabaska.

Pontiac et le Haut Saint-Maurice. — En haut de la Rivière Gatineau, sur la réserve Maniwaki, Notre-Dame du Désert, les missionnaires, outre le ministère paroissial, s'occupent des sauvages Algonquins de la Réserve, tous Chrétiens, et, pendant l'hiver, ils font, à travers les neiges de la forêt, les rudes missions des « chantiers », aux bûcherons canadiens et irlandais, qui abattent les bois au service des puissantes compagnies. Puis, glissant en canots à travers les lacs et les rivières, ils évangélisent tous les sauvages du Haut Saint-Maurice, au nord des Trois-Rivières, jusqu'aux Montagnais du lac Saint-Jean, cette belle région du diocèse de Chicoutini, ouverte récemment à la colonisation. Les principaux missionnaires de ces districts, quelques-uns déjà à l'âge de vétérans, sont les PP. Pian, Guéguen, tous deux Bretons, Simonet de Bayonne, Barou de Gap, Lemoine et Laniel de Montréal.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA DES PÈRES OBLATS (THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE ET ARTS)
LES PP. LACOSTE, PILLATRE, PROC, MANGIN, GOHIET, DOCTEURS EN THÉOLOGIE

Le centre des Missions au lac Saint-Jean est la Pointe-Bleue.

Viennent ensuite les Missions de Pontiac. Elles ont trois centres principaux : 1° Mattawa, fondé en 1872, au confluent de la rivière du même nom avec la grande rivière Ottawa. 2° Témiskamingue (1862), plus au Nord, sur la rivière Ottawa, qui forme une expansion, origine du beau et magnifique lac de ce nom : ce pays semble avoir un bel avenir, et les colons affluent. Dans ces deux postes, les Pères sont curés, missionnaires des chantiers et des nombreux camps sauvages disséminés dans une région pleine de belles rivières et de grands lacs. 3° Enfin, sur les bords mêmes de la baie d'Hudson, dans son fond le plus intérieur, la baie James, il y a la Mission du Fort Albany (1891). C'est une des plus pauvres Missions du Nord. Sur les bords de cette méditerranée canadienne, enserrée dans les glaces pendant près de dix mois, « l'hiver commence un mois avant l'automne », suivant la pittoresque expression d'un missionnaire : le climat est humide et froid, la végétation à peu près nulle : le sol marécageux, en été, donne naissance à des myriades de moustiques ou maringouins. Les sauvages, de la famille des Maskégons, qui visitent ces rivages désolés, sont bien misérables, mais font preuve de bonnes dispositions pour l'Évangile.

Missions du Labrador. — Ces Missions appartiennent à la Préfecture apostolique du Golfe Saint-Laurent, pour la partie méridionale, et, pour le Nord, au diocèse de Hâvre-de-Grâce, dans l'île de Terre-Neuve.

Le Labrador est une vaste péninsule, si grande qu'il faudrait plus de deux Frances pour la remplir. A l'intérieur il est encore à peu près inconnu des géographes et des explorateurs, avec ses forêts peuplées de fauves aux riches fourrures et ses steppes sans limites, où errent quelques misérables tribus de Montagnais, de Têtes-de-Boule, de Naskapis et d'Esquimaux, à la chasse du gibier dont ils viennent vendre les peaux brutes aux forts de la puissante Compagnie de la

baie d'Hudson. Sa population blanche, presque aussi indigente que les Indiens, se livre à la pêche le long de cette côte de plus de 400 lieues, toute hérissée de falaises et découpée de fjords profonds. Là, le froid a des rigueurs inconnues même dans des terres plus voisines du pole, et toute culture est impossible sur ces plateaux rocheux, où les vents du Nord déchaînent d'effroyables tempêtes de neige qu'un pâle soleil d'été suffit à peine à fondre.

Cinq missionnaires se dévouèrent à ces régions désolées. Leur chef, le « grand priant » du Labrador, est le bon, le saint P. Arnaud. Il y a cinquante ans qu'il disait adieu au pays ensoleillé d'Avignon et qu'il faisait, de ce pays de glace et de misère sa seconde et définitive patrie. Les Jésuites l'y avaient précédé autrefois et ils avaient même composé les premiers livres de plain-chant *algonquin*, mais le pays était retombé dans l'infidélité depuis l'abolition de la Compagnie; aujourd'hui presque tous les habitants sont Chrétiens. La plupart savent lire, ils sont très religieux, et quand le missionnaire passe, les bons Indiens descendent à la côte, où le P. Arnaud a bâti près de vingt chapelles, sur un parcours de plus de 1 500 milles. Là, tandis qu'ils assistent à la célébration des mystères et participent aux sacrements, tous ils chantent dans leur langue la messe, les vêpres et nos cantiques français, rythmés en montagnais par le poète missionnaire. Chaque chef de famille se fait un devoir d'offrir à la « Robe Noire » une fourrure de prix, et ces pauvres sauvages nourrissent leurs prêtres et subviennent à tous les besoins du culte, tandis que leurs frères de l'Ouest se font plutôt nourrir par les missionnaires. Aussi dans ces parages, où nul pouvoir politique n'a d'action, étonnante est l'influence de ce missionnaire aux cheveux blancs, au sourire si doux, aux paroles si consolantes. On l'a appelé le « roi sans couronne du Labrador ».

Les missionnaires du Labrador allaient jusqu'à la grande baie Ungava, sur le détroit d'Hudson, à la hauteur du cap Farewell du Groenland. En ces derniers temps, il a même été question d'y fonder

une Mission permanente pour les Esquimaux. De très grandes difficultés ont fait ajourner le projet. Ils ont des rivaux d'influence dans les *Frères Moraves*, établis sur

LABRADOR : HUTTE DE PÊCHEURS AU HAVRE SAINT-FRANÇOIS
(Cliché de la Société de Géographie.)

la côte Nord d'Hébron, à Rama. Les principaux missionnaires du Labrador, après le P. Arnaud, sont les PP. Babel (de Genève), Mourier (de Valence), le jovial P. Lacasse, si populaire en Canada, et le P. Boyer, tous deux de Montréal.

Outre les PP. Oblats de Marie-Immaculée et les Congrégations de femmes qui leur donnent leur concours dans l'évangélisation de cette partie de la Confédération Canadienne que nous avons appelée « le Grand Nord Américain » ; outre les très nombreux Religieux et Religieuses francaises dont nous avons donné les noms plus haut, en parlant des anciennes Missions, et qui ont repris leurs œuvres au Canada, nous citerons pour mémoire, en dehors du *Dominion*, dans des territoires appartenant aux États-Unis, les deux Missions de l'Alaska et des Montagnes Rocheuses. Elles sont confiées aux Jésuites de la Province de Turin. Mais de nombreux Jésuites francais, 17 en ce moment, y travaillent, et c'est un Francais qui a été le Supérieur de l'une ou l'autre Mission, parfois des deux.

Ouvrages à consulter. — Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, 1 vol., Montréal ; *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, 1 vol., Montréal. — Fernand Michel, *Dix-huit ans chez les sauvages ; Voyages et Missions de Mgr Faraud*, 1 vol., Paris, 1866 (pas toujours exact). — Abbé Petitot, Divers ouvrages sur l'Extrême-Nord américain. — Abbé Alg. Gosselin, L'Église du Canada, *Revue du Clergé français*, 15 septembre 1895. — Roulhet, *De Québec à Vancouver*, 1 vol., Québec. — Élisée Reclus, tome XV, *L'Amérique boréale*, in-4°, Paris. — *Annales des Missions de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée*, bulletin trimestriel, 1862-1902. — *Official hand-book of the Dominion of Canada*, Ottawa, 1897.

MISSIONNAIRE
D'ATHABASKA-MACKENSIE
EN VOYAGE

VILLAGE DE SKWAHOMICH (COLOMBIE BRITANNIQUE)

CHAPITRE IV

LA COLOMBIE BRITANNIQUE

APERÇU GÉOGRAPHIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

Abstraction faite de l'île Vancouver, la Mission de la Colombie britannique a les mêmes limites que la province de ce nom. Elle s'étend du 49° au 6° de latitude Nord, et de l'océan Pacifique aux environs des Montagnes Rocheuses. Sa superficie est de 393 510 milles carrés.

C'est la Suisse de l'Amérique, et comme un véritable « océan de montagnes ». Parallèlement à la côte, à laquelle elle touche par endroits, la chaîne des Cascades ou Monts de la côte, dont les sommets ne dépassent généralement pas 3000 mètres, est d'un pittoresque incomparable. Glaciers et cascades, torrents à la voix sonore et viviers couleur émeraude, s'y rencontrent de tous côtés. Entre cette chaîne et les Rocheuses s'étalent une infinité de chaînes secondaires, que personne n'avait explorées avant l'auteur de ce chapitre.

Les glaciers que ces diverses montagnes recèlent dans leurs

flancs donnent naissance à une foule de cours d'eau qui, en mariant leurs eaux savonneuses, deviennent des rivières et des fleuves. Le plus important de ces derniers est le Fraser, qui prend sa source sur le versant occidental des Montagnes Rocheuses, par 52°25′ de latitude et 118°40′ de longitude Ouest de Greenwich. Après avoir suivi pendant près de 160 milles une direction Nord-Ouest, il se détourne soudain pour couler du Nord au Sud jusqu'à son embouchure dans le golfe de Géorgie, non loin de la frontière des États-Unis. Son cours est de 800 milles, dont une centaine de milles à peine est navigable. Ailleurs c'est un torrent qui, au temps des crues produites par la fonte des neiges, monte par endroits de 80 à 100 pieds.

ARBRE GÉANT (SEQUOIA GIGANTEA)

Ses principaux affluents sont, sur la rive droite : la Netchakoh, qui atteint parfois 400 mètres de large et qui prend sa source dans trois chaînes de lacs, dont les plus importants sont les lacs Morice, Cambie, Dawson et Émeraude, qui baignent la base des monts Cascades. Elle reçoit les eaux de la Stuart qui décharge le lac du même nom, lequel écoule lui-même, par l'intermédiaire de la rivière du Milieu, les lacs Tremblé et Thatla. Plus au Sud, toujours sur la même rive, le Fraser est grossi de la Rivière Noire, de la Chilcotin et, à une soixantaine de milles de son embouchure, de la rivière Harrison. Sur la rive gauche, ses seuls affluents considérables sont la Quesnelle et la Thompson.

Trois rivières importantes débouchent immédiatement dans

l'océan Pacifique, la Stickine, la Nasse et la Skeena. Quant à la Colombie, elle arrose le sud-est de la province.

Une multitude de lacs, larges et profonds, agrémentent l'intérieur du pays et nourrissent des poissons dont quelques espèces, la truite et le poisson blanc surtout, sont excellentes. Quant au saumon, c'est la richesse du pays. Cinq espèces, au moins remontent ses cours d'eau. La plus importante est la rouge (*Oncorhynchus Quinnat*), qui, sur le Bas-Fraser et à l'embouchure de la Skeena et de la Nasse, est préparée pour l'exportation. Sur le Fraser seul, 42 *canneries* ou établissements, ont mis en boîte, en la seule année 1897, 50 millions de livres de poisson. Ce saumon remonte annuellement les cours d'eau en bandes si serrées que leur nombre dépasse l'imagination la plus extravagante. Tailladé et séché au soleil, il sert de pain quotidien aux tribus indigènes de l'intérieur.

UN VIEUX STEAMER A ROUES SUR LE FRASER

Les espèces animales sont peu variées, mais les représentants de chaque espèce sont nombreux. Au point de vue économique, citons, dans la moitié méridionale de la province, le chevreuil (*Cariacus macrotis*), hier encore aussi abondant que le lièvre en France, et dans les montagnes du Nord les troupeaux d'orignaux (*Alce americanus*) et de caribous (*Rangifer caribou*), auxquels seul l'Indien peut donner la chasse.

La principale ressource de l'intérieur est le commerce des fourrures : ours gris et ours noirs ou bruns, renards de toute couleur,

lynx et castors, martres, etc., qui font vivre le sauvage des régions septentrionales, et encore plus le « traiteur ».

La flore du Sud compte le cèdre (*Thuya gigantea*), dans le voisinage de la côte, et le sapin Douglas (*Pseudotsuga Douglassii*), en deçà du 35e degré de latitude. Ils atteignent l'un et l'autre des proportions gigantesques, et sont l'objet d'un commerce très important.

Six races indiennes se partagent la Colombie britannique. Ce sont, du Nord au Sud, les races *déné*, *tsimpsiane*, *haïda*, *kwakwioule*, *sêliche* et *koutenay*. A l'exception du dernier, chacun de ces groupes est divisé en plusieurs tribus qui parlent un dialecte distinct, incompréhensible aux autres groupes, quoique apparenté pour les racines et les traits essentiels de la grammaire. Leurs mœurs sont différentes, et parfois, leurs caractéristiques, leurs particularités physiologiques sont presque l'opposé de celles d'une autre tribu congénère.

La race *koutenay*, actuellement cantonnée dans les vallées de la Colombie supérieure et du lac auquel elle a donné son nom, ne compte que 587 représentants, qui se distinguent par leur caractère froid et hautain, leur grande moralité et un amour excessif de la routine. Ce sont les seuls où les longs cheveux et le pagne soient encore en honneur. Ils sont aussi religieux qu'entêtés, et le missionnaire n'a guère qu'à diriger cette obstination dans la voie du bien. Sans approcher, comme richesse, de certains dialectes dénés, leur langue est très difficile. Une de ses particularités est d'incorporer l'objet, à la façon du mexicain : le nom est transféré tel quel dans le verbe.

La race *sêliche* est la plus importante de la province. Son pays touche à l'Est celui des Koutenays et s'étend, à partir du 52°30′ de latitude, jusqu'à la frontière américaine et bien au delà. Il comprend aussi le littoral de la baie Dean sur le Pacifique, ainsi qu'une partie de l'île Vancouver.

Dans les limites de la province, cette race se divise en sept tribus parlant autant de dialectes distincts, lesquelles tribus sont à

leur tour subdivisées en un plus ou moins grand nombre de villages dont les habitants se distinguent par des particularités de langage moins importantes. Les plus répandues de ces tribus sont les Chouchouapes, le long du Fraser et d'une partie de la Thompson de 51° à 52°30′; les Thompsons, sur la rivière du même nom et le Fraser jusqu'à Yale, et les Stalos sur le Bas-Fraser depuis Yale, y compris les bandes Skwahomiches sur la baie Burrard.

Les Séliches sont au moins 11000. A l'exception de ceux de Dean Julet, qui n'ont pu encore être sérieusement visités, et d'une majorité de la tribu thompsonne, parmi laquelle les ministres protestants ont fait des adeptes, ils sont maintenant tous Catholiques. Ils vivent dans des villages régulièrement constitués et parfois entourés de terres qu'ils cultivent avec un succès relatif, bien que la chasse et la pêche, leurs occupations exclusives d'autrefois, soient encore en honneur parmi eux.

Il serait bien difficile de donner en peu de mots une idée correcte de leurs langues diverses. L'article a deux genres comme chez nous, chose assez rare dans les langues américaines. Le pluriel s'y forme souvent par réduplication. Les suffixes locatifs sont très nombreux. Leur verbe incorpore généralement le complément pronominal, et l'adverbe en connexion avec un verbe s'inflecte, tandis que celui-ci demeure immuable.

Au nord des Séliches, nous avons, entre la chaîne des montagnes de la côte et les Rocheuses, cinq tribus de race *dêné*, toutes très intéressantes. Un de leurs dialectes, celui des sauvages Porteurs, dont l'habitat est du lac Tremblé au 52°30′ de latitude, compte, comme équivalents du seul verbe « mettre », 65000 mots.

Les Chilcotins habitent la vallée de la rivière à laquelle ils doivent leur nom, les Babines sont riverains du lac Babiner et de la rivière Buckley, et les Sékanais errent à travers les bois à l'instar du gibier dont ils vivent presque exclusivement, éparpillés dans les montagnes du nord-est du territoire Porteur.

Immédiatement à l'ouest de la race déné, se trouvent les Tsimpsians qui, comme les Kwakwioules et les Haïdas, forment un groupe exclusivement maritime. Comme eux ils aiment le faste et l'apparat et méprisent tout ce qui a trait à la vie future. Plusieurs familles du même clan vivent dans de grandes loges, en face desquelles se dressent de hautes colonnes en cèdre sculpté avec un art qu'on n'attendrait pas d'ouvriers sauvages. Les Tsimpsians habitent surtout la Skeena et la Nasse avec le littoral intermédiaire; les Haïdas, de vrais artistes en sculpture, les îles Charlotte et une partie de l'archipel du Prince de Galles, et les Kwakwioules, gens grossiers, cruels et entichés de leurs vices, la côte du Pacifique, depuis la baie Gardner jusqu'au cap Mudge — à l'exception des bords de la baie Dean — et la plus grande partie de l'île Vancouver.

LA VIEILLE ROUTE DU CARIBOU

En fait de langues, nous ne pouvons omettre le fameux jargon *chinouk*, qui ne compte guère plus de 200 mots, et dont se servent encore tous les missionnaires qui n'ont point appris les langues indiennes. Inventé, il y a près de soixante-dix ans, au fort Vancouver, État de Washington, à l'usage des traiteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson, les Blancs l'ont trouvé très utile. C'est un ramassis de mots de la langue des sauvages Chinouks, tribu indienne maintenant éteinte et originaire de la Colombie inférieure, auxquels sont mêlés beaucoup de termes français et anglais mal prononcés, et quelques

GROUPE D'INDIGÈNES DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

mots d'autres tribus indigènes. Répandu sur la côte du Pacifique, il a pénétré assez loin dans l'intérieur, depuis le 46° de latitude jusqu'à un point assez septentrional de l'Alaska.

Ces diverses tribus comptent : les Dénés, 2500 habitants; les Kwakwiouls, 1900; les Tsimpsians, 5000; les Séliches, 11000; les Haïdas, 2600; les Koutenays, 587. En tout 23 587, la moitié de ce qui existait lors de l'arrivée des missionnaires.

Sans pouvoir être comparés à la race blanche, certains groupes septentrionaux, comme les Tsimpsians, ont le teint assez clair. Les Séliches de l'intérieur et du Bas-Fraser sont plus foncés. Tous se distinguent par la proéminence des pommettes. La plupart ont les yeux et les cheveux d'un noir d'ébène et le nez camus, certains ont le nez aquilin. Il est à remarquer que plus on descend vers le Sud, plus les races indigènes sont brunes et brachycéphales, tandis que d'autres tribus du Nord sont dolichocéphales ou, pour le moins, mésocéphaliques. Les femmes de la côte méridionale, surtout, ont de très larges figures et sont souvent obèses, tandis que les Sékanais (race déné) et les Thompsons (race séliche) sont sveltes et osseux avec de petites têtes percées d'une paire d'yeux qui brillent d'un éclat ophidien. Par-ci par-là on rencontre quelques individus plus ou moins prognathes.

Au point de vue social, les Sékanais et une partie des Nahanais vivent et meurent dans un état de pure anarchie, sans aucune forme de gouvernement, ni aucune distinction sociale. Mais chez la plupart des autres races on trouve généralement trois classes, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Les nobles sont les chefs du clan, lequel a toujours un ou plusieurs *totems* ou emblèmes héraldiques. Ils portent dans les grandes circonstances un costume spécial, avec un nom et un chant personnel qui se transmettent de génération en génération. Ce sont eux qui déclarent la guerre ou concluent la paix; c'est pour eux que se font les esclaves et, dans l'intérieur du pays, c'est à eux seuls qu'appartiennent les terrains de chasse. Les hommes

de la classe intermédiaire doivent leur rang à certaines initiations dans des espèces de sociétés secrètes et au *patlach*, ou grand festin d'apparat, généreusement octroyé.

Chez les Thompsons, les Porteurs, les Babines et les Nahanais de l'Ouest, la loi fondamentale de la société est le matriarcat, c'est-à-dire que l'enfant dépend de la mère et en suit le clan, que les successions se font du côté maternel, le fils de la sœur étant l'héritier de son frère. C'est le contraire chez les Séliches, les Kwakwiouls et les Chilcotins, qui suivent tous le système patriarcal des races européennes.

YALE, SUR LE FRASER

Le rang des chefs et autres est soutenu par le fameux *patlach*, au cours duquel une multitude de cadeaux, des vivres, des habits, des couvertures et mille autres objets sont distribués avec force marques d'une générosité de parade, à une foule aussi grande que possible. Ces fêtes, qui rappellent celles de l'antiquité païenne, durent parfois des semaines entières. Les distributions exagérées qu'on y fait appauvrissent pour longtemps tous les membres d'un clan. Il est vrai qu'elles doivent être rendues avec intérêt par le clan qui en a bénéficié, et elles sont l'occasion de jalousies, de rixes, de jeux de hasard et d'autres désordres qui les ont depuis longtemps fait proscrire par l'autorité civile. Mais la loi n'a pas eu jusqu'ici d'effet appréciable: la religion seule peut avoir raison de ces coutumes consa-

crées par la tradition et basées sur un système social et des idées psychologiques d'un autre âge.

La jeune fille devenue nubile est séquestrée de toute société, même celle de ses parents, à intervalles réguliers et pendant une période qui varie selon la tribu. Un individu tombe-t-il malade? Vite le *tamanoeas* ou jongleur médecin est appelé : au milieu d'un tintamarre épouvantable, de chants baroques et de danses burlesques, il

UNE VUE DU FRASER

dirige sur le patient des insufflations réitérées qu'il termine en sucant la partie malade, dont il prétend ainsi extraire la cause immédiate de tout le mal. La cause médiate en est un de ces esprits qui rodent partout et qui sont sous la domination d'un être suprême, « Celui qui est en haut ». La personnalité de cet Être suprême est mal définie, c'est à peu de chose près le chamanisme des races asiatiques du Nord. Il ne reçoit pourtant aucun culte : on essaie plutôt de se rendre favorables les esprits qui en dépendent, au moyen de légers sacrifices ou de chants magiques.

Certaines tribus, comme les Koutenays, les Kwakwiouls et les

Séliches de la côte, ont en outre un culte spécial pour le soleil. Avant le conseil, les Kootenays remplissaient un calumet de tabac et le lui offraient. C'était, d'après eux, « faire fumer le soleil ». Sur le point de partir en guerre, ils se coupaient la première phalange d'un doigt, comme sacrifice propitiatoire. Ils se mutilaient aussi d'autres manières et arrachaient de leurs bras ou de leurs poitrines des morceaux qu'ils offraient au soleil.

Tous croyaient en une vie future, qu'ils s'imaginaient généralement comme une reproduction plus ou moins exacte de la vie présente.

Un exemple bien sensible de la diversité des coutumes de nos sauvages se trouve dans la manière dont ils disposaient de leurs morts. Les Tsimpsians et leurs imitateurs, les Babines et les Porteurs, brûlaient les corps, et ces derniers déposaient au haut des colonnes funéraires les quelques os calcinés qu'on avait retirés du bûcher et que la veuve avait dû porter journellement pendant des années. Les Chouchouapes et les Chilcotins enterraient leurs morts, ainsi que les Stalos, tribu séliche du Bas-Fraser qui, de plus, les déterraient après un certain temps pour en laver et orner les ossements. Les Sékanais, tribu déné, désertaient simplement les moribonds, après avoir renversé sur leurs corps à l'agonie l'espèce de toit en branchages qui leur servait d'abri. Dans d'autres cas, le cadavre était garrotté et déposé sur un échafaudage dans la forêt. Les Séliches de la côte suivaient à peu près cette dernière coutume. Chez eux les restes du défunt, enfermés dans une boîte en éclats de cèdre, étaient placés sur quatre pieux à environ deux mètres du sol. Le cercueil d'un chef était orné de ses armes. Les Kwakwiouls, ou bien perchaient leurs morts dans les hautes branches d'un arbre, ou bien les enterraient et élevaient près de la tombe une colonne mémoriale, sculptée jusqu'au sommet d'animaux héraldiques en postures grotesques. Les chefs étaient souvent enterrés dans un canot.

La femme, chez tous ces peuples, était la bête de somme de la famille. A la mort de son mari, elle et les parents de ce dernier faisaient pendant très longtemps retentir les alentours de leurs cris déchirants, et elle devenait l'esclave de la famille du défunt, qui s'appliquait à lui rendre la vie aussi pénible que possible, sans qu'elle eût jamais le droit de se plaindre.

Les principales difficultés auxquelles les premiers missionnaires se sont heurtés, viennent de l'attachement de la plupart des tribus pour leurs anciennes coutumes, du peu de souci de certaines races de la côte pour la vie future, telle que la nouvelle religion la leur faisait entrevoir, et du peu de respect qu'elles professent pour la chasteté.

La Colombie britannique n'a pas une longue histoire. Sous la domination des traiteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson jusqu'en 1858, elle fut à cette époque constituée en deux colonies, dont l'une était l'île Vancouver avec Victoria pour capitale, tandis que le territoire de notre Mission actuelle avait son gouvernement séparé dont le siège était à New-Westminster, sur le Bas-Fraser. La population blanche de cette dernière colonie ne comptait alors que quelques centaines de représentants. Au commencement de 1871, les deux colonies devinrent une province autonome de la « Puissance du Canada », sous la haute souveraineté de l'Angleterre.

HISTORIQUE DE LA MISSION

Le Vicariat de la Colombie Britannique doit son origine aux Missions de l'Orégon, fondées par les Oblats de Marie Immaculée dès l'année 1847. Dans cet immense district de l'Ouest des Etats-Unis, ils se dépensèrent à l'instruction religieuse des colons catholiques qui y affluaient de toutes parts, notamment du Canada, et à l'évangélisation des tribus indiennes disséminées dans la Prairie ou parquées dans des Réserves par le gouvernement fédéral. Au prix des plus grandes

fatigues, des œuvres furent créées et des écoles établies pour les sauvages.

Bientôt les missionnaires étendirent leur zèle à l'île de Vancouver et à la Colombie Britannique proprement dite.

Au cours de l'année 1859, le R. P. d'Herbomez, Vicaire des Missions de l'Orégon, écrivait à Mgr de Mazenod : « Je crois vous avoir parlé dans d'autres lettres de l'importance, de la nécessité et des avantages des Missions que nous pourrions établir dans la Colombie britannique. Le temps presse ; les Anglais y possèdent déjà un évêché ; les ministres se répandent de tous côtés. Les nouvelles des mines d'or sont de plus en plus encourageantes ; les mineurs sont déjà sur les lieux par milliers.... Mgr Demers n'a que deux prêtres qui ont de quoi s'occuper à Victoria et sur l'île Vancouver. »

CHAMAN (OU JONGLEUR) PORTEUR

Après le P. de Smet, qui avait fait une courte apparition chez les sauvages Koutenays, M. Demers, un prêtre canadien, le futur premier évêque de Victoria, avait visité le Bas-Fraser et Kamloops, s'était bâti un pied-à-terre sur les bords du lac William, par 52°10′ de latitude. De là il avait poussé jusqu'au lac Stuart, instruisant et baptisant des sauvages qui tiennent encore sa mémoire en bénédiction. Cinq ans après, le P. Nobilé, de la Compagnie de Jésus, avait refait son itinéraire et pénétré jusqu'au lac Babine, dont l'extrémité septentrionale est par le 55°20′ de latitude. Tous les deux ont laissé un souvenir ineffaçable.

Cependant des visites aussi passagères n'avaient pu transformer ces tribus. Les anciennes habitudes avaient repris le dessus ; une nouvelle génération s'était élevée à côté de celle qui avait connu la

« robe noire » qui, par suite de l'arrivée des aventuriers blancs chercheurs d'or, apportant avec eux l'immoralité et l'intempérance, était devenue pire que ses devancières. Comme l'écrivait le R. P. Fouquet, le 8 juin 1863, « une immoralité, qui aurait fait rougir Sodome et Gomorrhe, avait répandu parmi eux la plus affreuse corruption. On ne rencontrait partout que des sauvages ivres. On les voyait par bandes, même au milieu des Blancs, se battre et se tuer en hurlant comme des bêtes féroces. Dans leurs camps, c'était encore plus horrible, et l'on a vu des pères ivres poignarder leurs enfants inoffensifs. »

MGR D'HERBOMEZ, ÉVÊQUE DE NEW-WESTMINSTER

Mgr Demers s'émut de cet état de choses et demanda aux Oblats de l'Orégon et de l'île Vancouver de fonder au plus tôt une Mission sur le Fraser, à environ 110 kilomètres de son embouchure, à un endroit appelé Fort-Hope, l'entrepôt des mineurs et autres aventuriers qui se déversaient dans l'intérieur du pays. L'endroit parut avoir peu d'avenir et on lui préféra la vallée du lac Okanagan. En 1859, le P. Pandosy fut envoyé au Fort-Hope, avec mission de pousser jusqu'au lac, où le P. Richard devait le rejoindre. Ce n'est qu'après l'arrivée de ce Père, qu'ils purent louer des chevaux, à un prix exorbitant, et arriver au terme de leur voyage.

Le nombre des missionnaires de l'Orégon se trouvait ainsi diminué. De plus, comme ils ne pouvaient, pour diverses raisons, y obtenir les résultats sur lesquels ils comptaient, ils furent rappelés

dans l'île Vancouver, le 22 juillet 1860, à l'exception de ceux qui y dirigeaient la célèbre école industrielle de Tulalip, où ils restèrent jusqu'en 1878. Avec leur concours on fonda une seconde Mission à New-Westminster (septembre, 1860), confiée au P. Fouquet, tandis que le Vicaire résidait à Esquimalt, non loin de Victoria, capitale de l'île Vancouver.

De ces trois centres, les missionnaires rayonnaient sur un territoire des plus étendus. Du sud de l'île Vancouver, ils allaient chez les Youkoultas du *Mainland* et chez les Haïdas des îles Charlotte. Assez bien reçus d'abord, ils perdirent toute autorité dès qu'ils se furent attaqués au vice et à l'inconduite.

Ils furent plus heureux ailleurs. En mai 1861, le P. Grandidier visitait les 300 sauvages du Bas-Fraser, distribuait des centaines de billets de tempérance, baptisait les enfants et préparait les adultes. De son côté le P. Fouquet, dès le 19 décembre 1861, pouvait écrire : « On a visité plus de 12000 Indiens sans compter les Blancs. Sur 2000 sauvages, 1800 ont accepté la tempérance et plus de 1600 l'ont gardée, dans une seule Mission. »

Partout ce fut comme un souffle bienfaisant qui passait sur ces peuplades dégradées. Aussi les Blancs ne pouvaient-ils se lasser d'admirer le changement opéré par cette poignée de prêtres français. *All the squaws are leaving the whites*, toutes les sauvagesses quittent les Blancs, s'écriait-on de toutes parts, tandis qu'un journal protestant de Victoria publiait les paroles suivantes de son correspondant : « Je réside au milieu d'environ 2000 Indiens qui, il y a 18 mois, étaient adonnés à la boisson, source de meurtres dont la relation ferait horreur. Aujourd'hui on peut les regarder comme un peuple réformé! La boisson est interdite parmi eux et les chefs punissent tous ceux qui s'enivrent. La conséquence est que les autres crimes sont très rares. A qui, je le demande, est dû ce changement? Au zèle et aux efforts persévérants d'un pauvre prêtre catholique qui ne reçoit aucun salaire et que les Indiens nourrissent

autant que leurs moyens le leur permettent. Pendant 18 mois, ce seul prêtre a baptisé 250 enfants et 50 adultes, qui savent répéter leur catéchisme dans leur propre langue. Au moyen de leur argent et de leur travail, ils se sont construit une belle église capable de contenir mille personnes et, chaque dimanche, elle est remplie outre mesure. J'en ai vu par centaines se tenir exposés à la pluie pour saisir le son des paroles qui sortaient de la bouche du prêtre. »

Plus tard, le même journal constatait que les sauvages avançaient de progrès en progrès. « Ils ont renoncé aux boissons enivrantes, disait-il, ils refusent de travailler le dimanche, et veulent prendre à cœur la civilisation. » Et le gouverneur de la Colonie, sir J. Douglas, allait visiter le P. Grandidier et proclamait que jamais les Indiens n'avaient été aussi sobres ni aussi industrieux.

Se dirigeant du Sud au Nord, le P. Grandidier s'achemina vers le territoire chouchouape, se mit en rapport avec les représentants méridionaux de la race déné, baptisant les enfants et catéchisant les adultes qu'il rencontrait sur sa route, et il s'occupa, au Caribou, des mineurs, du reste sans autre résultat que d'y dépenser tout son argent, devant payer 12 francs pour le repas le plus élémentaire.

Sur ces entrefaites, Rome détacha le *Mainland* du diocèse de Victoria pour en constituer un Vicariat apostolique distinct, dont le R. P. d'Herbomez fut le premier titulaire (1863). Le nouveau prélat se fixa à New-Westminster. Trois nouveaux missionnaires étaient déjà venus lui apporter le secours de leur zèle, les RR. PP. Baudre, Le Jacq et Gendre. Le premier resta à Victoria ; le second s'établit au nord de la Côte et le troisième fut envoyé à la Mission de Sainte-Marie, nouvellement fondée (1861) sur les bords du Fraser, à 35 milles en amont de New-Westminster.

Comme partout, les débuts de ce poste furent modestes. La solitude du nouvel arrivé était complète. « Je formais une communauté parfaite allant toujours en ordre, écrivait-il en date du 16 février 1863. Quand je faisais ma cuisine, quand je pétrissais mon pain, quand je

le faisais cuire sur une plaque de fer-blanc dans mon petit poêle, toute la communauté se trouvait présente au spectacle. Le point de la règle que j'observais le mieux, après la charité fraternelle, c'était le silence. »

Un de ses premiers soins à son arrivée à Sainte-Marie, fut d'organiser une école dans laquelle, outre les connaissances élémentaires, il enseignait aux enfants indiens, la culture, la cuisine et les autres métiers utiles.

En 1864, le gouverneur de la colonie, voulant donner à la fête de la Reine un éclat inconnu jusqu'alors, demanda au P. Gendre de réunir à New-Westminster autant de sauvages que possible. Le 25 mai, une flottille de 600 à 700 canots, maniés par 3500 sauvages, abordait, bannières flottant au vent, près de la capitale coloniale. Le lendemain, fête de la reine Victoria, les chefs avec leurs sujets étaient présentés, au nombre de 57, au gouverneur entouré de son état-major, par le P. Fouquet qui venait précisément d'arriver d'un long voyage chez les naturels de l'île Charlotte. « Il fallait voir nos chers sauvages, écrit le P. Gendre, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte, contempler ce grand chef anglais aux habits et aux épaulettes d'or, tandis qu'à sa droite marchait, plus humble qu'une violette, le modeste P. Fouquet. »

ÉGLISE

LA RÉSIDENCE DU MISSIONNAIRE AU LAC STUART

Ce concours indien à l'occasion de la fête de la Reine se renouvela plusieurs années consécutives. Pendant ce temps, les PP. Durieu et Richard reproduisaient aux alentours du lac Okanagan les merveilles que chacun admirait sur les bords du Fraser.

Mais les soins des missionnaires ne se bornaient point aux

indigènes. Une jeune population blanche, épave des flots d'immigration qui s'étaient d'abord portées aux mines d'or, s'implantait insensiblement sur différents points de la colonie. Des écoles devenaient nécessaires pour assurer son avenir. Victoria avait déjà son collège que dirigeait le P. Baudre, assisté du P. Mac Guckin, jeune recrue récemment ordonnée sur les lieux. Les Sœurs de Sainte-Anne, congrégation canadienne dont la maison mère est à Lachine, près Montréal, fondèrent en 1865 un pensionnat qui a admirablement

VILLAGE SICHAL

réussi. Un peu plus tard, le 1er septembre 1866, les Oblats ouvraient à New-Westminster la première école pour les garçons, qui devait bientôt se transformer en l'institution connue aujourd'hui sous le nom de Collège Saint-Louis, où une soixantaine d'élèves reçoivent une instruction des plus soignées.

Il devenait évident qu'on ne pouvait, avec le nombre restreint de sujets mis à la disposition du Vicaire apostolique, évangéliser une contrée qui, comme superficie, est presque le double de la France. Les Pères qui étaient restés dans l'île Vancouver, furent donc retirés de ce diocèse pour aller aider leurs frères sur le continent. La Mission de la Colombie britannique sortait de la période de fondation.

En 1867, on fonde une nouvelle Mission à William's Lake, chez

les Chouchouapes du Nord et à proximité du territoire chilcotin. C'est le R. P. Mac Guckin qui, tout en continuant ses soins aux mineurs du Caribou, aura à diriger ce nouvel établissement. L'année suivante, Mgr d'Herbomez pénètre jusque chez les Babines, après avoir passé par le lac Stuart, et prélude ainsi à la fondation future de l'importante Mission du lac Stuart qui dessert actuellement les tribus porteur, babine et sékanaise, avec quelques bandes de Nahanais, et qui fut définitivement établie en 1873.

L'événement de 1875 fut la nomination (22 juin) du P. Durieu comme évêque titulaire de Marcopolis et coadjuteur, avec future succession, de Mgr d'Herbomez.

Dès lors les anciens postes redoublent d'activité et l'on en fonde de nouveaux, par exemple, en 1876, Saint-Eugène de Koutenay dans le voisinage des Montagnes Rocheuses et non loin de la frontière américaine. La même année, les Sœurs de Sainte-Anne ouvrent à William's Lake une école qui, après diverses péripéties, devait être léguée (juin 1896) aux Sœurs de l'Instruction de l'Enfant Jésus du Puy. Deux ans après s'établit la Mission Saint-Louis, à Kamloops, chez les Chouchouapes du Sud.

Pour faire face à ces fondations, les PP. Eugène Chirouze et Jean-Marie Le Jeune arrivèrent en 1879, suivis dix mois après par les Frères scolastiques Cocola, Chiappini et Morice, qu'avaient dispersés les décrets de 1880.

Désormais, il ne nous resterait plus à enregistrer qu'une série de tournées apostoliques, au cours desquelles les revers viennent parfois succéder aux victoires, et des fêtes religieuses destinées à entretenir la ferveur chez nos néophytes. Décrivons l'une de ces fêtes.

Vers la fin de juin 1888, 76 canots, montés par plus de 700 sauvages du Bas-Fraser, voguaient légèrement, ornés de lanternes vénitiennes aux multiples couleurs, sur la baie dans laquelle se mire le blanc village des Skwamish. D'autres tribus du littoral les y avaient

précédés. La voix du canon, la musique des fanfares, les chants de bienvenue s'unissaient pour les recevoir. Tous suivirent ensuite les exercices d'une retraite prêchée en cinq langues, et en cinq locaux différents, par autant de missionnaires. Pour les exercices communs, on se réunissait dans une tente de cent pieds de long, ornée à l'instar d'une église. Procession du Saint-Sacrement avec de longues files d'enfants de chœur, des centaines de bannières et d'oriflammes portées par autant de dignitaires, des escouades d'enfants en uniforme variant selon leur village d'origine, orphéonistes en grand costume et artilleurs à la mine sévère, reposoirs splendides, communion générale caractérisée par une piété angélique, il nous faut tout passer sous silence.

« C'était à l'occasion du *Corpus Christi*, écrivait à ce propos le *News Advertiser*. Les rues du village étaient bordées de guirlandes de cèdre odoriférant, auxquelles se balançaient nombre de lanternes vénitiennes. On avait érigé sur la grève un reposoir, en forme de dôme à plusieurs étages, surmonté de la statue du Sacré-Cœur et illuminé d'une multitude de verres coloriés. La cérémonie commença par un service solennel et la bénédiction donnée à la chute du jour par Mgr Durieu. Les multiples rangées de fidèles à genoux, l'autel resplendissant d'une infinité de lumières dans la pénombre du crépuscule, les riches ornements du pontife et de ses assistants, tout se combinait pour former un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt ou d'un Murillo.

« La cérémonie une fois terminée, les sauvages se portèrent vers leurs canots décorés de lanternes de couleur, la procession se forma. Au lieu de se mouvoir à la rame, les canots étaient remorqués deux à deux par le steamer *Etta White*; il y en avait 154 dans la procession, et l'effet des lumières réfléchies par les eaux était vraiment féerique. Deux fanfares indiennes avaient pris place dans le défilé et jouaient les bons vieux airs de l'Église catholique. Quand les fanfares cessaient, les sauvages chantaient des strophes sur ces mêmes

airs, et c'était merveille que ce dialogue dans le silence de la nuit. Après un parcours de deux milles, la procession se replia sur le village où elle fut saluée par le canon, comme elle l'avait été à son départ. »

Que ne pouvons-nous reproduire ici d'autres articles de journaux, des chapitres de livres même que des étrangers ont maintes fois consacrés à la représentation par nos sauvages des stations du Chemin de la Croix! Nous voudrions décrire en détail ces groupes vivants, mais immobiles comme des statues, représentant, chacun avec les costumes appropriés, les principales scènes de la Passion, et surtout ce tableau final du Christ dominant le groupe formé par sa sainte Mère avec Madeleine, saint Jean et les bourreaux, pendant qu'un missionnaire explique en termes émus les derniers moments du Rédempteur à la foule attendrie. Un frisson parcourt alors l'assemblée des fidèles à genoux que l'on excite à la contrition. Des sanglots éclatent : chacun se promet d'amender sa conduite ou de progresser dans la vertu.

ÉGLISE DES INDIENS SICHALS

Nous ne signalerons que pour mémoire les principaux événements de ces derniers temps : la mort de Mgr d'Herbomez, le 3 juin 1890; celle de Mgr Durieu, le 1er juin 1899, et la nomination de son coadjuteur et successeur, Mgr Dontenville, O. M. I., le 19 avril 1897. Du vivant de Mgr Durieu, New-Westminster avait été érigé en siège épiscopal, le 2 septembre 1890. En 1896, on avait ouvert un petit séminaire à New-Westminster, et fondé une Mission

UNE REPRÉSENTATION DE LA PASSION DANS LA COLOMBIE BRITANNIQUE

à Vancouver, ville toute récente et déjà florissante avec ses 30 000 habitants.

Quelques prêtres séculiers sont venus, dans ces dernières années, apporter aux Oblats le concours de leur bonne volonté. Ils desservent les Catholiques des petites villes que la ligne transatlantique du Pacifique-Canadien a fait surgir dans les principaux centres miniers de la province.

CONDITION ACTUELLE

Qui n'a eu, dans sa jeunesse, comme la vision lointaine de ces peuplades aux mœurs douces et pures, qui passent leur temps à errer à l'ombre des grands arbres de l'Amérique, ou promènent leur vie oiseuse le long de ses vertes savanes? Hélas! cette simplicité naturelle, ces vertus arcadiennes, chantées par les poètes et prônées par les romanciers, comme l'apanage inévitable de toute race primitive, ne sont que des chimères auxquelles seule la distance prête quelque vraisemblance. Le « noble Indien » des romanciers ne se trouve nulle part en Amérique. Au lieu de ces aimables qualités règnent en réalité « des passions insatiables et des haines cruelles qui forment le principal ressort de toute leur conduite » (Foster). Comme le disait Cotton Mather, il y a près de 200 ans, le sauvage « est la plus pitoyable ruine du genre humain qu'on puisse trouver sur la surface du globe ».

« Ma ferme conviction, écrit le général G. A. Custar, ma conviction basée sur une analyse intime du caractère et de l'instinct naturel de l'Indien, et corroborée par l'opinion presque unanime de tous ceux qui ont étudié le problème de cette race, non pas à distance, mais par un contact immédiat avec elle, est qu'on ne pourra jamais élever l'Indien à un niveau qui lui permette d'adopter un genre de vie différent de celui auquel il est habitué. Nulle leçon, aucun argument, ni raisonnement, prière ou flatterie, n'obtiendront ce résultat, à moins que ces efforts ne soient précédés, ou très prochainement

suivis, de l'exercice d'une force supérieure. En d'autres termes, l'Indien ne peut reconnaître d'autre influence décisive que celle d'un pouvoir sévère et arbitrairement exercé. »

Or, parmi ces hommes dégénérés et inconvertissables, quel a été le résultat de quarante années de missions? A l'arrivée des premiers Oblats, l'immoralité et l'intempérance conduisaient ces malheureux à l'anéantissement. Aujourd'hui la très grande majorité des hommes appartiennent à la société de tempérance et en observent les prescriptions, tandis que leurs mœurs soutiendraient facilement la comparaison avec celles de n'importe quelle nation civilisée.

« Rien pour rien », était jadis un axiome absolu. Aujourd'hui le même Indien conduit pour rien le missionnaire et ses bagages, le nourrit et l'entretient, bâtit ses églises, qui sont très belles, et ses écoles, tout comme dans les États les plus riches.

Il y a quarante ans, au lieu de la prière et du travail qui leur permet maintenant de vivre décemment, sinon confortablement, on n'entendait dans leurs forêts que les chants burlesques du jongleur-médecin qui, sous prétexte de guérir un patient, en aggravait l'état, quand il ne déterminait point sa mort. Ce n'étaient partout que haines fidèlement entretenues, rixes sanglantes et jeux de hasard qui appauvrissaient au lieu d'enrichir et passionnaient au point d'enlever le goût du travail le plus urgent.

Sous le rapport purement matériel, la condition de nos indigènes n'a pas subi une transformation moins remarquable. Là où jadis la couverture traditionnelle faisait tous les frais du costume, nous avons aujourd'hui des tribus entières vêtues à l'européenne, et leurs maisons, en planches ou en troncs d'arbres équarris, qui contiennent parfois plusieurs appartements, ont remplacé les misérables taudis ouverts à tous les vents qui n'abritaient qu'à demi les ancêtres abrutis.

L'Indien a des aptitudes très prononcées pour la musique, et nulle musique n'a pour lui autant d'attrait que celle des instruments

de cuivre. Il l'apprend comme instinctivement, et la mesure est innée en lui. Les missionnaires ont profité de cette heureuse disposition pour lui procurer une honnête récréation. Sans compter trois écoles industrielles, neuf villages indiens de notre diocèse possèdent aujourd'hui leur fanfare. Nos orphéonistes jouent à la perfection des morceaux parfois très difficiles, et il n'est guère de fête civile dans la province sans qu'on réclame leur concours.

Les jours de fête, hommes et femmes exécutent très bien la messe royale de Dumont, ou bien la messe des morts avec *Libera* et *Dies iræ* en latin et sans livre!

Si l'état actuel de plusieurs tribus de la Colombie britannique fait l'admiration des touristes, nous le devons surtout, après Dieu, à la sagesse, à la perspicacité et à l'intelligence de Mgr Durieu. C'est grâce à son système, qui consiste surtout à demander plus pour obtenir moins, et à l'organisation vraiment admirable qu'il avait imposée à chaque village, que nous avons aujourd'hui, non pas des païens baptisés, selon son expression pittoresque, mais des gens foncièrement chrétiens.

A la tête de chaque village est un chef, dont le rôle est d'assurer l'ordre extérieur. En l'absence du prêtre, il réprimande et au besoin punit les coupables. Il dirige et encourage au bien, corrige les abus et décide les cas douteux. Chaque dimanche, il rappelle à ses gens les instructions du prêtre au cours d'un *speech* plus ou moins long, qu'il fait à la porte de l'église, après la prière du matin. Pendant la mission, il rend à ses subordonnés un service identique en répétant, après la messe, le sermon du prêtre, en le paraphrasant et en l'expliquant. Un jeune homme a-t-il eu le malheur de transgresser les lois de la société de tempérance? Il doit s'en accuser humblement à genoux devant le chef et en présence de tous ses compatriotes réunis. Il reçoit alors une réprimande et des conseils, promet d'éviter les occasions et paie l'amende imposée par les règlements. Une femme a-t-elle causé le moindre scandale? Elle doit en faire sa

coulpe dans une circonstance analogue, et tous les assistants sont invités à lui rappeler les transgressions qu'elle aurait pu oublier. Elle doit recevoir en silence leurs admonitions, les remercier ensuite de leur charité et promettre amendement pour l'avenir.

Le chef ne pourrait évidemment arriver de lui-même à contrôler ainsi ses subordonnés. Il a ses yeux, qui lui révèlent ce qui se passe de tous côtés : ce sont les *watchmen* ou surveillants, qui doivent lui rapporter tous les actes irréguliers dont ils auraient pu être témoins. Il a ses bras et ses jambes : ce sont les soi-disant soldats qui s'en vont, sur son ordre, chercher les délinquants et veillent à ce qu'ils accomplissent la pénitence qui leur a été imposée. Le chef est-il absent ? C'est le capitaine ou sous-chef qui le remplace et, à défaut de celui-ci, le plus ancien des surveillants, en sorte que l'autorité est toujours représentée et que les éléments plus réfractaires, qui se trouvent partout, ont toujours conscience d'être surveillés.

Un officier, qui est devenu un vrai personnage dans ces derniers temps, est le zélateur de l'Eucharistie. On peut dire qu'il a charge de remplacer le prêtre vis-à-vis des communiants et de ceux et celles qui se préparent à la Première Communion. En l'absence de celui-ci, il convoque les assemblées à la maison d'école, fait le catéchisme à la réunion et à domicile, réprime les abus, excite à la ferveur et généralement jouit, relativement aux communiants qui, dans certains villages, forment la presque totalité des habitants, de prérogatives qui n'appartenaient autrefois qu'aux chefs.

L'eucharistie, la communion, voilà le but auquel tous doivent tendre, et Dieu sait si cette faveur est appréciée de nos sauvages ! Avant de pouvoir y aspirer, hommes et femmes doivent mener une vie irréprochable, ou du moins exempte de fautes publiques. Puis leur nom est inscrit au nombre des aspirants et dès lors, matin et soir, ils doivent, au second coup de la cloche, se rendre à l'église, avant tout le monde, pour y réciter certaines prières et y chanter des cantiques qui témoignent de leur grand désir de la communion.

Cette préparation lointaine, pendant laquelle la lettre du catéchisme doit en outre être apprise dans son entier, dure au moins une année, parfois jusqu'à cinq ou six ans.

Pour alimenter et soutenir cette dévotion, la garde d'honneur du Sacré Cœur est établie chez la plupart de nos tribus, et chaque membre se fait une gloire d'être fidèle à son heure de garde. Il en est de même du Rosaire perpétuel.

Enfin, à des époques déterminées, toute la tribu fait trêve à ses occupations et se réunit au village central pour se retremper dans une retraite commune. Le village tout entier se transforme alors en une véritable communauté religieuse, où la prière, la messe, les chants, les sermons, les catéchismes, les répétitions d'instruction ou de chant, le règlement des affaires privées, se succèdent, terminés par la confession de tous et la communion de ceux qui ont été admis à cette faveur.

En temps ordinaire, la cloche sonne le couvre-feu vers neuf heures. Dès lors toutes les portes doivent se fermer à clef, et aucune femme ne peut sortir sans s'exposer à être conduite au chef.

Deux missionnaires, chacun dans la sphère qui lui est propre, ont puissamment contribué à faciliter l'instruction des sauvages et, par là-même, à abréger les longues heures autrefois consacrées à l'étude du catéchisme et des chants. Il y a à peu près huit ans que le R. P. Lejeune eut l'heureuse idée d'appliquer à l'écriture du jargon chinouk la sténographie des frères Duployé et de l'enseigner aux sauvages de race séliche. Ce mode d'écriture se propagea parmi nombre de tribus, avec d'autant plus de rapidité que, les mots qui composent cet ineffable jargon étant très peu nombreux, leur fréquente répétition n'en rendait que plus facile la manière de les transcrire et de les lire. Le P. Lejeune se fit alors éditeur et rédacteur de journal ; un grand nombre de livres populaires : histoire sainte, catéchisme, prières, chants sacrés, etc., furent par ses soins imprimés en caractères sténographiques et distribués parmi les sauvages

du sud du diocèse, tandis qu'une revue chinouk, le *Kamloops Wawa* (la Parole de Kamloops), publiée à Kamloops, entretenait l'intérêt des sauvages pour cette nouvelle science, en même temps qu'elle augmentait considérablement la somme de leurs connaissances, rendant ainsi d'inappréciables services et au missionnaire et à ses fidèles.

Au nord du diocèse, le R. P. Morice avait devancé le P. Lejeune dans une voie semblable, en inventant en 1885 une série de caractères syllabiques qui rendent à la perfection, au lieu du jargon chinouk, peu connu dans son district, n'importe quelle langue de souche déné. Dans la logique qui présida à la composition de ces signes et dans leur groupement méthodique, consiste surtout leur extrême facilité. La similarité de position pour n'importe quel caractère en connexion avec la même voyelle en rend l'identité reconnaissable à première vue, et l'acquisition de la lecture est d'autant plus facile avec ce système que, chacun des principaux signes étant une syllabe entière, vous lisez couramment du moment que vous connaissez l'alphabet.

Une revue imprimée avec ces caractères intéressa quelque temps les sauvages du Nord ; mais, au bout de deux ans, elle dut être supprimée à cause des courses incessantes de son rédacteur et imprimeur. Des livres de prières, de petites brochures contenant le catéchisme et nombre de cantiques en langue porteur, un résumé complet de la vie de Notre Seigneur purent être imprimés à grands frais, et démontrent aujourd'hui l'utilité de cette invention.

Mgr d'Herbomez, le premier Vicaire apostolique de la Colombie Britannique, naquit en 1822, à Brillon, diocèse de Cambrai. Il fit ses études au séminaire diocésain jusqu'en 1847, époque où il entra dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Ordonné prêtre en 1849, il fut aussitôt envoyé en Orégon, où, neuf ans après, il succédait au R. P. Ricard dans la charge de Vicaire des Missions.

L'administration de Mgr d'Herbomez était empreinte d'un caractère de bonté qu'il faudrait qualifier d'excessive, s'il n'était plus exact

de l'appeler paternelle : toujours on sentait vibrer dans ses paroles ou dans ses écrits l'émotion révélatrice du cœur, et, même lorsqu'il était sévère, il l'était avec bonté et reprenait avec tendresse.

Modeste, il le fut avec excès, et on le vit, déjà avancé en âge, pleurer comme un enfant à la pensée qu'on avait de lui une opinion trop avantageuse.

Homme foncièrement apostolique, il réussit, en dépit d'un état

FILLES CHOUCHOUAPES DE L'ÉCOLE INDUSTRIELLE

de santé des plus précaires, à diriger sans faiblesse les luttes des ouvriers apostoliques mis à sa disposition.

Son successeur, Paul Durieu, naquit le 4 décembre 1830, à Saint-Pal-de-Mons, diocèse du Puy. Il fit ses études à Monistrol-sur-Loire, puis entra au noviciat des Oblats de Marie Immaculée, à Notre-Dame de l'Osier au diocèse de Grenoble, et compléta ses études théologiques à Marseille où il fut ordonné prêtre par Mgr de Mazenod, le 11 mars 1854. Le 27 août de la même année, il s'embarquait, avec le R. P. Richard, pour ce qu'on appelait alors les

Missions de l'Orégon. Après un voyage de plus de trois mois, il arriva à Olympia, bourgade américaine du territoire de Washington, qui se donnait déjà des airs de ville et était alors le siège du Vicaire des Missions des Pères Oblats.

Son apprentissage de la vie de missionnaire fut des plus rudes. A peine arrivé de France depuis une semaine, le P. d'Herbomez l'envoya chez les Yakamas. Au bout de dix-huit mois, éclata la guerre avec les Américains. Sa position devenait extrêmement difficile : soupçonné de partialité pour les Blancs par les Yakamas auxquels son ministère le forçait à prêcher la paix, il était accusé par les premiers d'être la cause principale du conflit. Sur l'ordre de ses supérieurs, il se réfugia chez les Pères Jésuites à Colville. Il y resta un an, puis il alla fonder une Mission chez les Inshomisch.

L'année 1861 le vit pour la première fois dans la Colombie Britannique proprement dite, et c'est à Okanagan qu'il planta d'abord sa tente. En 1864, nous le trouvons au fort Rupert, sur l'île Charlotte, où pendant deux ans il essaya vainement d'instruire les Kwakwiouls. Enfin l'année 1886 l'amène à New-Westminster, sur le Bas-Fraser, qui, pendant plus de trente ans, devait, avec le littoral sud de la province, être le théâtre spécial de ses combats et de ses triomphes.

Il fut ensuite élevé à l'épiscopat.

Parmi les collaborateurs des deux premiers évêques de la Colombie Britannique, nous ne pouvons oublier le P. Le Jacq, né en 1837, au diocèse de Quimper. Envoyé successivement chez les Kwakwiouls du fort Rupert en compagnie du P. Durieu, puis chez les Chouchouapes de l'intérieur, c'est à lui que fut réservé l'honneur de fonder la belle Mission du lac Stuart. Sept ans durant, il s'y dépensa sans réserve, jetant par tout le district les fondements de cette vie chrétienne que le P. Morice devait ensuite essayer pendant quinze ans d'entretenir, sinon d'accroître. Malheureusement son zèle lui fit négliger sa santé, et c'est sans nul doute au cours de ses nom-

breux voyages dans cette pénible Mission qu'il contracta les germes de la maladie qui devait l'emporter le 23 janvier 1899.

Deux ans auparavant, un missionnaire tout aussi dévoué, mais de tempérament différent, le P. Chirouse aîné, avait été ravi à l'affection de ses frères et de son neveu, qui aujourd'hui continue dignement son œuvre. Le P. Chirouse était déjà un vétéran quand il quitta les Missions de l'Orégon, où il avait passé de longues années comme missionnaire et comme agent du gouvernement américain près des sauvages, pour venir rejoindre ses frères, les Oblats, dans la Colombie Britannique. Il appartenait au premier groupe apostolique qui s'était expatrié pour venir fonder les Missions de l'Orégon.

Donnons aussi en terminant un regret à ce bon P. Gendre que nous avons entrevu dans son ermitage de Sainte-Marie. Venu jeune dans les Missions du Pacifique, il donnait les plus belles espérances. Il était adoré de ses enfants et des sauvages qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer son dévouement et son invariable bonne humeur, quand une maladie qui ne pardonne pas vint le terrasser sur le champ de bataille. Il quitta nos Missions pour un monde meilleur, le 29 janvier 1873.

Actuellement la Mission compte, outre la population catholique blanche : 12000 Catholiques indiens, 1 évêque, 30 prêtres Oblats, 5 prêtres séculiers, 1 Frère scolastique, 14 Frères convers, 1 séminaire, 1 collège, 3 écoles-pensionnats, 5 écoles industrielles, 3 hôpitaux, 1 orphelinat, 1 maison de refuge (Madeleines), 1 maison de prévention pour les jeunes filles exposées au mal.

Elle compte 4 congrégations de femmes :

1° Les Sœurs de Sainte-Anne, fondées en 1850 par Mgr Bourget, à Lachine, près de Montréal, et qui ont un pensionnat à New-Westminster (1865) et un autre à Kamloops (1880), avec des écoles à Sainte-Marie de Matequi (1868), à Vancouver (1888) et une école industrielle à Kamloops (1890).

2° Les Sœurs de Charité de la Providence, fondées le 25 mars 1843 par Mgr Bourget, à Montréal, et qui ont des hôpitaux à New-Westminster (1886), à Vancouver (1894) et à Koutenay (1898), une école industrielle à Koutenay (1890) et un orphelinat à New-Westminster (1900).

3° Les Sœurs de Notre-Dame de Charité du Refuge, fondées à Caen (France), en 1651, par le Vén. P. Eudes, qui ont un monastère, avec Madeleines et préservées, à New-Westminster (1890).

4° Les Sœurs de l'Instruction de l'Enfant Jésus, fondées en 1667 par Anne-Marie Martel, au Puy (France), qui ont une école industrielle à William's Lake (1896) et une autre à Squamish (1899).

Ouvrages à consulter. — R. P. Morice, O. M. I. *Au pays de l'Ours noir*, Paris. — Les Dénés Occidentaux : leurs mœurs et coutumes. *Proc. Can. Institute*, 1890. — Les langues dénées considérées en elles-mêmes et incidemment dans leurs relations avec les idiomes non-américains. *Trans. Can. Inst.*, 1891. — Les racines dénées (avec vocabulaire). *Trans. Can. Inst.*, 1892. — Les sociologie et mythologie des Porteurs sont-elles indigènes ou exotiques? *Trans. Roy. Soc. Canada*, 1892. — La race dénée, *Compte rendu du Congrès international des américanistes*. 1894. — Notes archéologiques, industrielles et sociologiques sur les Dénés occidentaux, avec une esquisse ethnographique. *Trans, Can. Inst.* 1894. — Trois Mythes Porteurs, avec notes et commentaires. *Trans. Can. Inst.* 1895. — La linguistique considérée comme critérium de certitude ethnologique. *Missions des O. M. I.* Paris, 1897. — La chirurgie dénée. *Trans. Can. Inst.* 1900. — Une simple question d'ethnographie provinciale. *Mining Record*. 1900. — Mission des Oblats de Marie Immaculée, Paris. — J.-W. Foster, *Prehistoric Races of the United States of America*.

CHEFS APACHES

CHAPITRE V

LES ÉTATS-UNIS

Lorsqu'en 1791 Mgr Jean Carroll, premier évêque de Baltimore, tint son premier synode, son diocèse s'étendait sur la surface entière des 13 nouveaux États unis d'Amérique. Tous les prêtres — on en comptait 22 — assistèrent à ce synode. Les Catholiques étaient au nombre de 24 500, dont 16 000 au Maryland, 7000 en Pensylvanie, 1 500 pour le reste des États. Il n'y avait, à l'exception d'un couvent de femmes, celui des Thérésiennes, aucune communauté religieuse ou ecclésiastique, aucun séminaire, aucun collège, aucune école. Les églises étaient de pauvres cabanes de bois, quand les offices ne se célébraient pas dans des maisons particulières.

Les Protestants, divisés en plusieurs sectes, possédaient presque tout le pays, et, selon l'expression de Mgr Gabriels, évêque d'Ogdensburg, dans un article publié le 10 octobre 1901 par le *Correspondant*, ils excluaient les Catholiques, au commencement du

XIXe siècle, de la tolérance dogmatique commune, ils les exilaient de leur cité de confusion, comme idolâtres et comme sujets damnés de l'Antéchrist qui siège à Rome.

Quel chemin parcouru dans l'espace de cent ans!

A la fin du XIXe siècle, il y avait, aux États-Unis, 14 Provinces ecclésiastiques, celles de Baltimore, Boston, Chicago, Cincinnati, Dubuque, Milwaukee, la Nouvelle-Orléans, New-York, Oregon-City, Philadelphie, Saint-Louis, Saint-Paul, San-Francisco, Santa-Fé; il y avait 70 Diocèses, 3 Vicariats apostoliques et une Préfecture; il y avait un Délégué apostolique, Son Excellence Mgr Sébastien Martinelli, résidant à Washington; un Cardinal, Son Éminence Mgr James Gibbons, Archevêque de Baltimore, 14 Archevêques, 77 Évêques, 2 Archi-abbés, 13 Abbés mitrés, 1 Préfet apostolique, 2976 Religieux prêtres, 8660 Prêtres séculiers, 6409 églises avec résidence du prêtre, de nombreux couvents d'hommes et de femmes, des collèges, des écoles pour garçons et filles, des orphelinats, des asiles, des institutions charitables de toute sorte, et une population catholique de 10 129 677 âmes.

Aujourd'hui la liberté, pour l'action du prêtre, est sans limites. Les Américains savent respecter la liberté chez tous et professent, pour tous les cultes, la plus large tolérance. L'État, de son côté, s'il ne favorise spécialement aucun culte, n'en entrave aucun. Le Catholicisme s'est développé au grand air de la liberté.

Dans la marche régulière vers le progrès religieux que nous venons de constater, les Français ont tenu la plus large place; ils ont envoyé à l'Amérique du Nord leurs offrandes, principalement par l'entremise de l'Œuvre de la Propagation de la Foi; ils lui ont donné en même temps des hommes d'élite. A l'heure où nous sommes, ils occupent encore une place honorable, mais pendant la plus longue partie du XIXe siècle, ils ont été aux avant-postes. Ils ont semé, dans les fatigues et dans les larmes, ce que d'autres récoltent aujourd'hui dans la joie; ils ont défriché, planté, bâti; ils ont touché les colons

grâce à leurs vertus, à leur courtoisie, à leur charité; ils ont donné aux émigrants la force morale, permettant de supporter l'absence de la patrie; ils ont adouci les rigueurs d'un exil que des lois impitoyables imposaient aux débris des tribus indiennes.

APACHES DU NOUVEAU-MEXIQUE

Après le tableau d'ensemble que nous venons de présenter, il nous faut entrer dans quelques détails sur quelques-uns des principaux missionnaires français qui travaillèrent aux États-Unis; nous en omettrons beaucoup, mais par les figures d'évêques dont nous dessinerons quelques traits, par celles aussi de quelques-uns de leurs collaborateurs, notre imagination se retracera celles des autres missionnaires modestes, qui, par leurs labeurs ignorés des hommes, mais connus de Dieu, ont, au delà de l'Atlantique, conservé ou amené à l'Église des millions d'âmes qui, sans eux, lui auraient été arrachées sans retour.

LES ÉVÊQUES FRANÇAIS AUX ÉTATS-UNIS

Cinq prélats français occupent encore des sièges épiscopaux aux États-Unis : Mgr Placide-Louis Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, Délégué apostolique à Cuba, Mgr Pierre Bourgade, archevêque de Santa-Fé, NN. SS. Durier, évêque de Natchitoches, Jean-Antoine Forest, évêque de San Antonio, et Henri Granjon, évêque de Tucson. De plus, l'archevêque de la Nouvelle-Orléans a un auxiliaire français dans la personne de Mgr Gustave-Augustin Rouxel, et Mgr Matz, évêque de Denver, est originaire de la Lorraine annexée.

Mgr Chapelle, Français d'origine, partit pour l'Amérique à l'âge de 17 ans, en 1859. Il fut ordonné prêtre en 1865, et il était curé de la paroisse Saint-Mathieu à Washington, dans le diocèse de Baltimore, quand il fut nommé, en 1891, coadjuteur à Santa-Fé de Mgr Salpointe, auquel il avait voué une filiale affection; celui-ci, fatigué et âgé, se trouvait aux prises avec toutes les difficultés d'une période de transition. En 1894, il remplaça ce prélat dont la démission, provoquée par la maladie, avait été acceptée par le Saint-Siège. Enfin, en 1897, après la mort de Mgr Janssens, il fut nommé à la Nouvelle-Orléans, et un an après il fut chargé par Rome de se rendre à Cuba, muni des pouvoirs de Délégué apostolique pour y étudier les conditions matérielles et morales du clergé catholique. Mgr Chapelle fut envoyé aussi comme délégué extraordinaire aux Philippines afin de constater sur place la situation que les derniers événements y ont faite à l'Église et chercher les remèdes aux maux dont elle a souffert. Avec quel bonheur il remplit sa mission, la lettre suivante qu'il reçut du Souverain Pontife, le 28 octobre 1901, nous l'apprendra :

« Maintenant que vous êtes revenu près de Nous, dit le Saint-Père, Nous croyons qu'il y a lieu de Nous réjouir en voyant que vous avez parfaitement réussi dans l'accomplissement de votre mission, et que votre œuvre a pleinement répondu à Notre attente. Effectuant, en effet, un long voyage et affrontant un climat insalubre, vous êtes resté là-bas durant un temps assez considérable; prenant la charge des intérêts de la religion et aussi de ceux de la civilisation, qui préoccupaient sans cesse Notre cœur, vous avez pu, avec l'aide de Dieu, endiguer, par votre sagesse et votre autorité, les maux qui allaient s'étendant sans cesse, les adoucir et les compenser, en quelque sorte, par des biens aussi grands. Vous avez donc bien mérité de Nous; Nous vous accordons l'éloge qui vous est dû, et Nous pensons être en droit de fonder de grandes espérances sur votre zèle et sur votre talent éprouvé. »

Mgr Gustave-Augustin Rouxel, évêque titulaire de Carium et auxiliaire de Mgr Chapelle depuis les premiers mois de l'année 1899, est né en France en 1841. Ordonné prêtre le 4 novembre 1863 et agrégé depuis 35 ans à l'archidiocèse de la Nouvelle-Orléans, il était curé de la paroisse de l'Annonciation dans la ville épiscopale. Mgr Rouxel a été sacré le 9 avril 1899.

Mgr Pierre Bourgade, né en 1847, dans le diocèse de Clermont,

UN TUNNEL DE 80 PIEDS DE LONG DANS LE TRONC D'UN ARBRE GÉANT (CALIFORNIE)

partit, en 1869, pour l'Arizona où Mgr Salpointe l'ordonna prêtre et lui confia la paroisse de Silver City. Le 23 janvier 1885, il fut nommé évêque titulaire de Taumacum et Vicaire apostolique d'Arizona, pour remplacer Mgr Salpointe qui devenait coadjuteur de l'archevêque de Santa-Fé. En 1897, le Vicariat apostolique d'Arizona fut érigé en un diocèse qui prit le nom de diocèse de Tucson, et qui devait comprendre le territoire d'Arizona et le comté de Dona Ana, dans le Nouveau-Mexique. Mgr Bourgade devint le premier évêque du nouveau diocèse, mais il fut transféré à Santa-Fé, le 7 janvier 1899.

Le successeur de Mgr Pierre Bourgade est Mgr Henri Granjon, né en 1862, dans le diocèse de Lyon, et ordonné en 1887 par Mgr Bourgade. Le nouvel évêque de Tucson, naguère missionnaire dans l'Arizona, fut le collaborateur aussi zélé qu'intelligent du Supérieur du grand séminaire de Baltimore, le respectable M. Magnien, délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi aux États-Unis ; il a été sacré, le 17 juin 1900, par le cardinal Gibbons, dans la cathédrale de Baltimore, au milieu d'un immense concours de fidèles. M. Cambon, ambassadeur de la République française et les principaux fonctionnaires de l'ambassade assistaient à la cérémonie.

Le 19 mars 1885, Mgr Leray, archevêque de la Nouvelle-Orléans, assisté de Mgr Néraz, évêque de San-Antonio et de Mgr Gallagher, évêque administrateur de Galveston, donnait la consécration épiscopale, dans sa cathédrale de Saint-Louis, à M. Antoine Durier, curé de l'Annonciation à la Nouvelle-Orléans, nommé évêque de Natchitoches. Étaient présents NN. SS. Fitzgerald, évêque de Little-Rock, Janssens, de Natchez, Manucy, de Mobile, auxquels s'était joint un nombreux clergé, dans les rangs duquel on comptait plusieurs prêtres du diocèse de Natchitoches.

Mgr Durier qui occupe encore le siège auquel il fut appelé en 1885, est né à Saint-Bonnet-des-Quarts, canton de la Pacaudière (Loire). Il partit pour l'Amérique, en 1855, étant sous-diacre. Ordonné prêtre à Cincinnati le 27 octobre 1856, il devint curé de Chillicothe, dans l'Ohio, vicaire de la cathédrale de la Nouvelle-Orléans, enfin curé de la paroisse de l'Annonciation, en 1859.

Mgr Jean-Antoine Forest est évêque de San-Antonio depuis le 29 septembre 1895. Il est né, en 1849, aux Chazelles, village de la commune de Saint-Martin-la-Sauveté, dans le département de la Loire. Il était sous-diacre, lui aussi, quand il partit pour le Texas, le 4 février 1863, avec Mgr Dubuis, qui, peu de jours après son arrivée à la Nouvelle-Orléans, lui conféra le diaconat et la prêtrise. Pendant 32 ans, M. Forest a eu la direction de la Mission de Halletsville, dans

le comté de Lavaca. Il a établi les églises de Moulton et de Shiner, les stations d'Antioche, de Brushy, de Sainte-Marie, de Moravia et de Vox Populi, dans le comté de Colorado.

LES ÉVÊCHÉS DU NORD

Baltimore. — Avant la Révolution qui affranchit les États-Unis de la domination anglaise, le pays était soumis à la juridiction du

VALLÉE DE YO-SEMITE (CALIFORNIE)

Vicaire apostolique de Londres. Quand la Confédération américaine fut constituée, Rome jugea convenable d'établir un siège épiscopal dans le nouvel Etat. Par une Bulle du 6 octobre 1789, Pie VI créa un évêché à Baltimore, et lui donna comme titulaire un homme qui jouissait d'une grande réputation, un ancien Jésuite originaire du pays, le pieux et zélé Jean Carroll, que lui avait désigné le choix de tous les missionnaires, ses confrères : quelques années après (1800), un autre ancien membre de la Compagnie de Jésus, Léonard Neale, lui fut adjoint comme coadjuteur. Mgr Carroll mourut le 3 décembre

1815, dans sa quatre-vingtième année, et Mgr Neale, son successeur, deux ans après. Le 8 avril 1808, Baltimore était devenue métropole.

Le troisième archevêque fut un français, Mgr Maréchal, né en 1762, à Ingré, dans le diocèse d'Orléans. Mgr Maréchal était entré dans la Compagnie de Saint-Sulpice, avait fait un premier séjour en Amérique, où il était allé en 1792, était rentré en Europe en 1803, avait enseigné la théologie dans les séminaires de Saint-Flour, d'Aix et de Lyon, puis, chassé de France par la politique impériale, avait repris la route de l'Amérique en 1811. Administrateur éclairé, apôtre infatigable, digne successeur du grand évêque Carroll, il est le seul Français qui se soit assis sur le siège de Baltimore, si dignement occupé aujourd'hui par son Ém. le cardinal Gibbons. Il mourut le 27 février 1828.

Quand Pie VII fit du diocèse de Baltimore un archidiocèse, il créa 4 évêchés : Philadelphie, New-York, Boston et Bardstown. En 1821, Saint-Louis fut érigé en évêché et devint métropole en 1847.

New-York. — A l'époque de la Révolution américaine, il y avait très peu de Catholiques à New-York, ils n'y possédaient pas d'église, parce que les lois pénales anglaises y étaient rigoureusement appliquées. En 1845, quelques vieillards se rappelaient encore avoir assisté à la messe dans une grange louée hors de la ville. Un peu avant la fin du XVIIIe siècle, fut bâtie la première église; on construisit la seconde en 1806, et la cathédrale fut terminée en 1815. Le nombre des Catholiques était alors de 16000.

Les deux premiers évêques de New-York furent des Dominicains irlandais ; par un bref du 23 mai 1826, le pape Léon XII leur donna pour successeur un Français, M. Jean Dubois, alors âgé de 67 ans. Prêtre de Saint-Sulpice, M. Dubois avait quitté la France en 1791, et il dirigeait le séminaire d'Emmittsburg, qu'il avait fondé. Il était célèbre dans tout le Maryland par ses catéchismes et ses prédi-

cations; dans la Virginie, il visita Richmond et fonda les paroisses de Norfolk et d'Alexandrie.

A ce moment, on pouvait estimer à 185 000 les Catholiques de tout le diocèse; New-York en possédait 35 000 environ, appartenant, pour la plus grande partie, à la classe ouvrière. Hors de New-York, on trouvait quelques petites chapelles et 9 églises éloignées les unes des autres de 2 à 300 milles. Mgr Dubois se mit aussitôt en devoir d'augmenter son personnel, si bien qu'en 1838, quand Mgr Hughes lui fut donné comme coadjuteur, on comptait dans tout le diocèse une quarantaine de prêtres et à peu près autant d'églises. Mgr Dubois mourut le 20 décembre 1842.

CHUTE DU YO-SEMITE (270m DE HAUTEUR)

Boston. — Le 22 novembre 1788, un aumônier de la marine française, M. de la Poterie, réunit, dans une masure de School Street, quelques-uns de ses compatriotes et quelques Irlandais qui se trouvaient à Boston; il y célébra la messe. C'est le plus ancien souvenir que l'on ait conservé de Catholiques assemblés dans cette Athènes des États-Unis, ainsi que Mgr Fenwick appelait sa ville épiscopale en 1831. Il y avait alors à Boston 100 fidèles à peine.

M. de la Poterie ne fit que passer; il en fut probablement de même d'un abbé Rousselet, dont nous trouvons le nom dans les documents de cette époque et qui fut remplacé par un ancien puritain, en juin 1790, le Rév. John Thayer. En 1792, un prêtre d'une grande vertu et d'un zèle apostolique au-dessus de tout éloge,

l'abbé S.-A. Matignon, ancien professeur de Sorbonne, vint à Boston, où il fut bientôt rejoint par M. de Cheverus, l'une des plus belles figures de l'épiscopat français au XIXe siècle, après avoir été l'un des plus ardents apôtres de l'Amérique du Nord. Pendant tout le temps que ces deux hommes vécurent côte à côte, ils édifièrent Catholiques et Protestants par leur union fraternelle, par leurs égards réciproques, par leur modestie, leur douceur, leur prudence et leur tact, par les qualités de leur cœur et l'élévation de leur esprit. Quand il fut question d'ériger le siège de Boston, Mgr Carroll jeta les yeux d'abord sur M. Matignon, qui se récusa; et quand, devant son refus, M. de Cheverus fut choisi, il devint, pour le compagnon de son apostolat, désormais son évêque, le prêtre le plus soumis et le plus obéissant, tandis que l'évêque restait pour lui l'ami le plus fidèle. Ce fut une grande douleur dans toute la ville de Boston quand mourut ce prêtre si humble et si vertueux, le 19 septembre 1818. Mgr de Cheverus sentit un grand vide se faire autour de lui, et sa douleur fut profonde.

Jean-Louis-Anne-Magdeleine Lefebvre de Cheverus naquit à Mayenne, le 28 janvier 1768. Il était le fils du juge général civil et lieutenant de police de la ville et duché-pairie de Mayenne, et d'une pieuse femme nommée Anne Lemarchand des Noyers. Étant encore enfant, il reçut la tonsure et le titre d'aumônier extraordinaire de Monsieur; ce titre était attaché à un bénéfice à la disposition du frère du Roi, le prieuré de Torbechet, dont il venait d'être pourvu. Entré au collège Louis-le-Grand, il y fit d'excellentes études et, de là, passa au séminaire de Saint-Magloire, à Paris. Il fut ordonné prêtre, à la dernière ordination publique faite dans la capitale avant la Révolution, le 18 décembre 1790; puis il partit pour Mayenne où il célébra sa première messe dans la nuit de Noël. Nommé aussitôt par son évêque, Mgr de Gonsans, chanoine de la cathédrale du Mans, et vicaire de son oncle, alors curé de Mayenne, il refusa, ainsi que son curé, de prêter serment à la Constitution civile

du clergé. Devenu vicaire général et curé, il connut les douleurs et l'héroïsme du ministère exercé en secret, les tristesses de l'emprisonnement, de la fuite et de l'exil. Réfugié en Angleterre en septembre 1792, et ayant appris la langue du pays, il commençait à exercer son ministère dans un district de Londres, quand il fut appelé à Boston par son ami M. Matignon. Il y arriva le 3 octobre 1796.

M. Matignon était chargé de Boston, de Penobscot et de Passamaquody; M. de Cheverus lui prêta le concours le plus entier; il visita l'État du Maine, fit bâtir une église à Newcastle et y établit un prêtre des environs de Mayenne, M. Romagné; puis il partit pour aller porter aux Indiens la parole de Dieu.

ASILE SAINTE-MARIE A BALTIMORE.

Le biographe de Mgr de Cheverus a raconté la joie qu'éprouva son héros lorsqu'un matin, après un voyage de plusieurs jours, il entendit des chants s'élever au loin, et reconnut la messe royale de Dumont. Les sauvages réunis à Indian Old Town, dans l'île formée par la rivière de Penobscot, privés de prêtres depuis de très longues années, avaient conservé l'habitude de célébrer le dimanche. Ce fut avec des transports de joie que le prêtre fut accueilli et que, charmé des bonnes dispositions qu'il rencontrait, il resta trois mois au milieu de ces hommes simples et prêts à ouvrir leur cœur à la vérité. Il rentra ensuite à Boston où son dévouement, pendant une épidémie de fièvre jaune, fit l'admiration de tous. Il avait acquis une si grande influence, par l'ascendant de ses vertus, même auprès du Gouvernement américain, qu'il fut consulté par celui-ci sur la formule de

serment à prêter par les candidats aux élections, et quand il voulut bâtir une église à Boston, le Président de la Confédération, John Adams, s'inscrivit le premier sur les listes de souscription.

C'est en très grande partie au missionnaire français que fut due la conversion de la célèbre Mme Seton. Née à New-York le 27 août 1774, Élisabeth Bayley, femme d'une remarquable intelligence et d'un grand caractère, avait perdu sa mère à l'âge de trois ans et avait été élevée par son père qui s'attacha à développer en elle les qualités solides qu'elle avait en germe. En 1794, elle épousa William-Magee Seton, dont elle eut cinq enfants. Les épreuves ne tardèrent pas à venir. Ce furent d'abord des revers de fortune; puis M. Seton mourut au cours d'un voyage en Italie, entrepris avec sa femme et l'aînée de ses filles. Mme Seton éprouva dans ce pays de la Foi les impressions religieuses qui commencèrent à la tourner vers la religion catholique; elle se sentit tourmentée par le doute, se livra à l'étude des problèmes religieux, médita, pria beaucoup, enfin écrivit à M. de Cheverus qui l'instruisit par correspondance et finit par la convaincre si bien qu'elle abjura le Protestantisme entre les mains de M. Matthew O'Brien, curé de la paroisse Saint-Pierre à New-York.

LE LAC DE L'OUVROIR SAINT-JOSEPH A BALTIMORE

Quand M. de Cheverus la vit pour la première fois, elle était devenue, depuis environ une année, la Mère Seton, et elle dirigeait comme Supérieure des Filles de la Charité, le couvent de Saint-Joseph d'Emmitsburg. C'était au moment où, nommé évêque de

BALTIMORE. ASILE SAINT-VINCENT POUR LES ENFANTS TROUVÉS

Boston, récemment érigé en diocèse, il allait se préparer à son sacre par une retraite au séminaire du Mont-Sainte-Marie. Dans sa haute situation, il continua ses travaux apostoliques avec un dévouement encore plus grand, si cela était possible, refusa, pour ne pas abandonner son église, de devenir le coadjuteur de Mgr Neale, après la mort de Mgr Carroll, et ne partit pour la France, 34 ans après l'avoir quittée, que sur les instances du roi de France. Préconisé archevêque de Bordeaux, le 2 octobre 1826, devenu Cardinal, appelé à la Pairie et au Conseil d'État, il mourut en 1836.

LA CATHÉDRALE DE SAINT-PATRICK A NEW-YORK

Plusieurs années après le départ de Mgr de Cheverus, un ministre protestant, le Dr Channing, se faisant l'interprète des sentiments de ses compatriotes, s'exprimait ainsi, dans une revue périodique publiée à Boston, le *Christian Examiner* : « La métropole de la Nouvelle-Angleterre n'a-t-elle pas vu l'exemple sublime des vertus chrétiennes dans un évêque catholique? Qui de nos docteurs religieux oserait se comparer au dévoué Cheverus? Cet homme, bon par essence, que ses vertus et ses talents ont élevé à de hautes dignités dans l'Église et dans l'État, vécut au milieu de nous, consacrant les jours, les nuits et son cœur tout entier au service d'une congrégation pauvre et grossière. Nous le vîmes éviter la société des grands et des riches pour se rendre l'ami de l'ignorant et du faible, abandonner les cercles les plus brillants, qu'il aurait ornés, pour les plus humbles chaumières, supporter avec la tendresse d'un père les fardeaux et les chagrins de ceux qui étaient confiés à ses soins apostoliques, prendre soin de leurs intérêts temporels et spirituels, et ne jamais donner le moindre indice qu'il sentît son esprit humilié par ces humbles fonc-

tions. On voyait cet homme généreux braver, pour exercer sa bienfaisance, le soleil le plus brûlant et les tempêtes les plus violentes, comme si son ardente charité l'eût défendu contre la rigueur des éléments. Il nous a quittés, mais il ne sera jamais oublié : il jouit parmi nous de ce qui est plus précieux que la renommée; son nom est chéri partout où celui des grands est inconnu, il est prononcé avec des bénédictions et des larmes de reconnaissance dans les asiles du malheur. »

Burlington. — Parmi les diocèses suffragants de Boston, il en est un sur lequel il convient de nous arrêter spécialement, car il a été successivement administré par deux évêques français, c'est celui de Burlington, érigé en 1853.

Quand fut créé le diocèse de Cleveland, Mgr Rappe choisit pour vicaire général un ami et compatriote, M. de Goësbriand, ancien curé de Canton et de Toledo; mais lorsque Burlington fut détaché de Boston, et devint le centre d'un nouveau diocèse, en 1853, le grand vicaire de Cleveland fut promu à cet évêché : il avait alors trente-sept ans. Né au château de Lamrven, dans le Finistère, le 14 août 1816, ordonné prêtre à Saint-Sulpice, de Paris, par Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis, le 13 juillet 1840, sacré dans la cathédrale de New-York, le 30 octobre 1854, Mgr de Goësbriand mourut le 3 novembre 1899.

Le diocèse de Burlington, d'une étendue de 50 lieues sur 20, aux hivers très longs et très rigoureux, comprend tout l'État de Vermont. Grâce à son voisinage du Canada, il a reçu un important afflux de population venue de ce pays, et l'on trouve, dans son clergé, beaucoup de prêtres portant des noms français ; plusieurs même sont Français d'origine. Au mois de septembre 1876, sur 30 ecclésiastiques, 10 étaient Bretons et sur ces 10, il s'en trouvait 8 qui appartenaient, par leur naissance, au diocèse de Quimper. A cette époque, une moitié de la population catholique appartenait à l'élé-

CHEZ LES FILLES DE LA CHARITÉ, A SYRACUSE

ment canadien, l'autre était surtout composée d'Irlandais. Mgr de Goësbriand fut un des principaux promoteurs des œuvres ayant pour but d'assurer les secours religieux aux Canadiens français qui émigrent aux États-Unis.

En arrivant dans le Vermont, l'évêque n'y trouva que 8 églises et 5 prêtres. Grâce à ses efforts, cet État possédait, en 1890, 76 églises, 52 prêtres, 1 séminaire, 18 écoles paroissiales avec un orphelinat et plusieurs maisons religieuses. L'année précédente, il avait consacré, à Burlington même, au milieu d'un immense concours de fidèles, une très belle église, de 50 mètres de longueur sur 22 de largeur, sous le vocable de Notre-Dame-des-Victoires.

Presque aussitôt après sa prise de possession, Mgr de Goësbriand avait fait venir des Sœurs de la Providence de Montréal, et plusieurs missionnaires français, comme MM. H. Cardinal et Le Cam, de Quimper, Fr. Clavier, de Nantes, etc. Le 13 avril 1856, il pouvait écrire : « Le clergé de Vermont est, maintenant, entièrement renouvelé ». Et, en 1858, il rendait du missionnaire de Montpellier, un

Français, ce témoignage que nous étendrons à ses confrères : « que ses succès dans le saint ministère étaient admirables, et qu'il était appelé à faire le plus grand bien ».

Lorsque Mgr Louis de Goësbriand alla rendre compte à Dieu de son long épiscopat, le diocèse de Burlington, si dénué lorsqu'il en avait pris la direction, comprenait, grâce à ses soins ininterrompus, à sa charité, à son admirable dévouement, 86 églises, 70 prêtres dont 2 Religieux, 1 séminaire avec 10 étudiants, 3 collèges de garcons et 5 de filles, 18 écoles paroissiales fréquentées par 1647 élèves, 1 orphelinat renfermant 150 enfants, 2 hôpitaux. La population catholique était, au 1er janvier 1900, de 57 000 âmes.

Mgr Jean-Étienne Michaud, qui avait reçu la consécration épiscopale le 29 juin 1892, avec le titre de Modra, remplaça l'évêque de Burlington après avoir été son coadjuteur.

Cleveland. — En 1822, le diocèse de Cincinnati avait été érigé dans l'Ohio, et il était devenu en 1833 la métropole d'une province ecclésiastique. Le Saint-Siège, en 1847, détacha de cet archidiocèse la partie septentrionale de l'Ohio, pour en former le diocèse de Cleveland, dont un Français, Mgr Rappe, fut le premier évêque. Voici ce que le prélat pouvait écrire aux Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 20 janvier 1859 : « Il y a onze ans que le diocèse de Cleveland a été érigé. A cette époque nous comptions à peine 20 000 Catholiques, 20 églises et 17 missionnaires. Nous n'avions aucune école catholique, ni séminaire, et notre population, récemment arrivée de la France, de l'Allemagne et de l'Irlande, était généralement pauvre, mais aussi elle était pleine de foi et d'énergie ; bénie de Dieu et assistée par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous l'avons vue se multiplier avec rapidité. De 20 000, en dix ans, elle s'est élevée à 60 000. Nous avons 85 églises au lieu de 20, et 60 missionnaires au lieu de 17. Les trois quarts de nos Missions ont leurs écoles catholiques entretenues à leurs frais. Notre ville épiscopale,

qui doit donner le mouvement au reste du diocèse, a une population catholique de 16 000 âmes, avec 6 églises et 6 chapelles; il y a dix ans, nous ne comptions que 3000 Catholiques et une seule église en bois; nous avons 3 communautés de femmes qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse, et 2 établissements de Frères pour nos écoles de garcons. Pour sauver nos enfants d'une perte certaine, nous avons fondé 2 orphelinats où nous pourvoyons à l'entretien de 180 enfants orphelins. Enfin nous avons établi un grand et un petit séminaire, assez nombreux, j'espère, pour pourvoir, dans un temps donné, aux besoins spirituels du diocèse. Nous venons de fonder, en dehors de la ville épiscopale, un autre orphelinat et 4 communautés enseignantes. »

LE MALL, A BOSTON

Dix ans après, le 25 avril 1869, la population catholique atteignait le chiffre de 120 000 âmes, en face de 350 000 Protestants. Le nombre des écoles s'élevait à 100, celui des églises et chapelles à 150. Il y avait 5 orphelinats, 2 hôpitaux, 1 grand et 1 petit séminaire, plusieurs œuvres.

Grâce à l'ardente initiative de Mgr Rappe, en vingt ans, le diocèse de Cleveland se trouvait doté de tout un ensemble d'institutions que d'autres, plus anciens, auraient pu lui envier.

Mgr Rappe avait vu le jour non loin d'Arras, en 1800, et il était parti pour l'Amérique en 1840. Installé, comme évêque de Cleveland, le 14 octobre 1848, il administra le diocèse pendant vingt-deux ans,

assista au Concile du Vatican et, au mois d'août 1870, à cause de l'état de sa santé, dut résigner ses fonctions. Le vénérable évêque se retira dans le diocèse de Burlington, à Saint-Alban, où il mourut le 9 septembre 1877 : ses restes furent transportés à Cleveland et déposés dans la crypte de la cathédrale.

Dubuque. — Jusqu'en 1890, la Province ecclésiastique de Saint-Louis comprenait 5 États : le Missouri, le Kansas, l'Iowa, le Nebraska et le Wyoming, formant les diocèses de Saint-Louis, Kansas-City, Saint-Joseph, Concordia, Dubuque, Davenport, Omaha, Lincoln et Cheyenne. Sur la demande des évêques, le Saint-Siège décréta la division de l'ancienne Province de Saint-Louis et l'érection de Dubuque en métropole ayant pour suffragants les évêques de Davenport, Omaha, Lincoln et Cheyenne.

Le 1er novembre 1829, s'embarquait au Havre, avec Mgr Portier et 5 prêtres ou clercs, un membre de la Société des missionnaires des Chartreux de Lyon, qui avait été désigné pour remplir les fonctions de vicaire général de Mobile. Ce prêtre, M. Loras, était destiné à devenir le premier évêque du diocèse de Dubuque. C'était un homme rompu à l'administration, car il avait déjà, pendant douze ans, dirigé, comme Supérieur, divers séminaires, notamment celui de Largentière, et Mgr Portier comptait sur lui pour en établir un à Mobile.

La traversée fut extrêmement difficile, et c'est seulement le 24 décembre que la petite caravane débarqua à la Nouvelle-Orléans; elle y passa huit jours et repartit ensuite, sur une goélette, pour Mobile. Le petit bateau, trop chargé, échoua plusieurs fois. Enfin on arriva, le 6 janvier 1830, à Mobile.

En face de la baie de Mobile animée par le va-et-vient des vaisseaux, sur la petite montagne de Spring-Hill recouverte par une vaste forêt, M. Loras établit le séminaire. La première pierre était à peine posée qu'il partit avec un jeune prêtre, M. l'abbé Chalon, cousin de Mgr Portier, pour aller faire la visite des Catholiques, dis-

persés sur les bords du Tombecky, de l'Alabama et du Black-Varrior, au milieu des Protestants et des sauvages. Le missionnaire trouva des villages et des villes n'ayant que quelques familles de fidèles, d'autres où le nom catholique était inconnu ou abhorré. L'évêque écrivait de Spring-Hill, le 16 janvier 1831, au rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi* : « Je ne vous parle pas du courage de fer, de la persévérance inflexible de mon grand-vicaire, de son zèle et de ses succès. Il prêche en anglais; il a appris cette langue en quatre mois; il est en mission depuis le 16 juillet, et il ne reviendra que pour les Pâques. » Après cette longue course apostolique, M. Loras vint prendre la direction du collège, où il se chargea d'enseigner en même temps le grec et la philosophie.

BOSTON
LEÇON DE CUISINE A L'ORPHELINAT DE SAINT-VINCENT

Les évêques, réunis en Concile provincial à Baltimore, crurent devoir demander au Saint-Siège l'érection en diocèse de l'Iowa, vaste territoire situé entre les 39e et 49e degrés de latitude, ayant pour limites, à l'Est, le Mississipi, et, à l'Ouest, le Missouri. Ce pays était alors presque complètement occupé par des tribus sauvages dont la principale était celle des Sioux. Rome, déférant au désir qui lui était exprimé, créa le siège de Dubuque en 1837, et le confia au vicaire général de Mobile. Mgr Loras avait alors 45 ans. Dubuque était une toute petite ville se composant seulement de quelques établissements de mineurs. A 30 lieues de là on rencontrait des Indiens.

Les missionnaires manquaient dans le nouveau diocèse; Mgr Mathias Loras alla en chercher en France dès 1838, et il en ramena : MM. Cretin, qui fut plus tard évêque de Saint-Paul, et Pelamourgues qui, avec un très grand zèle, travailla pendant de longues années aux Missions les plus difficiles du diocèse, partirent avec lui.

Au retour, Mgr Loras passa l'hiver dans le diocèse de Saint-Louis, le Mississipi congelé par les grands froids ne pouvant lui servir de voie d'accès dans l'intérieur et les routes étant à peine tracées. Pour occuper ses loisirs, il donna des Missions à Saint-Louis, à Cahokia, à Carondolet. Après cette longue et pénible campagne, où les résultats obtenus furent extraordinaires, il arriva enfin à Dubuque, le 19 avril 1839, et, le dimanche suivant, il prit possession de son siège au milieu d'une grande affluence de Catholiques et de Protestants. Il n'y avait, dans la ville de Dubuque, qu'une seule église, commencée par les soins d'un Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, le R. P. Mazzuchelli : consacrée seulement en 1838, elle était bien suffisante pour une population de 1100 à 1200 habitants, dont un tiers à peine était catholique.

L'année même de son installation, le vaillant évêque se mit en rapports directs avec les tribus indiennes; il continua par la suite avec beaucoup d'ardeur, et leur envoya des apôtres. Nous citerons parmi les prêtres qui aidèrent à la constitution du diocèse et qui y travaillèrent dans ses premières années, outre ceux dont nous avons déjà donné les noms : M. Godfert, M. Galtier, du diocèse de Rodez, établi au milieu des sauvages, errant dans les immenses prairies et les forêts, à cent lieues au Nord, sur les bords du Lac-Qui-Parle; M. Ravoux, du diocèse du Puy, qui, envoyé au milieu des tribus nomades, apprit, en quelques mois, la langue des Sioux, rédigea un petit catéchisme, et réunit les premiers éléments d'une grammaire indienne; MM. Richard Bole et Paris, de Besançon, MM. Lacombe et Belcourt, missionnaires chez les Santeux, Trévis qui devint Supérieur du séminaire à ses débuts, Villars dont le zèle ardent et infatigable

assura l'établissement des Visitandines à Keokuk. Décailly, neveu de Mgr Loras.

D'après les documents authentiques déposés aux archives de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, voici quel était l'état du diocèse de Dubuque au 25 septembre 1840 :

Dans l'Iowa on comptait : 3100 Catholiques, 1500 Protestants, 25000 infidèles, 38000 Indiens ; dans le Wisconsin : 3600 Catholiques, 10000 Protestants, 16000 infidèles, 11000 Indiens ; dans

READING (PENNSYLVANIE). LA RÉCRÉATION A L'ORPHELINAT SAINTE-CATHERINE

la portion de l'Illinois qui avoisinait Galena : 1200 Catholiques, 6000 Protestants, 9000 infidèles.

Dans l'Iowa il y avait 5 Missions, 9 dans le Wisconsin et 4 dans l'Illinois, soit 18 en tout. Le clergé ne comprenait que 11 missionnaires. Les communions pascales avaient été de 600 ; 6 églises étaient construites et 4 étaient en construction.

Dix ans après, le 30 novembre 1849, Mgr Loras, étant en voyage à Lyon, écrivait aux directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : « Pendant cet espace de temps, aidés du secours de Dieu et de vos abondantes aumônes, nous avons : 1° bâti 15 églises, dont la

plupart ont un cimetière, un jardin et un logement pour le missionnaire; — 2° nous avons établi une communauté de Sœurs de la Charité, qui élève 24 jeunes personnes appartenant aux familles aisées du pays, et qui tiennent un externat à Dubuque, d'environ 60 jeunes personnes et quelques orphelines; — 3° nous avons été assez heureux pour attirer de l'Irlande une communauté de Trappistes qui compte déjà 25 membres et qui, vraisemblablement, avant longtemps, en comptera 100. Ils ont dû déjà ouvrir une école et ils attireront sur la Mission les plus abondantes bénédictions du Ciel par leurs prières et leur vie angélique; — 4° nous avons jeté les fondements d'une nouvelle cathédrale au centre de la ville; — 5° nous avons fait les préparatifs pour l'érection d'un petit séminaire qui, pendant quelque temps, tiendra lieu de grand séminaire et servira beaucoup à l'éducation des jeunes indigènes pour le sanctuaire. Déjà plusieurs ont commencé leurs études ecclésiastiques. Il sera vraisemblablement sous la direction des Maristes de Lyon; — 6° nous avons préparé les voies à une branche des Sœurs de la Charité à Fort-Madison, au midi de l'État; — 7° nous avons assuré à l'évêque du diocèse une rente de 3000 francs par l'acquisition de quelques immeubles; — 8° nous avons, avec beaucoup de peine, obtenu du Gouvernement général l'établissement d'une belle Mission parmi les sauvages sioux. Elle était confiée aux Jésuites et, malheureusement, une opposition violente des Protestants est sur le point

LES MERVEILLEUX ROCHERS DU WISCONSIN
(Cliché de la Société de Géographie.)

de ruiner nos espérances à cet égard, etc. Nous avons 18 missionnaires qui sont animés d'un excellent esprit, et, chose bien remarquable, un seul d'entre eux, depuis 11 ans, a quitté les Missions et ce fut pour entrer dans l'Ordre des Capucins. »

En 1843, furent érigés deux diocèses, l'un à Chicago, comprenant, entre autres territoires, celui de l'Illinois septentrional, l'autre

SOURCES DU MISSISSIPI

à Milwaukee, s'étendant sur la partie méridionale du Wisconsin. En 1851, fut créé le diocèse de Saint-Paul; celui de Dubuque, par ces fondations successives, se trouvait donc sensiblement réduit comme étendue.

En 1857, Mgr Loras reçut un coadjuteur dans la personne de Mgr Smith, primitivement prieur des Trappistes de la Nouvelle-Meilleraie, près de Dubuque. « Je puis, maintenant, à loisir, me préparer au grand voyage de l'Éternité, disait à ce propos le vénérable évêque. Je vais continuer une importante visite dans l'Iowa qui sera, je pense, ma dernière après 32 ans d'une mission laborieuse en Amérique. J'espère que le Prince des pasteurs, ayant

égard à mon indignité, me fera bientôt part de la couronne de justice. » Moins d'un an après, le 19 février 1858, dans la vingt et unième année de son épiscopat, il rendait sa belle âme à Dieu, après avoir reçu les derniers sacrements en présence de son coadjuteur et de son clergé.

Mgr Loras contribua beaucoup à tourner vers l'Iowa l'attention des émigrants catholiques, en leur faisant apprécier, par l'organe des journaux, les avantages qu'ils pourraient y trouver, au double point de vue spirituel et temporel. L'appel fut entendu; un grand nombre de Catholiques se dirigea vers le diocèse de Dubuque : Irlandais, Allemands et Français y affluèrent, y achetèrent des terres, et, s'y fixant, diminuèrent ainsi l'influence protestante. Nous avons vu qu'en 1840, la population catholique atteignait à peine le chiffre de 8000 âmes : en 1854, l'évêque l'évaluait à 20000, quoique son diocèse eût été sensiblement réduit comme étendue, et, au 7 novembre 1855, à 42000 sur 200000 habitants. Au 1er janvier 1900, le *Catholic Directory* donne le chiffre de 150000 Catholiques.

Mgr Clément Smith, qui succéda à Mgr Loras, est mort le 22 septembre 1865; Mgr Jean Hennessy qui, le troisième, est monté sur le siège de Dubuque, — archiépiscopal depuis 1893, — continue à gouverner ce diocèse.

Saint-Paul. — Le premier évêque de Saint-Paul fut un Français, Mgr Joseph Cretin, mais il n'occupa le siège que pendant 6 ans : consacré le 26 janvier 1851, il mourut le 22 février 1857. Mgr Cretin appartenait, par son origine, au diocèse de Belley. Parti avec Mgr Loras, il était allé ouvrir une Mission à Carondolet. Pendant 15 jours, avec son compagnon il avait logé dans une mauvaise chambre en planches qui avait servi de dépôt de foin, mais il avait obtenu les meilleurs résultats.

En 1845, nous retrouvons M. Cretin, prêtre du diocèse de Dubuque, au milieu des sauvages Ouinebégos ou Puants; il y était

quand le gouvernement des États-Unis envoya auprès d'eux le gouverneur du Wisconsin, général Doge, pour leur demander la cession de leurs terres, dans le but de transporter ensuite les anciens propriétaires au delà du Missouri. M. Cretin assista, à une place d'honneur, sur la demande de l'orateur des Indiens, à une grande conférence où ceux-ci devaient débattre la question de la cession. La veille, l'orateur avait, dans un beau discours, reproché leurs procédés aux Américains. « Pour se dispenser d'être juste envers nous, avait-il dit au gouverneur, on nous accuse d'être la nation la plus perverse qui soit sous le ciel. Si le reproche nous était fait par des Indiens, je montrerais qu'il est exagéré. Mais ce sont des Blancs qui nous l'adressent, et je me borne à répondre qu'il retombe sur eux. Pourquoi nous imputer des vices que vous-mêmes avez fomentés? Pourquoi venez-vous nous tenter jusqu'à la porte de nos cabanes avec votre eau de feu, si destructive de notre tribu? S'il se commet des crimes parmi nous, c'est par suite de l'ivresse; et qui nous enivre? Qui? des hommes avides qui nous vendent du poison au prix de nos dépouilles. » Le grand chef ajouta, en terminant : « Notre grand-père (le Président des États-Unis) avait dit : Je vous enverrai des hommes qui vous apprendront à bien vivre. Ces hommes sont venus, en effet; mais quoiqu'ils soient assez bons, nos enfants ne les écoutent pas mieux que nous. C'est que nous voulons des prêtres catholiques. Ceux-là se feront mieux écouter, sois-en sûr. Je prends Dieu à témoin que ce que je dis est l'expression des vœux de ma nation; j'en prends aussi à témoin les chefs ici présents. » Le grand orateur de la nation, quoiqu'il fût païen, portait sur la poitrine, à cette réunion, un grand crucifix. La religion des Ouinebégos se bornait à la célébration de la fête des morts et de la grande médecine.

Le diocèse de Saint-Paul, érigé en 1850, pour le nouveau territoire du Minnesota, fut formé en partie de celui de Milwaukee, et, en partie, de celui de Dubuque. Quand M. Cretin fut appelé à le fonder, il n'y trouva qu'un prêtre pour les Blancs et deux missionnaires

canadiens qui évangélisaient les Sauteux. Deux sortes d'étables, ne méritant pas le nom de chapelles et encore moins d'églises, servaient au culte. Saint-Paul renfermait une population de 3000 âmes où les Catholiques étaient en majorité; les Protestants, néanmoins, y possédaient trois temples. On comptait environ 27 000 sauvages dans le nord du diocèse : Sioux, Chippeways, Ouinebégos, etc.

Vers la fin de 1856, Mgr Cretin fut atteint d'hydropisie, et, le 22 février 1857, il rendit son âme à Dieu. Durant le peu d'années que dura son apostolat, il fournit 19 prêtres au diocèse, fit bâtir 22 églises, fonda un hôpital et plusieurs écoles, accueillit 3 communautés religieuses. M. l'abbé Ravoux, vicaire général, administra Saint-Paul pendant la vacance du siège, en vertu des pouvoirs que son évêque lui avait laissés. Du nom de M. Ravoux nous ne pouvons séparer celui de M. l'abbé Galtier, son ami, qui bâtit la première chapelle dans Saint-Paul et qui mourut, à la Prairie-du-Chien, en 1866.

En 1853, Mgr Cretin avait ouvert à Saint-Paul une école destinée aux jeunes gens manifestant quelques dispositions pour le sacerdoce. Parmi ceux qui répondirent à l'appel du prélat, étaient John Ireland et Thomas O'Gorman. Le premier devait occuper plus tard, comme archevêque, le siège même de Saint-Paul, et le second celui de Sioux-Falls.

LE CENTRE ET LES MONTAGNES ROCHEUSES

Louisville. — En un jour de l'année 1792, trois missionnaires venaient d'arriver sur les bords de l'Ohio, devant un hameau formé par six ou sept maisons. Avant de se séparer, pour les postes qui leur étaient assignés et qui étaient à cent lieues les uns des autres, au milieu d'une population de 10 000 Indiens se faisant sans cesse une guerre acharnée, l'un d'eux, un jeune Français destiné au poste de Vincennes, pria l'un de ses compagnons de vouloir bien entendre sa confession. On s'arrêta sur le rivage, près des bateaux qui devaient

conduire au loin ces pionniers de l'Évangile; mais là, songeant à la séparation prochaine, le pénitent se mit à fondre en larmes, et le confesseur eut grand'peine à le consoler. « Qui m'aurait dit, à cette époque, ajoutait Mgr Flaget en racontant cette anecdote dans une lettre charmante de 1842, que, dans 50 ans, il y aurait plus de 25000 habitants sur le terrain où je me trouvais, que Louisville serait un évêché, et que j'en serais le premier évêque ! » Il était en effet destiné à devenir, comme il aimait à s'appeler lui-même, dans sa vieillesse, le Patriarche des Évêques des États-Unis, à rendre les plus éminents services à l'Église d'Amérique, et à l'édifier pendant 58 ans d'une vie toute apostolique.

CLEVELAND. LE MONUMENT DES SOLDATS ET DES MARINS

Mgr Benoît-Joseph Flaget était un fils de cette Auvergne qui a donné tant de bons missionnaires à l'Amérique septentrionale. Il appartenait à la Compagnie de Saint-Sulpice, quand, âgé de 28 ans, il partit pour le Nouveau Monde avec M. David, du diocèse de Nantes, son futur coadjuteur, et M. Badin, d'Orléans, le premier prêtre ordonné à Baltimore par Mgr Carroll. M. Badin, aussitôt après son ordination, en 1793, fut envoyé dans le Kentucky, et se trouva bientôt chargé, seul, d'une Mission qui s'accroissait, de jour en jour, par l'immigration.

Plusieurs prêtres français, chassés par la Révolution, avaient établi leur demeure sur les terres destinées à former, plus tard, le diocèse de Bardstown : MM. Rivet, ancien professeur de rhétorique

au collège de Limoges, Fournier et Salmon, du diocèse de Blois, Olivier, de celui de Nantes, etc. Parmi les Français dont les noms sont venus sous notre plume, l'un était au poste de Vincennes, sur la Wabash, dans l'Indiana, un autre sur le lac Saint-Clair, dans le Michigan. M. Olivier résidait, chez les Illinois, à la Prairie du Rocher, et desservait Kaskakias où les Jésuites avaient autrefois établi un noviciat, Cahokia, Saint-Louis, capitale du Missouri, Sainte-Geneviève, etc., sur les bords du Mississipi.

Le diocèse de Bardstown qui devait, plus tard, prendre le titre de Louisville, fut érigé le 8 avril 1808. Il comprenait six vastes États : le Tennessee, le Kentucky, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana et les Illinois; mais, bientôt, l'administration de la Mission des Illinois fut confiée à Mgr Dubourg.

Bardstown était une toute petite ville située au centre du diocèse : sa position seule l'avait fait choisir comme résidence de l'évêque, car elle ne paraissait pas avoir d'avenir et sa population catholique ne se composait que de 4 familles. Pour tout clergé, il y avait 2 prêtres séculiers et 4 Dominicains.

Dans les immenses régions que Mgr Flaget avait à évangéliser et qui représentaient une étendue plus de deux fois supérieure à celle de la France, on trouvait d'immenses prairies, des forêts, de grands cours d'eau, et, au milieu de ces prairies, de ces forêts, des tribus éparses de sauvages. Quelques missionnaires vivaient dans ces solitudes. Douze ans après la création du diocèse, on comptait 25 prêtres, 7 couvents, 2 séminaires ou collèges, 35 églises ou chapelles; 30 000 Catholiques sur 2 millions d'habitants. Lorsqu'au 1er janvier 1842, le siège épiscopal fut transféré à Louisville, on trouvait de 30 000 à 35 000 Catholiques dans le seul Kentucky, avec 52 missionnaires, 37 églises, 5 chapelles, 3 collèges florissants. Les Filles de la Charité avaient à Louisville un orphelinat, un hospice, un externat bien suivi, et, sur trois points différents, un pensionnat pour les jeunes filles de la classe riche. Quatre maisons pour l'éducation

des filles étaient dirigées par les Sœurs Lorettines. Les Religieuses dominicaines possédaient une très florissante *académie* pour les personnes de leur sexe. Aujourd'hui, le diocèse de Louisville, malgré tous les démembrements qu'il a subis, comprend 1 évêque, 2 vicaires généraux, 164 prêtres, dont 108 séculiers, 133 églises, dont 93 avec prêtre résident, 100 000 Catholiques, dont 46 000 dans la seule ville épiscopale, 83 écoles paroissiales et de nombreux établissements de toute sorte. Louisville est, d'ailleurs, devenue une importante cité de plus de 211 000 habitants, industrielle et commerçante, renfermant de grandes manufactures ; c'est aussi un centre intellectuel, car on y trouve deux écoles de médecine, des universités et des collèges. Bardstown est resté un gros bourg de 1 500 habitants environ : c'était aussi le chiffre de sa population lorsque, au mois de février 1841, son évêque s'adressa aux fidèles de France pour leur demander de l'aider à bâtir sa cathédrale à Louisville, créer un séminaire dans les environs et y fonder un collège. « Cette ville lointaine, pour laquelle je réclame la générosité de la France, écrivait-il, ne lui est pas tout à fait étrangère. Elle porte le nom de Louis XVI, que la reconnaissance des Américains lui donna, dès son berceau, en 1792. La pauvre église qui y fut bâtie, il y a 30 ans, fut mise sous la protection de saint Louis, qui sera aussi le patron de la cathédrale. Ce sont des Français qui ont été les premiers missionnaires du Kentucky. »

Le jour où Mgr Flaget avait fait son entrée dans le village qui devait lui servir de résidence, le 9 juin 1811, il était si dépourvu de ressources qu'il s'était vu dans l'obligation d'emprunter près de 2000 francs pour terminer sa route. Le voyage avait été commencé grâce à une quête faite par des amis à Baltimore, où le nouveau pontife avait reçu la consécration des mains de Mgr Carroll, le 4 novembre 1810, jour de la fête de saint Charles Borromée.

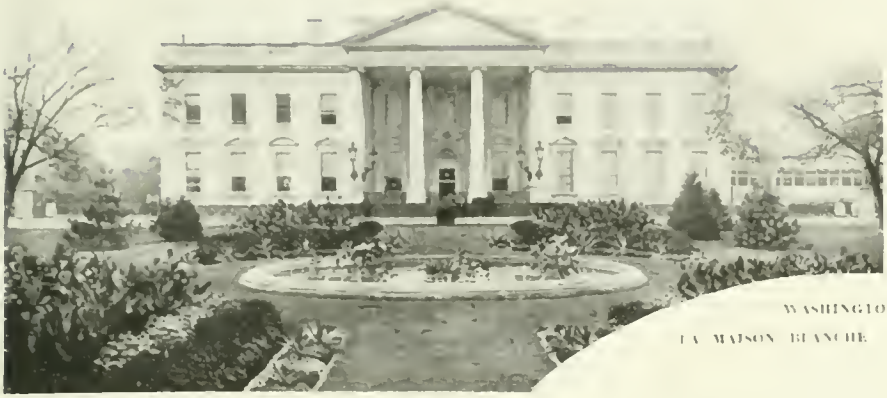
Le 15 août 1818, Mgr Flaget donna la consécration épiscopale à son ami intime et inséparable compagnon depuis un demi-siècle,

Mgr David, membre lui aussi de la Compagnie de Saint-Sulpice. Pendant que le coadjuteur s'occuperait de l'administration intérieure, l'évêque de Bardstown devait parcourir le diocèse. C'est Mgr David qui réunit, en 1812, quelques pieuses filles du pays, leur expliqua les règles de saint Vincent de Paul, et fut le fondateur, au Kentucky, des Filles de la Charité.

A cette époque, les visites pastorales étaient remplies de difficultés. Il fallait souvent passer des journées entières à cheval, et quand, le soir, on arrivait au hameau qui était le but de l'étape, se contenter d'une nourriture grossière. Que de fois il arriva au courageux apôtre de coucher sur la dure, dans les bois, sous le ciel étoilé, ou à l'abri du wigwam des Peaux-Rouges ! Les chemins fort difficiles disparaissaient fréquemment, ravinés par les grandes pluies ou couverts par les inondations des rivières voisines. On fournissait une longue traite sans trouver même une pauvre cabane de bois. Souvent, c'était aux flots qu'il fallait confier sa vie dans de frêles canots d'écorce de bouleau.

UNE VOITURE AMÉRICAINE

« A la fin de 1815, raconte une notice publiée en 1850 par les *Annales de la Propagation de la Foi* sur l'Église aux États-Unis, il (Mgr Flaget) avait visité en tous sens le Tennessee et le Kentucky, et porté les secours de la religion à ses 15 000 diocésains, disséminés par petits groupes sur un espace de 600 milles de longueur. Mais, au delà de ces limites, déjà si vastes, d'autres âmes abandonnées sollicitaient son zèle. En 1819, il repart des rives du Mississipi pour ne s'arrêter qu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Quand on suit la



WASHINGTON
LA MAISON BLANCHE

trace de ce voyage de 700 lieues, on dirait que partout où Mgr Flaget dresse sa tente, il jette les fondements d'une nouvelle Eglise, et que chacune de ses haltes principales est appelée à devenir un évêché. C'est Saint-Louis sur le Missouri; c'est Vincennes dans l'Indiana; c'est Détroit dans le Michigan; c'est Cincinnati, capitale de l'Ohio; c'est Érié, à Buffalo, sur les bords des lacs; c'est Pittsburg, qu'il évangélise en revenant de Louisville, après treize mois d'absence, après avoir donné des missions partout où il a trouvé une bourgade de Blancs, une plantation d'esclaves, ou un village d'Indiens. »

Quand Mgr Flaget rentrait à Bardstown, il y trouvait une modeste demeure composée de deux petites chambres meublées d'un lit, d'une commode, d'une table et de quelques chaises. C'était le Palais épiscopal. L'évêque et son coadjuteur prenaient leurs repas avec les séminaristes, assis à la même table qu'eux et usant du même ordinaire. Les prêtres du collège et du grand séminaire vivaient en communauté, et ne recevaient pas d'honoraires. Les missionnaires étaient quelquefois fort embarrassés de se procurer même des bréviaires. Les objets nécessaires au culte manquaient fréquemment. Beaucoup de calices et de ciboires étaient en étain. Nous avons noté ces divers détails au passage, pour donner à nos lecteurs une idée

de la pauvreté des premiers apôtres de régions aujourd'hui très prospères.

Un jour arriva où Mgr Flaget eut la douleur de perdre son ami, Mgr David, qui, épuisé par les fatigues et les années, s'était vu contraint de donner sa démission : il le remplaça, dans la charge de coadjuteur, par le premier prêtre qu'il avait ordonné, Mgr Chabrat, missionnaire dans l'Ouest américain depuis 1810, son collaborateur de 1834 à 1847.

En 1835, l'évêque de Bardstown vint en Europe, où il resta jusqu'à la fin de 1841 : il passa par Nantes, Angers, Poitiers, alla voir sa famille en Auvergne, à Contournat où il était né, le 7 novembre 1763, de modestes et pieux paysans, se rendit à Billom où il avait commencé ses études, à Clermont où il les avait achevées, enfin à Rome, vrai but de son voyage, où il passa tout l'hiver de 1836-1837 ; là, il exposa au Souverain Pontife les raisons qui militaient pour et contre le transfert du siège de Bardstown à Louisville. Le Saint-Père laissa aux évêques des États-Unis, réunis en Concile, le soin de prendre une décision ; tous, à l'unanimité, déclarèrent que Louisville était préférable à Bardstown. Mgr Flaget entreprit ensuite, en octobre 1837, une campagne en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et, pendant 18 mois, parcourut 46 diocèses. Il visita le midi de la France, le Piémont, et obtint, partout, un grand succès : à Turin, le roi Charles-Albert voulut le recevoir à sa table.

Quand Mgr Flaget s'embarqua pour l'Amérique, le 9 juillet 1839, il eut pour compagnon de route Mgr Purcell qui amenait avec lui un Religieux franciscain allemand et une caravane de 5 prêtres du diocèse de Clermont, MM. Machebœuf, Lamy, Gacon, Gemol et Navarron ; deux d'entre eux devaient prendre rang, plus tard, dans l'épiscopat américain.

Le coadjuteur était un précieux auxiliaire pour le vieil évêque désormais fixé à Louisville, et dont la santé commençait à décliner, lorsqu'un jour, dans les premiers mois de 1844, il s'aperçut, en disant

la messe, qu'il ne pouvait plus lire de l'œil gauche. Peu à peu, le mal empira, la cécité devint presque complète, et Mgr Chabrat dut, en 1847, résigner ses fonctions. Il rentra en France, et se retira, près de Mauriac, à Chambres, où il mourut saintement, le 22 novembre 1868.

Mgr Flaget, mort lui-même le 11 février 1850, fut remplacé en 1851 par Mgr Spalding, son coadjuteur, puis son successeur : celui-ci eut le bonheur de faire la dédicace de la cathédrale que le Patriarche de l'Épiscopat américain avait commencée et qu'il avait tant à cœur d'achever. « Avec une vie si pleine de travaux et de succès, dit la notice que nous avons déjà citée, Dieu n'a pas refusé la récompense que Mgr Flaget sollicitait comme une dernière consolation avant de chanter, disait-il, son *Nunc dimittis*. C'était d'abord de léguer son cher troupeau à un enfant de son diocèse, qui eût appris, par ses exemples autant que par ses leçons, ce qu'était la vie apostolique. » Mgr Spalding était âgé d'un an lors de l'arrivée de Mgr Flaget au Kentucky; il avait fait ses premières études dans les écoles fondées par le grand évêque de l'Ouest américain, et il recueillait sa succession.

MILWAUKEE (WISCONSIN)
ORPHELINAT
DE SAINTE-ROSE

Mgr Spalding ayant été transféré en 1865 au siège archiépiscopal de Baltimore, ce fut de nouveau un Français qui occupa celui de Louisville, Mgr Pierre Lavialle, un parent de Mgr Chabrat. Mgr Lavialle né, en 1820, dans un village de l'arrondissement de Mauriac

avait été appelé, par l'évêque de Bolina, à Louisville en 1842. Ordonné prêtre deux ans après son arrivée en Amérique, il avait été attaché pendant cinq ans au service de la cathédrale, puis avait été nommé professeur de théologie au grand séminaire. Il était à la tête du collège Sainte-Marie, depuis 1859, quand il fut promu à l'épiscopat au mois de septembre 1865. Il mourut le 11 mai 1867, laissant d'unanimes regrets, et il fut remplacé par Mgr Guillaume-George Mac Closkey, l'évêque actuel de Louisville.

Vincennes ou Indianapolis. — Le 24 octobre 1834, dans la cathédrale de Saint-Louis, Mgr Flaget donnait la consécration épiscopale à Mgr Simon-Gabriel Bruté de Rémur, prêtre français, attaché au séminaire d'Emmitsburg, dans le Maryland, et qui allait être le premier évêque du diocèse de Vincennes, aujourd'hui Indianapolis.

Le nom de Vincennes vient de celui d'un petit fort que le chevalier de Vincennes, gentilhomme canadien, avait fait construire jadis. Cet officier, envoyé au secours des Illinois, nos fidèles alliés, périt dans une guerre contre leurs ennemis, les Chiteachas, en 1736. Pris avec plusieurs autres de ses compagnons, pendant que les Français opéraient une retraite, il fut brûlé vif, et de la façon la plus barbare, avec le P. Sénat, un Jésuite, qui avait préféré s'exposer au péril d'être fait prisonnier et de mourir dans les tourments, plutôt que d'abandonner les blessés. On montrait encore, il y a cent ans, dans une grande prairie, l'endroit où le chevalier de Vincennes avait péri et les restes supposés de son bûcher.

Après le supplice des victimes de la barbarie des Chiteachas, les Français se fixèrent dans le pays qui se trouvait sous la protection du fort, et les Indiens de l'endroit, pour témoigner leur reconnaissance, leur firent don d'un terrain ayant une étendue de 24 lieues, sur les bords du Wabash : là fut fondée la ville qui devait, après la Révolution américaine, devenir la capitale de l'État d'Indiana.

Les Jésuites furent les premiers missionnaires de la contrée.

SAINT-PAUL. COURS MOYEN ET SUPÉRIEUR DE L'ENTERNAT SAINT-JOSEPH

mais là, comme partout, leur suppression provoqua des départs douloureux. Au commencement du XIXe siècle, la paroisse était administrée par M. l'abbé Rivet, qui mourut en 1803. Depuis cette époque, il n'y eut plus, à Vincennes, pendant plusieurs années, de prêtres avec résidence fixe : M. Olivier, les missionnaires du Kentucky et de la Louisiane allaient, de temps en temps, y donner des missions; enfin, en 1823, Mgr Flaget, qui y avait été curé trente ans auparavant, envoya là un ancien capitaine de hussards, M. Champonnier. Cet ecclésiastique appartenait au diocèse de Clermont; arrivé aux États-Unis, en 1821, avec Mgr Chabrat, il avait été ordonné prêtre deux ans après.

L'évêque du nouveau diocèse était né à Rennes, le 20 mars 1779, d'un avocat au Parlement de Bretagne; sa mère, Jeanne-Renée Le Saulnier de Vauhello, femme d'une grande piété, étant devenue veuve très tôt, dut seule élever son fils au milieu des difficultés d'une situation diminuée. Le jeune homme étudia d'abord la médecine, et obtint, en 1803, le grade de docteur; quelques années plus tard, entré dans la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, il fut professeur de théologie au grand séminaire de Rennes : parti pour l'Amérique en août 1810, il se rendit à Baltimore, où il entra dans les projets de Mme Seton.

Quand Mgr Bruté prit possession de son siège, tout était à créer; son clergé se composait de 4 ou 5 prêtres; comme églises il n'avait qu'une cathédrale en bois, non achevée, une autre église en planches, et quelques chapelles provisoires; son peuple, composé de 25 à 30 000 Catholiques, était dispersé sur un territoire vaste comme le quart de la France, au milieu d'une population de 60 000 âmes environ; pas de séminaire et de collège; pas de ressources. Les principales villes étaient Indianapolis, Wayne, Hogauport, Chicago qui possédait alors 3 à 4000 habitants; la résidence épiscopale en avait 2000.

Pendant les cinq ans que Mgr Bruté occupa le siège de Vin-

cennes, il déploya la plus grande activité et entoura les Indiens d'une tendre sollicitude; il les visita et leur envoya des prêtres. « J'ai pris pour plan, en partant, disait-il, d'amener et de répandre d'abord le plus de missionnaires que je pourrai pour prendre un peu partout possession du nouveau diocèse. » A cette époque, la traversée du Havre à New-York durait trente jours. Dans un voyage, au printemps de l'année 1836, Mgr Bruté mit quarante-neuf jours à traverser l'Atlantique.

Parmi les missionnaires de Vincennes, qu'il nous soit permis de rappeler quelques noms. M. Benjamin-Marie Petit, ancien avocat au barreau de Rennes, était chargé de la Station de Chichipé-Outipé : il y fut soumis à une cruelle épreuve; le gouvernement américain s'empara un jour de sa maison et de la chapelle où les Indiens se réunissaient pour prier en commun. Ces derniers, arrachés à leur pays, furent transportés sur les bords de la rivière des Osages, à 60 milles de Westport, le dernier village de l'État du Missouri. Le missionnaire suivit les malheureux émigrants pour fonder un nouveau poste destiné à être ensuite remis aux Pères Jésuites. Il mourut à Saint-Louis, chez ces Religieux où il était arrivé, gravement malade, le 10 février 1839.

MM. Desseille et François résidèrent parmi les sauvages. M. Buteux évangélisa la région allant de Terrehaute à Paris, petite ville de l'Illinois à 25 lieues de Vincennes. MM. Benoit, Schœffer, de Strasbourg, Corbe, sont nommés dans les lettres de l'évêque.

Mgr Bruté bénit l'église de Logansport, le 8 septembre 1838 : sous son administration furent bâties celles de Terrehaute et de Madison; les fondations de celle de Chicago furent commencées. Le vénérable prélat mourut, dans la nuit du 25 au 26 juin 1839, et eut pour successeur M. Célestin de la Hailandière, de qui, l'année précédente, en l'envoyant en France recruter de nouveaux missionnaires, il avait écrit au Trésorier de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : « Calme et prudent comme un ancien juge qu'il était; pieux et

LA SALLE (ILLINOIS)
ÉCOLE SAINT-VINCENT

consciencieux comme un bon prêtre, il vous dira ce qu'il nous semble à l'un et à l'autre de l'état des choses, au moment où je l'envoie visiter notre chère France, principalement pour en ramener quelques bons missionnaires de plus. Ceux venus en 1836, tous, je puis dire, ont si bien fait, qu'en obtenir quelques-uns de plus de cette trempe dans le Seigneur, est le grand espoir comme le grand besoin du diocèse. »

M. de la Hailandière appartenait à une famille distinguée de Rennes. Il occupa le siège de Vincennes pendant huit ans, le résigna en 1847, et mourut en Bretagne, à Combourg, le 1er mai 1882.

Le 14 septembre 1839 débarquèrent à New-York les missionnaires recrutés par l'évêque, MM. Auguste-Marie Martin, chanoine honoraire de Rennes, Louis Guynemer du Coudray, prêtre du même diocèse, Auguste Bessonies et Hippolyte Dupontavice, tous les deux diacres, le premier de Cahors, le second de Rennes, et trois sous-diacres du diocèse de Strasbourg. Deux Bretons, l'un minoré, l'autre élève de philosophie, deux autres jeunes

SAINT-LOUIS (MISSOURI). PROMENADE DE L'OUVROIR DE SAINTE-PHILOMÈNE

gens engagés comme Frères et destinés à l'instruction, deux Religieuses du Saint-Cœur et une novice, s'étaient joints à la caravane. Trois semaines avant le départ de la petite troupe, s'étaient embarqués, pour la Mission, un prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, M. Delanne et le P. Bellier avec quatre Religieux, ses confrères, de la Congrégation des Eudistes de Rennes, qui allaient prendre la direction du collège de Vincennes. Le vœu de Mgr Bruté recevait satisfaction; les ouvriers apostoliques ne manqueraient pas au diocèse. M. Martin, aussitôt après son arrivée, fut envoyé à Logansport pour s'occuper des ouvriers irlandais, employés à des travaux de canalisation, et de quelques pauvres Indiens.

Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont raconté, dans leur 12e volume, la première visite pastorale que fit Mgr de la Hailandière, sur les bords de l'Ohio, à 60 et quelques milles de sa résidence, par une température glaciale et sur une neige d'un pied d'épaisseur.

Le prélat, dans ses lettres, fait entendre l'éternelle plainte des missionnaires : Vincennes manquait de ressources, et celles qui venaient du dehors étaient insuffisantes. « Ce qui n'est pas moins vrai, gémissait-il, après avoir constaté que le diocèse, à cause de sa pauvreté, ne faisait pas de progrès, c'est que la position d'évêque, en pareille circonstance, n'est tenable que pour des saints : que peut, en effet, ajoutait-il, un évêque n'ayant que des vertus ordinaires, qui, au milieu des sublimes fonctions qui lui sont confiées, se trouve sans cesse ramené à des questions d'argent; dont la sollicitude est tellement absorbée par les soins du corps, qu'il lui reste à peine une pensée pour des intérêts plus élevés et plus saints; qui, du matin au soir, comme un marchand embarrassé dans ses affaires, doit s'évertuer en tout sens pour trouver tantôt un moyen, tantot un autre, de se tirer d'affaire : que peut-il faire pour le bien de son diocèse? Des saints le savent; pour moi, un indicible ennui m'a saisi le cœur, et mes forces se sont trouvées sans proportion avec ma charge. » Et trois mois plus tard, à la date du 27 octobre : « Je ne puis que

SAINT-LOUIS (MISSOURI). COUR DE RECRÉATION DE L'ORPHELINAT SAINTE-MARIE

vous dire que l'absence d'argent est telle qu'en ce moment le peu de commerce qui se fait ne consiste plus qu'en échanges, que le salaire même de l'ouvrier se paye en denrées. »

A la fin de cette année 1842, la statistique du diocèse de Vincennes donnait les chiffres suivants :

36 missionnaires ;

53 églises ou chapelles, tandis que trois ans auparavant leur nombre ne dépassait pas 24 ;

1 collège des Eudistes, à Vincennes, ayant 31 pensionnaires et une trentaine d'élèves externes ;

1 communauté de Sœurs de la Providence comptant 29 membres et s'occupant de 3 écoles ;

1 congrégation de Frères de Saint-Joseph ayant 17 membres et dirigeant 1 noviciat, 1 collège, 2 écoles et 30 000 Catholiques.

Ces Catholiques, en partie émigrés, étrangers de langage et de mœurs à la population au milieu de laquelle ils se trouvaient, ne fréquentaient guère les églises et ne s'approchaient pas des sacrements avant l'arrivée de Mgr Bruté. Depuis les choses avaient

change. En 1844, presque tous remplissaient le devoir pascal et assistaient aux offices de l'église.

Nous avons dit que Mgr de la Hailandière résigna son évêché en 1847. Il eut pour successeur Mgr Jean Bazin, qui était vicaire général de Mobile; mais cet évêque ne fit que passer sur le siège de Vincennes : il mourut le 23 avril 1848, « brisé, comme l'écrivait Mgr Portier à M. Bissardon, Supérieur de la maison des Chartreux de Lyon, par l'excès de son zèle et de sa charité ».

Le 15 novembre 1811, naissait, dans le diocèse de Montpellier, à la Salvetat d'Angle, celui qui devait être un jour le quatrième évêque de Vincennes, Maurice d'Aussac de Saint-Palais de Laud. Il fit ses premières études à Albi, et de là se rendit à Paris au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. C'était un enfant doué des plus heureuses qualités, et dont on put dire plus tard que le talent égalait la modestie. Entré en 1831 au séminaire de Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre le 2 mai 1836 et partit peu de temps après pour l'Indiana.

Mgr Bruté chargea M. de Saint-Palais de la paroisse de Bogg's Creek près de Loogoostee, et, en 1842, Mgr de la Hailandière l'envoya dans le village de Chicago devenu, depuis cette époque, la grande ville dont le monde entier connaît le nom. Rappelé dans l'Indiana, il devint curé de Logansport et de Madison, puis vicaire général de Mgr Bazin qui, peu de temps avant sa mort, le désigna au choix du Saint-Siège pour être son successeur.

Quand le nouvel évêque prit possession de son diocèse, celui-ci avait vu monter sa population catholique à un chiffre supérieur à 45000 âmes. Le nombre des missionnaires était le même que huit ans auparavant, mais on avait, de plus, 3 prêtres nés dans le pays; celui des églises était passé de 53 à 64, dont 16 en briques et le reste en bois. Les missionnaires de Sainte-Croix tenaient le collège et,

en outre, dirigeaient une école d'arts et métiers. Il y avait un grand et un petit séminaire. Les Sœurs de la Providence possédaient divers établissements, dont l'Académie de Sainte-Marie-des-Bois, 6 écoles et 1 asile d'orphelins. Notons, de plus, un autre asile pour les jeunes garcons. Nous retrouvons encore les Frères pour l'éducation des enfants.

Durant l'épiscopat de Mgr de Saint-Palais fut créé le diocèse de Fort-Wayne, détaché de Vincennes. D'autre part, la résidence de l'évêque ayant très peu d'importance comme ville, et ne paraissant pas devoir en acquérir dans la suite, fut transportée à Indianapolis. Le nombre des églises s'accrut dans de telles proportions qu'en 1859 il dépassait déjà cent. Les Bénédictins de Notre-Dame des Ermites fondèrent un monastère. Les Frères de la doctrine chrétienne de Namur créèrent un petit établissement. Le vicaire général, M. Bessonies, fit venir les Sœurs du Bon-Pasteur. Les œuvres se développèrent dans d'importantes proportions.

SAINT-LOUIS (MISSOURI)
PARC DE L'ASILE D'ALIÉNÉS
SAINT-VINCENT

Mgr Maurice de Saint-Palais mourut d'une attaque d'apoplexie, à la maison-mère des Sœurs de la Providence, à Sainte-Marie-des-Bois, au comté de Vigo, dans l'Indiana, le 28 juin 1877.

L'évêque actuel, le cinquième depuis la fondation du diocèse, est Mgr Francis Silas Chatard ; il est le premier qui soit né en Amérique : il est, en effet, originaire de Baltimore. Sa consécration épiscopale remonte au 12 mai 1878. Il était, quand il fut choisi pour succéder à

Mgr de Saint-Palais, camérier secret surnuméraire de S. S. Léon XIII et recteur, à Rome, du collège américain des États-Unis. Mgr Chatard a trois vicaires généraux, dont l'un est Mgr Auguste Bessonies. Le diocèse compte actuellement 129 prêtres séculiers et 55 réguliers, 112 églises avec prêtre résidant, et 49 postes de Missions avec église. Les Religieux hommes sont au nombre de 195, et les femmes de 1343. Les 92 écoles paroissiales sont fréquentées par 14612 enfants, et les 16 pensionnats de jeunes filles en possèdent un total de 480. Il y a 210 orphelins répartis entre les 2 orphelinats. Ajoutons à ces œuvres, 2 écoles industrielles, 4 hôpitaux, 2 asiles de vieillards. La population catholique était, en 1900, de 112 388 âmes.

Les Montagnes Rocheuses. — Au commencement du XIXe siècle, les tribus sauvages parcouraient librement les vastes étendues qui vont des grands lacs du Nord aux régions arrosées par le *Père des Eaux*, le Mississipi. Elles étaient sans souci du lendemain, car le Grand Esprit leur fournissait, en abondance, le gibier qui servait à leur alimentation. Des troupeaux de buffles erraient nombreux sur les plaines, et les Blancs n'avaient pas encore paru dans les prairies pour y bâtir des villages et de populeuses cités, dans les forêts, pour les abattre. Il y avait là des Potowatomies, des Ottawas, des Chipawais, des Monomonis, des Winebagos, etc. La Robe Noire s'était montrée parmi eux, mais l'Indien aimait la Robe Noire parce qu'elle ne venait pas fumer le calumet avec lui pour s'enrichir ensuite de ses dépouilles.

Parmi les nations indiennes, il en était une dont nous avons à faire ici une mention spéciale, celle des Potowatomies ; elle avait été visitée par M. Richard, mort vers 1831 et qui fut, pendant trente-cinq ans, le seul missionnaire pour tout le Michigan, puis par M. Badin ; un prêtre flamand avait résidé pendant deux ans chez elle ; un Français l'avait de nouveau évangélisée, M. Petit, dont nous avons déjà parlé. Quoique encore à demi païenne, en 1851, on comptait.

dans son sein de 15 à 1600 Catholiques divisés en trois agglomérations principales, dont deux sur la rivière du Kansas et une plus au nord ; il y avait une église dans chacune d'elles. Dans la résidence de Sainte-Marie, au nord du Kansas, il y avait, de plus, une école pour les filles, tenue par les Dames du Sacré-Cœur, avec 72 élèves, et une pour les garcons avec 52. Le 25 mars de cette même année, Mgr Jean-Baptiste Miège, jésuite, nommé Vicaire apostolique du territoire Indien en deçà des Montagnes Rocheuses, reçut la consécration épiscopale. Le P. Maurice Gailland a raconté, dans une lettre parue dans les *Annales* et datée de Sainte-Marie, Mission des Potowatomies, du 13 novembre 1851, la réception chaleureuse qui fut faite par les Indiens à leur évêque quand il arriva le 31 mai 1851 à Sainte-Marie.

DAHOMEY (MISSISSIPI). UNE FABRIQUE DE COTON

A 180 milles au sud de celle des Potowatomies se trouvait la Mission des Osages, établie sur le Neosho ou Grande-Rivière. La tribu des Osages se composait environ de 7000 membres. Mgr Miège a fait le portrait suivant de ces sauvages : « Tête entièrement rasée excepté le toupet, figure bariolée de rouge, de noir et de blanc, oreilles d'une prodigieuse longueur et surchargées de coquillages ou de griffes d'ours, une couverture pour tout vêtement, la chasse au buffle ou au chevreuil pour toute occupation, et le produit de cette chasse, plus un peu de maïs, pour toute nourriture : si vous ajoutez à cela une stature à peu près commune de six pieds, un corps

robuste et bien pris, un caractère hautain et décidé, un goût bien prononcé pour le vol et les chevelures ennemies, vous aurez tout le bien et une partie du mal qu'on peut en dire. » Les Osages étaient moins accessibles à la parole du missionnaire que les Potowatomies. « Ce qui paralyse, en partie au moins, les efforts des missionnaires, disait leur évêque, c'est l'oisiveté complète dans laquelle ils vivent quand ils ont amassé quelques provisions. Le Gouvernement leur avait envoyé, il y a quelques années, des charrues, des wagons et des bœufs, pour les initier à l'agriculture ; or, ils ont vendu les charrues et les wagons pour quelques bouteilles de liqueur, et ont fait un grand festin avec les bœufs. »

En 1854, le gouvernement des États-Unis, à la suite de traités passés avec les différentes tribus sauvages, divisa le pays en deux territoires, Kansas et Nebraska, attribués au Gouvernement, et un territoire indien laissé aux tribus sauvages. En une année seulement 50 000 immigrants se jetèrent sur les terres qui leur étaient cédées, construisant fermes et manufactures, commençant des villes. Parmi ces « pionniers » se trouvaient bon nombre de Catholiques irlandais et allemands. Ce fait décida Mgr Miège à venir établir sa résidence dans la petite ville de Leavenworth et à élever des églises en divers endroits. Les Indiens qui avaient vendu leurs terres, en partie au moins, au Gouvernement étaient les Omahas, les Pawnees, les Kikapoos, les Delawares, les Wyandots, les Shawnees, les Miamis, les Peorias, les Weas, les Piandiskawz et les Quawpaws.

En 1857, fut érigé le Vicariat apostolique de Nebraska dont l'administration fut provisoirement confiée au Vicaire apostolique du territoire à l'est des Montagnes Rocheuses. L'année suivante, Mgr Miège visita les parties les plus accessibles de Nebraska et y trouva un grand nombre de familles catholiques, éparses sur tout le territoire ; il parcourut aussi, au cours de l'automne, le centre et le sud du Kansas et trouva des familles catholiques dans tous les villages. Le Nord était, à cette époque, évangélisé par deux Pères Béné-

dictins qui y avaient érigé trois églises : l'Ouest et le Sud-Ouest, ainsi que les tribus indiennes, Osages et Potowatomies, par des Pères Jésuites. L'évêque avait, de plus, un prêtre dans le centre de la partie habitée du territoire, sur la rivière des Kans, un autre dans la partie Sud-Est, un troisième à l'extrémité orientale et deux à Leavenworth. Chacun de ces prêtres avait au moins 50 lieues de pays à visiter chaque mois. Il y avait à Leavenworth 10 000 habitants, dont 2 500, au moins, étaient catholiques.

NATCHEZ (MISSISSIPI)
ORPHELINAT SAINTE-MARIE

En mai 1859, le Vicaire apostolique des Montagnes Rocheuses fut déchargé de l'administration du Nebraska, qui passa à Mgr James O'Gorman, consacré évêque de Raphanée le 8 mai, et nommé Vicaire apostolique de ce dernier territoire. Ce Vicariat est devenu le diocèse d'Omaha depuis le 2 octobre 1885.

Nous ne résistons pas ici au désir de montrer par quelles luttes et quelles épreuves passèrent les immigrants qui, lors de la découverte des mines d'or dans les Montagnes Rocheuses, se précipitèrent sur l'appât qui leur était offert. « Quand le Saint-Père confia le Nebraska à Mgr O'Gorman, raconte Mgr Miège, dans une lettre adressée à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 13 janvier 1860, il me déchargea d'un fardeau qui était bien au-dessus de mes forces. Mon bonheur toutefois ne fut que de courte durée, car un plus pesant

n'était réservé par la découverte des mines d'or, à 800 milles de Leavenworth et à l'extrémité ouest du Kansas. Au printemps passé, plus de 50000 hommes se dirigèrent sur ces mines dans l'espérance d'y réaliser une fortune, sans travail et sans dépenses. La plupart partirent à pied, sans argent et sans provisions, espérant vivre du produit de la carabine dont tous étaient armés. Des milliers moururent d'épuisement sur la route; d'autres se travestirent en sauvages et vécurent de vol et de pillage. Les premiers qui arrivèrent à Pike's Peak (c'est le nom de la région aurifère) y arrivèrent épuisés par la faim, la fatigue et la fièvre, sans ressources pour commencer leurs opérations et sans provisions pour attendre le moment favorable. Ils reprirent le chemin des États dans l'espérance de vivre aux dépens de la masse d'hommes qu'ils rencontreraient. Ils réussirent et répandirent une telle alarme sur la route, qu'à peu près 30000 hommes rebroussèrent chemin, s'imaginant, sur de faux rapports, qu'ils avaient été les dupes des spéculateurs. 20000 hommes environ eurent le courage d'aller jusqu'au terme, s'installèrent au pied des Montagnes Rocheuses et commencèrent l'œuvre des mines avec un tel succès qu'un bon nombre réalisèrent de 100 à 200 francs par jour, quelques-uns même jusqu'à 500. »

La partie occidentale du Vicariat, communément appelée Pike's Peak, devint bientôt territoire des États-Unis sous le nom de Colorado. Les Catholiques établis à Denver City, qui devait être la capitale du territoire, ayant appelé l'évêque à grands cris, celui-ci quitta Leavenworth, le 2 mai 1860, pour se rendre à Denver : il partait avec un domestique, sur une voiture ayant dix ans de service, et deux mulets portaient les bagages. Le prélat fit ainsi un voyage de vingt-trois jours par des journées très chaudes, par des nuits froides, souvent dans le sable et la boue, manquant même d'eau quelquefois. « Le plus étrange, écrivait Mgr Miège, le 25 février 1861, et j'oserais presque dire le plus affligeant spectacle, sur cette longue et désagréable route, fut le nombre d'hommes, de chevaux, de bœufs et de

wagons qui se succédaient sans interruption dans toute cette étendue de 250 lieues. Chacun ne parlait et ne rêvait que de Pike's Peak, que de cet or qu'il ramasserait à pleines mains, et qu'il rapporterait au sein de sa famille pour y jouir en paix de sa fortune à bon marché. Des personnes de ma connaissance qui tiennent un magasin sur la Platte, à peu près à égale distance de Leavenworth et de Denver, m'ont assuré que, du 1er au 15 de mai, elles avaient compté 11 000 wagons, tous pour les montagnes, et chacun portant à peu près de 4 à 6 hommes. A en juger par ce que j'ai vu, leur rapport ne peut pas être bien éloigné de la vérité. L'émigration du printemps a été estimée à 90 000 hommes, dont certainement 70 000 sont revenus plus pauvres qu'ils n'y étaient allés. »

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

Mgr Miège bâtit une église à Denver, mais la veille même de son départ du Colorado, il reçut une réponse favorable du Préfet de la Propagande, à qui il avait demandé de confier ce territoire à l'évêque du Nouveau-Mexique plutôt qu'au Vicaire apostolique du Kansas, Santa-Fé n'étant qu'à 80 lieues de Denver.

Vers la fin de 1871, Mgr Miège se vit dans la nécessité d'entreprendre un long voyage dans l'Amérique du Sud pour subvenir aux besoins de son Vicariat; il se rendit à San-Francisco, le 3 novembre, et, accompagné d'un Père de la Compagnie de Jésus parlant l'espagnol, il arriva à Panama le 20 du même mois : il parcourut l'Équa-

teur, le Pérou, la Bolivie, le Chili, la République Argentine, l'Uruguay, le Brésil, passa aux Antilles, visita Saint-Thomas, Porto-Rico, Cuba et rentra, après deux ans et huit mois d'absence, dans la résidence de Leavenworth.

Après de si longs et si pénibles travaux, sentant que le moment était venu de remettre à un autre le fardeau de sa lourde administration, l'évêque donna sa démission et, après vingt-quatre ans du plus fructueux apostolat, rentra chez les Pères de la Compagnie de Jésus. Il mourut en 1884. Mgr Miège était né à Chevron, diocèse de Tarentaise, le 18 septembre 1815.

Lorsque ce vaillant apôtre résigna ses fonctions, il laissait, dans son Vicariat, 48 missionnaires et 3 prêtres nés dans le pays, 76 églises ou chapelles, 3 collèges, 22 écoles, un hôpital et un orphelinat. La population catholique était de 35 000 âmes. Le Vicariat du Kansas devint diocèse de Leavenworth, le 22 mai 1877.

Colorado. — Quand nous nous reportons aux jours de notre enfance, nous revoyons, à travers nos lointains souvenirs, par une belle soirée d'été, dans la cour d'un collège de Maristes, au milieu des élèves manifestant bruyamment leur enthousiasme, un évêque de moyenne taille, affecté d'une forte claudication, au visage maigre et aux yeux brillants derrière des lunettes d'or. Comme cet évêque était missionnaire, qu'il venait du pays où sont les Montagnes Rocheuses et qu'il devait y retourner, il apparaissait à nos jeunes imaginations comme un personnage revêtu d'un prestige singulier; il avait certainement fait des choses merveilleuses, et il allait en faire encore. Nous nous trompions peu, et lorsque l'auteur de cette étude feuillette aujourd'hui les lettres de Mgr Machebœuf, il admire les travaux de ce prélat qui, en quelques années, fonda une Église nouvelle, et qui, durant cinquante ans, consuma sa vie dans les durs travaux de l'apostolat. L'infirmité jadis remarquée avait été contractée dans une course apostolique. Dès 1860, Mgr Lamy, évêque

NASHVILLE (TENNESSEE). UNE CHAMBRE PARTICULIÈRE A L'HOPITAL SAINT-THOMAS

de Santa-Fé, avait envoyé le missionnaire, avec un jeune prêtre français, dans le Colorado, pour évangéliser ce pays. Une petite paroisse fut créée à Denver, puis à 40 milles de là, au milieu des mines, un poste à Central-City. « Ayant à faire à cheval, chaque semaine, raconte Mgr Machebœuf, le trajet de Denver à Central-City, j'étais quelquefois épuisé par la fatigue et par la chaleur. Une occasion s'offrit d'acheter une petite voiture à très bon compte; je fis cette acquisition pour transporter mon bagage. Je devais payer bien cher ce soulagement. Un jour, comme je descendais une montagne rapide, le brancard de la voiture se brise, le cheval s'épouvante, renverse le véhicule, et avant que j'eusse eu le temps de voir le danger, j'étais sous les roues, la figure et les mains ensanglantées et la hanche brisée. N'ayant pu me procurer, dans ces montagnes, les soins d'un bon chirurgien, j'ai été privé, pendant quatre mois, de célébrer la sainte messe, et je suis resté tellement boiteux que je ne puis marcher qu'en m'appuyant sur une canne. »

NEEDLE ROCKS, SUR LA LIGNE U. P. R. R.

Parti pour les Missions d'Amérique le 8 juillet 1839, l'intrépide pionnier de l'Évangile dans l'Ohio, le Nouveau-Mexique, les montagnes et les vallées du Colorado, alla recevoir de Dieu, cinquante ans après, presque jour pour jour, la récompense promise au bon serviteur: il mourut le 9 juillet 1889 au milieu de son peuple. Mgr Machebœuf était né à Riom, dans le Puy-de-Dôme, en 1812.

Au printemps de 1859, 60 000 émigrants s'étaient transportés dans la partie des Montagnes Rocheuses située entre le Nouveau-

Mexique, l'Utah et le Dakota, où, l'année précédente, de riches mines d'or avaient été découvertes. De cette foule, il ne resta que 20 000 personnes, les plus vaillantes et les plus persévérantes. Comme, en 1860, le nombre des mineurs, commerçants et fermiers était suffisant pour que les États-Unis reconnussent l'existence politique du territoire sur lequel ils s'étaient établis, cette reconnaissance eut lieu et, ainsi que nous l'avons dit, Denver devint la capitale du Colorado. Un instant, la guerre de Sécession arrêta l'élan, mais, après la paix, l'immigration reprit et l'on marcha de progrès en progrès.

CATHÉDRAL ROCK
MONT DÉSERT

Le Vicariat apostolique du Colorado et Utah fut érigé le 18 janvier 1868; quand, quelques mois plus tard, Mgr Machebœuf en prit la charge, il possédait une population de 40 000 âmes environ. Le nombre des Catholiques était de 10 000, dont 8000 Mexicains des comtés détachés du Nouveau-Mexique.

En 1888, on comptait, dans le Vicariat, devenu diocèse de Denver, 40 000 Catholiques, en face de 295 000 dissidents appartenant à des sectes diverses, 42 missionnaires, 19 prêtres nés en Amérique, 103 églises ou chapelles, 1 collège dirigé par les Pères Jésuites, 9 pensionnats confiés à des Religieuses, 15 écoles paroissiales tenues par les Sœurs, 10 hôpitaux, 1 orphelinat, 1 mai-

EN ROUTE VERS LE MONT LOWE

son du Bon-Pasteur, 1 monastère de Bénédictins et 1 couvent de Franciscains.

Au commencement de 1868, il n'y avait à Denver qu'une petite église provisoire, 1 petit pensionnat, 1 école paroissiale tenue par les Sœurs de Lorette, et un seul prêtre, le futur évêque; dans les autres parties du territoire, une seule paroisse, à 40 milles de Denver, dans la montagne, desservie par M. Raverdy qui devint, par la suite, vicaire général de Mgr Machebœuf. Un prêtre, qui repartit bientôt pour Santa-Fé, était chargé d'un petit village mexicain. Le Vicaire apostolique ne put assister au concile de 1870; étant seul à Denver, il ne put quitter sa résidence, où il remplissait les fonctions d'évêque, de grand vicaire, de curé, de vicaire et souvent de sacristain. Mgr Machebœuf, avec une audace tout américaine, avait opéré ce prodige d'organiser un ensemble d'œuvres imposantes où, vingt ans plus tôt, il n'y avait que le désert.

LES DIOCÈSES DU SUD

Saint-Augustin. — La Floride est le pays des États-Unis qui fut le premier connu des Européens et, par conséquent, le premier évangélisé, mais lorsque les Anglais s'en furent emparés, en 1763, les Missions disparurent, excepté à Saint-Augustin et à Pensacola. En 1783, elle redevint espagnole; elle fut rétrocédée aux États-Unis, en 1821. Au XIXe siècle, à partir de 1825, la Floride forma avec l'Alabama un Vicariat apostolique de 300 lieues de longueur et 30 de largeur. La population catholique, éparse sur cet immense territoire, ne comprenait pas plus de 6 à 7000 personnes.

M. Portier, originaire de Lyon, parti de France, comme diacre, en 1817, avec M. Dubourg, en fut le premier Vicaire apostolique. Nous aurons l'occasion de donner d'autres détails sur ce prélat, à propos de Mobile; bornons-nous à dire, ici, qu'au moment de sa consécration épiscopale, il ne possédait, pour son Vicariat, que deux

prêtres, susceptibles d'être rappelés par l'évêque de la Nouvelle-Orléans, et un jeune sous-diacre.

Léon XII, au début de l'année 1829, érigea le diocèse de Mobile qui fut formé par l'ancien Vicariat, et y transféra Mgr Portier. A ce moment, l'évêque avait avec lui 5 prêtres et 5 sous-diacres. La Floride comprenait 30 000 habitants dont environ 4000 sauvages. On s'imagine aisément, par ces chiffres, les solitudes qu'il fallait traverser pour évangéliser le pays, et combien pénibles devaient être les voyages. De Pensacola, dans la région de Mobile, à Saint-Augustin, ancienne capitale de la Floride occidentale, l'évêque avait 160 lieues à parcourir dans des contrées presque désertes. Il a raconté, dans une lettre des plus intéressantes, la visite pastorale qu'il fit en 1827.

LE JARDIN DES DIEUX, BALANCED ROCK (COLORADO)

Mgr Portier, pour se rendre à Saint-Augustin, quitta Pensacola, le 21 juin, à cheval et muni d'une boussole pour pouvoir se diriger à travers les contrées solitaires par lesquelles il avait à passer. Il fut en route jusqu'au 5 juillet suivant, évitant un danger pour tomber dans un autre, recevant l'hospitalité tantôt chez un Presbytérien, tantôt chez un Anabaptiste, couchant, après une journée de pluie, dans un marais où il voyait, à dix pas de lui, des crocodiles se jouer au milieu d'une rivière, et où il savait qu'il avait, aussi, pour voisins,

les ours, les panthères, les loups, les serpents à sonnettes, parfois anathématisé par la haine protestante, parfois aussi recueilli par le bon Samaritain. Il visita Tallahassée, au milieu de terres d'une « prodigieuse » fertilité, le comté d'Alachua où il découvrit, à son retour, six familles catholiques, et baptisa sept enfants, Jacksonville, dans un pays d'orangers, de citronniers et d'oliviers.

CHASSE-NEIGE DANS LE COLORADO

Saint-Augustin, dont la fondation eut lieu en 1568, comptait 2000 Catholiques en 1827, et possédait une vaste et belle église, bâtie par les Espagnols et qui fut très fréquentée pendant le temps que l'évêque passa dans cette ville. Après une grave maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, le prélat reprit ses instructions et ses catéchismes, fit faire leur première communion à 50 personnes, donna la confirmation à 95, et baptisa près de 60 enfants.

La ville désormais ne serait plus délaissée. Les Pères de la Misé-

ricorde se dévoueraient à ces fidèles privés longtemps de tout secours, et désorientés par des scandales dont le souvenir était encore trop récent pour être effacé de leur mémoire. Le P. Aubril passa vingt-cinq ans dans la Floride, qu'il quitta pour aller à New-York en 1865. A Jacksonville, le nombre des Catholiques ayant augmenté, il fut nécessaire en 1855 d'y établir un prêtre à demeure. En 1862, M. Hunincq mourut à Key-West, victime de son dévouement pendant une épidémie, et, cinq ans plus tard, en 1867, M. Maillé succomba en France aux suites de ses fatigues.

Un concile tenu à Baltimore en 1855 décréta la transformation du Vicariat de la Floride en diocèse. Cette transformation se fit quelques années après, et le Saint-Siège mit à la tête du diocèse de Saint-Augustin, le 21 mars 1880, Mgr Vérot, évêque de Savannah depuis 1861, et administrateur de la Floride dont il avait été le Vicaire apostolique pendant quatre ans.

Mgr Augustin Vérot, né en France et parti pour l'Amérique en 1836, appartenait à la Société de Saint-Sulpice. Il avait d'abord enseigné les mathématiques, la philosophie et la théologie au grand séminaire de Baltimore, puis avait été chargé, en 1854, de la cure d'Ellicott's Mills, dans le Maryland. Nommé, le 21 décembre 1857, évêque de Danabée *in partibus*, et Vicaire apostolique de la Floride, il avait été sacré, dans la cathédrale de Baltimore, le 25 avril 1858. C'était, au témoignage de son vicaire général, M. Dufau, qui fut administrateur de Saint-Augustin *sede vacante* (lettre du 1er août 1876), un homme de beaucoup de science et de vertus éminentes. Au physique, il était doué d'une santé robuste que ni les longues et excessives fatigues de ses visites pastorales, ni le froid, ni la chaleur ne semblaient pouvoir altérer.

Dès qu'il fut chargé de la Floride, son premier souci fut d'appeler auprès de lui des ouvriers évangéliques qu'il alla lui-même chercher en France. La Providence le servit au delà de ses espérances : il

ramena 17 personnes, prêtres, séminaristes, Religieuses et Frères coadjuteurs. Les prêtres étaient MM. Dufau-Labarrère, curé doyen d'Arady dans le diocèse de Bayonne, Sylvain Hanineq, principal du collège d'Ath, au diocèse de Tournay, Jean-Bernard Aulance, aumônier de l'orphelinat des Ursulines de Pau, Hillaire, curé de Bouchemaine, au diocèse d'Angers, Chambon, vicaire de Saint-Laurent, au Puy, et Alix Mailley, professeur au séminaire de Consolation, dans le diocèse de Besançon. Dans la caravane il y avait un séminariste du Puy, du nom de Léon Hugon, probablement le R. P. L. Hugon que le *Catholic Directory* de 1900 indique comme curé de l'église de Mater-Dolorosa, dans la ville de Tallahassée, capitale officielle de la Floride.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis sa consécration que, déjà, Mgr Vérot avait pourvu d'un prêtre les principales localités de son Vicariat. En moins de trois ans, Tampa, Fernandina, dans l'île Amélie, Palatka, Mandarin, au milieu des bois, sur les bords de la rivière de Saint-Jean, furent dotés d'une chapelle. Au mois de mars 1860, il avait 8 missionnaires, 1 église, 9 chapelles, 1 école de Frères des Ecoles chrétiennes, 1 communauté de Sœurs de la Merci, 7 élèves au séminaire de Baltimore.

Le Vicariat apostolique de la Floride souffrit beaucoup de la guerre de Sécession. A Saint-Augustin, les deuils furent nombreux, une partie de la jeunesse périt sur les champs de bataille, et l'émancipation des nègres réduisit à l'indigence un grand nombre de familles. Plusieurs établissements furent détruits, parmi lesquels le presbytère et l'église de Jacksonville. En 1866, la population catholique était de 6000 âmes, le nombre des prêtres était descendu à 5, et les ministres protestants redoublaient d'ardeur; mais « la guerre qui a ruiné tant de personnes, écrivait Mgr Vérot, de Saint-Augustin, le 4 février 1867, a produit néanmoins de précieux résultats sous bien des rapports. Les préjugés contre la religion catholique, que la propagande protestante s'est toujours efforcée, avec des peines

effroyables, de répandre et de multiplier partout, ont été notablement diminués partout. On a vu les prêtres catholiques et les Sœurs de charité dans les armées; et cela a fait tomber une foule de fausses idées, et a fait concevoir une grande estime pour l'esprit de dévouement qui se trouve dans l'Église catholique.... »

L'émancipation des nègres ouvrit aussi un vaste champ au zèle apostolique. Mgr Vérot fit venir à Saint-Augustin des Religieuses de Saint-Joseph du Puy, qui ouvrirent des écoles où coururent petits nègres et petites négresses. « Je suis tout à fait satisfait, disait l'évêque en terminant la lettre dont nous venons de citer un passage, du résultat que j'ai obtenu en faisant venir des Sœurs de France exclusivement pour l'instruction des nègres, et je ne vois de limites à la bonne œuvre que la limite elle-même de mes ressources pécuniaires. »

Depuis 1861, Mgr Vérot était évêque de Savannah, en même temps que Vicaire apostolique des Florides. Il avait succédé à Mgr Barry, mort à Paris le 19 novembre 1859 chez les Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. Le digne prélat, pendant la guerre de Sécession, résida tantôt à Savannah, tantôt à Saint-Augustin, comme en font foi les dates des lettres qu'il adressait à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Quand fut érigé le diocèse de Saint-Augustin, l'évêque opta pour ce dernier qui avait eu les prémices de son dévouement épiscopal, et qui lui semblait avoir le plus besoin d'appui.

En 1872, au mois de janvier, Mgr Vérot avait envoyé son vicaire général, M. Dufau, au territoire des Indiens connu sous le nom de Everglades, avec une lettre pour leur grand chef lui disant que « les Robes noires » étaient venues pour faire connaître à sa nation la religion du Grand-Esprit. Le missionnaire visita 25 à 30 familles et fut partout accueilli avec respect, mais il ne put entrer en relations avec le chef. En 1875, l'évêque se rendit lui-même à Miami, au sud de la Floride, où se trouvaient les débris des Séminoles auxquels, il

y avait quarante ans, les Américains avaient fait la guerre, mais il ne put trouver d'interprète.

Mgr Vérot mourut le 10 juin 1876. Il y avait alors dans le diocèse de Saint-Augustin, 12 000 Catholiques en présence de 250 000 Protestants, et 1000 sauvages infidèles dans le sud de la presqu'île, 11 missionnaires, 20 églises ou chapelles, des écoles catholiques partout où se trouvait un prêtre résidant. Aux Sœurs de Saint-Joseph du Puy étaient venues se joindre les Dames des Saints Noms de Jésus et de Marie du Canada. Il n'y avait plus de Frères, mais deux pieux laïques les remplaçaient.

CHARLOTTE STREET A SAINT-AUGUSTIN (FLORIDE)

Le nouvel évêque de Saint-Augustin, Mgr John Moore, consacré le 13 mai 1877, fut installé dans sa cathédrale le 20 mai suivant; c'est encore lui qui gouverne le diocèse. Dans le clergé, nous avons relevé le nom de M. Henry Clavreul, parti de France au temps de Mgr Vérot, et qui a publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, en 1872, une longue et intéressante lettre sur la Floride. Il avait été, à cette époque, chargé par son évêque de venir en Europe pour recruter quelques collaborateurs.

Mobile. — Le premier évêque de Mobile, comme de tant d'autres diocèses des États-Unis, fut un Français, et ce Français, dont nous avons déjà parlé, gouverna cette Église pendant trente-trois ans. Il

n'avait que soixante-quatre ans quand il rendit son âme à Dieu, et, cependant, il était devenu le doyen de l'Épiscopat américain. Tous ceux qui se sont occupés, même d'une façon sommaire, de l'histoire des Missions, connaissent le nom de Mgr Portier, né à Montbrison en 1795, décédé à Mobile le 14 mai 1859.

Pour fonder son diocèse, il n'eut pas seulement à lutter contre les difficultés venant du manque de ressources, mais aussi contre celles que le climat lui suscitait. De 1837 à 1846, il n'y eut pas moins de cinq épidémies de fièvre jaune. En 1839, les propriétés de l'Église furent presque toutes la proie d'un incendie; un couvent de la Visitation, très prospère, avec sa chapelle en briques, ses parloirs, toutes ses dépendances, et qui avait réuni de 60 à 80 jeunes filles, fut également détruit par le feu; il ne fut reconstruit qu'en 1857. Pour un collège qu'il avait fondé à Spring-Hill, le prélat eut grand'peine à se procurer des professeurs, avant de l'avoir confié aux Pères Jésuites de la Province de Lyon. Âgé de plus de cinquante ans, il se vit réduit à faire la classe comme un professeur qui n'est pas astreint à d'autres soucis. Enfin, il vit mourir, avant lui, son vicaire général, devenu évêque de Vincennes, Mgr Bazin, qui avait été un de ses plus chers et plus zélés collaborateurs.

Parti de France en 1817, n'étant encore que sous-diacre, avec Mgr Dubourg dont il s'était immédiatement attiré l'estime et l'affection, M. Portier fut ordonné prêtre peu après dans la cathédrale de Saint-Louis du Missouri, puis envoyé comme vicaire à la Nouvelle-Orléans, et chargé ensuite de fonder un collège. En 1825, il devenait Vicaire apostolique des Florides, et évêque de Mobile en 1826.

Le 21 juin 1858, trente-deux ans après, Mgr Portier écrivait à son ami M. Bissardon, ancien Supérieur de la maison des Chartreux de Lyon : « Si jamais je revois la France, j'irai vous demander un petit coin dans votre modeste presbytère, mais je ne sais encore si la volonté de Dieu le permettra. Je m'affaiblis. Je sens tout le poids de

quarante et un ans de missions ou de travaux forcés. Cependant, je n'ai jamais eu la tentation de me reposer en mon pays natal. J'ai promis de porter ma croix et de mourir à son ombre là où je l'aurais plantée. » Moins d'un an après, le missionnaire avait rendu compte à Dieu de son mandat. Il avait eu, comme collaborateurs français, MM. Loras, le futur évêque de Dubuque, Bazin, qui devait s'asseoir sur le siège de Vincennes, Pougeade, le premier prêtre qu'il avait ordonné pour son diocèse, mais qui mourut peu après de la fièvre jaune, en 1830, dans la ville d'Augusta, Châlon, Albin-Desgaultière, Rampon, etc.

M. Châlon a raconté, dans une lettre du 1er mars 1832, publiée par les *Annales de la Propagation de la Foi*, une très intéressante visite apostolique qu'il fit à une petite colonie française. « Si vous voulez voir, écrivait-il, des Français dont les coutumes et la simplicité vous retracent les mœurs du XIIe siècle, je vous engage fort à me prendre pour votre guide, et je vous conduirai au Bayou-la-Battrai. Si vous voulez entendre parler le français comme l'écrivait Joinville, venez d'abord à Mobile, et je vous conduirai au Bayou-la-Battrai. Au milieu de ces bons fermiers, je me trouvais reporté à une époque antérieure de quatre siècles au moins. »

Quand Mgr Portier arriva à Mobile le 20 décembre 1826, on y comptait, sur 10 000 habitants, 2000 Catholiques, des Méthodistes, des Presbytériens, des Anabaptistes, des Quakers, des Unitariens, des Universalistes, etc., qui avaient tous des ministres zélés, certains des églises importantes. A côté de ces temples, la pauvre cathédrale de bois, — la seule église du diocèse, — faisait piteuse figure, et Mgr Portier sentait fort bien qu'il lui fallait un édifice capable de devenir *the fashionable church*, moyen d'attirer vers Rome ceux que les préjugés retenaient loin d'elle.

Au 1er janvier 1860, le diocèse comprenait 8 prêtres séculiers, comptait 11 églises dont 2 appartenaient aux Jésuites du collège de Spring-Hill, un couvent de la Visitation, deux orphelinats et 8 exter-

nats pour les enfants des deux sexes. Ajoutons à cela 1 ouvroir, 1 hôpital et 1 séminaire. Une société charitable, *The Catholic female benevolent Society*, venait en aide aux établissements gratuits.

La Nouvelle-Orléans. — En 1678, une colonie française se fonda dans cette partie de l'Amérique septentrionale qui fut appelée Louisiane du nom de Louis XIV, alors régnant. Cette région est traversée du Nord au Sud par le Mississipi qui vient se jeter dans le golfe du Mexique près de la Nouvelle-Orléans, résidence archiépiscopale, important entrepôt commercial, ville qui compte aujourd'hui plus de 270 000 habitants.

FLORIDE
LA RIVIÈRE OCKLAWAHA

Aussitôt établis dans la Louisiane, les Français songèrent à y créer des Missions; ils y appelèrent les Capucins et les Jésuites, qui non seulement s'occupèrent des Européens, mais évangélisèrent aussi les Indiens. En 1763, la Louisiane fut cédée à l'Espagne, qui ne s'y installa qu'en 1767. Un siège épiscopal, subventionné par la cassette royale, fut érigé en 1796. En 1803, la France rentra en possession de la colonie, mais sous la condition expresse qu'elle y maintiendrait la religion dans la situation où elle s'y trouvait. Bientôt la Louisiane passa aux États-Unis moyennant une indemnité de 80 millions de francs. Dès lors, il fallut songer à se procurer des ressources en dehors des pouvoirs publics. On entra dans une ère de difficultés. Les missionnaires français allaient trouver sur ce sol, qui jadis avait appartenu à leur pays, un champ immense à féconder.

Vers la fin du XVIII siècle avait été sacré Mgr Louis Penalver y Cardenas, mais ce prélat ayant été transféré à Guatemala en 1801, le siège resta inoccupé jusqu'au jour où fut élu Mgr François Porro. Pendant la vacance, l'archevêque de Baltimore avait été chargé de l'administration de l'Église de la Louisiane, et avait délégué, pour

LA LEVÉE À LA NOUVELLE-ORLÉANS
Cliché de la Société de géographie.

le suppléer dans cette charge, un prêtre français, M. Olivier, qui s'en occupa jusqu'à l'arrivée, en 1818, de Mgr Dubourg.

Né à Saint-Domingue, le 16 février 1766, Mgr Dubourg avait été ordonné prêtre à Paris en 1788, et admis dans la compagnie de Saint-Sulpice. Parti pour l'Amérique au début de la Révolution, il avait travaillé à la fondation du séminaire de Baltimore. Nommé par le pape Pie VII évêque de la Nouvelle-Orléans, le 15 septembre 1815, pendant un séjour qu'il fit à Rome, Mgr Dubourg y reçut le 24 du même mois la consécration épiscopale, dans l'église Saint-Louis-des-

Français, des mains du cardinal Doria. Après un épiscopat de sept années en Amérique, il dut rentrer en France pour y refaire sa santé épuisée par les durs travaux de l'apostolat : successivement évêque de Montauban, 1826-1833, puis archevêque de Besançon, il mourut dans cette dernière ville, après deux mois de séjour, le 12 décembre 1833.

Le diocèse de Mgr Dubourg s'étendait sur une longueur de plus de 1200 lieues, du golfe du Mexique à l'océan Pacifique. Sur cette immense étendue, il y avait à peine, dans les premières années du XIXe siècle, une dizaine d'anciens missionnaires, dont plusieurs étaient arrivés à un âge avancé, dont d'autres étaient atteints par les infirmités. Les habitants, pour la plupart, n'avaient qu'une mémoire confuse des vérités de la Foi, vivaient et mouraient privés des secours religieux. A l'extrémité du diocèse erraient plus de 25 tribus sauvages dont quelques-unes avaient conservé le souvenir des anciens missionnaires que nous leur avions envoyés.

Après son sacre à Rome, l'évêque de la Louisiane vint en France pour y recruter des missionnaires et s'y créer des ressources. Il alla à Lyon, dans le courant de 1816, et de là se rendit à Paris où le roi Louis XVIII lui donna audience et lui accorda le passage sur la flûte *La Caravane*, qui appareilla le 1er juillet 1817, à Bordeaux. Le 4 septembre suivant, Mgr Dubourg et les missionnaires qu'il avait recrutés en Europe débarquèrent dans la baie de Chesapeak, à Annapolis, port du Maryland, mais il n'arriva dans la ville de Saint-Louis du Missouri, où il devait résider, que le 5 janvier 1818, accompagné de Mgr Flaget qui avait voulu l'installer. La réception par la population fut enthousiaste.

Mgr Dubourg songea immédiatement à fonder un séminaire. A cet effet, il recruta des jeunes gens qu'il logea dans de pauvres cabanes, à peu de distance de Saint-Louis. Le séminaire, situé à l'ouest du Mississipi, à 7 lieues de Sainte-Geneviève, et connu sous le nom de Séminaire de Sainte-Marie-des-Barrens, fut placé sous la

direction des Lazaristes et ne tarda pas à fournir, chaque année, quelques prêtres, de telle sorte qu'au bout de dix ans, le diocèse comptait 75 prêtres, dont 60 restèrent dans le pays. L'évêque s'occupa ensuite de l'éducation de la jeunesse; il établit en conséquence 2 collèges pour les garcons, l'un à Saint-Louis, l'autre à la Nouvelle-Orléans. Les Religieuses du Sacré-Cœur furent, ainsi que les Ursulines, chargées de l'éducation des filles. En 1827, les Dames du Sacré-Cœur avaient déjà 3 établissements et en commencaient un quatrième. De plus, Mgr Dubourg appela des Frères de la Doctrine chrétienne et fit venir du Kentucky, pour donner l'enseignement gratuit aux pauvres, des Sœurs de la Croix ou Lorettines, appartenant à une congrégation fondée par un missionnaire de Mgr Flaget, M. Nérinks. Il commença la construction d'une église à Saint-Louis et, les obstacles qui empêchaient de fixer sa résidence à la Nouvelle-Orléans ayant disparu, il se rendit dans cette ville où il bâtit également une église; cependant, les œuvres se multipliant, et, l'étendue du diocèse l'exigeant, le 25 mars 1824, on lui donna un coadjuteur en la personne d'un Italien, Mgr Rosati.

NOUVELLE-ORLÉANS, JACKSON SQUARE

Mgr Dubourg, ainsi déchargé d'une partie de l'administration, put parcourir un certain nombre de paroisses abandonnées et travailler à l'évangélisation des sauvages, qui l'avait préoccupé depuis le début de son épiscopat. Il entama des négociations, pour l'établissement des Missions indiennes sur le Missouri et le Haut-Mississipi, avec le Gouvernement et les Jésuites. Ces démarches furent couronnées de succès.

Quand le premier évêque français de la Nouvelle-Orléans quitta

son siège pour occuper celui de Montauban, il laissait environ 20 paroisses desservies par de jeunes et bons prêtres, et dont deux, celles de Natchez et de Natchitoches, devinrent plus tard le centre de deux évêchés.

Le souvenir de Mgr Dubourg est lié à celui des origines de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Lors de son passage à Lyon, en 1816, l'évêque recommanda son pauvre diocèse à la charité des Lyonnais et entretint une pieuse veuve, qu'il avait connue aux États-Unis, Mme Petit, de son désir de voir se fonder, pour l'aider dans son apostolat, une société dont les membres verseraient un franc par an. Mme Petit s'occupa de réaliser cette pensée, et se heurta à une foule de difficultés sans se décourager. La visite à Lyon, en 1822, de M. Inglesi, vicaire général de la Nouvelle-Orléans, précipita les choses. Nous n'avons pas à raconter ici la naissance de la grande Œuvre ; Mme Petit, Mlle Jaricot, les Chrétiens qui, s'étant réunis le 3 mai 1822, décidèrent la création d'une société universelle, quant à son but et à ses moyens, contribuèrent à sa fondation ; mais nous devions indiquer dans quelle mesure Mgr Dubourg y participa.

Nous passons également sur les années qui suivirent 1826 et pendant lesquelles Mgr Rosati, devenu évêque de Saint-Louis, et Mgr Leo de Neckere, consacré le 4 août 1829, administrèrent le diocèse de la Nouvelle-Orléans, pour arriver à l'épiscopat d'un missionnaire déjà ancien dans la Louisiane. Le 22 novembre 1835, Mgr Antoine Blanc, établi dans le pays en 1817, reçut la consécration épiscopale, devint archevêque le 19 juillet 1850 et mourut le 20 juin 1860. Après lui trois archevêques français se succédèrent à la Nouvelle-Orléans, NN. SS. Odin, de 1861 au 25 mai 1870, Perché qui mourut en décembre 1883, Leray, décédé le 23 septembre 1887, et remplacé par Mgr François Janssens, qui était évêque de Natchez. A la mort de ce dernier, ce fut, de nouveau, un Français, Mgr Chapelle, dont nous avons déjà parlé, qui fut appelé à gouverner cette Église.

Traiter des missionnaires français qui évangélisèrent la Basse-Louisiane, c'est donc, en quelque sorte, faire l'histoire tout entière de l'archidiocèse de la Nouvelle-Orléans. Malheureusement, la place limitée dont nous disposons ici ne nous permet de donner que quelques détails pris un peu au hasard.

Après le départ de Mgr Dubourg, des circonstances diverses avaient empêché la Mission de progresser d'une façon constante. L'absence de ressources avait arrêté l'élan donné pour les travaux; les maladies, notamment la fièvre jaune, le climat, avec ses inconvénients, avaient fait des vides dans les rangs des missionnaires. Quand Mgr Blanc, déjà administrateur du diocèse depuis deux ans, remplaça, en 1835, Mgr Léo de Neckere, un Lazariste flamand, aussi pieux que modeste et zélé, on ne comptait, dans le vaste diocèse de la Nouvelle Orléans, que 27 prêtres séculiers : à la fin de 1840, selon un rapport du vicaire général, M. E. Rousselon, il y en avait plus de 50. Un collège, dirigé par les Jésuites, était en pleine activité. Un séminaire diocésain, fondé par le prélat, avait été confié aux Lazaristes; plusieurs églises s'étaient élevées. L'évêque avait obtenu quelques Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et leur avait remis plus de 100 orphelines, tandis que les orphelins étaient placés dans un établissement dirigé par des laïques. Une communauté de Religieuses

MGR ODIN, LAZARISTE, ÉVÊQUE DU TEXAS, PUIS DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

du Tiers-Ordre du Mont-Carmel, avait été fondée dans la ville épiscopale, s'occupant de l'éducation des filles, et possédait, en 1840, 7 novices et plus de 100 élèves. Dans l'espace de quatre ans, 12 paroisses nouvelles avaient été érigées. A cette époque, Mgr A. Blanc était encore chargé, en attendant l'arrivée de l'évêque nommé, de l'administration du diocèse de Natchez, récemment créé; il y avait envoyé deux prêtres, dont l'un s'était fixé à Natchez même, et l'autre à Wicksburg, sur le Mississipi.

En 1850, la Nouvelle-Orléans devint métropole et Mgr Blanc en fut archevêque. Il y avait alors, dans le diocèse, 64 églises ou chapelles, 82 prêtres, 3 communautés d'hommes et 7 de femmes. La population catholique était de 170 000 âmes.

Ces progrès s'étaient accomplis au milieu de difficultés de diverse nature. Les affaires avaient périclité, au point que les plus fortes maisons de commerce de la Nouvelle-Orléans et plusieurs banques avaient fait faillite; leurs billets ne valaient plus, au printemps de 1842, que 20 ou 30 pour 100; celles qui restaient encore debout à ce moment étaient très menacées. Comment demander quelques secours à un pays ruiné? Quelle générosité d'âme aussi et quelle patience ne fallait-il pas pour soutenir avec calme des luttes qui contraignaient à prendre les moyens extrêmes? Mgr Blanc avait nommé un curé à la cathédrale. Les *Trustees* de cette église refusèrent de reconnaître le nouveau pasteur, prétextant d'un droit de présentation ou d'approbation. Ils usèrent également de tels procédés vis-à-vis des vicaires que l'évêque se vit forcé de fermer la cathédrale au culte. Les choses allèrent en s'aggravant pendant plusieurs mois. Il y eut des scènes scandaleuses. Des menaces furent proférées. Enfin, le 7 janvier 1843, les Catholiques de la ville se réunirent en assemblée générale dans le but de faire cesser cette déplorable situation. Un comité de 12 pères de famille fut constitué pour servir d'intermédiaire entre l'évêque et les marguilliers; des conférences eurent lieu entre eux et l'évêque, à la suite desquelles

ce dernier rendit l'église au culte. Cependant des vexations d'un autre genre surgirent et des procès furent intentés à Mgr Blanc. Par l'un de ces procès, notamment, les marguilliers réclamaient 20 000 piastres à raison des prétendus dommages causés, et leur activité se donnait carrière dans les deux Chambres, car ils faisaient circuler un projet de loi reproduisant, selon l'évêque, en d'autres termes et sous une autre forme, la substance de la Constitution civile du clergé. En mars 1844, le procès en dommages était en appel devant la Cour suprême de l'État, où devait enfin se terminer cette lamentable affaire. Le 3 janvier 1845, Mgr Blanc écrivait à l'Œuvre de la Propagation de la Foi : « Les troubles suscités, il y a deux ans et demi, par les administrateurs du temporel de l'église cathédrale, ont été tout récemment terminés, d'une manière très satisfaisante pour le clergé et à la grande joie de tout le monde. On convient généralement tout haut que cette secousse était nécessaire pour fixer l'attention des masses sur la religion; et tout le monde reconnaît, en effet, que le bien qui en est résulté déjà n'est que le prélude d'un plus grand bien qui se prépare. »

En 1853, une nouvelle épidémie de fièvre jaune vint s'abattre sur la Nouvelle-Orléans et les campagnes environnantes. Du 1er juin au 30 septembre, 8000 personnes périrent dans la ville épiscopale, et l'abbé Rousselon, vicaire général, constatait la mort de 15 000 habitants du diocèse en 4 mois. En octobre, Mgr Blanc avait déjà perdu 3 prêtres, 4 Frères de la Doctrine chrétienne, 2 autres Frères chargés du soin des orphelins, 4 Filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul et une Sœur d'une autre congrégation. Au mois de janvier 1854, 6 prêtres séculiers et 2 réguliers avaient succombé au fléau. En 1855, 7 prêtres, plusieurs Frères, de nombreuses Religieuses furent victimes de la maladie. Les Dames du Sacré-Cœur perdirent 15 Sœurs, dont 14 dans la même maison. Tout cela eut lieu dans le seul espace de 4 semaines.

Mgr Blanc mourut en 1860, et le diocèse fut administré par

M. Rousselon jusqu'au transfert de Mgr Odin, de Galveston à la Nouvelle-Orléans.

Mgr Odin avait quitté la France en 1822, avec M. Jean-Baptiste Blanc, frère du futur archevêque de la Louisiane. Il était né à Ambierle, dans le diocèse de Lyon, le 25 février 1801, et devait y mourir le 25 mai 1870, au milieu de sa famille, pendant qu'il demandait à l'air natal le rétablissement de ses forces épuisées. Il n'était pas encore prêtre quand il était arrivé en Amérique; aussi était-il entré au séminaire des Barrens : son ordination est du 4 mai 1823. Il faisait déjà partie de la congrégation des Lazaristes. M. Odin fut, pendant plusieurs années, directeur du séminaire, accompagna, comme théologien, Mgr Rosati au second concile de Baltimore, et fut chargé d'en apporter les actes à Rome. En 1842, il dut accepter le Vicariat apostolique du Texas, et il devint, en 1847, évêque de Galveston.

En arrivant à la Nouvelle-Orléans, Mgr Odin se préoccupa de donner à l'administration diocésaine, qui n'avait aucun revenu fixe, les ressources nécessaires : dans ce but, il fit un règlement pour régulariser le temporel des églises, et prit soin qu'il fût observé, dans la pensée de pouvoir ainsi entretenir le séminaire et augmenter le nombre de ses prêtres : il lui en fallait, en effet, de 25 à 30 de plus pour satisfaire aux besoins urgents du diocèse. C'est pour avoir ces prêtres qu'en 1862, il se rendit en Europe, d'où il ramena 40 nouveaux collaborateurs, tous Français, à l'exception de 3 Belges et de 5 Irlandais. Le Supérieur général des Maristes accepta l'importante Mission de Saint-Michel.

Hélas ! la guerre de Sécession allait arrêter ce beau mouvement. Le blocus d'abord anéantit le commerce, et des milliers de familles de la Nouvelle-Orléans, naguère dans l'aisance, se virent réduites à la pauvreté. Prise ensuite par l'ennemi, la ville subit l'impitoyable dureté des vainqueurs; condamnations à de fortes amendes pour les plus minces infractions à des ordonnances humiliantes ou onéreuses, condamnations à l'emprisonnement et même à l'exil, ses malheureux

LEMONS PEAK, RIO VIRGIN (UTAH)
(Cliché de la Société de Géographie.)

habitants connurent les plus cruels traitements. Beaucoup, pour avoir refusé le serment d'allégeance, furent expulsés et contraints de fuir dans l'Alabama, n'emportant que la somme de 50 dollars, leur linge de corps et quelques provisions. Dans les campagnes envahies par l'armée, la désolation régnait aussi : c'était l'incendie, le pillage, la destruction sous toutes ses formes, la dévastation dans toute son horreur. Quand les grandes armées se retiraient d'un district, les guérillas commençaient, entraînant l'anarchie. Cependant, au milieu de tant de misères, la foi se réveillait, les églises étaient plus fréquentées, on sentait le besoin de se rapprocher de Dieu.

Après la guerre, Mgr Odin, se préoccupant des besoins spirituels des Noirs affranchis, subdivisa plusieurs paroisses pour multiplier les lieux de réunion, et, à la Nouvelle-Orléans, établit les Sœurs de la Providence, Religieuses d'origine africaine qui, déjà, en 1867, instruisaient beaucoup d'enfants de couleur, et prenaient la direction d'un orphelinat pour les enfants de leur race.

Mgr Odin alla au Concile du Vatican, mais, après un peu plus d'un mois de séjour à Rome, sa santé le contraignit à se retirer dans la Loire, son pays natal ; M. Joseph-Napoléon Perché, son vicaire général, lui fut, à ce moment, donné comme coadjuteur, pour devenir bientôt son successeur. Dans une lettre pastorale du 3 juillet 1870, Mgr Perché, pouvait dire de Mgr Odin qu'il « était éminemment ce que saint Paul appelle un homme de Dieu, *Homo Dei*. Uniquement occupé de Dieu, il ne voyait que Dieu, il ne cherchait que les intérêts de Dieu. Il pouvait dire comme notre divin modèle : *Je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire de Celui qui m'a envoyé* ».

M. Raymond, vicaire général de Mgr Perché, écrivait, à son tour, au sujet de ce dernier : « En perdant Mgr Odin, le diocèse a fait une perte immense. Par bonheur, Mgr Perché est un des archevêques les plus remarquables de l'Église ; il était le plus propre à nous consoler de la perte que nous venons de faire. »

Mgr Perché réalisa ces espérances. Quatre ans seulement après

BULLION CAÑON (UTAH)
(Cliché de la Société de Géographie.)

sa consécration, il avait déjà béni 10 nouvelles églises, dont 4 en ville et 6 dans les campagnes, fondé une douzaine de paroisses, bâti un grand séminaire sur un terrain de l'archevêché, ouvert plusieurs écoles paroissiales. Dès 1873, il possédait 160 prêtres, dont 40 environ appartenaient à des congrégations, 30 à 35 établissements religieux, communautés, collèges, orphelinats, institutions charitables. Chaque année, il avait passé six mois à parcourir le pays. De 1870 à 1874, il avait administré le sacrement de confirmation à 29 000 personnes parmi lesquelles beaucoup d'adultes et de vieillards qui n'avaient jamais vu d'évêque.

Pendant un voyage qu'il fit à Rome, Mgr Perché confia l'administration du diocèse à Mgr Leray, de Natchitoches, qu'il demanda et obtint de s'adjoindre comme coadjuteur avec future succession. Il mourut 3 ans après, le 27 décembre 1883, à l'âge de 78 ans; il était né, le 10 janvier 1805, à Angers.

Mgr Leray était Breton; il avait vu le jour à Chateaugiron, non

loin de Rennes. Parti de bonne heure pour l'Amérique, il fut ordonné prêtre le 19 mars 1852, exerça le ministère dans le diocèse de Natchez, fut curé de Wicksburg et vicaire général de Mgr Elder. Il fut sacré le 22 avril 1877, dans la cathédrale de Rennes, par le cardinal Saint-Marc, qu'assistait Mgr de la Hailandière. Il ne resta pas quatre ans à la Nouvelle-Orléans, car, promu en décembre 1853, il mourut à Chateaugiron, où il était venu prendre quelque repos, le 23 septembre 1887.

Natchitoches. — Sur le siège épiscopal de Natchitoches, érigé en 1853, des Français seuls se sont assis. Le premier fut Mgr Auguste-Marie Martin; le second, Mgr François-Xavier Leray; le troisième est Mgr Antoine Durier, dont nous avons déjà cité le nom.

Mgr Martin naquit à Saint-Malo, le 2 février 1803, entra au grand séminaire de Saint-Brieuc en 1819, et fut nommé, par le cardinal de Croy, Supérieur du collège de Saint-Louis, le 21 juin 1825. En 1828, il suivit Mgr de Lesquen à Rennes, fut chargé successivement de deux paroisses, nommé chanoine honoraire en

LE VOILE DE MARIE, BULLION CAÑON (UTAH)
(Cliché de la Société de Géographie.)

1839 et aumônier du collège royal. La même année, il partit pour le diocèse de Vincennes en Amérique. Là, M. Martin fut pendant six ans vicaire général de Mgr Bruté de Rémur, son compatriote; il devint ensuite, le 24 décembre 1846, curé à Bâton-Rouge, dans le diocèse de la Nouvelle-Orléans, vicaire général et curé de Saint-François à Natchitoches, le 17 décembre 1849. Il occupait cette charge quand il fut appelé à la dignité épiscopale.

Le sacre de Mgr Martin eut lieu à la cathédrale de la Nouvelle-Orléans, le 30 novembre 1853. Le 2 octobre 1875, l'évêque mourut dans sa résidence, pleuré de ses prêtres et de tous les fidèles du diocèse. Ses lettres donnent l'impression d'un prélat pieux, modeste, d'esprit net et méthodique.

Mgr Leray ne fut que deux ans évêque de Natchitoches, car il devint, en 1879, coadjuteur de Mgr Perché; il conserva, néanmoins, l'administration de l'Église qu'il venait de quitter jusqu'au jour où il sacra son successeur, Mgr Durier.

Pour nous rendre compte du bien accompli sous la direction de ces trois évêques français, il nous suffira de mettre en regard de ce qu'elle est aujourd'hui la situation du diocèse de Natchitoches quand Mgr Martin fut appelé à le gouverner.

Le clergé se composait, à la fin du XIXe siècle, d'un évêque et de 20 prêtres séculiers. Il y avait, pour une population de 30 000 Catholiques environ, 20 églises ayant un prêtre résident, 19 Missions avec église, 16 Stations, 15 chapelles, 4 Frères du Sacré-Cœur, 67 Religieuses, novices et postulantes comprises, un collège de garçons, 5 pensionnats de jeunes filles, 12 écoles de paroisse. La population scolaire des établissements catholiques s'élevait à 865 enfants; enfin nous avons relevé ce détail, que presque tous les curés du diocèse portent un nom français.

En 1854, Mgr Martin estimait que le nombre des Catholiques de son diocèse devait être de 25 000, et voici en quels termes il parlait de ses fidèles, d'origines d'ailleurs très diverses, les uns descen-

dant des anciens colons français, d'autres ayant pour ancêtres les Français chassés de l'Acadie, d'autres encore venant du Mexique, enfin des Noirs et des gens de couleur : « Sur toute cette vaste étendue de pays, grande comme les deux cinquièmes de la France, il y a des enfants de la sainte Église mêlés aux enfants de l'erreur. Le long de tous les cours d'eau, comme autour des lacs, sur les rives du Mississipi comme sur les bords de la Sabine ; aux confins des Arkansas comme sur la ligne qui coupe la Louisiane ; dans les pinières arides, comme sur les terres basses, il y en a partout. Plus ou moins agglomérés autour de quelques points centraux, presque partout ils sont épars, disséminés, séparés de leurs frères par de grandes distances, soustraits dès leur enfance, et quelquefois pour toute leur vie, à la bienfaisante action du ministère évangélique, et exposés sans instruction et sans défense à la double influence de leur contact perpétuel avec les Protestants de toutes les sectes, et des prédicants voyageurs que l'on est sûr de rencontrer partout où se porte la population américaine. »

VALLÉE DE YO-SEMITE, LE DEMI-DOME (1524 M.)

Pour tout clergé il n'y avait que quatre prêtres dans un pays traversé par une multitude de cours d'eau, coupé par des lacs, couvert, en certains endroits, par d'impénétrables marais ou des forêts de chênes, hérissé de collines et de montagnes tapissées de bois de pins.

Depuis six ans un pensionnat de jeunes filles, tenu par les

Dames du Sacré-Cœur, avait été fondé, mais on ne possédait pas, dans tout le diocèse, une seule école catholique de garçons.

Nous avons trouvé, dans la correspondance de Mgr Martin, d'intéressants détails sur l'état des choses en Louisiane, au moment où éclata la guerre de Sécession. Ce que le digne prélat disait du pays où il exerçait son apostolat, pouvait s'étendre aux régions voisines du diocèse de Natchitoches. « L'année 1861, écrivait-il au commencement de 1861, s'ouvre pour nous sous les plus sinistres auspices. Les États du Sud se sont laissé entraîner fatalement à rompre avec le Nord, et cette séparation ne se fera point sans un affreux déchirement. D'un bout à l'autre de la Louisiane, le drapeau blanc, souvenir de la France, remplace le drapeau étoilé de l'Union. On s'arme de toutes parts. La crainte et la défiance ont succédé au premier enthousiasme, sans qu'il soit désormais possible de reculer. Les capitalistes serrent impitoyablement leur numéraire. Travaux et commerce, tout est suspendu. Les ouvriers et leurs familles meurent de faim dans un pays sans égal peut-être sous le rapport des richesses. Les esclaves, travaillés par les émissaires du Nord, s'agitent et menacent d'un autre Saint-Domingue, et 20 000 guerriers indiens, sur nos frontières, attendent le signal pour fondre sur nous. »

VALLÉE DE YO-SEMITE, DOME DE LA SENTINELLE

Le vénérable prélat ajoutait, alors que la guerre était déjà commencée et que les troupes du Sud avaient remporté la victoire de Manassas : « En attendant les manifestations de la volonté suprême de Celui qui seul fixe le sort des nations, notre pays est dans un état

vraiment lamentable : un crêpe funèbre le couvre, et chaque combat multiplie le deuil dans nos familles. La Haute-Louisiane, dont est formé mon diocèse, a d'autant plus souffert qu'elle a plus fourni de soldats ; et la victoire de Springfield nous a coûté du meilleur de notre sang. Plus la lutte se prolonge, plus aussi augmentent nos maux. Nous n'avons plus de jeunes gens ; ils sont sous les drapeaux : la seule paroisse de Natchitoches en a envoyé près de 900, et avec eux est parti, comme aumônier, M. Dicharry, mon

SANTA FÉ. ANCIENNE MAISON EN ADOBE
(Terre durcie).

grand vicaire. Ici, comme dans le reste de la Confédération, nous avons dû équiper, défrayer et nourrir nos soldats, lourde charge qui continuera de peser sur nous jusqu'à la fin de la guerre. Nous sommes épuisés d'argent, et la misère est à nos portes. Le blocus des ports et du fleuve nous prive depuis des mois de tout arrivage des denrées alimentaires : celles de première nécessité ou manquent totalement ou quadruplent de valeur. Plus de travail pour l'ouvrier, plus de navigation sur nos cours d'eau. Le coton de cette année, source unique de l'aisance du pays, est un capital immobilisé, entassé sur les plantations. Nos établissements d'éducation sont presque vides, les familles étant dans l'impossibilité de payer leurs pensions. La plupart de mes prêtres sont dans la détresse, et

dénués des choses les plus nécessaires à la vie : je leur ai dernièrement distribué jusqu'au dernier sou ce qui me restait, un millier de francs. J'ai dû congédier, il y a quatre mois, le seul domestique à gages que j'eusse, et vis comme je puis avec ma maison, tendant la main selon le besoin, et pour nous, et pour les pauvres.... »

Les communications avec l'Europe devinrent de plus en plus difficiles et finirent même par être à peu près impossibles. Les armées fédérales aggravèrent encore la situation quand elles traversèrent le diocèse de Natchitoches : « l'incendie, la dévastation des propriétés, la ruine des céréales, la destruction calculée des animaux domestiques et des troupeaux, le pillage du numéraire et des métaux précieux, l'anéantissement des réserves et des ressources du pays, y marquèrent leur passage au commencement d'avril 1864, et mieux encore leur retraite, après leur sanglante défaite à Mansfield, le 8 du même mois. »

Aux maux que la guerre avait entraînés avec elle vinrent se joindre d'autres malheurs. Une inondation en 1866 et la longue sécheresse qui la suivit, puis une maladie des cotonniers achevèrent de ruiner la Haute-Louisiane ; la misère fut générale, et même, au point de vue religieux, l'évêque signalait de déplorables perturbations parmi les Noirs. Les missionnaires français rivalisaient de zèle pour réparer les désastres occasionnés par une suite d'années malheureuses. En 1869, sur 16 prêtres, 13 étaient Français, et, 10 sur ces 13 comptaient parmi les ouvriers de la première heure. La guerre de Sécession avait fait subir à la population catholique une notable diminution. Beaucoup de familles avaient quitté le pays, des milliers de Noirs avaient disparu et le plus grand nombre, ayant apostasié, était passé aux Anabaptistes.

En 1872, le *Propagateur catholique* reproduisait une lettre de l'évêque de Natchitoches, datée du 2 mai, dans laquelle nous relevons ceci : « Depuis la création, 22 prêtres ont été ordonnés; 17 églises ont été construites et d'autres restaurées; 7 communautés

religieuses ont été fondées ; 12 écoles chrétiennes ont été ouvertes à la jeunesse. Il est à remarquer que, malgré les ruines accumulées par la guerre dans le bassin de la rivière Rouge, malgré l'appauvrissement graduel de la population pressurée par les multiples administrations du meilleur, dit-on, des gouvernements qui soit au monde, c'est depuis la guerre, et plus particulièrement pendant les trois dernières années, que le progrès a été le plus rapide et s'est manifesté par le plus de sacrifices ; ce qui prouve, une fois de plus, que si trop de prospérité matérielle éloigne de Dieu les peuples, l'adversité, acceptée avec soumission, les rapproche de Lui. » Ajoutons que, pendant plusieurs années, les Pères Rédemptoristes, répondant à l'appel du prélat, donnèrent, dans les diverses parties du diocèse, des missions et des retraites qui produisirent un bien incalculable.

MAISON DE TAL-EL, CHEF DU CONSEIL DANS LA VILLE D'ORAIBI (INDIENS DU COLORADO)

(Cliché de la Société de Géographie.)

En 1873, Mgr Martin avait 48 ans de sacerdoce, dont 34 dans les Missions, et il usait sa vie, depuis 22 ans, dans les travaux d'un rude apostolat. La vieillesse était venue et il n'allait pas tarder à recevoir la récompense de ses longs travaux ; son zèle, néanmoins, ne subit aucune éclipse et, jusqu'au dernier moment, il lui fut donné de rester sur la brèche.

Parmi les missionnaires français qui travaillèrent à fonder le diocèse de Natchitoches, nous citerons M. J. Pierre, qui créa les Stations de Bayon-Pierre, de Minden et de Shreveport, apôtre de

grande vertu, d'un mérite hors pair; M. Gergaud, qui établit le poste de Monroë, véritable « homme de Dieu, d'un zèle aussi ardent que patient, de caractère aussi énergique que d'esprit cultivé »; M. F. Le Vézouët, membre du Conseil épiscopal, fondateur de la Mission de Many, ecclésiastique doué d'une aptitude particulière pour l'enseignement, et, de plus, le prêtre par excellence des petits, des pauvres, des affligés. Ces trois missionnaires moururent en 1873 pendant une épidémie, victimes de leur dévouement. De tous les prêtres séculiers qui étaient, à cette époque, dans le diocèse de Natchitoches il ne restait plus, en 1900, que M. Chauvin, de Nantes, curé de Mansura, aux Avoyelles.

Galveston. — Le Texas, qui appartenait d'abord au Mexique, se déclara indépendant en 1836. Pendant plusieurs années, il fut le théâtre de luttes sanglantes, et ne jouit de la paix que lorsqu'il fut admis dans la Fédération américaine. La population était peu nombreuse au début, mais, après l'annexion, l'immigration devint active.

Au point de vue religieux, le Texas dépendait de l'évêché de Monterey, au Mexique, lorsque, au commencement de 1840, le Saint-Siège l'érigea en Préfecture apostolique et choisit comme Préfet un Lazariste, M. Timon, auquel il donna des pouvoirs très étendus. M. Odin, nommé pro-préfet, partit pour le nouvel État, du séminaire de Sainte-Marie-des-Barrens, en mai 1840. Accompagné de quelques autres Lazaristes et d'un Frère, il se rendit à San Antonio de Béhar. Nous ne dirons pas les détails de la triste situation dans laquelle les prêtres mexicains avaient mis les paroisses, et du mauvais exemple qu'ils donnaient. Nous nous bornerons à constater que, par sa douceur, sa prudence et son zèle, M. Odin avait changé la physionomie de la ville et des environs, que les autres missionnaires l'avaient vaillamment secondé, et que le même succès avait été obtenu dans diverses localités. Bien souvent ces messieurs furent exposés à des dangers mettant en péril leur vie; ainsi l'un d'eux, M. Estang,

TYPES INDIENS

faillit être massacré à Victoria par les sauvages qui dévastèrent sa demeure, saccagèrent les environs et tuèrent 20 personnes.

Quand M. Odin se rendit au Texas, on n'y trouvait que les églises de San Antonio, de l'Alamo, de la Conception, de Saint-Joseph et de Goliad. La première n'avait pas de toit, la seconde n'était pas achevée, et les trois autres étaient fermées depuis la suppression des Missions indiennes et la guerre de 1836.

A Austin, siège du gouvernement de l'État, nos prêtres eurent la joie d'être très favorablement traités par les Pouvoirs publics qui leur rendirent toutes les anciennes églises et les propriétés ecclésiastiques du Texas.

M. Odin fut nommé Vicaire apostolique. La pauvreté de la Mission était telle que dans tout le Vicariat il y avait seulement 10 chasubles usées, 7 petits calices, 8 missels, 2 ciboires, 1 encensoir et 1 ostensoir. On ne pouvait donner la bénédiction du Saint-Sacrement que dans l'église de San Antonio. « Lorsque je réfléchis à

TYPES INDIENS

l'état dans lequel se trouvait le Texas à l'époque où j'y arrivai, écrivait l'évêque aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 10 mars 1850, aux divers obstacles qui s'opposaient à l'établissement de la foi, à l'immense étendue de pays que nous avions à parcourir, à l'isolement de notre faible troupeau dispersé çà et là dans ce vaste territoire, aux guerres sanglantes, soit avec le Mexique, soit avec les sauvages, qui nous tenaient dans de continuelles alarmes, et que je considère le bien qui s'est déjà opéré, je ne puis m'empêcher d'admirer et de remercier cette tendre et aimable Providence qui nous a si visiblement soutenus et aidés. Tout est son ouvrage, nous n'en pouvons douter. Dans ces dix années, sans presque aucun secours de la part de nos Catholiques, si pauvres et si dénués, nous avons fait construire 16 églises ou chapelles, ouvert 5 écoles pour les garçons et 2 couvents pour les filles; 30 prêtres zélés et actifs ont été introduits dans la Mission. De ce nombre, malheureusement, 8 ont déjà succombé. »

On peut se demander comment, sans ressources, on était arrivé à pareil résultat. Mgr Odin répond ainsi, dans la même lettre : « Depuis près de 10 ans que la Mission du Texas a été ouverte, l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi a été mon unique ressource, et grâce aux sommes annuelles que vous avez eu la charité de me faire parvenir, le diocèse commence insensiblement à s'organiser, et un avenir plus consolant semble se laisser entrevoir. » Nous retrouvons le même témoignage, pour leurs diocèses respectifs, porté par la plupart des autres évêques des États-Unis, qu'ils appartiennent ou non à la nationalité française.

La guerre avec le Mexique et les Indiens ne fut pas le seul fléau en présence duquel se trouva placé Mgr Odin. Des ouragans survenus au début de son apostolat le forcèrent à relever ce qu'il avait édifié à grand'peine. Avant 1845, il avait fait construire à Galveston une petite chapelle qui fut presque immédiatement détruite par un cyclone; elle dut être restaurée tant bien que mal. La maladie sévit

avec intensité dans le Texas. En 1853, par exemple, la fièvre jaune exerça les plus grands ravages sur les bords du golfe du Mexique.

Les missionnaires firent preuve d'un dévouement héroïque ; ils se portèrent avec empressement partout où sévissait le mal ; 14 d'entre eux furent atteints et 6 succombèrent dans l'espace de trois semaines. L'épidémie reparut en 1854. Un grand nombre d'habitants, surtout à Galveston et à Houston, succombèrent. Parmi les victimes, la Mission compta l'abbé Metz, jeune prêtre alsacien qui avait su gagner tous les cœurs. La même année, le feu endommagea si gravement le couvent des Ursulines à Galveston qu'il devint nécessaire, en 1855, d'en construire un nouveau. En 1858, une nouvelle épidémie de fièvre jaune sévit surtout à Galveston, à la Pointe-Isabelle, à Brownsville, à Rio-Grande-City, à Roma, enlevant à la Mission deux excellents missionnaires, le P. de Lustrac et l'abbé Monier. Les Ursulines de Galveston furent toutes atteintes et deux succombèrent. Les Religieuses du Verbe-Incarné, établies à Brownsville, perdirent également deux jeunes Sœurs.

L'année 1860 fut désastreuse pour le Texas. Une sécheresse de cinq mois détruisit toutes les récoltes. Une bande de Mexicains, sous la conduite d'un certain Cortinas, dispersa les Catholiques de la vallée du Rio Grande, détruisit leurs pauvres habitations et enleva leurs troupeaux. Les sauvages, de leur côté, ravagèrent le nord de l'État et mirent en fuite la plupart des habitants. Enfin l'élection à la Présidence de la Confédération du candidat abolitionniste, Lincoln, ayant mis en émoi tous les États du Sud, dont 6, en janvier 1861, s'étaient déjà séparés de l'Union, les faillites succédèrent aux faillites, le commerce fut anéanti, des ouvriers par milliers se trouvèrent sans travail. Le diocèse de Galveston souffrit tout particulièrement de la guerre, mais l'évêque pouvait dire : « Nous avons tout perdu au milieu de la lutte sanglante qui ne laisse après elle que des ruines ; la religion seule n'a rien perdu de son calme : plus

que jamais elle a porté la conviction dans les esprits et, dans les cœurs, la vertu. »

C'est en 1840 que la Préfecture était devenue Vicariat apostolique. En 1847, le Vicariat avait été érigé en diocèse, avec le titre de Galveston. En 1847, il y avait, dans le Texas, une population de 20 000 Catholiques, en face de 150 000 Protestants et de 35 000 infidèles; 17 missionnaires avec 3 églises et 9 chapelles. Le 18 janvier de cette année avait été fondé le couvent des Ursulines de Galveston. Vingt ans après, en 1867, le diocèse comptait 160 000 Catholiques au moins, plus de 600 000 Protestants et 30 000 infidèles; il possédait 70 missionnaires et 3 prêtres nés dans le pays; 70 églises et 80 chapelles, 1 séminaire, 6 écoles pour les garçons, 6 pour les filles et 1 hôpital. Plusieurs Sociétés religieuses avaient été appelées dans le diocèse, établies dans la ville épiscopale, à San Antonio, à Brownsville et ailleurs. Parmi les ouvriers de la première heure, il nous faut citer MM. Chazelle, Chaurion, Domenech, Giraudon, Neraz, etc., et M. Chambodut, vicaire général; celui-ci, dans une de ses tournées apostoliques, visita, aux environs de Dallas, 164 Fourriéristes, qui s'y étaient établis sous la conduite de Victor Considérant. Il parcourut toute la partie nord-est du Texas et y découvrit un certain nombre de familles catholiques dont les missionnaires ignoraient l'existence.

Le 15 février 1861, Mgr Odin fut transféré à l'archevêché de la Nouvelle-Orléans, et eut pour successeur, sur le siège de Galveston, un de ses prêtres, Mgr Dubuis.

Un des premiers soins du nouvel évêque fut, aussitôt que les circonstances le permirent, de travailler à augmenter son personnel. Il fit un voyage en France et en ramena une cinquantaine de personnes, tant missionnaires et clercs que Religieuses, de sorte qu'en mars 1868 on comptait dans le Texas 75 prêtres; mais on ne doit pas perdre de vue que cet État avait une surface plus grande que celle de la France entière. A cette date, Mgr Dubuis constatait qu'une

misère extrême régnait dans le pays, mais qu'il se produisait en même temps, vers le Catholicisme, un remarquable mouvement. « Tous nos prêtres, disait-il, instruisent et baptisent chaque année un certain nombre d'adultes, presque tous Américains. Chaque mois nous recevons des lettres ou des députations, composées généralement d'Américains protestants et instruits, qui nous demandent la grande faveur d'avoir, au milieu d'eux, un prêtre catholique pour prêcher la parole de Dieu et pour instruire, dans notre sainte religion, eux, leurs femmes et leurs enfants. »

TYPES INDIENS

Mgr Dubuis eut à cœur de s'occuper du sort des nègres très nombreux de son diocèse; il s'empressa d'ouvrir deux écoles pour eux, l'une destinée aux garçons et l'autre aux filles; mais le nombre des Noirs catholiques ne s'élevait guère qu'à 3000, en 1869, sur une population de 173 300 fidèles se décomposant ainsi : Mexicains, 80 000; Allemands, 40 000; Irlandais, 20 000; Américains, 20 000; Polonais, 2800; Bohémiens, 1500; Français, 6000; Nègres, 3000. On évaluait à 200 000 le nombre des Protestants de toutes sectes, et à 800 000 celui des infidèles. L'immigration s'accroissait sans cesse; il fallait, selon l'expression de l'évêque, « bâtir, bâtir encore; fonder, fonder encore », sous peine de voir des agglomérations de Catholiques dans l'impossibilité de pratiquer leur religion. Mgr Dubuis fit face aux nécessités de la situation aussi complètement qu'il lui fut possible; mais afin de lui permettre de pourvoir aux besoins spirituels d'un diocèse qui se développait si rapidement, un coadjuteur lui fut

donne, en 1878, dans la personne de Mgr Dufal. En 1874, le diocèse de Galveston avait été subdivisé et celui de San Antonio créé; un Vicariat apostolique était, en même temps, établi à Browsnville et confié à Mgr Mauucy. En 1890, le diocèse de Galveston subit un troisième démembrement par la création de celui de Dallas, qui comprend la partie septentrionale du Texas avec 108 comtés. Mgr Brennan en fut nommé évêque.

Après 36 ans d'un fructueux apostolat, en 1881, Mgr Dubuis dut, à cause de ses infirmités, résigner ses fonctions. Mgr Dufal ne put pas recueillir sa succession; ce fut Mgr Gallagher qui devint le troisième évêque de Galveston.

Mgr Claude-Marie Dubuis mourut à Vernaison dans le diocèse de Lyon, au mois de mai 1895; il était parti à l'âge de 29 ans, en 1846, pour les États-Unis, avec Mgr Odin, avait été nommé évêque de Galveston, le 14 octobre 1862, et sacré le 23 novembre suivant. L'*Écho de Fourvières*, en annonçant sa mort, disait de lui : « Mgr Dubuis a joué un grand rôle dans les Missions. C'est par son impulsion que de véritables phalanges de prêtres lyonnais et de Religieuses du Verbe-Incarné ont envahi le Texas et y ont fondé des établissements. Il avait toutes les qualités du missionnaire. Doué d'une santé à toute épreuve, avant qu'elle ne fût affaiblie par ses travaux, pendant de longues années il ne prenait, la nuit, qu'un demi-repos, et lorsqu'il était en voyage dans les immenses prairies de ces régions, il s'était habitué à dormir sur son cheval. Il parlait avec facilité le français, l'anglais, l'espagnol, et les dialectes des pays qu'il évangélisait. »

Mgr Dufal, de la Congrégation de Sainte-Croix, évêque de Deleon *in partibus*, était un ancien Vicaire apostolique du Bengale oriental qui avait quitté ce pays en 1875, lorsque les Pères de Sainte-Croix cédèrent cette Mission aux Bénédictins du Mont-Cassin. Il partit pour le Texas où il fut donné, deux ans après, à Mgr Dubuis comme coadjuteur avec succession future, mais sa santé le con-

traignit à résigner ses fonctions en 1880. Il était né à Saint-Gervais (diocèse de Clermont), le 8 novembre 1822.

San Antonio. — Le diocèse de San Antonio, dans le Texas, est en même temps un des plus grands et des plus pauvres des États-Unis. A part quelques paroisses allemandes et irlandaises, capables d'entretenir leurs prêtres, quelques paroisses polonaises et bohémiennes pouvant se suffire à elles-mêmes, le reste est d'une évangélisation très difficile. Les Mexicains, au nombre de 40 000, et les nègres, qui sont 25 000, n'ont pas de ressources.

LA CATHÉDRALE DE TUCSON (ARIZONA)

Sur ce sol pénible à défricher, ont travaillé et travaillent encore beaucoup de prêtres français, comme on peut s'en rendre compte en consultant le *Catholic Directory*, au diocèse de San Antonio; nous y trouvons MM. Audet, Robert, Parisot, Daveluy, Dumoulin, Lagier, Brulé, Pitoye, Chapolard, Beaudrillard, Mathis, etc., parmi les prêtres séculiers; nous rencontrons aussi plusieurs de nos compatriotes parmi les réguliers. Dans le passé, nos souvenirs se reportent sur l'abbé Richard, premier curé de Castroville, chanoine honoraire de San Antonio et de Galveston, qui mourut le 6 décembre 1880, dans le diocèse de Lyon; sur M. Buffard, vicaire général de NN. SS. Neraz et Forest, décédé le 29 avril 1896, etc.

Deux évêques français se sont assis sur le siège de San Antonio. Avant Mgr Forest, ce fut Mgr Jean-Claude Néraz, né à Ance le 12 janvier 1828, et décédé le 15 novembre 1894. Il avait trouvé 13 prêtres, quand il reçut la consécration épiscopale, le 8 mai 1881; il en laissa 62, dont 6 seulement appartenaient au pays; il y avait, à sa mort, dans le diocèse de San Antonio, 1 séminaire avec 9 étu-

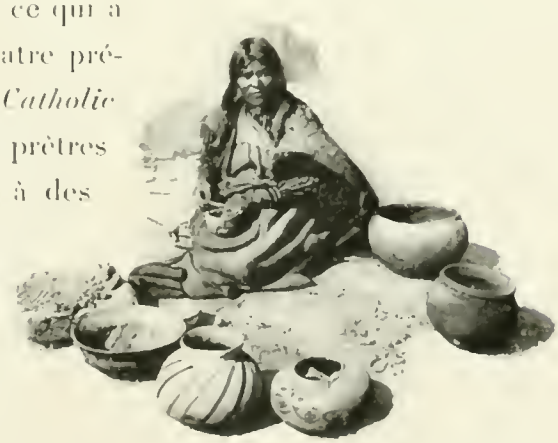
diants, 3 collèges, 69 écoles, 2 orphelinats abritant, l'un 107 filles et l'autre 67 garcons, 1 hôpital où recevaient des soins 80 à 120 malades. La population catholique avait sensiblement augmenté : de 48 000 âmes dont elle se composait, à la fin de l'administration de Mgr Pellicer, — Américain de la Floride, — elle était passée à 65 000 environ : elle était, en 1900, de 70 000.

Santa-Fé. — Dans les derniers mois de l'année 1854, une caravane de 8 missionnaires et de 2 jeunes étudiants, traversait les plaines qui séparent le Missouri du Nouveau-Mexique et qui formaient un désert immense sans routes, sans hôtelleries, sans habitations, séjour des bisons, des cerfs et des antilopes. Sur cette mer de verdure qui, calme souvent, s'abaissait et se soulevait parfois en longues ondulations sous le souffle du vent, couraient des Indiens pillards en quête de gibier, à l'affût aussi du voyageur qu'ils dévalisaient. Durant l'été de 1855, une caravane de 1200 hommes, à laquelle s'étaient joints 6 Frères des Écoles chrétiennes qui se rendaient à Santa-Fé, fut attaquée, plusieurs fois, par les Indiens. Plusieurs années après, le 22 juillet 1867, Mgr Lamy, revenant de Rome où il était allé porter au Pape les actes d'un concile tenu à Baltimore, voyageait dans les prairies avec 29 personnes, prêtres séculiers, Religieux, Religieuses et Frères des Écoles chrétiennes ; il s'était joint à plusieurs caravanes qui, entre elles, comptaient 90 chars traînés par des bœufs ou des mulets et protégés par 50 hommes armés. Toutes les précautions avaient été observées pour éviter une surprise. On avait établi un campement à l'abri des chars, sur la rive gauche de l'Arkansas, lorsque subitement on fut attaqué. Les balles sifflèrent de tous les côtés. Les sauvages eurent plusieurs morts et plusieurs blessés, et, après un feu de trois heures, repassèrent le fleuve à la nage. Deux caravanes, dont l'une précédait et l'autre suivait celle dont Mgr Lamy et ses compagnons faisaient partie, avaient, elles aussi, été attaquées et avaient perdu plusieurs

personnes; de plus, 500 bœufs leur avaient été enlevés. La traversée des prairies dura deux mois et deux jours, pendant lesquels on parcourut un espace de 300 lieues.

En 1868, le territoire de l'Arizona, acquis par les États-Unis en 1854, et celui du Colorado, qui faisaient tous les deux partie du diocèse de Santa-Fé, lui furent enlevés pour former deux Vicariats apostoliques. Le diocèse de Santa-Fé avait été érigé en 1853. Il y avait, à cette époque, trois ans que Mgr Lamy avait été nommé Vicaire apostolique du Nouveau-Mexique, région qu'aucun évêque n'avait visitée depuis quatre-vingts ans; les missionnaires franciscains en avaient été expulsés; seuls, quelques prêtres espagnols y restaient. Mgr Lamy ne fut pas inférieur à sa tâche et lorsque, en 1885, les fatigues de l'apostolat l'obligèrent à prendre une retraite prématurée, il laissait l'archidiocèse — car le siège avait été érigé en archevêché en 1875 — muni de plusieurs établissements et de diverses communautés religieuses. La population catholique était de 129 500 âmes; elle comptait 52 missionnaires, 238 églises ou chapelles, 2 collèges, 8 écoles de filles, dirigées par des Religieuses, 3 écoles de garcons, dont 2 étaient confiées aux Frères de la Doctrine chrétienne, 1 hôpital et 1 orphelinat.

Trois archevêques francais ont successivement occupé le siège de Mgr Lamy, et l'on peut juger de ce qui a été fait sous l'impulsion de ces quatre prélats, par les chiffres suivants du *Catholic Directory* de 1900 : 1 archevêque, 51 prêtres séculiers, 10 prêtres appartenant à des ordres religieux, 340 postes de Missions, 18 Frères, 124 Religieuses, 2 collèges, 6 pensionnats pour jeunes filles, 12 écoles dont 4 pour les Indiens, 1 orphelinat, 2 hôpitaux. Nous avons trouvé, dans le



POTIER DE L'ARIZONA

même annuaire, plusieurs noms français, parmi lesquels ceux des principaux prêtres du diocèse.

Mgr J.-B. Lamy est mort en Amérique, le 13 février 1888; il était né dans le diocèse de Clermont le 11 octobre 1814, avait été ordonné prêtre en 1838, et, en 1839, était passé aux États-Unis. Avant d'aller au Nouveau-Mexique, il avait été missionnaire dans l'Ohio et le Kentucky.

Tucson. — L'Arizona avait été jadis évangélisé par les Pères Jésuites. Ces Religieux, chassés par le gouvernement mexicain, vers 1774, furent remplacés par les Franciscains, expulsés à leur tour en 1828. Depuis cette époque jusqu'en 1859, le pays n'avait été visité, par des prêtres, qu'en passant et à de rares intervalles. Cette année-là, Mgr Lamy envoya dans l'Arizona M. Machebœuf, son vicaire général, qui parcourut tout le pays en y donnant des missions; puis, successivement, d'autres prêtres qui rencontrèrent des obstacles divers jusqu'au jour où M. Salpointe, en 1866, put y fixer sa résidence. Il y avait trois ans que ce missionnaire se trouvait là quand il reçut dans la cathédrale de Clermont, en France, la consécration épiscopale. L'Arizona avait été érigé, en 1868, en Vicariat apostolique. Il y avait alors, dans le nouveau Vicariat, une population civilisée de 15 à 16000 âmes, dont les trois quarts appartenaient à la religion catholique. La population indienne paraissait sensiblement supérieure à la population blanche; mais comme elle vivait dans les montagnes, éloignée des colons qui la connaissaient seulement par ses méfaits, on ne pouvait l'évaluer d'une manière certaine.

Une des premières préoccupations de Mgr Salpointe fut de réaliser une pensée de Mgr Lamy, en faisant venir des Religieuses pour ouvrir une école à Las-Cruces, petite ville presque entièrement catholique de la vallée du Rio-Grande et qui comptait 2000 habitants. La capitale du territoire, Tucson, avait, en 1870, 8000 âmes

dont plus des deux tiers étaient catholiques, une église et une école que l'évêque confia également à des Religieuses; mais elle n'avait pas de résidence pour son évêque, réduit à demander à ses prêtres de partager avec lui leur pauvreté.

VIEILLE FEMME TRESSANT UNE CORBEILLE (ARIZONA)

Mgr Salpointe songea aussi à évangéliser les Indiens. Les plus redoutables parmi eux étaient les Apaches, qui infestaient la plus grande partie du pays, rendant les voyages dangereux et le travail des mines difficile. Les 15 000 Pimas établis dans l'Arizona étaient de mœurs plus douces. Dès 1871, le prélat se rendit chez les Apaches où l'appelait d'ailleurs un officier qui venait de battre 2000 d'entre eux; tous ses efforts furent infructueux et, peu après, le Gouvernement confia ces sauvages à l'Église allemande réformée qui fut chargée de les civiliser.

Dix ans après sa fondation, le Vicariat apostolique de l'Arizona comprenait 14 prêtres et possédait 22 églises ou chapelles, 4 écoles de garcons, 5 de filles et 1 hôpital.

En 1884, année où Mgr Salpointe fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Santa-Fé avec future succession, le nombre des eglises ou chapelles s'élevait à 33, celui des écoles avait augmenté, un nouvel hôpital avait été ouvert.

Le Vicariat, devenu, le 8 mai 1897, diocèse de Tucson, a suivi sa marche régulière et les missionnaires ont pu pénétrer chez les Indiens. Grâce à la générosité de la Sœur Catherine Drexel, fondatrice des Religieuses du Saint-Sacrement, dans le diocèse de Phila-

delphie, une Station a été fondée chez les Navajos et confiée aux Franciscains allemands.

Sauf quelques exceptions, tous les missionnaires de l'Arizona sont des Français.

Mgr Jean-Baptiste Salpointe naquit à Saint-Maurice-de-Pionsat, dans le diocèse de Clermont, en 1825, et il est mort à Tucson, le 15 juillet 1898; il était parti pour l'Amérique en 1859. Le 18 juillet 1885, il succéda, sur le siège de Santa-Fé, à Mgr Lamy; il y resta un peu plus de huit ans et se vit contraint, par suite de ses infirmités, de donner sa démission, le 7 janvier 1894.

LES RELIGIEUX

Pour avoir une vue complète du rôle des missionnaires français aux États-Unis, au cours du XIXe siècle, il y aurait lieu de déterminer la part exacte des Religieux dans l'évangélisation de ce pays; mais, ici, nous nous heurtons aux plus sérieuses difficultés. Plusieurs grands Ordres qui ont de nombreux représentants dans les Missions, se fixèrent aux États-Unis, mais comme ils y envoyèrent des Religieux appartenant à une autre nationalité que la nôtre, ils ne rentrent pas dans le cadre de ce récit. Pour prendre un exemple, les Franciscains qui possèdent, au Canada, 3 établissements avec 63 Français ou Canadiens français, ont, aux États-Unis, 765 de leurs frères, mais ces Religieux sont Allemands, Irlandais, Italiens ou Polonais : leurs Missions ont été fondées, à l'époque du Kulturkampf, par les Franciscains expulsés d'Allemagne. Telle congrégation, dont l'origine est française, dont la maison-mère est en France, envoya des prêtres ou des Frères de patries diverses dans la grande République américaine; tel Ordre, dont le siège est en Italie, lui donna des missionnaires français. Quels furent-ils? Quel bien réalisèrent-ils? Il y aurait là matière à longues recherches. Nous devons, malheureusement, nous borner à esquisser les grandes lignes d'une très édifiante histoire.

On a vu, dans les précédents chapitres, que plusieurs évêques ont, dans le siècle dernier, appartenu à la Société des prêtres de Saint-Sulpice, à la Congrégation des Lazaristes, et que Mgr Miège était Jésuite.

Les Sulpiciens eurent un rôle très important. En 1791, M. Emery, en présence des bouleversements qui se préparaient, envoya aux États-Unis plusieurs de ses confrères. Sous la conduite de M. Nagot, MM. Tessier, professeur de théologie à Viviers, Levadoux, directeur du séminaire de Bourges, Garnier, futur Supérieur général de Saint-Sulpice, s'em-

ELLICOTT CITY. PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-CHARLES

barquèrent à Saint-Malo. Le 3 octobre de la même année s'ouvrit le premier séminaire américain. Le grand séminaire de Baltimore comptait, à la fin du XIX siècle, 310 élèves, et avait donné à l'Église des États-Unis 1 cardinal, 23 archevêques ou évêques, et plusieurs milliers de prêtres; aussi, lorsqu'en 1892 on fêta le centenaire de sa fondation, presque tous les évêques de la République et plus de 1000 prêtres vinrent reconnaître les services qu'il avait rendus.

En 1792, MM. David et Flaget, futurs évêques, et Chiscoineau, puis, en 1793, MM. Maréchal, Richard et Ciquard partirent à leur tour; M. Dubourg les suivit en 1795. Pendant tout le siècle suivant, la Compagnie envoya beaucoup de ses membres, d'une façon continue, au delà de l'Atlantique. Les Sulpiciens s'occupèrent de l'éducation de la jeunesse et des Missions. Dignes successeurs des Jésuites, ils évangélisèrent l'Indiana, le Michigan, l'Ohio, la vallée du Missis-

sipi. Comme jadis Mgr Carroll à Baltimore, Mgr Williams, à Boston, confia aux prêtres de Saint-Sulpice, en 1884, la formation de son clergé. En 1896, les fils de M. Olier prirent la direction du séminaire de théologie de New-York, et, en 1897, ils allèrent à San Francisco.

Important aussi a été le rôle des Bénédictins; ils ont, notamment, fondé une grande Mission sur laquelle nous avons à nous arrêter.

Entre l'Arkansas et le Kansas, au Nord, le Texas, au Sud, s'étend une vaste contrée où les Américains reléguèrent les débris de plus de 30 tribus sauvages. Le 14 mai 1876, Pie IX érigea ce territoire indien en une Préfecture apostolique confiée aux Bénédictins de la Pierre-qui-Vire, et Dom Isidore Robot en reçut la direction. La Mission commença avec une communauté de 5 membres : 3 prêtres, 1 diacre et 1 Frère convers; mais elle ne tarda pas à s'accroître, car, déjà, l'année suivante, elle comptait 11 membres. Elle s'établit au milieu de la tribu des Pottowatomies venant du Kansas, et, en partie, catholiques. A ces Pottowatomies la Providence avait donné, 40 ans auparavant, Mme Duchesne, l'apôtre du Sacré-Cœur parmi les Indiens. Il y avait encore dans l'*Indian Territory*, des Comanches, des Apaches, des Arrapahoes, tribus ayant conservé les mœurs et coutumes des ancêtres, tatouage, coiffure de plumes, danses guerrières et religieuses, veillée des morts. Nommons aussi les Cheyennes, les Osages, les Missouris, les Ottoes, Ponkas, Tonkowas, Kiowas, Wichitas, Caddoes, Creeks, Cherokees, Miamis, etc., etc. Il y avait, de plus, des Blancs, en majorité méthodistes ou presbytériens, des Noirs fugitifs, mal vus à la fois des Blancs et des Indiens.

En 1885, Dom Robot écrivait : « Le pays est neuf; point de ponts, point de routes, une seule ligne de chemin de fer, peu de commerce, point d'encouragement de ce côté, au contraire. Le territoire est grand comme les deux tiers de la France. Toute la terre y est possédée en commun; c'est la loi fondamentale des tribus

indiennes. Les Blancs n'y sont admis que par mariage ou par services rendus, et ils peuvent être renvoyés à la volonté des Indiens. »

Le fondateur de la Mission mourut en 1886, à Dallas, épuisé par les fatigues d'un laborieux apostolat. Il était né le 18 juillet 1837 à Tharoisseau, dans le Nivernais; en 1870, il avait suivi, en Suisse, comme aumônier militaire, les troupes du général Bourbaki; en 1875, il était parti pour l'Amérique.

Le successeur de cet illustre Religieux fut Dom Ignace Jean, moine, lui aussi, de la Pierre-qui-Vire, ordonné prêtre en 1870. Dom Ignace Jean résigna ses fonctions en 1890.

Le Préfet apostolique résidait habituellement au monastère du Sacré-Cœur. Il y avait des églises, avec Résidence, à Atoba, Krebs, Mac-Allister, Pawhuska, et Saint-Michel-Boggy-Depot; Lehig, Savannah, Shawneetown et Tishomingo étaient des Stations avec chapelles. Outre les Pères Bénédictins, on trouvait, dans le Territoire, des Religieuses de Notre-Dame-de-la-Merci qui possédaient 3 couvents, et les Sœurs Franciscaines qui en avaient deux. Un collège annexé au monastère du Sacré-Cœur, pour les garçons, renfermait 15 élèves; il fallait y ajouter l'école industrielle de Saint-Benoît destinée aux enfants des Osages. Dans leur Académie de Notre-Dame, les Sœurs de la Merci donnaient l'éducation à 22 enfants; dans l'école Saint-Joseph, à Krebs, elles en avaient 120; dans celle de Sainte-Catherine, à Lehig, 135; elles en dirigeaient une quatrième. (Cf. *Les Missions catholiques*, 1889.)

La Mission du Territoire indien traversa les épreuves inséparables de tous les commencements; elle en connut d'autres aussi. Le 14 octobre 1888, un cyclone renversa l'église de la petite ville de Lehig, dans la nation des Choctaws. Le 14 février 1889, toutes les constructions de la Station de Saint-Louis, à Pawhuska, agence des Osages, furent détruites par un incendie. Cette année-là, une partie du Territoire, l'Oklahoma, fut livré aux Blancs, le 22 avril, par le gouvernement américain; on estime à 100 000 le nombre de ceux

qui, ce jour-là, s'y établirent. En 24 heures, des villes de 12 000 âmes s'élevèrent où la veille il n'y avait qu'une terre vierge. Voici comment Dom Théophile Berengier raconte le fondation de Guthrie, la capitale : « Sur la droite du chemin de fer venant du Nord et se dirigeant vers Santos, s'élevait une baraque en bois indiquant la station de Guthrie. C'était l'endroit où l'on projetait d'établir la capitale du Territoire. La veille encore ce n'était qu'un lieu désert, nu, sans eau et dont le sol est ingrat. Le lendemain, on voyait cette place converte de tentes, de wagons ; les rues étaient tracées, les *blocks* (emplacements de maisons) déterminés avec tant de pieds de facade et tant de profondeur ; une baraque pour la poste, une tente pour le culte, sans parler des hôtels, débits, restaurants, etc. Tout cela dressé comme par enchantement ; un prestidigitateur n'eût pas mieux réussi avec sa baguette magique. Cette ville de 12 000 âmes improvisée donne bien la mesure de l'activité fébrile des Yankees. Le lendemain on nommait un maire, et la ville, divisée en quartiers, choisissait ses *aldermen* ou conseillers municipaux, et le maître de poste était installé. »

CHEZ LES INDIENS CHIPPEWA
(Cliché de la Société de Géographie.)

Après la démission de Dom Ignace Jean, Dom Thomas Dupéron fut Administrateur apostolique de la Mission ; mais, en 1891, celle-ci, ayant été érigée en Vicariat, M. Théophile Meerschaert, vicaire général de Natchez, fut nommé Vicaire apostolique, et reçut la consécration épiscopale le 8 septembre. Les Bénédictins restèrent, néanmoins, dans le Territoire, et leur Mission continua le bien qu'elle faisait.

Dom Félix de Grasse, du diocèse de Nancy, était abbé du monastère de Sacred Heart, en 1900.

Les premiers Lazaristes qui ouvrirent la voie à leurs confrères étaient des Italiens : M. Félix de Andreis, leur Supérieur, a laissé la réputation d'un homme vraiment apostolique, et les premières démarches ont été faites, en Amérique, pour l'introduction de sa cause de béatification. Ce missionnaire, né en 1778 et décédé en 1822, contribua, pour sa part, à évangéliser la vaste contrée qui comprenait le Kentucky, le Tennessee et l'Ohio.

TROIS CHEFS APACHES

Des Lazaristes français vinrent ensuite, représentés, notamment, par MM. Boullier, Simonin et Odin, qui entra dans la Congrégation de la Mission de saint-Vincent-de-Paul, en 1822. Nous avons raconté plus haut l'action apostolique du prélat, nous noterons, simplement, ici, qu'il se mit à l'œuvre aux Barrens, dans la Louisiane, où ses confrères, MM. de Andreis et Rosati, avaient déjà travaillé. Cette Mission des Barrens donnait déjà de très heureux fruits; M. Odin la dépeint ainsi : « La ferveur de ces bonnes gens retrace à mon esprit la piété des fidèles de la primitive Église. Tous les dimanches, ils font cinq, six et jusqu'à dix lieues pour venir entendre la messe. Ils s'approchent tous des sacrements très souvent, et vivent dans une pureté et une innocence de mœurs qui étonnent d'autant plus que, dans tout le reste de l'Amérique, il serait impossible de trouver un petit coin de terre ainsi prévenu des bénédictions du Ciel. C'est au zèle d'un missionnaire trappiste que l'on doit cela. Il eut besoin, par hasard, de

traverser les forêts, et, après avoir marché quelque temps, il découvrit une maison et y entra. C'était au moment de la prière du soir, et en trouvant toute la famille à genoux, il ne lui fut pas difficile de connaître qu'il se trouvait avec des Catholiques. On lui annonça qu'il y avait, au moins, cent cinquante familles dans ces bois; il les chercha, les visita toutes, les instruisit, et finit par les réunir dans une petite église de bois qui est encore aujourd'hui l'église. » C'est en 1817 que les Lazaristes s'établirent aux Barrens, non loin de la ville actuelle de Perryville.

SAINT-LOUIS (MISSOURI)
OUVROIR DE SAINTE-PHILOMÈNE

M. François-Xavier Simonin, né en 1810 près de Roanne, s'était d'abord destiné au barreau, mais, sentant une vocation plus haute, il devint missionnaire et l'un des collaborateurs de M. Odin. « L'Arkansas nous tendait la main, écrivait-il, en 1838, racontant ses travaux parmi les tribus sauvages. Je ne sais pas lire ni écrire, me disait le chef, homme âgé et plein de bon sens; mais je garde là (il me montrait son cœur) ce que nos pères m'ont dit : le Français a toujours été bon pour nous! Et puis il me disait comme on l'avait trompé : mais toi, je le vois, tu ne veux pas me tromper, non, tu ne veux pas me tromper. J'étais bien content, lorsqu'au matin j'ai vu le soleil se lever si beau. C'est aujourd'hui un des beaux jours de ma vie parce que je revois des Français!

Un autre parmi les Lazaristes français qui apportèrent leur concours à l'œuvre d'apostolat s'accomplissant par le zèle des membres de la Congrégation de la Mission, fut M. Jean Delcros, né à Saint-

Flour le 1er mai 1822. Ce missionnaire, qui partit pour l'Amérique en 1846, se forma d'abord à Philadelphie, puis fut employé à Donaldsonville et à Bouligny où, tout en opérant de nombreuses conversions, il bâtit l'église; sa fin édifiante et tragique eut lieu le 11 juin 1858. Il s'était embarqué sur le *Pensylvania* pour se rendre à Saint-Louis. A la hauteur de Memphis les chaudières du bateau à vapeur éclatèrent; la plupart des voyageurs périrent. Parmi ces derniers se trouvait M. Deleros qui, horriblement brûlé, donna l'absolution, avant de rendre le dernier soupir, à plusieurs des passagers mortellement atteints. Un autre Lazariste, M. Verrina, devint curé de l'importante paroisse de Bouligny.

Les Jésuites français eurent, jadis, comme nous l'avons dit, des Missions prospères aux États-Unis : dans le cours du siècle dernier, ils y ont occupé une place moins importante; néanmoins, plusieurs d'entre eux y ont travaillé soit dans les Missions, soit dans les établissements d'instruction tels que le collège de Sainte-Marie au Kentucky.

L'histoire des travaux des Jésuites dans la Louisiane et l'Alabama est, au début, celle des Jésuites français. En 1835, peu de temps après son élévation au siège de la Nouvelle-Orléans, Mgr Blanc se rendit à Lyon pour traiter avec les Pères de la Compagnie de Jésus de la fondation d'un collège dans son diocèse. Cette fondation fut décidée. Plusieurs Jésuites, en conséquence, s'embarquèrent au Havre, en 1837, avec d'autres prêtres, des Religieuses, et Mgr Blanc. Parmi les prêtres se trouvaient des Maristes destinés aux Missions de l'Océanie, entre autres un futur martyr, le bienheureux Chanel.

Les Pères arrivèrent à la Nouvelle-Orléans en 1837 : leurs commencements furent peu encourageants; enfin, ils purent s'établir au Grand-Coteau, où l'évêque possédait un terrain assez étendu, et où les Religieuses du Sacré-Cœur étaient établies depuis 1823. Le collège ouvrit ses portes dans les premiers jours de janvier 1838 et

poursuivit son existence au milieu de mille difficultés, tandis qu'au dehors les Pères s'appliquaient à l'administration d'une paroisse ayant 100 milles américains de longueur sur 40 de largeur, et venaient en aide aux curés du diocèse dans leurs immenses paroisses encore peu peuplées.

En 1847, la province des Jésuites de Lyon prit la charge du collège de Spring-Hill qui, joint à celui du Grand-Coteau, forma dorénavant la Mission néo-orléanaise de la Province de Lyon. Ces établissements subirent diverses crises, mais n'en poursuivirent pas moins leurs travaux; d'autres maisons, comme le collège de la Nouvelle-Orléans, s'élevèrent; une Résidence s'ouvrit à Augusta, en Géorgie; on eut d'autres œuvres en perspective; le nombre des sujets alla toujours en croissant, si bien qu'il parut nécessaire de rendre la Mission indépendante de la Province de Lyon, ou de la joindre à l'une des provinces américaines de la Compagnie. La séparation fut consommée le 28 avril 1880.

CHUTES DE SAINT-ANTHOMY, SUR LE MISSISSIPI
(Cliché de la Société de Géographie.)

Il est intéressant de suivre les progrès aux États-Unis de cette race française du Canada que nous allons voir évangélisée par les Dominicains, par les Oblats et par d'autres Religieux partis de la France pour le Nouveau Monde. Au nombre de 60 000 seulement, au moment de la conquête par les Anglais, les habitants du Bas-Canada, d'une fécondité sans pareille, avaient atteint, vers le milieu du

LA CATARACTE DU NIAGARA

XIXe siècle, un chiffre supérieur à 1 500 000. A cette époque, commença l'émigration vers les États-Unis; on était attiré par la pensée de trouver plus facilement des moyens d'existence et par la perspective de faire fortune dans un pays où l'industrie se développait avec une rapidité inouïe. De 1865 à 1870, chaque jour amenait du Canada de nombreuses familles d'émigrants, et le mouvement continuait durant les années suivantes, si bien qu'aujourd'hui le nombre des gens du Bas-Canada fixés aux États-Unis est presque égal au nombre de ceux qui sont restés dans leur pays. L'envahissement pacifique ne s'arrête pas, et nul ne peut prévoir quand il prendra fin et quelles en seront les conséquences.

Au point de vue religieux, les Canadiens français, en arrivant aux États-Unis, se trouvèrent dans des conditions déplorables; ils étaient en présence de prêtres ne parlant que l'anglais, et se trouvaient, par conséquent, exposés à perdre toutes leurs traditions et leur foi. Quelques évêques, émus du péril que couraient les âmes de tant de Catholiques, favorisèrent la création de paroisses canadiennes françaises et confièrent à des prêtres d'origine française les intérêts spirituels de ces émigrants. Malheureusement cette disposition ne fut pas générale.

La Mission franco-canadienne des Dominicains comprend trois Résidences dans le Canada et deux aux États-Unis, à Lewiston et à Sale-River.

La ville de Lewiston, située sur l'Androscoggin, à 60 kilomètres environ de l'Atlantique, est un centre industriel important de l'État du Maine. Comme beaucoup de cités de la Nouvelle-Angleterre, cette ville doit son existence aux chutes d'eau qui lui fournissent gratuitement la force motrice. En face, de l'autre côté de la rivière, se trouve Auburn formant, avec Lewiston, une agglomération de 50 000 habitants.

Vers 1860, de pauvres Canadiens vinrent chercher du travail à

Lewiston : peu à peu, leur nombre augmenta, et un prêtre canadien, M. Hevey, se fixa au milieu d'eux, en 1872. Lorsque ce dernier arriva dans le pays pour y organiser la paroisse, il y fut si mal reçu par la population américaine qu'aucune famille ne consentit à lui louer un appartement. Cependant, moins d'une année après sa venue, M. Hevey jetait les fondements de l'église. A cette époque, la population catholique ne comptait pas encore 2000 Canadiens; en 1880, elle montait à 4000 et l'on prévoyait qu'elle s'accroîtrait encore. C'est alors que M. Hevey, se sentant impuissant à faire face à toutes les nécessités de la situation, appela, pour le remplacer, les Dominicains français. Le 2 octobre 1881, 6 Religieux venus de la maison de Saint-Hyacinthe, au Canada, prenaient possession de l'église et du presbytère canadiens, à Lewiston, en présence de l'évêque et au milieu du concours le plus sympathique de tous les habitants, aussi bien protestants que catholiques.

La création des écoles paroissiales a été, depuis trente ans, la grande préoccupation de l'épiscopat américain; le dernier Concile national de Baltimore en a fait une obligation rigoureuse à toutes les paroisses, et a édicté, à ce sujet, les ordonnances les plus détaillées. Pour les populations françaises des États-Unis la question revêt une importance spéciale; pour elles, en effet, l'école n'est pas seulement le moyen de sauvegarder leur foi, mais de conserver aussi leur langue et leur nationalité. A ce point de vue tout était à faire, à Lewiston, quand les Dominicains s'y rendirent. Les Religieux se mirent immédiatement à l'œuvre, et, le 8 janvier 1883, plus de 700 enfants de 6 à 13 ans, allaient, sous les regards des Américains étonnés, prendre possession processionnellement de l'école récemment terminée. Au mois d'août 1886, 4 Frères français venaient à Lewiston jeter les fondements d'une maison de leur Institut. En juillet 1891, la Congrégation des Dames de Sion s'engageait à prendre la charge des écoles catholiques de filles de Lewiston, et, le 8 janvier 1892, 4 Religieuses arrivaient dans cette ville, sous la direc-

tion de la Supérieure de la maison de Londres. D'autres groupes suivirent. Les écoles catholiques françaises de Lewiston donnent, maintenant, l'enseignement à plus de 1 700 enfants répartis entre 7 établissements différents, sous la direction de 38 maîtres et maîtresses.

Quand les Dominicains prirent la direction de la Mission, les deux villes de Lewiston et d'Auburn ne possédaient aucune maison

LES RAPIDES DU NIAGARA

pour le soin des malades. L'Œuvre fut entreprise et confiée aux Sœurs grises du Canada; elle prospéra si bien que les salles, presque vides au début, en 1889, sont, depuis longtemps déjà, trop exiguës, et que l'État a cru devoir l'encourager en lui accordant des subventions. Un orphelinat a été également fondé, le « Healy asylum », renfermant, dans une de ses ailes, une crèche et une salle d'asile.

La Station dominicaine de Fall-River date de 1888. Fall-River, dans le diocèse de Providence, est une des villes des États de l'Union où les Canadiens français sont le plus nombreux, car on en compte plus de 20 000 répartis dans plusieurs paroisses exclusivement françaises. Il existait une école catholique dirigée par les Sœurs de Sainte-Croix, mais cet établissement étant devenu bientôt

insuffisant, un autre s'éleva rapidement par les soins des Pères qui, chargés de la paroisse, ont su y ramener des Catholiques, que des dissensions avec le clergé irlandais en avait éloignés.

Outre l'administration régulière de leurs deux importantes Missions, les Dominicains vont porter, dans d'autres centres, la parole de Dieu, au milieu d'auditoires français, ou visiter les Catholiques éloignés de la paroisse par une distance de 15 à 20 lieues.

Les Oblats de Marie ont surtout travaillé au Canada, mais la grande République américaine est trop proche de ce pays pour qu'ils n'aient pas senti le besoin d'en franchir les limites; en effet, dès 1850, nous trouvons dans les *Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi* les noms de plusieurs d'entre eux partis pour l'Amérique, ceux des PP. Amisse, du diocèse de Rennes, et Pourcet, de Valence, qui se rendaient à Buffalo, avec ceux des PP. Tesmon, du diocèse de Digne, Gaudin et Souterin, de celui de Grenoble, destinés au Texas.

Depuis cette époque, les Missions des Oblats se sont développées au point qu'il a fallu, en 1883, pour faciliter leur administration, les constituer en Province religieuse distincte. Largement développée au Nord-Est et au Sud-Est, cette Province n'a aucun établissement dans les immenses régions qui séparent ces deux points extrêmes.

A Buffalo, une des grandes cités de l'Union américaine, les Pères ont une paroisse anglaise sous le vocable des Saints-Anges : parmi leurs œuvres, nous citerons la Société de Bienfaisance qu'ils ont eu l'honneur d'y introduire et qui comptait, en 1888, plus de 15000 membres. Le nombre des adhérents s'est encore accru depuis.

En 1853, les Oblats ont fondé à Plattsburg, sur le lac Champlain, dans l'État de New-York, une Mission sous le vocable de Saint-Pierre.

Lowell est une ville considérable du Massachusetts, à 40 kilomètres de Boston, sur le Merrimack; c'est une cité industrielle où abondent les filatures, où, par conséquent sont venus en grand nom-

bre des ouvriers du Canada et de l'Irlande, presque tous catholiques. Les Oblats exercent leur apostolat dans ce milieu populaire, et leurs œuvres multiples ont le caractère paroissial. Ils desservent l'église Saint-Joseph avec son annexe Saint-Jean-Baptiste, la paroisse du Sacré-Cœur, érigée en 1884, et sur le territoire de laquelle se trouve la City-Farm ou asile des pauvres de la ville, l'église de l'Immaculée-Conception pour les Irlandais et les Américains catholiques, fondée en 1868. A 5 milles de Lowell, dans la petite ville de Tewksbury, devenue paroisse irlandaise, ils ont créé, en 1883, un noviciat de leur Congrégation.

ÉGLISE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION A LOWELL

La vie des missionnaires oblats, au Texas, est consacrée au ministère paroissial dans les centres urbains, avec résidence fixe, et à l'apostolat dans les *Ranchos*. Les Résidences sont à Brownsville, à San Antonio, à Roma, village sur le haut du Rio Grande, à Rio Grande City, petite ville d'environ 2000 âmes, à Eagle-Pass, dont la population est mi-partie mexicaine et mi-partie américaine. Mais c'est dans l'évangélisation des Ranchos que les Pères ont à fournir les plus durs labeurs. Le R. P. Gohiet, des Oblats, nous communique une petite note dans laquelle il raconte ainsi ces travaux : « La région des Ranchos, plaines étagées qui n'admettent guère d'autre industrie que l'élève des bestiaux, n'a ni cités ni bourgs populeux, mais seulement de misérables hameaux où vit la population mexicaine, tous tenanciers des riches propriétaires de ces immenses *latifundia* texiens. Sur une

vaste étendue sont épars des groupes de quelques maisonnettes ordinairement très pauvres. C'est à travers ces plaines arides que s'en vont les missionnaires prêcher l'Évangile aux deshérités de ce monde.

« Le missionnaire part, monté sur un cheval ou sur une mule, un sombrero aux larges bords sur la tête. A son départ, entre autres instructions de son Supérieur, il a reçu celle de manger, même en Carême, sans distinction, ce qui lui sera offert et à quelque heure du jour que ce soit. Et même avec ce système, il fera toujours un jeûne bien rigoureux! — Les Ranchos sont nombreux : ainsi la seule mission de Brownsville en dessert 250, avec une population de 12 000 âmes.

« Aussitôt arrivé dans le Rancho, la mission commence. Le Mexicain fait bon accueil à « El Padre », bien que sa religion se réduise à sa forme la plus élémentaire : être baptisé et mourir avec les Sacrements. Dès la première aube, le missionnaire quitte sa couche qui l'a plutôt brisé et harassé par des myriades de moustiques. Il a dû se coucher dans un même appartement avec les gens de la maisonnée, entassés, celui-ci sur un cuir de bœuf, celui-là sur un banc, les autres sur un monceau de paille de maïs. Après sa prière faite en plein champ, le missionnaire sonne sa clochette pour réveiller son monde, — car on est au 26e degré de latitude et chez un peuple de race espagnole! — Alors il célèbre la messe, mais dans quelles conditions! Pour autel il a deux tréteaux ou une petite table, pour chandeliers liturgiques deux coupes pleines de maïs dans lequel des chandelles sont enfoncées. Tout le monde fait les frais de l'imagerie religieuse : des estampes et chromos, peintures de clinquant, transmises de père en fils, toute une collection de *santitos*, ornent les galeries du temple. Durant la messe, il arrive bien souvent que les chiens, chats, cabris, coqs se faufilent sous l'autel par l'un des trous du *jacal* (hutte mexicaine) et viennent troubler le recueillement de l'assistance. Le Père prêche. Puis vient son déjeuner, dont le

menu se compose d'un peu de café et d'une croûte de pain de maïs ; il en sera de même au dîner et au souper. Pendant la journée, catéchisme aux enfants, baptême des nouveau-nés, visite aux vieillards et aux malades. Au temps pascal, s'ajoute à ce ministère la régularisation des mariages — dont le plus grand nombre se fait selon la seule loi de nature — et la préparation au grand devoir. Le soir, à la tombée de la nuit, les hommes sont rentrés de la grande plaine où ils soignaient leurs bestiaux : on récite le Rosaire, on chante un cantique, et le sermon roule sur les grandes fins dernières. — Après deux ou trois jours, selon l'importance du Rancho, le Padre enfourche cheval ou mulet, et, sombrero en tête, s'en va visiter un autre Rancho. »

DRESSAGE D'UN CHEVAL

Les fondations des Maristes ont commencé, en 1863, par la Louisiane, où ces Religieux ont le collège de Jefferson sur la paroisse Saint-Michel. Depuis 1864, ils desservent l'église Notre-Dame-des-Victoires, à Boston, spécialement destinée aux Français, et, près de cette ville, à Cambridge, celle de Notre-Dame-de-Pitié ; ajoutons-y Sainte-Anne à Lawrence (1882), et leur maison de Haverhill (1893). Dans le Maine, les Maristes possèdent la Mission de Van Buren (1884) et dirigent un collège (1887). A San Francisco, ils ont l'église française de Notre-Dame-des-

Victoires (1885); à Saint-Paul du Minnesota, la paroisse Saint-Louis (1886); à Salt-Lake-City, la ville des Mormons, un collège (1889); à Washington, un scolasticat (1892); une Résidence à Brunswick et à Atlanta (1897); enfin l'église Saint-Michel, à Wheeling (1900).

Les Pères du Saint-Esprit sollicités souvent par les évêques de s'établir aux États-Unis, attendaient, depuis longtemps, l'occasion favorable pour le faire. La suppression du petit scolasticat de Marienstadt, amenée par les événements d'Allemagne, ayant donné à la maison-mère, en 1872, un personnel disponible, les Pères désignés pour l'Amérique du Nord s'embarquèrent au Havre, et, à la suite de diverses péripéties, établirent une communauté dans la paroisse française de Saint-Remy, sans prêtre depuis trois mois. Cette paroisse était entourée de trois ou quatre Missions anglaises et allemandes, où l'on se trouvait également dépourvu de secours spirituels.

Le P. Ott, qui commença la fondation, est un Alsacien qui a opté pour la France : la plupart des Pères qui l'accompagnèrent étaient également Français. Le successeur du P. Ott, le P. Strub, était, lui aussi, un Français d'Alsace, ancien missionnaire du Sénégal que sa santé avait contraint de revenir en France : c'est à lui surtout qu'est dû le développement, aux États-Unis, des œuvres de la Congrégation du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie. Quand il mourut, il fut remplacé par un autre Français d'Alsace.

Les Pères du Saint-Esprit n'ont plus Saint-Remy, dont l'importance a beaucoup diminué, mais ils desservent d'autres paroisses canadiennes-françaises, et ils se sont fixés dans les diocèses de Détroit, Pittsburg, Grand-Rapids, La Crosse, Little-Rock, etc.

La Congrégation des Pères des SS. CC. de Picpus a été représentée par quelques missionnaires français. Le P. Edmond Demilier partit, en 1833, pour Boston, sur la demande de Mgr Benoît Fen-

wick, et alla évangéliser les sauvages de Pleasant-Point, à la baie de Passamaquoddi. Ces Indiens étaient les descendants des anciens Abenakis avec lesquels, jadis, en 1781, le comte d'Estaing avait fait alliance. Bien déchus, vers 1830, de leur ancienne puissance, ils traînaient une existence misérable, vivant de la chasse à l'orignal, au daim, au chevreuil, et de la pêche au marsouin.

Avec le P. Demilier partit le P. Petithomme, de la même Société, qui habita la forêt pendant l'hiver de 1833-1834 et fut ensuite chargé de la visite des Catholiques français du diocèse de Boston.

Au commencement du XIXe siècle, le P. Urbain Guillet, Trappiste français, conduisit une colonie de son Ordre au Kentucky. Les Trappistes ouvrirent une maison d'éducation gratuite; faute de ressources, ils durent la fermer. Ils voulurent alors s'occuper des sauvages et fondèrent un établissement près de Cahokia; mais quand leur Ordre fut restauré en France, ils quittèrent les États-Unis. Il y avait, en 1900, dans les États de l'Union, deux monastères de Trappistes dont les Religieux n'étaient pas Français.

La Société de Marie, fondée par le P. Chaminade, a été représentée aux États-Unis. Les missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun avaient 3 Résidences, en 1900 : les Pères Oblats des SS. Cœurs de Pontigny, dans l'Yonne, en possédaient deux, et les Augustins de l'Assomption, une. En 1900, la Congrégation du T. S. Sacrement a fondé, à New-York, une maison comptant 15 membres, dont deux Français, y compris le Supérieur. Depuis 1892, les Pères de la Salette ont créé en Amérique 5 établissements comprenant plus de 30 prêtres, tous Français : à Phœnicia, dans l'archidiocèse de New-York; à Hartford où ils ont une paroisse et un collège; à Danielson; à Fitchburg, dans le Massachusetts. Les Clercs de Saint-Viateur possèdent dans l'Amérique du Nord, au Canada et aux États-Unis, une quarantaine de maisons dont un noviciat et un collège à Chicago. Ils

ont de nombreuses écoles primaires et ils élèvent, dans l'ensemble de leurs maisons du Canada et des États-Unis, plus de 5 000 élèves ; mais le plus grand nombre d'entre eux est dans la province de Québec. Si, aux États-Unis, l'enseignement, comme l'exigent les lois, est donné en anglais, on apprend aussi le français dans tous les établissements de l'Institut. Beaucoup d'hommes distingués dans les professions libérales, dans les fonctions publiques et les diverses branches du commerce et de l'industrie, sortent des maisons des Clercs de Saint-Viateur.

Les Religieux de la Congrégation de Sainte-Croix du Mans furent appelés aux États-Unis par Mgr de la Hailandière. Ils arrivèrent à Vincennes, au nombre de 7, le second dimanche d'octobre 1841, sous la direction du P. Sorin, et allèrent s'établir à Saint-Pierre, station dans le comté de Darien, au centre de plusieurs paroisses catholiques ; ils pensaient y élever un collège, mais l'évêque préféra voir réaliser ce projet sur un autre point, dans la terre des Lacs, sur les rives du Saint-Joseph.

Le P. Sorin et ses compagnons étaient partis pour leur nouvelle destination avec 310 dollars et une lettre de crédit d'une somme d'environ 231 dollars ; les premières et urgentes dépenses faites, il écrivait : « Il me reste 50 sous... mais tout le monde est heureux de souffrir. Nous n'avons qu'un lit et mes frères veulent que je le prenne ; ils dorment sur le plancher.... Demain, je donne ma chambre au Fr. Marie pour en faire un atelier. »

Tant de pauvreté ne découragea pas le P. Sorin, qui se mit au travail, soutenu par des âmes généreuses. Le 15 janvier 1844, la charte d'Université fut accordée au nouvel établissement, avec le pouvoir de conférer les grades. Deux ans après, le missionnaire fit venir les Sœurs de Sainte-Croix, à Bertrand, dans le Michigan, mais il les appela ensuite à un mille de l'Université Notre-Dame, pour grouper, autour de lui, toutes les œuvres de Sainte-Croix. L'Aca-

démie Sainte-Marie, tenue par les Sœurs, prit d'importants développements et ses fondations se succédèrent dans presque tous les États.

De son côté, l'Université prospéra, semant des fondations à Cincinnati, la Nouvelle-Orléans, Milwaukee, Chicago, Watertown, Ottawa et South-Bend; mais une grande épreuve survint. Le mercredi, 23 avril 1879, l'Université devint la proie des flammes. Seule, la belle église du Sacré-Cœur, encore inachevée, fut épargnée.

Avec une nouvelle ardeur et le secours des plus hautes et des plus généreuses sympathies, le T. R. P. Sorin, devenu Supérieur général de la Congrégation, se mit en devoir, secondé par le R. P. William Corby, de réparer le désastre. En quelques mois, une nouvelle Université s'éleva sur des plans mieux conçus que ceux de l'ancienne, plus vastes et fort bien exécutés; une existence de plus en plus féconde s'ouvrit pour elle, grâce au zèle des divers Présidents qui furent chargés de sa direction, et surtout à l'énergique impulsion du T. R. P. Gilbert Français, aujourd'hui Supérieur général de la Congrégation de Sainte-Croix. C'est à l'initiative du T. R. P. Français, secondé par le R. P. John Zahm, Supérieur provincial, qu'est due la création, à

LE CIMETIÈRE DE BROOKLYN

Brookland, d'une grande maison d'études où résident des séminaristes qui suivent les cours de l'Université catholique de Washington. Un nouveau collège des Pères de Sainte-Croix a été, grâce aux PP. Zahm et Morrinay, fondé à Portland.

En 1839, le prélat qui devait, quatre ans plus tard, fonder l'Œuvre de la Sainte-Enfance, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, fit un voyage au delà de l'Atlantique dans le but d'évangéliser les populations françaises de l'Amérique du Nord. Arrivé à New-York, le 21 février 1841, il ouvrit une retraite spirituelle pour les Français de la ville, et les engagea beaucoup à bâtir une église qui serait desservie par des prêtres de leur nation. L'érection fut décidée. La pose de la première pierre eut lieu le 11 octobre, et la bénédiction solennelle de la nouvelle église, par l'évêque de New-York, le 21 août 1842. Des démarches furent faites auprès du T. R. P. Rauzan, Supérieur et fondateur de la Société des Pères de la Miséricorde, pour que des prêtres de sa Congrégation prissent la direction de la Mission française. Le R. P. A. Lafont partit, avec un de ses confrères, pour New-York, et entra en fonctions le 25 décembre 1842. L'église Saint-Vincent-de-Paul est encore confiée aux prêtres de la même Congrégation.

Les Pères de la Miséricorde firent aussi avec succès de l'apostolat en Floride. Parmi les missionnaires les plus connus de ce pays, nous avons déjà cité le P. Aubril, qui y resta 25 ans.

Les prêtres chargés de l'église Saint-Vincent-de-Paul, qui avaient ouvert des écoles deux ans après leur arrivée, obtinrent, en 1844, les premiers Frères des Écoles chrétiennes qui soient venus aux États-Unis. Depuis lors, les Frères se sont répandus un peu partout dans les villes principales de la Confédération, placés comme Directeurs, à la tête des établissements qui se créaient. Quand ils répondirent à l'appel des Pères de la Miséricorde de New-York, le

Fr. Philippe, une des belles figures du XIXe siècle, gouvernait l'Institut en qualité de Supérieur général, et un de ses assistants était le Fr. Facile, dont le nom ne peut être omis quand on parle des fondations d'Amérique. Lorsque le Fr. Facile mourut, en 1861, il laissait derrière lui, dans l'Amérique du Nord, 78 écoles.

A la fin du XIXe siècle, le grain de sénevé, devenu un grand arbre, avait poussé des racines de toutes parts. L'Institut des Frères avait, aux États-Unis, 4 Provinces, Baltimore, New-York, Saint-Louis et San-Francisco; il possédait divers établissements dans 28 diocèses.

D'autres Congrégations de Frères sont venues, elles aussi, travailler sur le sol américain, telles les Petits Frères de Marie de Saint-Genis-Laval (Rhône), les Frères du Sacré-Cœur du diocèse du Puy. Ces derniers avaient, à la fin du XIXe siècle, des établissements dans les archidiocèses de la Nouvelle-Orléans, de Boston et dans les diocèses de Manchester, Indianapolis, Mobile, Natchez, Savannah, Natchitoches et Providence. Les premiers étaient établis à Manchester, Lowell et Lawrence, dans le Massachusetts, et à New-York; ils donnaient l'instruction à 3010 élèves. La maison de New-York a été ouverte, en 1892, sur la demande de M. Tétreau, curé de l'église Saint-Jean-Baptiste, et avec l'approbation de l'archevêque, Mgr Corrigan. Depuis cette époque, les Frères de Saint-Genis-Laval ont fondé, sous le titre d'Académie Sainte-Anne, une école payante et un pensionnat où l'enseignement commercial, industriel et scientifique se donne en français et en anglais. L'école de Lowell est la plus florissante de toutes celles que la Congrégation possède.

Aux États-Unis comme dans les autres pays du monde, les Religieuses furent pour les missionnaires d'utiles auxiliaires. On trouve, dans ce pays, de 25 à 30 Congrégations ayant leur maison-mère en France ou bien ayant reçu de France soit les premières recrues, soit l'impulsion : Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul; Dames

du Sacré-Cœur; Petites Sœurs des Pauvres; Petites Sœurs de l'Assomption, établies à New-York depuis 1891; Religieuses de Notre-Dame-de-Sion, qui ont un noviciat à Auburn, des couvents à Lewiston et à Brunswick; Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui sont dans l'archidiocèse de Dubuque et dans le diocèse de Little-Rock; Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, venues à Lee dans le Massa-

ORPHELINAT DE SAN FRANCISCO

chusetts en 1885, et qui se sont établies dans les diocèses de Hartford et de Springfield. En continuant l'énumération nous rencontrons les Filles de la Croix, les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, formant aujourd'hui une société séparée de la société mère, celles de la Providence, du Bon-Pasteur d'Angers, du Bon-Secours de Troyes et de Paris, du Saint-Nom de Jésus, de la Sainte-Union des S. S. Cœurs, de Jésus-Marie, les Dames Auxiliatrices des âmes du Purgatoire, les Dames du Cénacle, les Fidèles Compagnes de Jésus, etc.

Dans l'œuvre d'évangélisation des fils de Saint Vincent de Paul, les Sœurs de la Charité furent leurs actives collaboratrices.

Au commencement du XIXe siècle, Mme Élisabeth Seton, née de parents protestants et convertie au Catholicisme, réunit en communauté, à Emmittsburg, quelques pieuses filles et leur donna le règlement des Filles de la Charité de France, dont une copie lui avait été remise. La Mère Seton rendit son âme à Dieu le 4 janvier 1821. La maison de Saint-Joseph d'Emmittsburg fut agrégée à la maison-mère

ORPHELINAT DE SAN FRANCISCO

de la rue du Bac, à Paris, en 1850, et les Sœurs prirent l'habit de nos Filles de la Charité.

Au temps de la guerre de Sécession, on vit les Filles de la Charité sur les champs de bataille, et dans les ambulances des deux camps, soignant les blessés et faisant tomber les préjugés de beaucoup de Protestants. « Les médecins eux-mêmes, rapportent les *Annales de la Congrégation de la Mission*, se défiaient de ces Religieuses catholiques. Ils montraient des exigences à déconcerter des âmes moins bien trempées; mais, devant l'intelligence, les soins, la sollicitude constante des Sœurs pour les malades, ils étaient subjugués; et parfois ils étaient amenés à étudier le Catholicisme. » Elles

ajoutent : « Un jour, sur un des vaisseaux qui servaient à transporter les malades dans les hôpitaux de New-York, de Philadelphie, de Baltimore, de Washington, des Sœurs se trouvaient pour soigner tous les blessés. Les médecins, en les apercevant pour la première fois, leur montrèrent combien leur présence leur causait une désagréable surprise. — « Cependant, écrit l'une des Sœurs, l'un d'eux, Allemand d'origine, crut devoir protester contre ce manque d'égards; il dit tout haut : « J'ai vu ces dames en Crimée, dans les ambulances « françaises, je sais ce qu'elles peuvent faire; » et se tournant vers nous : « Je suis heureux de vous voir, Mesdames. » Au bout de quelques jours les préjugés de ces messieurs avaient disparu. » — Le Gouvernement comprit bien vite quelle ressource il pouvait tirer, dans les ambulances des hôpitaux, de cette troupe catholique de la charité, il témoigna à maintes reprises sa haute satisfaction. »

La Congrégation des Dames du Sacré-Cœur fut introduite aux États-Unis, en 1818, par Mme Philippine Duchesne. Mme Duchesne fit sa profession à Grenoble le 21 novembre 1805. Quelques mois après, elle reçut la visite d'un Trappiste, dom Augustin de Lestrange, qui revenait d'Amérique. Ce Religieux fit une saisissante peinture des besoins spirituels des Américains et des sauvages qui habitaient sur les rives du Mississipi : la vaillante Religieuse en fut émue, et sollicita de Mme Barat l'autorisation de partir; Mme Barat ne lui accorda la permission demandée que longtemps plus tard.

Le 21 mars 1818, Mme Duchesne partit de Bordeaux pour la Louisiane, avec Mmes Octavie Berthold, Eugénie Audé et deux Sœurs coadjutrices. Après une traversée difficile, le 30 mai, les Religieuses arrivèrent à la Nouvelle-Orléans où les Ursulines leur donnèrent l'hospitalité. De là, elles se rendirent à Saint-Louis, sur l'appel de Mgr Dubourg qui les établit à Saint-Charles, sur les bords du Missouri, le 18 septembre 1818. L'année suivante, la communauté fut transférée au bourg de Florissant, dont était curé un ancien Trap-

piste, M. Dunand. Peu après, il fallut ouvrir un noviciat; puis une riche veuve offrit à Mgr Dubourg, pour y établir une maison d'éducation, sa propriété du Grand Coteau, en un lieu appelé Les Opelousas, qui avait l'abbé Brassac pour pasteur. Mme Audé devint la Supérieure de cette nouvelle maison. Les fondations se succédèrent et, aujourd'hui, les Dames du Sacré-Cœur ont des établissements dans 14 diocèses. Mme Duchesne mourut le 18 novembre 1852.

Les États-Unis possèdent 43 maisons de Petites-Sœurs des Pauvres, à l'heure où nous écrivons ces lignes. Ce fut le chapitre général de la Société, tenu à la Tour Saint-Joseph, près Saint-Pern, en Bretagne, qui, en 1868, décida les fondations d'Amérique. Dès le mois de septembre de la même année, s'ouvrit le premier asile à Brooklyn; le second fut ouvert, au mois d'octobre suivant, à Cincinnati et le troisième, en décembre, à la Nouvelle-Orléans. Il y avait, en 1900, des maisons de Petites-Sœurs des Pauvres dans 22 diocèses.

Les Filles de la Croix partirent pour les États-Unis en 1855; elles venaient de Tréguier, et, aujourd'hui encore, elles occupent de nombreux postes dans le diocèse de Natchitoches, à côté des Sœurs de la Divine Providence. Mgr Martin installa les Filles de la Croix dans la paroisse des Avoyelles : elles fondèrent ensuite, successivement, des maisons à l'île Brévelle, à Alexandrie, à Shreveport et à Monroë. Pendant la guerre de Sécession, ces Sœurs virent, comme beaucoup d'autres, leurs établissements ruinés, mais elles reprirent ensuite la plupart de leurs œuvres et fondèrent, pour les développer, un noviciat dans le diocèse de Quimper, à Lambézellec.

En 1836, six Religieuses des Sœurs de Saint-Joseph, dont la congrégation fondée au Puy fut relevée à Lyon après la Restauration, se rendirent en Amérique; elles y étaient appelées par Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis. Ces dames se fixèrent près de la résidence épiscopale, à Carondolet. De ce premier établissement sont sorties toutes les maisons de Sœurs de cette société créées, soit aux États-Unis, soit au Canada.

Le 27 juillet 1840, six Sœurs de la Providence de Ruillé-sur-Loir s'embarquèrent au Havre pour se rendre au diocèse de Vincennes où les appelait Mgr de la Hailandière. Après un voyage d'environ 2 000 lieues, elles arrivèrent à leur destination près de la petite ville de Terre-Haute et s'y établirent dans une maison de campagne qui devint l'établissement de Sainte-Marie des Bois. Soixante ans plus tard, les Sœurs de la Providence dirigeaient des établissements dans les archidiocèses de Boston et de Chicago, dans les diocèses de Fort-Wayne, Grand Rapids, Omaha, Indianapolis.

Il y a, sur le sol de la grande Confédération américaine, de nombreux couvents de la Visitation, de Bénédictines; il y avait, à la fin du XIXe siècle, 4 monastères de Carmélites déchaussées, plusieurs maisons de Dominicaines, Franciscaines, etc. Disons, en terminant, que le premier couvent d'Ursulines fut créé en 1727 à la Nouvelle-Orléans par des Sœurs françaises; que celui de Saint-Martin, dans l'Ohio, doit son existence à 11 Ursulines venues, en 1845, de Boulogne-sur-Mer et de Beaulieu; que celui de Pittsburg est également dû à des Ursulines parties de France en 1870. Enfin la congrégation des Sœurs de la Charité du Verbe Incarné, si répandue dans le Sud, tire son origine du couvent du Verbe Incarné de Lyon; les premières Sœurs du Texas y firent leur noviciat et leurs constitutions leur furent données par les Religieuses de cette maison.

Ouvrages à consulter. — Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 2 vol. in-8, Paris, 1835. — L'abbé Huen-Dubourg, *Vie du cardinal de Cheverus*, 1 vol. in-8, Paris et Lyon, 1837. — R. P. J. de Smet, S. J., *Missions de l'Orégon et voyages dans les Montagnes Rocheuses en 1845 et 1846*. Ouvrage traduit de l'anglais par M. Bourlez, 1 vol. in-12, Paris, 1848. — C. Morlat, *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*, Paris, 1856. — L. W. Marshall, *Les Missions chrétiennes*. Ouvrage traduit de l'anglais par Louis de Waziers, 2 vol. in-8, Paris, 1865. — Mme de Barberey, *Élisabeth Seton et le commencement de l'Église catholique aux États-Unis*, 2 vol. in-12, Paris, 1864. — Claudio Janet, *Les États-Unis contemporains*, 1 vol. in-8, Paris, 1876. — Mgr Bayard, *Histoire de Madame Duchesne*, 1 vol. in-12, Paris, 1887. — R. P. Croonembergh, S. J., *Trois ans dans l'Amérique*

septentrionale. Les États-Unis (1885-1886-1887), 2 vol., Paris et Lyon. — L'abbé Brute de Rémur, *Vie de Mgr Brute de Rémur*, 1 vol. in-8, Paris, 1887. — *Memorial-volume of the Centenary Saint-Mary's Seminary of Saint-Sulpice*, 1 vol. in-4°, Baltimore, 1891. — Mgr. A. Ravoux, *Mémoires, réminiscences, conférences*, 1 vol. in-8, 1895. — George Bancroft, *History of the United States*. — Colbert, *Jubilee of Saint-Charles College, near Ellicott city, Maryland* (1848-1898), 1 vol. in-4°, Baltimore, 1888. — Jules Tardivel, *La situation religieuse aux États-Unis*, Paris, 1900. — John Gilmary Shea, *History of the Catholic Church in United States*, 4 vol., New-York, 1901. — *The Catholic Directory*, *Milwaukee*, Wisconsin. — *Les Annales de la Propagation de la Foi et les Missions catholiques de Lyon*.

A PINAR DEL RIO

CHAPITRE VI

CUBA

L'île de Cuba, la perle des Antilles, est trop connue pour que nous nous arrêtions à la décrire. Située à l'entrée du golfe du Mexique, elle a environ 1000 kilomètres de longueur sur 140 de largeur, avec une superficie de 118833 kilomètres carrés et une population d'environ 1 500 000 habitants.

Découverte deux ans après Saint-Domingue, en 1494, elle fut évangélisée par les Dominicains.

Un premier siège épiscopal fut fondé en 1518, à Cuba, dans la petite ville de Baracoa ; en 1532 il fut transféré à Santiago, et occupé régulièrement dès l'origine par des évêques dominicains. En 1787, Pie VI divisa l'île en deux sièges épiscopaux, celui de Santiago, érigé

en archevêché en 1803, et celui de San Cristobal de la Havana, dans la partie orientale. Ce dernier compte 1 147 000 Catholiques, 20 000 infidèles de toutes les races, 15 000 Chinois et environ 10 000 Protestants, venus surtout depuis la conquête américaine et dont le nombre augmente journellement. Santiago, beaucoup moins peuplé, compte à peine 300 000 habitants, tous Catholiques.

Le diocèse de la Havane

HABITATION INDIGÈNE A CUBA

possède 150 paroisses. Les églises ou chapelles publiques s'y élèvent au nombre de 250 environ. Mais les prêtres desservant ce vaste diocèse sont fort peu nombreux et se trouvent, pour plus d'un motif, dans l'impuissance absolue de satisfaire aux besoins religieux d'une population qui, à tout point de vue, souffre de la pénurie extrême d'ouvriers évangéliques.

Les Cubains ont, au fond de leur nature, des instincts religieux, qui, développés dans des conditions normales, pourraient donner d'excellents résultats. Ils sont d'un naturel ouvert, sympathique, un peu enfantins, mais pleins de cœur et faciles à gagner.

C'est en 1580 que les Dominicains fondèrent à la Havane leur

L'ORPHELINAT DE GIUNEUGOS. — GOUTER OFFERT PAR Mlle N... (la jeune fille en blanc) A L'OCCASION DE SON ANNIVERSAIRE

LA HAVANE. PALAIS DU GOUVERNEMENT

célèbre couvent de Saint-Jean-de-Latran, qui acquit bientôt une grande importance, en raison de sa situation. Vers la fin du XVIIe siècle, on y établit une infirmerie générale pour les missionnaires et les voyageurs de l'Amérique et, le 12 septembre 1724, Innocent XIII érigea en Université les écoles de grammaire, de philosophie et de théologie que l'on y avait établies depuis longtemps.

La révolution espagnole de 1834 supprima tous les couvents, à Cuba aussi bien qu'en Espagne. Leurs Religieux furent sécularisés, et l'ordre de Saint-Dominique n'envoya plus aucun missionnaire. Les prêtres qui restaient se retirèrent peu à peu de l'intérieur; en 1864, il ne restait plus que 6 survivants des anciens Pères Dominicains, et pas un seul en 1895. Seul un monastère de Religieuses dominicaines du second ordre, celui de Santa Catalina, avait survécu à la ruine générale. Dès 1898, cependant, sur les instances de ce couvent et sur celles de l'évêque de la Havane, Mgr Santander y Frutos, la Province d'Andalousie accepta de reprendre la Mission de Cuba. On lui rendit l'ancienne église du couvent de Saint-Jean de Latran, et déjà les cérémonies y ont retrouvé une partie de leur antique splendeur.

Des Dominicains français allaient les suivre à bref délai.

Vers la fin de 1899, en effet, le successeur de Mgr Sbarretti obtint que quelques-uns de ces Religieux, établis au couvent de Rosary-Hill, près de New-York, accompagnassent comme aumôniers les soldats américains. La guerre finie, ces Religieux acceptèrent la charge d'un vaste district situé dans la partie Sud-Est de l'île; puis, en 1901, un autre district, situé au Sud, dans la partie montagneuse de Cuba, et comme le premier, complètement privé de tout secours religieux.

En débarquant dans l'île de Cuba, nos Pères français se trouvaient dans les conditions les plus défavorables. Ils n'étaient que cinq Religieux, sans aucune ressource financière, et, sauf un seul d'entre eux, ne connaissaient pas un mot de la langue espagnole. Ils louèrent tout d'abord une petite maison et commencèrent par faire le catéchisme à quelques enfants nègres. Au début, les habitants éprouvèrent à leur égard un sentiment de défiance, qui ne dura pas longtemps. Lorsqu'ils s'aperçurent en effet que ces prêtres étaient étrangers à leurs divisions politiques, qu'ils ne sollicitaient d'eux aucune rétribution, même la plus minime, et ne cherchaient qu'à les instruire et à leur faire du bien, la défiance fit place à la surprise, puis à la sympathie. Quelques enfants, qui s'étaient hasardés près des Religieux nouvellement arrivés, en amenèrent d'autres, et bientôt nos Pères se trouvèrent, sans le vouloir et sans y avoir songé, à la tête d'un véritable collège de plus de cent élèves. En même temps, à mesure qu'ils se familiarisaient davantage avec la langue espagnole, ils voyaient leur ministère s'étendre. Le manque de prêtres dans toute l'étendue de l'île de Cuba, mais surtout dans la partie environ-

VUE DE LA BAIE DE CIENFUEGOS

nant Cienfuegos, dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Blancs et créoles, vieillards et jeunes filles, une foule de personnes qui ne s'étaient jamais confessées, qui n'étaient ni baptisées, ni mariées, et n'avaient sur Dieu que les notions les plus confuses, commencèrent à prendre le chemin de la pauvre petite Mission. Il fallut à toute nécessité songer à une chapelle. On érigea une sorte de vaste hangar en bois, assez vaste pour abriter plusieurs centaines de personnes, qui déjà se trouve trop petit chaque dimanche. On y vient entendre la messe et les instructions. Chose inconnue dans le pays, des hommes de toutes les conditions forment une partie de l'auditoire. Des congrégations de femmes et de jeunes filles ont été fondées, ainsi que des catéchismes, pour les enfants et les adultes.

INGENIO DE MANACA
ARMENTEROS DÉTRUIT PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE

Les nouveaux missionnaires n'ont pas de paroisses et ne reçoivent absolument rien des fidèles. « D'ici à quelque temps du moins, nous écrivent-ils, en face des ruines accumulées par la guerre et à cause de certaines extorsions, commises jadis à l'égard des habitants, sous prétexte religieux, nous ne pouvons et ne voulons rien demander. Cette conduite nous est inspirée par la persuasion où nous sommes qu'en agir autrement, dans les circonstances présentes, serait compromettre irréparablement le succès de notre ministère et l'avenir de cette nouvelle Mission. »

Si, dans les villes, la situation religieuse est si déplorable, que

dire des campagnes situées loin des centres et des voies de communication?

On peut affirmer qu'il se trouve à Cuba des districts presque aussi déshérités de secours religieux que les pays du centre de l'Afrique.

CHAPITRE VII

HAÏTI

AUTEL DE LA PATRIE, A LA COUPE, PRÈS PORT-AU-PRINCE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Le 6 décembre 1492, les caravelles de Christophe Colomb virent, sur la mer bleue, s'élever une terre semblable à une émeraude, que le grand navigateur appela Hispañola. C'était l'île aujourd'hui nommée Saint-Domingue, de son nom espagnol, ou Haïti, de son nom indien.

Si, dans les années qui suivirent la conquête, Haïti connut les horreurs de la guerre, les populations qui succédèrent aux indigènes eurent jadis des jours heureux. M. Thiers dit, au livre XVIe de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, que Saint-Domingue était la plus belle et la plus enviée de nos possessions d'outre-mer, qu'elle figurait, pour les trois cinquièmes au moins, dans les 250 millions de denrées que la France recevait autrefois de ses colonies. 150 millions de francs en 1789 correspondaient au moins à 300 millions en 1845 et, peut-être, à 500 millions d'aujourd'hui. La plus grande prospérité

régnait donc dans l'île; la religion catholique y était honorée; de nombreux Ordres religieux, des Capucins, des Dominicains, des Jésuites, s'y occupaient également et des Blancs et des Noirs esclaves.

Un missionnaire d'Haïti, le P. Margat, dépeignait ainsi, en 1725, la « Reine des Antilles » : « Je ne vous dissimulerai pas que Saint-Domingue présente d'abord un coup d'œil charmant à un missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vertes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo et les autres de cannes à sucre rangées avec art et symétrie; l'horizon borné par les bois ou par la mer, ou par des montagnes couvertes de bois qui, s'élevant en amphithéâtre, forment une perspective variée d'une infinité d'objets différents : des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés par des haies vives de citronniers et d'orangers; mille fleurs qui réjouissent la vue et parfument l'air. » La chaleur et les incommodités, qui en sont la conséquence, faisaient seules tache dans ce tableau.

Le Cap-Haïtien qui, au début, était la réunion de quelques cabanes de pêcheurs et de quelques magasins pour les embarquements de marchandises, possédait 2 paroisses vers le milieu du XVIIIe siècle et présentait l'aspect d'une ville très importante, aux maisons riantes, aux rues larges et bien alignées : dans sa rade passaient, bon an, mal an, plus de 500 navires de tout tonnage. A la Petite Anse, la paroisse la plus voisine du Cap, on rencontrait près de 50 sucreries roulantes et plusieurs belles raffineries. A 2 lieues de là, autour d'une église paroissiale bien ornée et construite avec goût, s'étendaient de riches habitations. L'église de Limonade, quoique en bois, offrait au visiteur la vue d'un édifice qui rappelait les libéralités de généreux donateurs; elle possédait de beaux objets en argent et des ornements nombreux : de tous les quartiers de la colonie venaient des pèlerins à la fête de sainte Anne, patronne de l'église. Le P. Margat constatait que l'on voyait au Trou une église d'un goût

douteux, desservie par un Cordelier, mais qui pourrait être facilement remplacée par une autre le jour où on le désirerait, car, disait-il en parlant des habitants, « ils ont des fonds très considérables depuis vingt ans ». Bon nombre de maisons de campagne avaient été bâties au centre du pays, considéré, peu auparavant, comme n'étant propre qu'à la chasse. Le quartier de l'Aeul possédait une belle église en maconnerie; celui du Morne-Rouge, avec ses grands arbres et ses jardins, était des plus agréables. Partout s'échelonnaient de coquets villages avec de riches plantations, des églises convenables ou belles; partout se manifestait l'aisance qui, sous l'impulsion du gouvernement français et de ses représentants, s'était introduite, grâce à l'énergie et à l'intelligence des colons, dans l'île de Saint-Domingue.

PETITS PAYSANS HAÏTIENS A LA COUPE, PRÈS DE PORT-AU-PRINCE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Nous venons de parler de la partie occidentale de l'île, parce que seule elle nous intéresse ici. Haïti est, en effet, divisée en deux parties distinctes, avec deux gouvernements différents : l'une d'origine historique espagnole, l'autre française. La première est la République Dominicaine; la seconde, la République d'Haïti qui est régie par la Constitution du 9 octobre 1889. Cette dernière moins vaste, comme étendue, que la première, est beaucoup plus peuplée; elle compte 1 507 000 habitants, au lieu de 557 000 que renferme la Répu-

blique Dominicaine; elle a un Président nommé pour 7 ans, et son territoire est divisé en 5 provinces dont les villes les plus importantes sont : Cap-Haïtien, Port-de-Paix, les Gonaïves, Port-au-Prince, les Cayes. Le pays espagnol était si différent de mœurs de son voisin que, même à l'époque de l'union, les prêtres français y étaient peu sympathiques. Les fidèles franchissaient quelquefois de très grandes distances pour faire baptiser leurs enfants par les prêtres espagnols.

Pendant la plus grande partie du XIX siècle, l'histoire politique d'Haïti n'est que celle de ses révolutions successives; l'histoire religieuse, celle des efforts de l'Église pour lutter contre l'esprit schismatique et la licence d'un clergé scandaleux.

Les théories en honneur dans la métropole, au milieu du XVIIIe siècle, avaient traversé l'Océan et fait les plus grands ravages dans notre colonie. Les colons avaient accepté les doctrines philosophiques, et les Noirs, comme les hommes de couleur, suivant de pernicieux exemples, s'étaient éloignés de la religion. Haïti présentait un terrain tout préparé à recevoir les idées révolutionnaires qui allaient bientôt, en se transformant, se traduire sur ses mornes et dans ses vallées, en rébellions et en guerres sanglantes, amener, après de longues luttes, la rupture avec la mère patrie, plonger enfin le pays dans une anarchie dont il porte encore la peine. Au milieu de tout ce désordre, les croyances chrétiennes s'altérèrent, le paganisme reparut et l'immoralité se répandit partout.

Au commencement du XIXe siècle, un Noir, d'une intelligence peu commune, doué de l'esprit d'organisation, prodigieusement actif, courageux dans les combats, souvent féroce dans la lutte, mais généreux dans la victoire et modéré dans le triomphe, Toussaint-Louverture, qui, le 7 avril 1803, devait mourir de misère au fort de Joux, avait puissamment contribué à l'abolition de l'esclavage et à la libération de sa patrie; il était le maître de l'île de Saint-Domingue.

Par une sage administration, Toussaint rendait la paix à son pays, quand il eut la pensée de soumettre au Premier Consul une Constitution qu'il avait fait élaborer par des colons blancs dévoués à sa cause. Bonaparte annula ce qui avait été accompli, ainsi que la prise de possession par le général noir de la partie espagnole de l'île. A la suite d'événements et de fâcheuses démarches que nous n'avons pas à raconter, la France décida une expédition dont le commandement fut confié au général Leclerc. La résistance des Noirs fut héroïque ; un de leurs chefs, Christophe, mit le feu au Cap-Haïtien en commençant par sa propre maison ; la ville fut réduite en cendres. Un autre, Dessalines, incendia Saint-Marc. Port-de-Paix et les Gonaïves subirent le même sort, mais les Français remportèrent divers avantages et Toussaint tomba dans un guet-apens que lui tendit le général Brunet. Le 7 juin 1802, le « Premier des Noirs » était embarqué pour la France : il ne devait pas tarder à être vengé. Quelques mois après, Leclerc, avec 19 de ses généraux, mourait de la fièvre jaune, et, l'année suivante, en 1803, nos soldats se voyaient obligés de regagner l'Europe. La colonie était définitivement perdue pour la France qui avait possédé, sans conteste, la partie occidentale de Saint-Domingue, depuis le traité de Ryswick, en 1697.

Le 1er janvier 1804, l'indépendance de l'île fut proclamée aux Gonaïves, et Dessalines nommé gouverneur : un Capucin le sacra Empereur de Saint-Domingue. Le règne de ce Souverain, dont le nom rappelle des luttes héroïques, mais aussi d'atroces cruautés, ne fut pas de longue durée. Le 17 octobre 1806, l'Empereur noir tomba dans une embuscade et fut mis à mort.

Pendant 14 ans, deux factions rivales se partagèrent l'ancienne colonie française, et Haïti, divisée en deux Etats, fut gouvernée, au Nord, par Christophe, sous le nom de Henri Ier, au Sud par Petion. Celui-ci mourut le 29 mars 1818, ayant pour successeur Boyer qui, en 1820, annexa le nord de l'île au sud, et, en 1822, la partie espagnole. En 1828, Charles X conclut avec la République d'Haïti un

traite qui reconnaissait son indépendance et l'obligeait à payer, dans l'espace de 30 ans, une indemnité de 60 millions de francs pour les anciens colons qui avaient été dépossédés.

Cependant, la guerre civile ravageait le pays, les troubles succédaient aux troubles et l'on pouvait se demander si Haïti n'était pas destinée à ne connaître que l'anarchie. Le président Boyer, dégoûté du pouvoir, abdiqua en 1843 et eut pour successeur le mulâtre Hérard Rivière. A la chute de ce dernier, la partie espagnole de l'île se constitua en république indépendante. Il y eut des soulèvements, divers personnages s'emparèrent de l'autorité, jusqu'au jour où, le 1er septembre 1847, le général noir Faustin Soulouque, qui devint l'empereur Faustin Ier, le 26 août 1849, fut élu Président de la République d'Haïti. Une insurrection, à la tête de laquelle se trouvait le général Geffrard, renversa l'Empereur, qui abdiqua le 15 janvier 1859. Fabre Geffrard devint Président de la République : sa présidence fut bienfaisante, car on lui dut, outre le Concordat et la rénovation religieuse qui s'ensuivit, la prospérité commerciale; malheureusement le pays, recommencant à s'agiter, ne put pas jouir longtemps de ces bienfaits. Geffrard, contraint de se retirer à son tour, le 13 mars 1867, eut pour successeur Sylvestre Salnave, qui mourut fusillé en 1870. Nissage-Saget, qui remplaça Salnave, fut très favorable aux intérêts religieux. Quand ses pouvoirs furent sur le point d'expirer, ce Président nomma le général Domingue généralissime des troupes, et, le 14 mai 1874, abandonna sa charge au Conseil des Secrétaires d'État; sa présidence expirait le lendemain. On vit alors se succéder à la tête de la République Michel Domingue, Boisrond-Canal, Salomon, Hippolyte, T. A. S. Sam. En 1902, à la suite d'une nouvelle révolution, le général Nord Alexis a été élu Président de la République d'Haïti.

La République Dominicaine a pour chef M. Juan S. Jimenès; le Président y est élu pour un temps moins long que dans l'État voisin.

Lorsque, au commencement de la Révolution, la guerre de l'Indépendance éclata, le clergé fut expulsé avec les colons; mais quand

Toussaint-Louverture, qui avait toujours conservé des sentiments chrétiens, fut devenu le véritable et seul chef de l'île, il fit rouvrir les églises et rappeler les prêtres dispersés. Ce Noir comprenait l'importance de la religion. Il avait du reste fort mal accueilli un évêque intrus, envoyé par le Directoire, et il semblait ne reconnaître d'autre autorité spirituelle que celle du Primat des Antilles.

Les bonnes intentions du

UN CHANTIER À JÉRÉMIE. — CONSTRUCTION DE L'USINE D'ÉLECTRICITÉ

général noir n'eurent pas de suites. Au milieu des luttes perpétuelles qui accumulaient ruines sur ruines, la religion ne trouvait guère sa place, et quand Pie VII eut la pensée de mettre fin à un état de choses bien triste, on se heurta à la pénurie de prêtres. Dessalines usurpa la juridiction ecclésiastique. Christophe nomma un archevêque de sa propre autorité. Quelques malheureux égarés ne craignirent pas de s'attribuer le titre de Préfets apostoliques. Des missionnaires tentèrent de se rendre dans l'île, mais, depuis le retour des Bourbons, on les tint en suspicion; ils étaient considérés comme des agents français ayant mandat de préparer un changement politique qui ferait perdre à l'île une indépendance bien

chèrement conquise; ainsi Mgr Pierre Glory, prêtre du diocèse de Toulouse, nommé Vicaire apostolique d'Haïti en 1821, fut l'objet des plus grandes défiances; il se vit dans la nécessité de quitter l'île après une querelle avec le P. Jérémie, curé de Port-au-Prince. A la tête des paroisses on ne trouvait que des prêtres espagnols.

Quand l'unité politique de l'île fut accomplie, en 1822, par la réunion de ses deux fractions, française et espagnole, l'archevêque de Saint-Domingue, Mgr Valera Ximenès, reçut juridiction sur le pays tout entier. Par une bulle du 20 septembre 1826, le prélat eut mission de choisir, dans son clergé, un prêtre chargé, en cas de décès de l'archevêque, d'assumer le gouvernement spirituel de la partie occidentale de l'île, avec le titre de délégué du Saint-Siège et les facultés dont était investi Mgr Valera lui-même. Tout ceci ne produisit pas les résultats attendus. L'archevêque dut partir à son tour, en 1830, et se retirer à Cuba où il mourut peu après. Le délégué qui lui succéda n'obtint pas l'exequatur du Gouvernement, et le P. Salgado fut établi, par le président Boyer, comme vicaire général sur l'île entière.

RESTES DE LA BATTERIE DES CASERNES AU MOLE SAINT-NICOLAS, CONSTRUCTION FRANÇAISE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Le désordre moral était extrême dans le clergé comme dans le peuple, imbu d'idées voltairiennes ou adonné à une vie licencieuse, et, en fait, sur plusieurs points, retourné au paganisme.

Le 27 janvier 1844, le Vénérable Libermann, écrivant aux Conseils

centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, s'exprimait ainsi en parlant des prêtres d'Haïti : « Ceux-ci étaient presque tous mauvais, sans foi et sans mœurs, donnant les plus affreux scandales, publiquement et sans honte. » La simonie était d'un usage courant. Le zèle était nul, aussi le P. Libermann pouvait ajouter avec raison : « Par suite de son ignorance le peuple mêle à sa foi beaucoup de superstitions. Eh bien ! au lieu de dissiper cette ignorance et cette superstition par des catéchismes et des instructions religieuses, il y a même des curés qui, dans des vues inavouables, empêchent leurs vicaires de rompre le pain de la parole de Dieu à ce peuple délaissé. » Plusieurs prêtres avaient été jadis envoyés en Haïti par l'abbé Grégoire, et étaient teintés de jansénisme. Seize ans après, Mgr Monetti, délégué du Saint-Père, écrivant aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 9 novembre 1860, décrivait, dans une lettre qui ne fut pas publiée, l'état des esprits au point de vue religieux. « Je vous ferai observer que la partie haïtienne de l'île de Saint-Domingue est un pays où le christianisme, après avoir fleuri autrefois, est aujourd'hui presque entièrement tombé, soit à cause de ce schisme, et par suite de l'absence de prêtres, soit à raison même de la présence de certains prêtres, rebut en quelque sorte de tous les pays, et qui mènent, pour la plupart, hélas ! une vie notoirement scandaleuse.

« Par suite de cet état de choses, il existe, dans ce pays, un grand nombre d'habitants qui n'ont pas été baptisés, et au milieu desquels on voit même les plus grossières superstitions du paganisme. Ainsi, dernièrement, une lettre d'Haïti, reproduite hier par les feuilles publiques, annonçait qu'on venait de trouver, dans une vieille maison bâtie au milieu des montagnes d'Aeul, un buste de lord Nelson, amiral anglais, lequel était placé sur un autel consacré à des fétiches, et où, pendant un demi-siècle, il a été vénéré comme dieu des sources, des montagnes.

« Au délaissement des Chrétiens, au progrès de l'infidélité, se

joint la plaie de la propagande protestante qui, en ces dernières années surtout, n'omet rien pour étendre ses ravages en ce malheureux pays, et, si j'ai été bien informé, ils ne réussissent que trop bien dans leurs funestes projets. »

Lorsque, au mois de février 1863, le P. Aymonin se rendit à Saletrou, il trouva que les Noirs de cette partie de l'île vivaient comme des sortes de sauvages. Au milieu des abominables orgies de la danse du Vaudoux on immolait, de temps en temps, de petits enfants dont les membres grillés étaient dévorés par les danseurs. Huit anthropophages, dont quatre femmes, furent condamnés, au commencement de 1864, pour avoir, aux portes mêmes de Port-au-Prince, fait mourir un enfant. Au mois de novembre 1869, à 2 lieues seulement de la capitale, on arrêta 2 hommes et 5 femmes accusés d'anthropophagie. Ces gens confessèrent qu'ils avaient tué et mangé 23 personnes; une des femmes déclara qu'elle avait pris sa part de 8 de ses enfants dans les atroces festins du Vaudoux.

De sérieuses réformes s'imposaient. Il fallait remplacer un

PORT-AU-PRINCE ET SA RUE PRINCIPALE
(Cliché de la Société de Géographie.)

LE PALAIS DU PRÉSIDENT A PORT-AU-PRINCE

clergé scandaleux par des prêtres ayant l'esprit de leur état, et capables de se dévouer à une sérieuse évangélisation du peuple haïtien ; aussi allons-nous assister à toute une série de démarches ayant pour but d'arriver à la conclusion d'un Concordat.

Mgr England, évêque de Charleston, dans la Caroline du Sud, fut chargé, par le pape Grégoire XVI, de visiter Haïti, avec le titre de légat du Saint-Siège, et de se rendre un compte exact de la situation de l'Église. Un rapport fut envoyé par le prélat américain à la sacrée Congrégation de la Propagande, et un monitoire, daté du 26 février 1834, adressé aux prêtres d'Haïti.

En 1841, l'évêque de Saint-Louis aux États-Unis, Mgr Rosati, fut à son tour accrédité, avec le même titre de légat, auprès du président Boyer, en vue de chercher avec lui les bases d'un arrangement. Un Concordat, en 16 articles, fut préparé et il semblait que l'on dût arriver à la solution définitive, quand le chef du Gouvernement se déroba, prétextant que les événements ne se prêtaient pas à une telle convention.

Les négociations furent reprises quelques années plus tard par

un prêtre français, dont le grand-père maternel avait joué un rôle important à Haïti. Le P. Tisserant était le fils d'un pharmacien de la rue Saint-Denis, à Paris, et de la fille d'un homme de couleur, le général Beauvais.

Depuis longtemps, Nicolas-Eugène Tisserant, faisant encore ses études au séminaire de Saint-Sulpice, avait les regards tournés vers la patrie de sa mère, et rêvait de porter aux Noirs la parole de salut; il s'en était ouvert au P. Libermann et au secrétaire du président Boyer, venu à Paris pour les affaires d'Haïti. Après avoir été vicaire à Saint-Ambroise et à Saint-Eustache, sous-directeur de l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, à Notre-Dame-des-Victoires, après avoir fait un court séjour à la Neuville où s'était ouvert, le 27 septembre 1841, le noviciat de la Congrégation naissante du Saint-Cœur de Marie, le P. Tisserant partit pour l'Amérique. Il s'arrêta d'abord à la Martinique, passa ensuite à Sainte-Lucie où il resta 5 mois, et atteignit enfin le pays où la Providence semblait l'appeler. « Je partis donc, écrivait le P. Tisserant, en octobre 1844, aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pour Port-Républicain, capitale d'Haïti, les premiers jours d'août de l'an dernier (1843), muni des pouvoirs de missionnaire que je devais, du reste, par prudence, ne pas faire connaître, de peur d'éveiller la défiance du clergé et du peuple; et j'acceptai, dans cette dernière ville, la fonction de vicaire qui m'y fut offerte. Je consacrai les premiers mois à étudier le naturel de mes chers Haïtiens et la manière de les prendre pour les porter à la religion. Les assemblées législatives qui furent convoquées peu de temps après mon arrivée, à l'effet de doter le pays d'une nouvelle Constitution, et où se trouvèrent réunis les principaux citoyens de la jeune République, me fournirent, à cet égard, un moyen assuré de discerner facilement la trempe des esprits et le caractère national. Je reconnus alors, avec évidence, que ce peuple, malgré les vices nombreux qu'entraînent chez lui un libertinage qui a presque perdu toute pudeur, une paresse excessive

et l'ignorance la plus déplorable des vérités de la religion qu'a remplacée, depuis qu'il n'est plus instruit, le vieux fétichisme d'Afrique mêlé à quelques lambeaux de croyances catholiques, ces dernières défigurées le plus souvent à leur tour par une superstition grossière, est naturellement docile et religieux. »

La propagande des pasteurs méthodistes était des plus actives. « Déjà la municipalité de Port-au-Prince, organe d'une foule d'Haïtiens, ajoutait le P. Tisserant dans la même lettre, venait de voter une somme annuelle considérable pour la fondation d'une école qu'érigeaient les Protestants, afin, disait-on publiquement, que la jeunesse des deux sexes, complètement dénuée des instructions du clergé romain, reçût des sectes dissidentes la morale chrétienne que lui refusaient si impitoyablement ses propres pasteurs. » On disait du Catholicisme qu'il était usé. Le missionnaire, sur un sol aussi rebelle, sentait son cœur défaillir, et le découragement l'envahissait ; il se répandait en larmes devant Dieu : le Ciel entendit ses prières. Au moment où tout paraissait perdu, les dispositions des autorités se modifièrent. Le général Hérard, ayant secoué le joug de personnalités anticatholiques, montra des intentions favorables, et comprit l'utilité de faire venir de France des prêtres ayant charge de moraliser la nation. La municipalité de Port-au-Prince entra dans les vues du Président, manifestant le désir de voir l'instruction religieuse donnée aux habitants de la ville. Diverses dispositions fort utiles furent prises dans ce sens.

Le vicaire général de la partie occidentale de l'île, M. Torrez, étant venu à mourir, et un prêtre infâme, qui, d'ailleurs, ne fut pas reconnu par le Gouvernement, lui ayant succédé, le cardinal Franzoni, Préfet de la S. C. de Propaganda fide, envoya au P. Tisserant le titre et les pouvoirs de Préfet apostolique ; mais celui-ci ne devait pas dévoiler immédiatement son titre ; il lui fallait laisser aux circonstances le soin de faciliter les choses. Ces circonstances ne tardèrent pas à se présenter.

Suivant le vœu du cardinal Franzoni, le P. Libermann adjoignit à son confrère, le P. Joseph Lossedat et un Frère de sa Société. Avec eux partit l'abbé Cessens, prêtre savoyard qui avait accompagné Mgr Rosati, en qualité de secrétaire, lors de sa mission auprès du président Boyer.

En présence des dispositions bienveillantes du chef d'Haïti, le P. Tisserant pensa que le moment était venu de reprendre d'actives négociations, pour arriver enfin à la conclusion si longtemps désirée d'un Concordat. Le Président invita le missionnaire à se rendre à Rome pour demander un légat.

Le successeur d'Hérard-Rivière, Guerrier, était un vieux soldat noir animé des meilleures intentions. Le P. Tisserant fut nommé membre de la Commission de l'Instruction publique et reconnu, par le Conseil d'État, comme chef de l'Église d'Haïti. Le jour même où le Préfet apostolique recevait notification de la délibération, le 31 juillet 1844, il partait pour l'Europe avec l'intention d'aller en France recruter de bons prêtres. Le P. Lossedat restait à Port-au-Prince pour remplir les fonctions de vicaire, et un prêtre séculier, M. Fontbonne, allait le rejoindre. Le curé de la paroisse mourut peu de mois après : c'était un Espagnol exilé de son pays, sous le règne de Ferdinand VII, pour ses opinions politiques avancées.

Le 27 décembre 1844, le P. Libermann écrivait au P. Lossedat : « La pauvre Mission d'Haïti ressemble à un homme qui se noie : les mauvais prêtres cherchent toujours à l'enfoncer davantage et à perdre tout. Vous, pauvre serviteur du bon Dieu, vous ressemblez à un homme qui voit ce malheureux qui se noie et accourt à son secours : il court jusqu'au bord de l'eau; il n'a pas le courage de se lancer dans le fleuve; la peur le retient au bord de l'eau. Il cherche toutefois à sauver le naufragé; il le saisit par les cheveux. Du premier coup il croit réussir, mais il se fatigue bientôt de tenir ainsi sans pouvoir tirer de l'eau celui qu'il vient de sauver; il n'a pas assez de forces pour y réussir parce que le malheureux noyé est engagé, par

ENROLEMENT DE VOLONTAIRES, ÉPISODE DES GUERRES CIVILES A HAITI

BOURG D'ENNERY
RETRAITE DE TOUSSAINT-LOUVERTURE

le corps, dans la mare et les herbes. Eh bien! il fait beaucoup en l'empêchant, pendant tout ce temps, de se noyer. »

Cependant un changement de ministère remplaçait, aux Cultes, M. Féry, très bien disposé pour les missionnaires catholiques, par M. Beaubrun-Ardouin, l'adversaire déclaré des réclamations pontificales et le partisan des doctrines d'incrédulité. Les ennemis de la Mission française eurent beau jeu. Les Pères furent représentés comme des « Jésuites véritables sous un nom emprunté, des agents de la France soldés par elle pour remettre l'île entre les mains de ses anciens possesseurs, prêchant, d'un côté, l'Évangile de charité et d'amour, de l'autre, préparant des chaînes au peuple ».

Après diverses péripéties, le Préfet apostolique s'embarqua au Havre, pour Haïti, le 3 février 1845, sur un paquebot anglais, avec les abbés Georges Paddington, du diocèse de Kerry, en Irlande, et Pierre-Jérôme Lamache, de celui de Coutances. Le 2 du même mois était parti de Southampton, également sur un navire anglais, un Religieux breton, le P. Briot, et, le 10, les PP. Arragon, du diocèse de Grenoble, Bouchet, du diocèse d'Annecy, avaient pris passage sur un

bateau marchand. La Mission française, à la charge de la Propagation de la Foi, allait donc compter 7 membres, dont 5 de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie et 2 prêtres séculiers.

Le 1er mars suivant, le P. Tisserant arrivait à Jacmel et, 18 jours après, partait de Port-au-Prince pour l'Europe avec 4 de ses confrères. « Je me suis vu, écrivait-il de la Neuville, le 18 mai 1845, aux Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans la pénible nécessité de quitter la Mission confiée par le Saint-Siège à

LE FORT DE LA CRÊTE-A-PIERROT

ma sollicitude, ne pouvant continuer à exercer les fonctions de ma charge dans le pays sans être considéré par le Gouvernement haïtien comme adhérant, *par le fait même*, à des conditions entièrement opposées à la divine Constitution de l'Église de Jésus-Christ, et que mon mandat spirituel me défendait d'admettre en aucune manière. » Il fut alors désigné pour aller en Afrique, avec le titre de préfet apostolique de la Guinée, remplacer Mgr Barron. Il périt en se rendant à son nouveau poste, dans le naufrage du *Papin*, le 7 décembre 1845.

« Tout le temps que M. Tisserant a passé à la Neuville, écrivait de lui le Vénérable P. Libermann, il a été pour nous le plus grand sujet d'édification par son humilité, son obéissance d'enfant et sa régula-

PORT-AU-PRINCE APRÈS LES INCENDIES DE JUILLET 1883, PENDANT LA RÉVOLUTION CONTRE LE PRÉSIDENT SALOMON
(Cliché de la Société de Géographie.)

rité. Je ne l'avais jamais vu pratiquer ces vertus aussi bien qu'à son retour d'Haïti. C'était une grande consolation pour moi de voir ce missionnaire revenir de mission plus avancé en humilité, en obéissance, en charité et en régularité qu'auparavant, surtout après avoir passé par les dignités ecclésiastiques. Dieu nous l'a enlevé, ce cher confrère. Que son saint nom soit béni ! »

Après le départ du P. Tisserant, la Mission resta d'abord sans Supérieur, puis fut placée, en 1846, sous la direction de l'abbé Cessens, qui était loin d'avoir les qualités requises pour les délicates fonctions auxquelles il avait été appelé.

Le 1er septembre 1847, Faustin Soulouque fut proclamé Président, et devint Empereur, sous le nom de Faustin Ier, le 26 août 1849. C'était un ancien esclave, ne sachant ni lire ni écrire, et nullement préparé, selon son propre aveu, au rôle de chef d'État. Modéré par

tempérament, Soulouque devint, par crainte des mulâtres, et sous la pression du parti noir, un despote sanguinaire. Il appartenait à la secte des Vaudoux et s'adonnait aux pratiques fétichistes; il avait fréquenté les abominables réunions nocturnes où, sous le ciel étoilé, dans les clairières des bois, les assistants se livrent aux orgies des cultes africains. Il n'en voulut pas moins recevoir de l'Église la consécration de son pouvoir; l'abbé Cessens eut la faiblesse de le sacrer dans une cérémonie qui fut la reproduction burlesque du couronnement de Napoléon Ier.

Pie IX pensa bientôt que les négociations pour le Concordat pourraient être reprises. Le 21 novembre 1852, il nomma Mgr Spaccapietra, de la Congrégation des Lazaristes, évêque d'Arcadiopolis, et il l'envoya à Haïti, comme délégat. Une fois de plus les négociations échouèrent et, dès le mois de juillet 1853, le prélat dut quitter l'île.

Ce fut seulement quand le mulâtre Geffrard eut renversé Soulouque, en 1858, que l'on put arriver à la solution de cette éternelle question du Concordat. Le Président — car on avait rétabli la République — avait promis à l'abbé Gerdolle, un Lorrain, curé des Gonaïves, qui jouissait d'une grande influence auprès du peuple, de donner à l'Église d'Haïti, de concert avec le Saint-Siège, une situation régulière. Il tint sa promesse. Deux Haïtiens, MM. Faubert et J.-P. Boyer, furent envoyés à Rome, comme plénipotentiaires, en 1859. On reprit le projet de Mgr Rosati et, après bien des discussions, le Concordat fut signé le 28 mars 1860; le 21 août suivant, il fut ratifié par le sénat haïtien. M. Geffrard venait de rendre un immense service à son pays.

A ce moment, un Jésuite anglais, Mgr Jacques Etheridge, Vicaire apostolique de la Guyane anglaise, administrateur de l'archidiocèse de Port-d'Espagne, était délégat apostolique provisoire d'Haïti et y avait pour représentant un prêtre mulâtre, curé de l'Anse-à-Veaux. Le 3 décembre 1860, après une heureuse et courte traversée, Mgr Jean

Monetti, évêque de Cervia, débarqua à Jacmel, en compagnie de trois Religieux de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, les PP. Pascal, Orinel et Aymonin. « Le jour de notre entrée dans l'île, écrivait Mgr de Cervia aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, fut un véritable triomphe pour la sainte Église. On eût dit que le peuple tout entier se réveillait d'un profond sommeil et reprenait une nouvelle existence. Aujourd'hui, cet enthousiasme si consolant est loin de se refroidir. Les magistrats et le peuple n'ont qu'un seul désir, celui de devenir les enfants les plus soumis de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Avec la bonne volonté dont ils donnent tant de preuves, l'exécution du Concordat ne souffrira aucune difficulté, et j'espère par conséquent que la hiérarchie ecclésiastique ne tardera pas à être établie dans le pays. » Si parmi les prêtres séculiers il y en eut qui virent avec peine arriver les missionnaires, d'autres, au contraire, les accueillirent avec une joie profonde ; tel fut l'abbé Chapelle, du diocèse de Mende, ecclésiastique exemplaire qui exerçait, depuis quelque temps, dans l'île, un laborieux apostolat, mais qui mourut prématurément le 8 septembre 1861.

La commission chargée de s'entendre avec le délégat apostolique sur le mode d'application du Concordat ouvrit ses séances le 3 janvier 1861, et choisit le P. Pascal pour lui servir de secrétaire. Elle se réunit huit fois et rédigea un règlement en treize articles, qui fut signé, à la date du 6 février 1861, par Mgr Monetti et le P. Pascal, par MM. Sauveur-François Faubert, Jean-Julien D. Labonté, Jean-Baptiste Mirambeau, commissaires désignés par le président Geffrard.

On arrêta, en principe, qu'il y aurait un archidiocèse à Port-au-Prince, et quatre diocèses, ceux des Gonaïves, du Cap-Haïtien, de Port-de-Paix et des Cayes, mais que, pour le moment, le diocèse des Gonaïves serait placé sous la juridiction de l'archevêque de Port-au-Prince qui le ferait administrer par un vicaire général (il devait en

être de même de celui des Cayes). Quant au diocèse de Port-de-Paix, il était décidé qu'il serait administré par un vicaire général de l'évêque du Cap-Haïtien.

Le Concordat devait permettre à l'Église de réaliser le plus grand bien. A la place du clergé que nous avons dépeint, on devait bientôt rencontrer des prêtres dont Mgr Guilloux pouvait dire, en 1878, qu'ils étaient une de ses grandes consolations, par leur zèle, leur moralité, leur esprit d'obéissance, leur attachement au Saint-Siège. Les églises allaient bientôt se relever, des chapelles publiques allaient s'ouvrir partout au culte, des asiles et des écoles se fonder, des confréries s'ériger, et le séminaire de Pont-Château, dans le diocèse de Nantes, confié à la Compagnie de Marie fondée par le bienheureux Grignon de Montfort, ne devait pas tarder à envoyer, dans ce pays jadis appelé la France noire, des légions d'apôtres français.

Au mois d'avril 1861, Mgr Monetti, jugeant son mandat expiré, quitta la République avec le P. Orinel, et laissa ses pouvoirs avec le titre de grand vicaire au P. Pascal. Mais, si le Concordat était signé, tout n'était pas encore fini; il fallait publier le traité, prendre ensuite les voies et moyens nécessaires pour arriver à son exécution. Un curé breton, ancien vicaire général de la Guadeloupe, Mgr Martial-Guillaume-Marie Testard du Cosquer, prélat de la maison de Sa Sainteté, fut chargé de cette importante mission, avec le titre et les prérogatives de délégat apostolique. Il arriva en Haïti accompagné de deux secrétaires, MM. Jean-Marie Cadiou et Paul Le Bars, au commencement de 1862. Ce fut un jour de grande joie à Port-au-Prince. Les autorités et le peuple rivalisèrent d'enthousiasme et de courtoisie; tous furent séduits par Mgr du Cosquer qui, gagnant aussi la confiance du Président de la République, put aplanir bien des difficultés soulevées par les questions du budget des cultes et des fabriques. Le P. Pascal fut chargé par le délégat de publier les bulles aux Gonaïves, à Port-au-Prince et au Cap-Haïtien, ce qu'il fit les 24, 25 et 26 avril 1862. Le P. Chenay partit pour les Cayes dans le même but, le

23 juillet; il y arriva le 31, après avoir successivement visité une dizaine de Stations. L'œuvre de Mgr Testard du Cosquer était accomplie, et il retourna à Rome, mais son absence fut de courte durée : préconisé archevêque de Port-au-Prince environ une année après, il resta quelque temps en Europe pour les intérêts de son Église et il regagna les Antilles. Cependant les sectes s'étaient agitées et avaient

LÉGATION DE FRANCE A PORT-AU-PRINCE
Cliché de la Société de Géographie.

soulevé la Chambre; à un règlement provisoire des fabriques, accepté d'un commun accord, un autre règlement, inacceptable celui-là et en désaccord avec les stipulations du Concordat, avait été substitué. Il y eut dissolution de l'assemblée législative, et un nouveau parlement vota, à l'unanimité, la loi proposée par le Gouvernement.

Le 10 juin 1864, au milieu d'une foule immense, après avoir été reçu au débarcadère, sous un arc de triomphe, par le Conseil communal, Mgr Testard du Cosquer, premier archevêque de la République d'Haïti, fit son entrée à Port-au-Prince, acclamé par la multitude; 10 prêtres, 4 sous-diacres, 4 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, 3 Frères

de Ploërmel, envoyés par ses soins, l'avaient précédé. Le jour même de son arrivée, vers le soir, accompagné de ce nouveau personnel, il alla présenter ses hommages au président Geffrard et lui remit les insignes et le cordon de Grand-Croix de Saint-Grégoire. Le dimanche 19 juin, eut lieu la cérémonie de la prestation du serment prescrite par le Concordat. Tout était à l'espérance, et, un mois après, le Président de la République, ouvrant la session législative, pouvait dire : « Le Concordat conclu entre le Gouvernement et le Saint-Siège en 1860, dont l'exécution était encore, l'année dernière, au nombre de nos aspirations les plus vives, est aujourd'hui en pleine pratique. L'Église catholique d'Haïti est fondée. Placée sous l'autorité éclairée d'un digne et vertueux prélat que j'ai appelé à l'éminente dignité d'archevêque de Port-au-Prince, la nouvelle Église, représentée par des prêtres respectables et animés de l'esprit de l'Évangile, ne tardera pas à répandre au milieu des populations les bienfaits de la religion. C'est à elle à continuer l'œuvre, que j'ai commencée, de la destruction du fétichisme et de ses funestes pratiques. Mon concours, dans l'accomplissement de sa sainte mission, lui est assuré. » (*Moniteur Haïtien*, n° du 23 juillet 1864.)

La lutte contre l'ancien clergé, la nécessité de munir les paroisses de dignes pasteurs, celle d'organiser les écoles, de développer l'action des sociétés religieuses, d'évangéliser les Noirs des mornes furent une lourde tâche pour Mgr Testard du Cosquer; mais la révolution qui substitua Salnave à Geffrard le contraignit à partir ; sa tête avait été mise à prix et l'exécution du Concordat suspendue. Le nouveau Président alla même jusqu'à déclarer que Mgr du Cosquer avait cessé d'être archevêque et que le clergé était dégagé de toute obéissance envers lui. Le 8 mars 1867, le prélat fut recueilli avec les Sœurs, à bord du *d'Estaing*, par le commandant du Cosquer, son frère, qui le transporta à la Jamaïque d'où il gagna l'Europe. Il mourut à Rome le 27 juillet 1869 ; le P. Pascal l'avait précédé de quatre années dans la tombe, usé par les fatigues et les soucis (16 août 1865).

« La mort vient de ravir à l'archidiocèse de Port-au-Prince son premier archevêque, Mgr Testard du Cosquer, que la situation déplorable faite à son Église tenait, depuis plus de deux ans, éloigné de son troupeau, écrivait de Port-au-Prince, le 3 septembre 1869, Mgr Alexis Guilloux aux Conseils centraux de la Propagation de Foi. Le Très Saint-Père, à la date du 3 août dernier, m'a confié, en qualité de Vicaire apostolique, l'administration diocésaine que je gérais déjà comme vicaire général.

« Mais dans quelle situation malheureuse je me vois chargé du fardeau qui pesait jusqu'ici sur notre regretté prélat ! Sans parler des entraves sans nom opposées à la liberté de l'administration ecclésiastique, de l'expulsion et de l'emprisonnement de plusieurs prêtres, les événements politiques, qui continuent à promener sur le pays la dévastation et la ruine, ont complètement changé les conditions matérielles de l'existence de l'Église.

« Par suite de l'épuisement de la fortune publique et de l'appauvrissement de nos populations, les ressources du clergé ont diminué dans des proportions considérables ; les revenus d'un grand nombre de paroisses sont aujourd'hui insuffisants à l'entretien d'un seul prêtre ; les ressources de l'archevêché sont à peu près nulles ; la dépréciation du papier-monnaie a rendu les anciens tarifs complètement illusoires et il est impossible, quant à présent, de les régler d'une manière uniforme et qui satisfasse à des exigences raisonnables ; la plupart des localités sont sans presbytère, plusieurs n'ont que des églises insuffisantes pour la population et souvent indécentes pour le culte ; un assez grand nombre de ces églises ne sont que de simples huttes en terre, couvertes de feuilles de latanier. Joignez à cela l'hypothèse probable, si le Gouvernement actuel se maintient, de la suppression totale du traitement du clergé, et mille autres difficultés matérielles d'approvisionnement, de communications, de transport, les périls incessants de vol, d'incendie, de spoliations de toute sorte, etc.... »

Ce funeste Gouvernement ne se maintint pas. Salnave, renversé un jour par ses adversaires, fut forcé de se rendre à ses ennemis, qui le fusillèrent. Selon la *Semaine religieuse* du diocèse de Rennes, du 2 mars 1872, il avait prié le jeune économe du séminaire de Port-au-Prince, l'abbé Armand Morel, parti pour Haïti, à la fin de l'hiver 1869, d'intervenir en sa faveur auprès du consul anglais et d'annoncer sa reddition. La rapidité des événements rendit inutile la démarche de l'abbé Morel.

Il fallut relever les ruines et faire face aux difficultés d'une situation bien précaire : Mgr Guilloux s'y employa avec une grande activité. Au mois de juillet 1872, le nombre des prêtres était à peu près doublé et le *Bulletin religieux* d'Haïti, publiant la statistique religieuse de la République, dans son numéro de novembre 1874, comptait 1 archevêque à Port-au-Prince, en même temps administrateur apostolique des Gonaïves et des Cayes, 1 évêque au Cap-Haïtien, Mgr Hillion, administrateur de Port-de-Paix, et 86 ecclésiastiques, dont 74 étaient employés au ministère paroissial. Le grand séminaire des diocèses d'Haïti, rétabli à Pont-Château, dans le diocèse de Nantes, fournit à l'île une trentaine de prêtres, du 3 décembre 1872 au 24 juillet 1875.

Mgr Guilloux, préconisé archevêque de Port-au-Prince par le pape Pie IX, le 27 juin 1870, mourut le 24 octobre 1885. La revue illustrée de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, les « Missions Catholiques », dit que les obsèques donnèrent lieu à une manifestation religieuse sans précédent à Haïti. « Tous les magasins de Port-au-Prince étaient fermés, les consulats et les maisons de commerce portaient leurs pavillons en berne, des balcons tombait, sans cesse, sur le cercueil, une pluie de fleurs en signe de vénération et d'hommage. Telle était même l'opinion que l'on avait de la sainteté du défunt, qu'en plusieurs endroits des malades furent apportés sur le passage du convoi pour recevoir comme une bénédiction salutaire de ses restes mortels. Le deuil était conduit par M. le général Salo-

mon. Président de la République, Mme la Présidente et tous les ministres suivaient à pied le char funèbre. »

Aujourd'hui, la République noire possède un archevêque, Mgr Jules Tonti, qui réside à Port-au-Prince, qui est délégat apostolique en même temps qu'envoyé extraordinaire à Saint-Domingue, Haïti et Venezuela ; deux prélats français, originaires du diocèse de Vannes, NN. SS. François-Marie Kersuzan, évêque du Cap-Haïtien, et Jean-Marie-Alexandre Morice, évêque des Cayes ; plus de 100 prêtres séculiers et un certain nombre de réguliers ; sur son territoire s'élèvent plus de 340 églises ou chapelles.

CATHÉDRALE DE PORT-AU-PRINCE
LE SEUL MONUMENT
DE L'ÉPOQUE FRANÇAISE
ENCORE EXISTANT
(Cliché de la Société de Géographie.)

Les Pères du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie, ont la direction du petit séminaire de Port-au-Prince, d'un atelier d'arts et métiers, d'un institut agricole. Les Pères de la Compagnie de Marie de Saint-Laurent-sur-Sèvre ont quelques-uns de leurs Religieux dans l'île. Les Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel sont chargés de 25 écoles. Les Sœurs de la Sagesse desservent 4 hôpitaux et sont chargées de 14 écoles de jeunes filles. Enfin on trouve, en Haïti, plusieurs membres de l'admirable et vaillante société des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, si dévouée aux Noirs. Ces Religieuses ont plusieurs écoles de paroisse et un pensionnat florissant à Port-au-Prince.

Ouvrages à consulter. — *Lettres édifiantes et curieuses*, 26 vol. in-18. Paris, 1780-1783. — Cousin d'Avallon, *Histoire de Toussaint-Louverture*, in-12, Paris, 1802. — Dom Auguste Rigis, *Mémoire historique sur Toussaint-Louverture*, in-8, Paris, 1818. — A. Metral, *Histoire de l'expédition des Français à Saint-Domingue*, in-8, Paris, 1825. — *Mémoires du général Toussaint-Louverture*, in-8, Paris, 1853. — D'Alaux, *La Révolution haïtienne de 1859*. — *Les Annales de la Propagation de la Foi et les Missions catholiques de Lyon*.

PETIT-SÉMINAIRE-COLLÈGE DE LA GUADELOUPE

CHAPITRE VIII

LA DOMINIQUE ET SAINTE-LUCIE

Les Pères du Saint-Esprit, en même temps qu'ils se dévouaient à la formation de notre clergé colonial — auquel est confié le soin de nos deux colonies des Antilles, la Guadeloupe et la Martinique — ont pris directement une large part à l'évangélisation de ces deux îles, par leurs Missions dans les paroisses et surtout par les deux séminaires-collèges qu'ils y dirigent, depuis de longues années, avec un succès si remarquable. Mais ce sont là deux pays entièrement catholiques qui, par suite, n'entrent point dans notre cadre. Nous n'en dirons donc rien, nous réservant pour les autres Antilles, soumises à un gouvernement protestant, et où nos Religieux français travaillent activement à défendre et à propager notre foi, soit auprès des païens, soit auprès des Protestants : la Dominique, Sainte-Lucie, la Trinidad, etc.

LA DOMINIQUE

Au point de vue pittoresque, la Dominique est une des plus attirantes des Antilles, par la splendeur de ses sites et la beauté de sa

végétation. Vue de la mer, elle présente l'apparence d'une masse confuse de montagnes, dont la plus élevée atteint 1615 mètres de hauteur.

L'intérieur est couvert de forêts vierges, où se trouvent à chaque pas : de vieux troncs séculaires entourés de lianes sans fin, et portant sur leurs larges branches des parasites variés, qui laissent leurs feuillages tomber en guirlande, tandis qu'ils poussent en haut leurs tiges fleuries; le gommier colossal, dont le tronc laisse couler l'encens, en attendant que l'indigène vienne l'abattre pour y creuser une pirogue; la fougère arborescente, haute de 15 à 20 pieds, étendant comme un immense parasol ses larges feuilles d'un vert tendre, tandis que du milieu sort la tige nouvelle, comme une crosse étincelante sous la rosée ; le haut palmiste, qui monte vers le ciel et s'aligne comme les colonnes sveltes d'un temple. Que de douces rêveries sous ces immenses futaies, et quel air pur et frais l'on y respire! On s'y repose délicieusement, on s'y égare sans crainte, car on n'a à redouter ni serpents, ni bêtes fauves. Les sifflleurs du bois, les grives, les perdrix, les ramiers, les perroquets, etc., sont les habitants qu'on y rencontre, et ils ne sont pas pour faire peur.

Les forêts attirent les eaux, et les rivières abondent de tous côtés, jaillissant en cascades, de falaise en falaise. Un superbe lac, situé à 2500 pieds au-dessus de la mer, donne naissance à deux magnifiques rivières, qui vont porter le bienfait de leurs eaux, l'une à l'Est (Rosalie), et l'autre à l'Ouest (Roseau).

Un autre côté grandiose, mais inquiétant, de cette belle nature, c'est que l'île possède de nombreux volcans. Il y a toute une vallée, située à 5 kilomètres de Roseau, d'où l'on peut compter aisément une douzaine de bouches toujours fumantes et vomissant l'eau sulfureuse à 90° de chaleur.

Les produits de la Dominique sont ceux des autres Antilles : canne à sucre, café, oranges, toutes sortes de fruits et de légumes, très agréables, à la condition toutefois de se les procurer soi-même,

car il est impossible d'obtenir d'un nègre un autre travail que celui qu'il a coutume de faire de temps immémorial.

Située à peu près à moitié chemin entre la Guadeloupe au Nord et la Martinique au Sud, entre 15° 12′ et 15° 37′ de latitude Nord, entre 63° 37′ et 63° 54′ de longitude Ouest, la Dominique mesure 48 kilomètres du Nord au Sud, 25 kilomètres de l'Est à l'Ouest et 754 kilomètres de superficie. Découverte par Christophe Colomb, en 1493, elle fut colonisée par les Français et cédée par eux, en 1763, à l'Angleterre, qui la possède depuis lors et l'a rattachée au groupe des Leeward Islands. Sa capitale est Roseau ou Charlottetown, port de mer de 5200 habitants, situé au Sud-Ouest, à l'embouchure de trois rivières.

FORT-DE-FRANCE (MARTINIQUE). — LE DÉPART DES BALAYEURS.

Le diocèse de Roseau fut établi en 1850. Il se compose des îles anglaises de la Dominique, Antigue, Nièves, Montserrat, Saint-Kits, Tortole, et des îles danoises (aujourd'hui américaines) de Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean, dans les îles Vierges.... D'après un recensement de 1871, la population catholique était de 46000 et celle des dissidents de 104000 âmes.

Le premier évêque de Roseau fut un Irlandais, Mgr Michel Monaghan, de 1851 à 1855; — le second, Mgr Michel Vesque, né au diocèse de Saint-Brieuc, de 1856 à 1858; — le troisième, Mgr Charles Poirier, de Redon, Eudiste, de 1858 à 1879; — le quatrième, Mgr Michel Naugthen, né en Irlande, de 1880 à 1900; — le

cinquième, Mgr Ph. Schelfault, de Belgique, Rédemptoriste, depuis 1902.

En 1871, Mgr Ardois, prélat et vicaire général de Mgr Poirier, étant venu en France, fut chargé par son évêque de chercher des Religieux pour son vaste diocèse, et principalement pour la Dominique. Il entra en relation avec la Congrégation des Enfants de Marie-Immaculée de Chavagnes (Vendée); et, au mois de janvier 1872, il emmenait avec lui les PP. Couturier, Rondard et Boisdet, et le Fr. François Durand. Ils arrivèrent le 6 février à Roseau, où ils furent reçus avec une grande joie.

Cinq ans de suite, d'autres missionnaires arrivèrent, et la Dominique compta neuf Pères de Chavagnes.

Nous faisions partie du second départ, et nous fûmes employé avec un autre Père à Roseau, au service de la Cathédrale, pendant que les autres missionnaires étaient répartis dans les Missions de l'île; quatre seulement de celles-ci étaient laissées aux prêtres séculiers. Il fallait tout créer dans ces Missions, très distantes les unes des autres, et à peu près dépourvues de prêtres. Partout les églises étaient insuffisantes et vermoulues. Dans plusieurs endroits il n'y avait pas de presbytère, ou bien les cases qui portaient ce nom ne valaient pas mieux que celles des pauvres nègres. Les nouveaux missionnaires se mirent à l'œuvre; et aujourd'hui ils ont construit neuf grandes églises et chapelles en pierre, et les ont ornées autant qu'on le peut faire en ces contrées. Les presbytères ont été rebâtis également; ils sont convenables et commodes, sinon luxueux.

Mais au prix de quelles peines et de quels sacrifices ces résultats ont-ils été obtenus! Peu d'argent pour payer les ouvriers, pas de chemins pour transporter les matériaux. Comment tirer le bois du milieu des forêts, les pierres du lit des torrents, la chaux de la mer sous 3 ou 4 mètres d'eau? Il y a telle église, pouvant contenir 600 personnes, qui, tout entière, sans excepter le mortier, a passé sur la tête de nègres et de négresses....

En cela, les populations ont été aussi admirables que les missionnaires qui les encourageaient. Les uns et les autres avaient en vue la « Maison de Dieu »... et le bon Dieu leur en saura gré.

La vie religieuse était en souffrance aussi, car ces pauvres gens ne recevaient que rarement une courte visite du missionnaire. Les Pères s'établirent dans les différents quartiers, et inaugurèrent un service régulier pour chaque dimanche. Les visites, les catéchismes, les Missions créèrent partout un mouvement de foi qui se manifesta par des prières publiques dans les églises, l'assistance à la messe, des premières communions et la pratique plus fréquente des sacrements.

ÉGLISE SAINT-PAUL À LA DOMINIQUE

Ce peuple a un grand fond de foi, un profond respect religieux et aussi une vraie confiance dans le prêtre; mais la vie chrétienne ne répond pas toujours à ces dons excellents. Le concubinage est le grand obstacle au bien, et l'une de ses causes se trouve dans la pauvreté des nègres. Quand nous disons pauvreté, nous n'entendons pas celle qui souffre la faim, mais celle qui manque d'argent. Dans les ménages, les enfants viennent sans être comptés (environ 50 naissances sur 1000 habitants), et ils s'élèvent comme ils peuvent. Jusqu'à 10 ou 12 ans, ils n'ont guère d'autre vêtement qu'une chemise, et dans ce costume on les voit peu souvent à l'école ou à l'église. Dans ces conditions, impossible de leur faire faire la première communion à l'âge ordinaire. Les 20 ans arrivent et, avec les 20 ans, les passions et les aspirations de la vie; et alors commence une existence qu'une expression du pays appelle si justement « une vie de péchés ». C'est-à-dire qu'ils se mettent deux ensemble dans

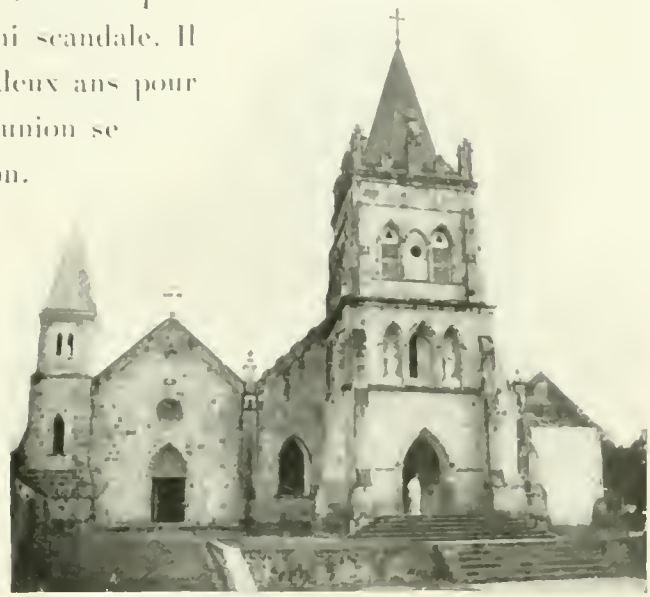
une misérable case, sans avoir cherché à se marier, parce qu'ils n'ont rien et qu'ils voudraient pourtant accompagner leur mariage d'un certain éclat. Ils restent ainsi plus ou moins longtemps, selon que la fortune leur vient, ou selon que le missionnaire va les chercher. Faire des mariages et des premières communions, c'est convertir les pécheurs; car, quand on a obtenu cela, le reste va tout seul.... Sur ces deux points, le zèle de nos Pères s'est toujours montré très actif; et ainsi ils ont moralisé ces populations, au point qu'à l'exception d'une ou deux paroisses, le nombre des enfants légitimes l'emporte sur celui des illégitimes. La plaie sans doute n'est pas guérie et ne se cicatrisera même pas complètement, pas plus là qu'ailleurs, mais au moins le peuple de la Dominique ne connaît pas les raffinements du vice, et surtout il n'a pas l'esprit perverti par l'impiété.

Fidèle observateur du Dimanche, il aime passionnément les fêtes religieuses et demeure très attaché à sa religion.

La population de l'île est d'environ 28000 habitants, dont plus de 5000 résident à Roseau, la capitale. Le sol pourrait en nourrir 100000, et le manque d'habitants est la cause de la pauvreté du pays. Dans un recensement d'il y a quinze ans, on avait compté 105 Blancs, le reste se partageant entre nègres et mulâtres. Les Catholiques sont au nombre de 25000 environ; les Wesleyens, un peu plus de 2000, avec deux ministres, et le reste appartient à la Haute Église anglaise, avec un seul temple et un seul ministre à Roseau. Cet avantage du nombre en faveur des Catholiques tient à la langue du pays, le créole des colonies françaises des Antilles. Même à la Dominique, les Catholiques disent : « Je suis Français », et les Protestants : « Je suis Anglais ». Plus que jamais on travaille à remplacer la langue française par l'anglais, et les missionnaires français par des missionnaires anglais. Sera-ce pour le bénéfice de la religion? L'avenir le dira, mais nous craignons bien que la réponse ne soit négative.

Nommé Supérieur de la Mission, et placé par Mgr Poirier à la Cathédrale avec le P. Rondard, nous trouvâmes à Roseau un prêtre

italien que Monseigneur avait été obligé d'interdire, et qui, malgré tout, s'obstinait à rester dans la ville. Il avait de nombreux partisans, aux frais desquels il vivait, se donnant comme une victime; il en appelait au Pape et il avait adopté une couleur et un drapeau, celui du roi d'Italie. Il faisait beaucoup de mal et causait un vrai scandale. Il nous fallut près de deux ans pour l'éloigner. Ensuite l'union se fit dans la population.



CATHÉDRALE DE ROSEAU

Le vicaire général de Mgr Poirier, Mgr Ardois, étant mort en 1876, nous fûmes nommé à sa place, et quand l'évêque décéda à son tour (1879), nous nous trouvâmes désigné sur son testament comme administrateur du diocèse. Nous restâmes dans cette charge jusqu'à l'arrivée de Mgr Naugthen (1880). Celui-ci nous continua nos pouvoirs de vicaire général, avec le soin principal de la cathédrale. En 1886, étant venu en Vendée pour prendre un congé et faire un pèlerinage à Jérusalem, nos Supérieurs nous retinrent, et nous fûmes remplacé à Roseau. Depuis lors, bien des changements sont survenus qui sont loin de nous être favorables. Mgr Poirier voulait nous faire notre part, entre les Dominicains à la Trinidad et les Rédemptoristes à Saint-Thomas, et cette part était la Dominique et Sainte-Lucie, où nous nous étions établis. Ce projet ne semble point devoir se réaliser.

Des Caraïbes, ces anciens possesseurs des Antilles, au temps de

la conquête espagnole, il ne reste presque plus rien, si ce n'est quelques épaves réfugiées à la Dominique, où ils peuvent être 150 environ, en ne comptant que ceux de race pure. Jusqu'en 1870, ils se donnaient un roi auquel ils obéissaient. Mais, comme chez beaucoup d'autres peuples, la dynastie s'est éteinte et ils vivent sujets anglais. De tout temps, les Caraïbes ont eu la concession du terrain qu'ils occupent, avec des limites reconnues, et dans l'intérieur desquelles personne n'a le droit de s'installer.

Différents en cela des nègres, qui sont bruyants, les Caraïbes sont silencieux, et travaillent facilement sans rien dire. Ils cultivent des jardins pour avoir les provisions accoutumées du pays, c'est-à-dire le manioc, les bananes, la patate douce, les ignames, les choux caraïbes. Si les jardins manquent, ils ne manquent pas tous à la fois, et les uns fournissent pour les autres : s'il n'y a pas assez, ceux qui ont faim vont dans les forêts vierges où ils trouvent facilement le *ouaoua* (igname sauvage) qui est une racine excellente.

Pour gagner le peu d'argent dont ils ont besoin, surtout pour se vêtir, les Caraïbes vont travailler sur les habitations sucrières qui les avoisinent, et ils y pratiquent une industrie qui pourrait leur fournir plus de ressources que tout autre travail, s'ils voulaient s'y livrer sérieusement. Ils fabriquent, avec une écorce qu'ils trouvent chez eux, des paniers appelés de leur nom : « caraïbes ». Ces paniers, en forme de carré long et séparés en deux parties entrant l'une dans l'autre, sont imperméables. Et cela est très appréciable dans un pays où presque tous les transports se font sur la tête et souvent par une grosse pluie d'orage. Tout Dominicain a ses paniers caraïbes, pour protéger son linge contre la visite des affreux ravets, et aussi pour porter ses vêtements secs et propres jusqu'à la porte de l'église, le dimanche.

Le plaisir du Caraïbe est la mer et la forêt. Intrépide marin, il creuse son canot, de 15 pieds de long, dans les flancs d'un gommier de la forêt ; et il traverse le canal pour aller à la Guadeloupe ou à la

UNE RUE DE ROSEAU

Martinique vendre un veau de deux ans, et rapporter en échange quelque marchandise de contrebande, surtout du tafia. Dans la forêt, il chasse même avec le plus mauvais fusil : s'il manque de plomb approprié, il tâche d'avoir un morceau de plomb quelconque, le fait fondre, perce de petits trous un morceau de papier et, de l'autre côté, reçoit le grain avec lequel il abattra, sans manquer son coup, la grive, le ramier, le cicero (perroquet), etc.

Les Caraïbes sont tous fermement catholiques ; mais ils ne vont pas toujours à l'église le dimanche, et cela pour la même raison que celle qui les retient quelquefois derrière les haies, quand le Père passe sur le chemin. Aussi quand nous allions leur prêcher une mission quelconque, nous mettions dans nos paniers caraïbes, robes blanches, chemises repassées, gilets, etc. Nous faisions passer ces objets de toilette à qui de droit, et alors nous voyions venir à l'église des pénitents et aussi des fiancés (depuis plus ou moins longtemps) qui désiraient célébrer leur mariage, sans jamais manquer de nous inviter aux noces. Les uns partis, d'autres revenaient revêtus des

ÉGLISE DE PORTSMOUTH, GRANDE-ANSE

mêmes costumes que, finalement, nous laissions aux derniers occupants.

Le Caraïbe n'est plus anthropophage, il est, au contraire, très doux et plein de soumission pour le missionnaire. Le premier de nos Pères qui fut chargé d'eux leur avait défendu de se marier sans son consentement, afin de conserver leur foi et leur race, en les empêchant de s'unir à des Protestants, à des nègres ou à des mulâtres. Le gouvernement anglais loue hautement cette manière de faire.

SAINTE-LUCIE

L'histoire de Sainte-Lucie, quelque minime que soit cette île, est vraiment pleine d'intérêt, surtout à cause des luttes héroïques dont elle a été à la fois et le théâtre et l'objet, pendant un siècle et demi, entre la France et l'Angleterre. Découverte, le 15 juin 1502, par Christophe Colomb allant de la Martinique à Grenade, elle fut ensuite occupée par les Français à qui les Anglais l'arrachèrent et la rendirent plusieurs fois; enfin, en 1803, le général Nogué, battu à Morne-Fortuné par le général anglais Greenfield, dut abandonner Sainte-Lucie à son vainqueur. Depuis lors, cette île est devenue la seconde station navale de l'Angleterre dans l'Atlantique. Puissamment fortifiée, elle possède une forte garnison et c'est là que se concentreront toutes les troupes britanniques de ces parages. D'importants travaux ont fait de Port-Castries, sa capitale, un port excellent, où les plus gros navires peuvent pénétrer et se ravitailler en charbon.

« Vue d'ensemble, écrit un auteur anglais (Paton, *Down the Islands*), l'île de Sainte-Lucie ressemble à celle de la Dominique. Elle présente la même succession de pics et de promontoires, de pentes riantes et de montées rapides. Il est impossible d'imaginer paysage à la fois plus grand et plus agréable. C'est incomparablement beau. »

D'origine volcanique, et ayant encore, comme l'a trop prouvé une récente catastrophe, un volcan, la Soufrière, en pleine activité, montagneuse et pittoresque, Sainte-Lucie possède des montagnes mesurant de 500 à 3000 pieds. Ses vallées sont très fertiles, et son sol, très riche, peut donner tous les produits des tropiques.

On y cultive surtout la canne à sucre et, depuis quelques années, le cacao, qui y donne de grands rendements.

LA RIVIÈRE CROISÉE

Située dans la partie méridionale des Petites-Antilles par 13°,50 de latitude Nord et 60°58 de longitude Ouest (Greenwich), elle forme, avec Saint-Vincent, Grenade et les Grenadines, un gouvernement séparé, de 524 milles carrés et de 150 000 habitants.

Sa population, de 47 000 habitants, est en grande partie composée de Noirs originaires d'Afrique, mais fixés dans l'île depuis plusieurs générations. On en trouve cependant quelques-uns, une centaine, reconnaissables à leur langage et aussi à leur visage, affreusement tailladé, qui sont nés en Afrique, ont été faits prisonniers par les négriers, puis délivrés par les Anglais et amenés à Sainte-Lucie où ils ont été dispersés sur les différentes propriétés. Après les Noirs, viennent les mulâtres ou « gens de couleur », puis les Blancs, dont le nombre diminue de jour en jour, en même temps que leur influence, qui passe aux mains des mulâtres; puis, enfin, 2000 Coolies ou Indiens importés jadis pour la culture de la canne à sucre. Cette immigration a cessé.

Autrefois les Noirs et même les mulâtres étaient esclaves. Depuis longtemps, les uns et les autres sont libres et peuvent posséder.

Beaucoup de Noirs ont des propriétés, qu'ils exploitent tant bien que mal et dont ils pourraient tirer beaucoup, s'ils n'étaient indolents et routiniers. On disait autrefois : « travailler comme un nègre » ; cela était vrai du temps de l'esclavage. Actuellement, les nègres sont des paresseux. Et pourquoi travailleraient-ils? La vie est si facile pour eux ! Ils n'ont point la peine d'amasser pour l'hiver, ils s'habillent à peu de frais et il leur est facile de se procurer la nourriture. Quelques racines qu'ils trouvent le long des routes, des fruits qui leur servent de pain, voilà souvent de quoi se composent leurs repas. De plus, le poisson de rivière ou de mer n'est pas rare, et, faut-il le dire, s'ils ne trouvent pas ce dont ils ont besoin, ils le dérobent à leurs voisins plus laborieux, car le vol chez eux est très commun. Voleurs, ils sont de plus, comme tous les habitants de ces régions tropicales, adonnés à la débauche. Aussi le nombre des naissances illégitimes dépasse-t-il généralement d'un quart, d'un tiers, et même de la moitié, celui des naissances légitimes.

GRAND PITON DE SAINTE-LUCIE

L'imprévoyance, si marquée chez les Noirs, se retrouve également chez les Blancs, et c'est ce qui explique leur rapide décadence depuis la crise sucrière : dépensant sans compter, ils ont été presque tous ruinés. Cette imprévoyance est moins fréquente chez le mulâtre, qui fait preuve de plus de ténacité et aussi de moins de générosité. La générosité, l'affabilité, l'inconstance aussi, voilà le fond du caractère des habitants.

La grande majorité de la population, 40 000 sur 47 000, est catholique. Les autres sont anglicans, méthodistes, moraviens, adhérents de l'Armée du Salut, etc. La plupart des Indiens sont païens; quelques-uns, cependant, sont catholiques ou protestants.

FEMME DE SAINTE-LUCIE

Nous ne savons rien de l'histoire religieuse de Sainte-Lucie au delà des dernières années du XVIIIe siècle. A cette époque existaient déjà les neuf paroisses actuellement existantes : Castries, Anse-la-Raie, Soufrière, Choiseul, Laborie, Vieux-Fort, Micoud, Dennery, Gros-Islet, plus deux autres, le Dauphin et le Praslin, réunies, la première au Gros-Islet et la seconde au Micoud. A ce moment, Castries n'était qu'une petite desserte dont était chargé le curé du Gros-Islet. En 1797, il y avait à la tête de cette paroisse un prêtre nommé Dom Daviot qui, déporté à Cayenne, avait réussi à s'en évader. Dans une lettre publiée par l'*Univers*, il y a neuf ans, et écrite à un notaire de la Savoie, il parlait de la paix dont on jouissait à Sainte-Lucie, sous la domination anglaise, et il ajoutait que la femme du Premier

FEMME DE SAINTE-LUCIE

Consul, Joséphine, était née sur la paroisse du Gros-Islet dans un endroit appelé jusqu'à ce jour Paix-Bouche.

Au commencement du siècle dernier, et jusque vers 1830 ou 1840, ces paroisses furent assez irrégulièrement desservies, à cause de la pénurie de prêtres. Parfois, mais pour peu de temps, il n'y eut qu'un ou deux prêtres pour toute l'île. Cependant, comme la domination anglaise était de date toute récente, que la langue était le français pour les Blancs et tous ceux qui avaient reçu quelque instruction, et un patois se rapprochant du français pour les Noirs, l'île resta catholique : les enfants étaient tous baptisés, et la plupart plus ou moins instruits de notre sainte religion.

Comme il n'y avait point de séminaire, le clergé se recrutait un peu au hasard. Naturellement, avec ces prêtres, venant de partout et abandonnés à eux-mêmes, loin de leur archevêque qui résidait à Trinidad et ne pouvait que rarement visiter son diocèse, l'esprit de suite dans les œuvres n'était pas possible. Cependant, partout il y avait des presbytères et des églises en pierres, dont quelques-unes ne rappelaient que trop l'étable de Bethléem, une ou plusieurs confréries canoniquement érigées, et un bon nombre de personnes pratiquant leurs devoirs religieux. Beaucoup, toutefois, vivaient dans la plus complète ignorance, l'indifférence ou le désordre. Nous avons trouvé aussi partout des fabriques validement constituées, avec des marguilliers chargés d'administrer les biens temporels des paroisses. Ces fabriques sont reconnues par la loi, ont le droit de posséder, de recevoir des legs, de vendre et d'acheter, avec l'approbation de l'archevêque et du gouverneur. Quelque imparfaite que soit cette loi, elle a donné d'heureux résultats. Le Gouvernement ne s'immisce point dans les comptes des fabriques, il ne fait que veiller à l'observation de la loi. Le marguillier, qui est élu par les autres membres du conseil de fabrique, est responsable de la gestion des biens de l'église; aussi ne les lui confie-t-on qu'après avoir obtenu de lui une sérieuse garantie. Cette loi des fabriques date de 1850 et a été approuvée par Sa Grandeur

SAINTE-LUCIE. — LA SOUFRIÈRE

Mgr Smith, évêque de Demerara, alors Administrateur de l'archidiocèse de Port-d'Espagne.

Depuis notre arrivée, et malgré bien des lacunes, on peut remarquer une réelle amélioration. Les pauvres nègres eux-mêmes le constatent et l'expriment dans leur langage naïf : « Ci pa comme longtemps, religion actuellement i plus ouvert », c'est-à-dire que maintenant il leur est plus facile de s'instruire, et qu'ils compren-

CASTRIES. — PORTEUSES DE CHARBON

nent mieux la nécessité de mener une vie chrétienne. Dans certaines paroisses, autrefois plus abandonnées, le nombre des communions pascales a plus que doublé. Partout, excepté à Castries, le chiffre des naissances légitimes s'est élevé dans les proportions les plus consolantes, jusqu'à atteindre, et parfois dépasser, le nombre des naissances illégitimes. Beaucoup plus d'enfants font leur première communion. Des centaines de grandes personnes ont été suffisamment instruites et ont été admises à la Table sainte. Comprenant mieux leurs devoirs, elles les accomplissent mieux, elles veillent avec plus de soins sur leurs enfants et empêchent bien des naufrages. C'est de ce côté que se porte surtout notre attention, et c'est à force de rappeler aux parents leurs obligations à l'égard de leurs enfants

que nous avons eu la consolation de voir quelques familles devenir vraiment chrétiennes.

Des confréries nouvelles ont été érigées dans toutes les paroisses, et nous veillons à ce que toutes les personnes qui s'y sont enrôlées donnent en tout et toujours le bon exemple.

Le nombre plus considérable des mariages est une des princi-

CASTRIES. — AU MARCHÉ

pales causes de la restauration morale de Sainte-Lucie. Cet accroissement est dû à une meilleure instruction religieuse et aussi aux facilités que nous offrons à tous ceux qui veulent régulariser leur situation. Sur la demande de nos Pères, Mgr l'archevêque de Port-d'Espagne permet de célébrer les mariages en tous temps et partout. Nous allons donc, toutes les fois que cela nous paraît nécessaire, marier ces pauvres gens dans leurs misérables huttes. Voyant que ni la distance, ni la difficulté des chemins ne nous arrêtent, ils s'encouragent les uns les autres à sortir d'un état où ils disent tous qu'ils ne voudraient pas mourir. Tous restent fidèles à leur foi, sans dis-

tinction de couleur ou de classe ou de race, et bien rares sont les désertions ou apostasies. Nous avons, depuis quelques années, à cause du chiffre croissant d'étrangers presque tous protestants, un grand nombre de mariages mixtes; mais, à part quelques rares exceptions, les Catholiques sont fidèles aux engagements qu'ils signent pour obtenir la dispense. Les enfants sont élevés dans la religion catholique, et, de temps à autre, la partie protestante se convertit au Catholicisme.

PORT-OFFICE ET BAY STREET, A ROSEAU

La paroisse où l'on sent le moins l'amélioration religieuse est celle de Castries. C'est là qu'affluent tous les étrangers qui nous arrivent des îles voisines et qui sont, en grande partie, Protestants et non pas des meilleurs. Les soldats, qui sont installés aux environs de la ville et y viennent presque tous les jours, sont également une cause de démoralisation. De même les matelots et voyageurs qu'amène le mouvement du port, qui compte en moyenne 60 bateaux à vapeur par mois; — quelquefois des flottes entières y séjournent plusieurs jours. — Cependant, cette paroisse, depuis longtemps, a l'avantage inappréciable d'avoir des prêtres zélés. Celui qui en est présentement le curé, le R. P. Tapon, y travaille depuis bientôt vingt-cinq ans. C'est lui, avec le P. Rondard, actuellement Supérieur du Petit Séminaire de Chavagnes-en-Paillers, qui fut envoyé pour fonder cette Mission, où nous appelait M. l'abbé Henri Rautureau, alors curé et seul prêtre de cette grande paroisse. Il y arriva le 18 février 1878. A la mort de M. Rautureau, la paroisse de Castries fut remise aux soins du R. P.

Tapon (1er mai 1885) qui devint en même temps vicaire forain. Le 27 août 1890, il fut nommé vicaire général de l'archidiocèse de Port-d'Espagne. Malgré une santé presque toujours chancelante, il a su tout embrasser dans son zèle, constructions d'écoles et d'églises.

Parmi ces églises, signalons celle qui s'achève en ce moment dans la ville de Castries. L'ancienne portait trop visiblement les traces de l'injure du temps et des tempêtes ; et elle ne pouvait plus contenir la population de la ville, qui s'est accrue presque de moitié depuis dix ans. Mis en face des difficultés que suppose la construction d'une église assez vaste pour recevoir ensemble trois mille personnes, le Père n'a pas reculé ; mais, pressé du désir de la gloire de Dieu et de la sanctification des fidèles, il a entrepris l'œuvre courageusement : elle devait si largement contribuer au progrès de notre sainte religion ! Aujourd'hui, pareille à une cathédrale, la superbe église domine la ville de Castries et annonce aux vaisseaux qui passent la foi de ses habitants. Déjà riche, à l'intérieur, de beaux autels en marbre, elle va resplendir de l'éclat polychrome d'une complète décoration, grâce au pinceau d'un artiste vendéen, le R. P. Blanchet, membre lui aussi de la congrégation de Chavagnes. Les Protestants assistent quelquefois aux cérémonies catholiques : quand ils verront les foules pieuses emplir cette maison de Dieu habitée par son Maître, et lui chanter avec enthousiasme leur foi et leur amour, quelle idée pourront-ils avoir de leur temple sans tabernacle, sans Eucharistie, et nu, et froid comme un tombeau !...

En 1885, à l'exception de Castries qui avait dès lors un pensionnat de jeunes filles et un externat gratuit tenus par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et de Soufrière, où il y avait une école primaire dirigée par les mêmes Sœurs, on peut dire que l'éducation était aux mains des Protestants. Maintenant, il y a partout des écoles catholiques qui sont sous la direction et la surveillance des prêtres. Le gouvernement anglais, avec son bon sens pratique, a compris que la cause de l'éducation ne pouvait que gagner si la

direction des écoles était confiée aux prêtres, et il n'a point été déçu dans ses espérances. Nous sommes les maîtres dans nos écoles : le Gouvernement nous fournit l'argent pour payer les maîtres, mais si ceux-ci viennent à ne pas nous donner satisfaction, sur un point ou sur un autre, nous pouvons les renvoyer, sans que l'autorité civile nous demande compte de notre raison d'agir.

Nous possédons, outre les écoles primaires, deux écoles secondaires où l'on prépare aux examens publics. La première est tenue par les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny ; la seconde, Sainte-Mary's College, pour les garçons, est dirigée par des maîtres laïques, sous la surveillance du T. R. P. Tapon, qui l'a bâtie et organisée. Depuis douze ans qu'elle fonctionne, elle a fait passer aux examens plus de 50 élèves. On y enseigne l'anglais, le français, le latin, un peu de grec, les sciences, etc. En 1900, on comptait 5693 enfants dans les écoles primaires catholiques, et 492 dans les écoles secondaires, contre 932 dans les écoles primaires protestantes. Sans doute, il reste beaucoup à faire ; car, n'aurait-on qu'à maintenir et à continuer le bien commencé, cela suffirait pour exercer le zèle le plus actif. Mais les résultats déjà obtenus stimulent notre courage et nous en promettent de nouveaux. Malheureusement, les ressources vont en diminuant par suite de la crise sucrière, et il nous est difficile, pour le présent, de songer à créer d'autres œuvres. Au moins, jouissons-nous, à l'ombre du drapeau britannique, de la plus complète liberté.

UNE SŒUR FRANÇAISE ET DEUX SŒURS INDIGÈNES, A ROSEAU

Ici, la religion catholique est plus que tolérée, elle est respectée, et toutes les manifestations religieuses peuvent se produire sans craindre d'être le moins du monde inquiétées.

Ouvrages à consulter. — *El Paseo de Santa Lucia*, in-8°, Santiago de Cuba, 1873. — *Annales de la Propagation de la Foi*, 1864, n° 223 et 1867, n° 233. — Paton, *Down the Islands*.

CHAPITRE IX

LA TRINIDAD

L'île de la Trinidad s'étend du 10°, 2′ 30″ au 11° 50′ 20″ de lat. Nord, du 60° 56′ 35″ au 61° 59′ 30″ de long. Ouest de Greenwich. Elle a environ 96 lieues de circonférence, 20 de longueur, 10 de largeur et 320 de superficie. Le sixième environ, composé de magnifiques plaines d'alluvions, est couvert de cannes à sucre et de cacaoyers. Le reste, de forêts vierges remplies de serpents et de singes.

Deux grandes routes traversent l'île en sens opposé, d'une extrémité à l'autre. Quelques villages, cependant ne peuvent être atteints que par mer.

La capitale de la colonie, Port-d'Espagne, qui, sous les Espagnols n'était qu'une bourgade de 1000 à 1200 âmes, est devenue, depuis que les Anglais l'ont choisie pour capitale, une grande ville très commerçante et très agréablement bâtie, avec ses rues tirées au cordeau et ses maisons à un seul étage, le plus souvent bâties en pierres ou en briques, et renfermant une cour assez vaste, quelquefois transformée en jardin; avec ses riches magasins, ses belles et agréables promenades et ses monuments; avec son port qui est immense et sûr, et où se pressent un grand nombre de navires, autour desquels volent une infinité de pélicans et d'oiseaux de mer. La température ne s'élève guère au-dessus de 33°, mais elle se maintient ordinairement à 28°. Pendant la saison des pluies, de mai à décembre, des

orages épouvantables éclatent chaque jour à plusieurs reprises, suivis aussitôt par un soleil radieux, étincelant à travers les branches humides et surchargées de fleurs.

Lors de la découverte de l'Amérique, la Trinidad était habitée par les Caraïbes (100000 environ), subdivisés en plusieurs tribus, dont les sept principales sont connues par leur nom. Cette race, qui avait un cachet de dignité et de force, paraît aujourd'hui complètement éteinte : elle a succombé, jusqu'à son dernier représentant, sous les violences de l'élément européen, qui, depuis plus de trois siècles, s'est substitué à elle par des immigrations ininterrompues.

En revanche, pour se procurer la main-d'œuvre, les Européens ont amené la race nègre d'Afrique et, de leur croisement avec cette race, sont nés les mulâtres; puis, plus tard, après la suppression de l'esclavage, sont venus des Indiens et des Chinois, dont le nombre atteint aujourd'hui 80000.

Découverte par Christophe Colomb, lors de son troisième voyage en 1498, colonisée par les Espagnols, la Trinidad fut un moment occupée par les Français en 1676, puis rendue à l'Espagne, puis enfin conquise, en 1797, par les Anglais qui l'ont gardée.

Le pays est administré par un gouverneur, un conseil exécutif composé de trois membres, et un conseil législatif, comprenant le gouverneur comme président, six membres officiels et huit non officiels, mais tous nommés par la Couronne.

Au point de vue religieux, aucun effort ne fut tenté jusqu'en 1510, époque où le Provincial des Dominicains espagnols envoya à la Trinidad deux de ses Religieux, le P. François de Cordoue et le Fr. Jean Garcès, pour tâcher de convertir les indigènes au Christianisme. Les missionnaires furent d'abord bien accueillis; mais un vaisseau espagnol ayant peu après enlevé traîtreusement des Indiens comme esclaves, ils furent soupçonnés d'être de connivence avec les ravisseurs et massacrés sans merci (1513). Une nouvelle tentative faite quelques années après, sur la terre ferme, en face de la Trinidad,

amena également le massacre des Missionnaires (1518), et, si lors d'un troisième essai dans l'île Marguerite, entre la Trinidad et le continent, les Pères purent s'échapper, quand les Espagnols étaient mis à mort, ce ne fut que par une protection toute spéciale de la Providence.

Il s'écoula dès lors environ une soixantaine d'années avant l'arrivée de nouveaux missionnaires. En 1571, des moines, probablement encore des Dominicains, furent amenés à la Trinidad par un créole de Saint-Dominique, nommé Jean Ponce, qui avait obtenu de l'Espagne le gouvernement de l'île, à condition d'en achever la conquête. Mais Jean Ponce, avec toute sa suite, succomba sous les coups des indigènes.

LA POINTE AUX PÉLICANS
(Cliché de la Société de Géographie.)

Toute trace de prêtre disparaît jusqu'en 1687. L'île était alors une dépendance de l'Andalousie. Un de ses gouverneurs obtint une charte royale lui prescrivant la fondation de Missions indiennes, qui devaient être exemptes d'impôts durant vingt ans. Ces Missions furent établies par les Pères Capucins d'Aragon, qui formèrent cinq villages, dont trois existent encore aujourd'hui et ont donné naissance à des localités assez importantes. Deux de ces Pères et un Frère convers furent traîtreusement assassinés par les Indiens révoltés, dans les forêts de Tumpuna, une des cinq Missions établies. Les ossements de ces saints martyrs furent transportés dans l'ancienne église paroissiale de Saint-Joseph en avril 1701. Les survivants continuèrent leur œuvre d'évangélisation, et de nouvelles Missions

surgirent. Nous arrivons ainsi à la domination des Anglais (1797).

La variété des cultes y répondait à ce moment à la variété des races et des langues. La religion catholique cependant y dominait, et, en vertu de stipulations expresses acceptées par le Gouvernement anglais, elle y a le titre et les privilèges de religion nationale ou religion d'État.

Malheureusement les ouvriers évangéliques recrutés çà et là, d'origine espagnole, française, irlandaise, sont trop peu nombreux, manquent de cohésion, et la somme d'argent que le Gouvernement remet à l'évêque est trop faible pour subvenir à leur subsistance. Il n'y a que 40 postes érigés, cures ou vicariats, et presque toujours il y en a plusieurs de vacants.

L'esprit de foi est pourtant le caractère de cette population et, à tous les degrés de l'échelle sociale, on désire ardemment y jouir de tous les secours religieux.

En 1820, sur la demande du gouverneur anglais, James Ralph Woodford, la Trinidad eut son premier évêque catholique en la personne de Mgr Buckley, avec le titre de Vicaire apostolique des Indes occidentales, hollandaises et anglaises.

Mgr Buckley mourut en 1828 et fut remplacé, l'année suivante, par Mgr Daniel Mac Donald qui, en 1832, consacra la cathédrale de Port-d'Espagne. Avant de mourir, il sacra Mgr Smith, son coadjuteur, qui le remplaça, en 1844, et devint le premier archevêque de Port-d'Espagne, en 1850, lorsque Pie IX créa cette province ecclésiastique. Il mourut l'année suivante. L'archidiocèse se composa, dès cette époque, des cinq îles suivantes : la Trinidad, la Grenade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent et Tabago.

Le second archevêque de Port-d'Espagne fut un Lazariste italien, Mgr Spaccapietra, qui y a laissé d'impérissables souvenirs de zèle et de charité. Il se retira en 1859 et alla à Smyrne, dont il devint archevêque et où il mourut. Il y eut alors une période de trois

ans pendant laquelle le diocèse fut administré par Mgr Etheridge, Jésuite, Vicaire apostolique de Demerara.

Mgr Gonin et les Dominicains. — En 1862, le Saint-Siège, sur l'indication du cardinal Wiseman, voulut nommer archevêque de

PASSAGE D'UNE RIVIÈRE

Port-d'Espagne le T. R. P. Gonin, Religieux dominicain de la Province de France, depuis six ans établi en Angleterre. Par ses instances et celle de son Supérieur général, le R^me^ P. Jandel, le R. P. Gonin put éviter cette charge pour un temps ; mais Mgr English, nommé à sa place, étant mort dès son arrivée à la Trinidad, il dut cette fois s'incliner devant la volonté formelle du Pape.

« L'allégresse est ici dans tous les cœurs et vos Religieux feront dans ce pays un bien immense, » écrivait à ce sujet au P. Jandel,

le 23 octobre 1863, l'abbé Orsini, plus tard protonotaire apostolique.

Mgr Fr. Joachim-Hyacinthe-Louis Gonin était né le 14 décembre 1814, à Bourgoin. Parti à trois ans pour Maurice, il s'y consacra au commerce; mais ni la considération universelle dont il était entouré, ni une grande fortune ne lui suffisaient, et le besoin de Dieu, que son adolescence avait à peine connu, s'empara de lui à un tel point qu'il résolut de quitter le monde. Il retourna donc en France pour entrer chez les Frères des Écoles chrétiennes, se croyant incapable d'autre chose que de se dévouer à l'éducation des enfants du peuple. Des conseils amis lui firent comprendre que, malgré son âge, il pourrait être prêtre et, à trente-huit ans, il se présenta, en 1852, au couvent de Flavigny où il reçut l'habit des mains du P. Lacordaire. Son noviciat et ses études de théologie achevés, il fut ordonné prêtre, puis choisi par le P. Lacordaire comme aumônier de l'école de Sorèze, et bientôt nommé maître des novices à Woodchester en Angleterre. Ce qui semble l'avoir impressionné le plus fortement de sa vie religieuse, ce sont les joies du noviciat, « ces années, a-t-il dit lui-même, d'obscurité et de silence, les plus douces et les plus fécondes d'une vie qui est elle-même, de toutes, la plus douce et la plus féconde. » Aussi garda-t-il toujours à son Ordre un amour intense et un dévouement sans borne. Il fut sacré à Rome, le 27 décembre 1863, par le cardinal Patrizi, protecteur de l'Ordre, qu'assistait Mgr Dupanloup.

« C'est par la volonté du Saint-Père, écrit Mgr Gonin, et un peu contre le gré du Père Général, qui ne voulait me donner que le seul P. Bion, que quelques Religieux dominicains m'ont accompagné à la Trinidad. » Les PP. Bion, Lebarbier et Esteva, avec le Fr. Gaillardet, partirent donc et allèrent l'attendre à Sainte-Lucie où il les rejoignit bientot, avec les PP. Thomas Greenough, Anglais, Adams, Américain, O'Sullivan, Irlandais, encore simple sous-diacre, et trois prêtres séculiers. Ensemble, ils arrivèrent le lendemain,

22 mars, à Port-d'Espagne. « Nous avons débarqué tous, écrivait à ce sujet Mgr Gonin, revêtus de notre habit religieux, et l'Ordre de saint Dominique a pris possession du ministère apostolique dans ces régions. Nous avons reçu de la population l'accueil le plus sympathique et le plus enthousiaste.

« Dès notre arrivée à la Trinidad, continue le prélat, je plaçai

GISEMENT DE BITUME DE LA BRÉA
(Cliché de la Société de Géographie.)

dans d'autres paroisses les trois ou quatre prêtres séculiers qui desservaient la cathédrale, et nous prîmes possession du presbytère et de la métropole. Ma conviction est encore aujourd'hui, après bien des années d'expérience, qu'en agissant ainsi nous avons tenu la seule conduite qui fût alors praticable. » Si en effet, il avait laissé la cathédrale entre les mains du clergé séculier, d'abord la communauté dominicaine, installée dans un local particulier, eût eu de la peine à vivre, avec des ressources forcément insuffisantes. Puis, ce clergé séculier, composé d'éléments empruntés à diverses nationa-

lités, eût continué à susciter des difficultés et des épreuves, comme il ne l'avait que trop fait jusque-là ! Enfin, le couvent établi à côté de lui n'eût pas manqué d'attirer la confiance du public, et, par suite, d'exciter sa jalousie. « La desserte de la cathédrale, conclut l'archevêque, nous était donc imposée par un ensemble de circonstances auxquelles nous ne pouvions nous soustraire. Cela n'a rien en soi d'absolument anormal. En Angleterre, en Hollande, aux États-Unis, en Océanie, il y a eu, il se trouve encore dans les temps présents, des cathédrales, voire même des diocèses entiers confiés à un Ordre religieux ; et, bien que la charge d'âmes, annexée aux paroisses, soit contraire à nos lois et à celles de plusieurs autres familles régulières, l'Église a dû, en plus d'une occasion, donner la dispense de ces lois, en vue d'un plus grand bien qu'il ne lui est pas possible d'abandonner. Mieux vaut, en effet, relâcher quelque peu les liens de la discipline régulière que de laisser des populations entières en proie à l'hérésie ou à l'impiété. »

Le T. R. P. Bion fut nommé curé de la cathédrale, et les autres Religieux furent ses vicaires. Le gouvernement donna, sans difficulté, son agrément à ces arrangements, et Mgr Gonin, par sa prudence, sa modération et son invincible fermeté, ne tarda pas à triompher des obstacles inhérents à un nouvel établissement. « Mgr Gonin, écrivait le R. P. Esteva, le 6 juin 1864, est parvenu à renouveler tout à fait cette ville, dont les habitants sont si bons, mais où il y avait tant d'éléments de discorde, tant de germes mauvais. »

Développement de la Mission. — Cinq mois après son arrivée, le P. Adams quittait la Mission, suivi, deux ans plus tard, par le P. O'Sullivan, trop éprouvé par les chaleurs. Mais, le 8 décembre 1864, arriva le R. P. Forestier, qui acquit bientôt une grande influence, et eut vite fait de bâtir, avec le concours de tous, la belle église de Notre-Dame-du-Rosaire ; puis, cinq mois après, le

R. P. Violette, qui, bientôt, avait appris l'anglais et l'espagnol avec une rare perfection; et enfin, au mois de juillet 1866, le R. P. Trouche, qui, pendant un court séjour de trois ans dans la colonie, y a laissé un souvenir impérissable.

Mgr Gonin était à la Trinidad depuis trois ans, lorsqu'il songea, avec l'approbation du Souverain Pontife, et en qualité de Délégué apostolique nommé à cet effet, à réunir en concile les évêques des colonies voisines, afin de mettre en commun leur mutuelle expérience et de pourvoir, par une réglementation sagement étudiée, aux besoins généraux de leurs diocèses. L'assemblée se tint dans la cathédrale de Port-d'Espagne, au mois de janvier 1867.

BAMBOUS A PORT-D'ESPAGNE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Parmi les cinq prélats convoqués, Mgr Jacques Dupeyron, Jésuite, Vicaire apostolique de la Jamaïque, et Mgr Kestemaker, Vicaire apostolique du Curaçao, ne purent venir, par raison de santé. Furent donc présents, sous la présidence de Mgr Gonin, Dominicain, son suffragant, Mgr Poirier, évêque de Roseau, Eudiste; Mgr Jean-Baptiste Swinkels, Vicaire apostolique de Surinam, Rédemptoriste, et Mgr Jacques Etheridge, Jésuite, Vicaire apostolique de Demerara.

Les Actes du concile furent transmis à la Propagande et régulièrement approuvés par le Saint-Siège.

Cependant, outre les questions de discipline, Mgr Gonin avait tenu à consulter ses pairs sur une question particulière qui le préoc-

cupait depuis longtemps. Soumis à des infirmités précoces, qu'adviendrait-il après lui de l'archidiocèse de Port-d'Espagne? Quel serait son successeur? Comment se soutiendraient ses œuvres? Le Saint-Siège ne s'était pas engagé à prendre son successeur parmi les Religieux de son Ordre. Le P. Jandel lui-même n'avait pris aucun engagement pour l'avenir. La Propagande, enfin, n'avait pas officiellement confié aux Dominicains la Mission de la Trinidad. Mgr Gonin fit connaître à ses collègues cette situation et sollicita leur avis. Ils lui répondirent de demander au Saint-Siège de confier officiellement aux Dominicains le diocèse de Port-d'Espagne, comme celui de Demerara l'avait été aux Jésuites, et celui de Surinam aux Rédemptoristes.

Dès les débuts de son administration, Mgr Gonin avait songé à un établissement de Religieuses dominicaines, comme au complément indispensable de son œuvre. Leur présence assurerait à l'Église et à son Ordre des sympathies nouvelles, et plusieurs vocations religieuses n'attendaient que la présence des Sœurs à la Trinidad pour se donner à elles. Toutefois les obstacles ne manquaient pas, un surtout qui paraissait insurmontable : les préjugés anglicans d'un certain nombre de membres influents de la colonie. La solution vint du côté d'où on ne l'attendait pas.

En 1866, lord Arthur Gordon était nommé gouverneur de la Trinidad. Son arrivée marque une ère de réparation. Soit qu'il eût reçu du gouvernement britannique des instructions pour faire disparaître, par les témoignages d'une bienveillance non équivoque, l'irritation très vive causée chez les Catholiques par l'un de ses prédécesseurs, soit qu'il suivît les impulsions d'une âme profondément chrétienne, son attitude ne tarda pas à déconcerter le vieil esprit protestant. On le vit, renouvelant des traditions depuis longtemps interrompues, assister, entouré de ses aides de camp, aux solennités religieuses de la cathédrale, à la Messe de minuit par exemple, pendant laquelle son attitude pleine de respect aurait pu servir d'exem-

ple à bon nombre de Catholiques, ou encore à la séance de cloture du concile. L'archevêque entra en relations suivies et cordiales avec lui. Sa sainteté et l'austérité de sa vie, sa droiture, l'énergie et la persévérance dont il fit preuve en plus d'une occasion pour briser sans éclat les obstacles qu'il rencontrait dans l'accomplissement de sa mission, son esprit pratique au point de vue administratif, son exactitude scrupuleuse dans la sauvegarde des droits acquis, tout cet ensemble de qualités remplirent d'admiration le gouverneur anglais,

RÉCOLTE DES CANNES A SUCRE

qui, à toute occasion, se montrait plein de déférence pour le prélat.

Dans de telles conditions, on pouvait espérer trouver une solution à cette question des Sœurs. Lord Gordon en prit l'initiative. Se plaignant de la mauvaise organisation de l'hôpital des lépreux à Cocorite, il offrit spontanément à l'archevêque d'y installer des Religieuses catholiques. L'archevêque objecta les difficultés que pourrait soulever l'établissement de Religieuses catholiques dans un hôpital appartenant au gouvernement britannique. « J'ai prévu ces difficultés, répondit lord Gordon et j'ai pris mes précautions. J'ai écrit à Londres. Le ministre des Colonies m'a répondu qu'il s'agissait ici d'une question d'intérêt local, et que j'avais les mains libres pour assurer aux malades le meilleur traitement possible. Quant aux

oppositions qui pourraient surgir de la part des habitants de la Colonie, il appartiendra à la sagesse de l'archevêque, au dévouement et à la prudence des Sœurs, de les vaincre avec le temps. D'ailleurs ces oppositions, si elles se manifestent, n'auront jamais l'appui du Gouverneur, tant que je remplirai ce poste à la Trinidad. » Fort de ces assurances, l'archevêque se rendit lui-même en Europe pour en ramener des Sœurs, que voulut bien lui fournir le couvent de Bonnay, aujourd'hui Congrégation d'Étrepagny. Le 25 mars 1868, cinq filles de saint Dominique débarquèrent à la Trinidad, et, le 1er avril suivant, elles prenaient officiellement possession de l'hôpital.

UNE FABRIQUE DE SUCRE

Une des conditions posées par le Gouverneur et par le ministre des Colonies, acceptée d'ailleurs par l'archevêque et par les Sœurs, était qu'on s'abstiendrait de tout prosélytisme en faveur de la religion catholique auprès des lépreux protestants. Sur 70 lépreux que renfermait l'hôpital à cette époque, c'est à peine si l'on en comptait quatre ou cinq appartenant à la religion protestante. On eut soin d'assurer à ces derniers un service religieux par les ministres de leur culte, plus régulier que par le passé. Néanmoins les passions se déchaînèrent. Des hommes, jusque-là connus par leur modération, se laissèrent entraîner dans la lutte. Les ministres des différentes communions protestantes se réunirent, et, par une démarche collective rendue publique, demandèrent au Gouverneur s'il songeait à

RÉCOLTE DES CANNES A SUCRE.

étendre aux autres hopitaux la mesure prise pour Cocorite. En même temps une demande d'interpellation était déposée sur le bureau du Conseil législatif. Le Gouverneur fut ainsi appelé à justifier publiquement l'acte courageux dont il avait pris l'initiative. Commencant par établir d'une façon péremptoire son droit en cette affaire, comme Gouverneur, il fit connaitre, ce que l'on ignorait encore et ce qui était décisif, la complète sanction du Gouvernement de la Métropole. Puis, s'élevant plus haut, après avoir fait en peu de mots une description pathétique de la misère profonde et de l'abandon moral auxquels les lépreux avaient été jusqu'alors condamnés : « J'ai toujours pensé, ajouta-t-il, que pour remédier à des maux pareils, aux plaies de l'âme comme à celles du corps, il fallait tout autre chose qu'un dévouement salarié. J'ai pensé qu'il fallait, avant tout, un dévouement inspiré par la vraie charité chrétienne, par cette charité qui voit par-dessus tout, dans les malades et dans les pauvres, les membres vivants de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

PORT-D'ESPAGNE
RUE PRINCIPALE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Tout le temps que dura la tempête, sans même avoir l'air d'y prendre garde ou d'en connaitre l'existence, les Sœurs accomplirent tranquillement et joyeusement leur tâche. Entre leurs mains, l'hôpital se transforma rapidement. Avec le bien-être matériel, l'esprit religieux se répandait de tous côtés. Les visiteurs les plus prévenus étaient obligés de constater cet heureux changement, et plus d'un Protestant, en quittant l'établissement, se fit dans la suite un devoir

de laisser sur le *Visitor's book* de l'hospice le témoignage de son admiration.

Les Dominicains de Lyon à la Trinidad. — Cependant une autre épreuve allait fondre sur la Mission, sur les Sœurs comme sur les Pères, que l'on était loin d'attendre, et qui fit un grand nombre de victimes, la terrible fièvre jaune ou *comito negro*.

La Trinidad est plus salubre que les îles voisines et ce n'est qu'à de très rares intervalles que la fièvre jaune y fait son apparition. Mais, au printemps de 1869, elle s'abattit sur la ville de Port-d'Espagne, exerçant ses ravages sur les enfants principalement et sur les Européens non encore acclimatés. Les missionnaires se prodiguèrent au service des malades. Aussi, sur les 11 Pères qui composaient la communauté de Port-d'Espagne, 8 furent atteints et 2 emportés, les PP. Trouche et Mentel. Ce fut bien pis pour les Sœurs. En moins de trois semaines, 11 sur 15 avaient été atteintes, et sur les 11 il y avait 9 victimes, soit à Cocorite, soit à l'hospice Shine, un second hôpital au centre de la ville, dont elles avaient pris la charge depuis le 1er mai, après un vote favorable du Conseil de la Colonie.

MAISON DU GOUVERNEUR A PORT-D'ESPAGNE
(Cliché de la Société de Géographie.)

Ces morts réitérées avaient bouleversé la Mission, et Mgr Gonin ne savait comment faire face aux besoins de plus en plus nombreux de son archevêché. « Nous venons, écrivait-il au Père Jandel, le

27 septembre 1869, de traverser une crise affreuse, et me voilà comme un général au lendemain d'une grande bataille, comptant le nombre des braves couchés sur le champ de bataille et demandant à la mère patrie de nouveaux renforts pour refaire ses cadres décimés. Vous ne pouvez pas m'abandonner dans de telles circonstances.... »

L'abandonner, le P. Jandel n'y songeait pas. Mais le moyen aussi de lui donner des renforts quand de toutes les Missions on lui demandait des ouvriers et qu'il en avait si peu à envoyer? La Providence allait y pourvoir. Le P. O'Caroll venait d'arriver. Il remplaça le P. Trouche comme Supérieur. Les Dominicaines de France sollicitèrent en grand nombre l'honneur d'aller remplacer leurs sœurs mortes à la Trinidad, et les habitants de la Trinidad, Catholiques et Protestants, le Gouverneur en tête, ouvrirent une souscription publique pour couvrir les frais de leur voyage. Surtout les Dominicains de Lyon, chassés en 1871 de leur couvent par l'émeute, après avoir songé à la Chine et au Japon, s'offrirent à Mgr Gonin pour fonder à la Trinidad un couvent de missionnaires.

COOLIES DE L'ILE DE LA TRINITÉ
(Cliché de la Société de Géographie.)

« Vous me demandez de la part de votre Père Provincial, répon-

dit Mgr Gonin au P. Ribon, si, dans mon diocèse, il n'y a pas quelque contrée habitée par des païens sauvages et infidèles. Certes, oui! Révérend Père, il y a beaucoup de tout cela par ici. La Trinidad est une île très vaste, dont la population est de 120 000 âmes. Sur ce nombre il y a 30 000 Coolies ou Indiens. Leur religion est le Bouddhisme. Nous avons encore de 7 000 à 8 000 Chinois et environ 50 000 nègres, dont la plupart sont demi-sauvages.

« Il se trouve encore dans mon diocèse deux autres îles, qui ont été autrefois catholiques, mais qui, faute de clergé, sont devenues presque entièrement protestantes : ce sont les deux îles de Saint-Vincent et de Tabago. On parle l'anglais dans ces deux îles; mais à la Trinidad, c'est le français qui domine. »

Il s'agissait donc de fonder, ailleurs qu'à Port-d'Espagne, un couvent de missionnaires qui n'accepteraient pas de paroisses, qui s'occuperaient surtout des Indiens et qui rayonneraient dans les îles voisines. « L'œuvre indienne est une œuvre à part, poursuivait l'archevêque. Nous sommes trop peu de monde pour l'entreprendre. Le ministère de la cathédrale nous absorbe. Vous avez ici un de vos Pères qui s'est passionné pour l'œuvre des Coolies, le P. Étienne Brosse. Mais comme il est aumônier des Sœurs à Cocorite, il est forcément retenu loin du centre de la population indienne (8 avril 1871) ».

C'était là aussi la manière de voir du P. Jandel. Ce ne fut pas celle des deux Pères envoyés par le Provincial de Lyon pour étudier la question sur place et qui conclurent que « la Province qui acceptera cette œuvre, doit prendre la Mission tout entière et, en particulier, la paroisse annexée à la cathédrale de Port-d'Espagne ».

Ainsi en fut-il décidé, après le refus des deux Provinces d'Irlande et d'Angleterre, par une convention conclue entre les Dominicains de Lyon et Mgr Gonin, et approuvée par la Propagande.

Le 1er mars 1868, un décret du Saint-Siège avait décidé, conformément à la demande de Mgr Gonin, que l'archevêque de Port-

d'Espagne serait toujours un Religieux dominicain et que la desserte de la cathédrale appartiendrait également aux Religieux du même Ordre. De plus, la mesure qui confiait à la Province de Lyon la Mission de la Trinidad, en avait assuré l'avenir. Enfin, pour répondre au dernier désir de Mgr Gonin, le P. O'Caroll lui était donné comme coadjuteur (1876). Mais, usé par l'excès du travail, il mourut le 13 octobre 1880. Son successeur, Mgr Hyland, ne parut à la Trinidad que pour y expirer (1882-1884). Celui qui le remplaça, Mgr King, n'eut même pas le temps d'arriver, de telle sorte que la place ne fut définitivement occupée qu'en 1887 par Mgr Flood, encore aujourd'hui archevêque de Port-d'Espagne. Quant à Mgr Gonin, il expira le 13 mars 1889, après un épiscopat de 25 ans, fécond en œuvres de toutes sortes. « Je remplis un douloureux devoir, écrivait à cette occasion Mgr Flood au Maître général de l'Ordre, le Rme P. Larocca, en vous faisant part de la mort d'un de vos fils les plus méritants, le vénérable archevêque de Port-d'Espagne. Il s'est éteint le 13 de ce mois, après une maladie de huit jours. Sa mort a été véritablement celle d'un saint. J'ai eu la consolation d'assister à ses derniers moments, et je puis dire que je n'ai jamais vu un Religieux mourir d'une manière aussi pleine d'édification. Du reste, jamais je n'ai rencontré un homme plus aimable dans son commerce journalier, plus mortifié dans sa vie intime, plus soucieux de remplir tous ses devoirs d'état. Jusqu'au dernier jour, il a

COOLIES PRÉPARANT LE RIZ

observé, autant qu'il lui était possible, l'abstinence et les jeûnes de l'Ordre. »

En 1878, le nombre des Pères était de 14. « Leurs œuvres, lisons-nous dans un rapport officiel de 1892, du R. P. Laboré au Maître général de l'Ordre, avaient déjà pris une telle extension, qu'ils se déclaraient absolument incapables d'y faire face, et demandaient à grands cris du secours au Chapitre provincial tenu cette même année. Nos missionnaires ont sur le territoire de leur paroisse, outre la cathédrale, dix églises ou chapelles annexes; toutes créées par nous depuis notre arrivée dans la Mission. »

Quatorze associations diverses concouraient à entretenir la piété et à accroître la vie chrétienne. Quinze écoles primaires, comptant 2745 enfants à Port-d'Espagne, et plus de 30 dans l'île entière, fondées par les missionnaires, subventionnées libéralement par le Gouvernement, sous certaines conditions faciles à remplir, et dirigées ou par des Sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph ou par des maîtres et maîtresses laïques, en attendant que des Frères pussent venir de France les remplacer, préparaient de nouvelles générations mieux instruites et, on peut l'espérer, plus solidement chrétiennes. Leur effet se fit sentir en particulier pour les catéchismes d'enfants, d'adultes ou de persévérance et pour les premières communions, 350 par an en moyenne, dont 250 d'enfants et d'adultes. « Sans doute, comme le remarque le P. Laboré, bon nombre de ces premiers communiants ne persévèrent pas; mais chez ceux-là mêmes qui « cassent leur corde », suivant l'expression créole, ce n'en est pas moins une semence déposée dans leur âme et qui lèvera en son temps. »

Parmi les établissements d'instruction, trois méritent une mention particulière : le collège des Pères du Saint-Esprit, le pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et l'orphelinat de Saint-Dominique de Belmont.

C'est en 1863 que les Pères du Saint-Esprit s'établirent à la Trinidad, y précédant ainsi les Pères Dominicains. Le Gouvernement

venait de fonder le premier établissement d'enseignement secondaire, sous le nom de *Queen's collegiate school*, institution purement laïque qui n'offrait d'avantages qu'à la portion anglaise et protestante de la population. Pour créer un établissement secondaire catholique, dont tous sentaient l'impérieux besoin, les Pères du Saint-Esprit ne reculèrent devant aucun sacrifice, généreusement aidés du reste par tous les fidèles. Un terrain et des bâtiments furent achetés. On commença avec confiance et bientôt, grâce à l'influence de Mgr Gonin, et sous certaines conditions, le collège obtenait du Gouvernement un salaire fixe pour le directeur et une subvention pour les élèves.

ÉCOLE HINDOUE SAINTE-ROSE

Une vingtaine de Pères du Saint-Esprit vivent au collège, consacrant tout le temps qu'ils peuvent distraire de leurs fonctions de professeurs à prêcher ou à donner des missions dans le reste de l'île, et, depuis quelque temps, à s'occuper de deux paroisses, celle de Diego Martin et celle de Saint-Joseph.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny tiennent, depuis une soixantaine d'années, à Port-d'Espagne, un excellent pensionnat, qui est pour les jeunes filles de la société catholique ce qu'est le collège de l'Immaculée Conception pour les garçons. De plus, elles ont 3 écoles primaires très florissantes et s'occupent activement des catéchismes. Elles sont au nombre d'environ 80 dans toute la colonie.

Au milieu d'une population aussi mélangée que celle de la Trinidad et avec des unions irrégulières aussi nombreuses, il y a nécessairement beaucoup d'orphelins abandonnés. Aussi, depuis longtemps, le P. Forestier songeait-il à fonder un orphelinat pour recueillir les plus délaissés, les nègres en particulier et les Hindous. Un négociant français, M. Leroy, lui en fournit les moyens vers 1871. On commença petitement. Ouvert avec 3 enfants, l'orphelinat Saint-Dominique de Belmont en comptait, à la fin de 1871, 18, que l'on nourrissait en allant, le panier à la main mendier, pour eux, de porte en porte — et parfois c'était le P. Forestier qui s'en chargeait — le pain de chaque jour; puis 50 en janvier 1874, 66 en 1875, 80 à la fin de 1876 et plus de 150 en 1892. Depuis 1875, l'orphelinat est sous la direction des Sœurs Dominicaines, ainsi qu'une nouvelle fondation, la *Maison du Saint-Nom de Jésus*, où elles ont une vingtaine de leurs grandes orphelines, un refuge pour celles qui sont sans place et des logements pour de jeunes employées de la ville. De là elles visitent chaque jour le grand Hôpital colonial, pour y voir et y instruire les malades catholiques.

Mais la grande œuvre des Sœurs Dominicaines à la Trinidad, c'est la léproserie de Cocorite. Nous avons dit plus haut leur première installation. Les lépreux étaient alors 60: ils sont aujourd'hui plus de 210, mieux soignés, mieux nourris, résignés et, si extraordinaire que paraisse ce mot, souvent heureux.

« Malgré la difformité des traits de leurs visages, écrit un missionnaire, nous pûmes découvrir chez ces pauvres gens un air de satisfaction et de joie, lorsqu'ils nous apercurent. » Et le P. Cothonay, dans son Journal : « Ces pauvres lépreux souffrent beaucoup, et cependant la religion les a rendus presque heureux. Leurs récréations sont fort joyeuses, et sur leurs visages épanouis, en dépit de leurs épouvantables plaies, on lit plus que la résignation, une certaine joie que les promesses de la foi peuvent seules donner à des êtres naturellement si affligés. J'ai vu nos Sœurs Dominicaines panser les plaies,

ORPHELINAT DE BELMONTE

nettoyer les ulcères, prodiguer à tous des soins délicats et dévoués, comme le ferait la plus tendre des mères. »

Les Sœurs se sont engagées, nous l'avons dit plus haut, à ne faire aucun prosélytisme, et elles sont restées fidèles à cet engagement, contentes d'aider les Catholiques à mieux vivre et à bien mourir. Mais leurs exemples, leurs vertus, leur vie toute d'abnégation et de mérite, ne peuvent manquer d'attirer à leur foi bien des âmes ou protestantes ou païennes. Ainsi en un seul jour, l'on baptisait 9 Protestants et 3 païens venus d'eux-mêmes, et d'autant plus décidés qu'ils avaient dû vaincre plus d'opposition. Mais au prix de quels sacrifices tous ces heureux résultats ne sont-ils pas obtenus! Quand, il y a quelques années, les Sœurs de Cocorite célébrèrent le 25e anniversaire de leur arrivée, une seule des fondatrices restait pour y participer.

Signalons encore l'hospice de Shine, où, depuis 25 ans, de pieuses filles Tertiaires dominicaines se dévouent au service de 80 vieillards. L'archevêque de Port-d'Espagne les a constituées, sous le nom de Petites Sœurs de Charité, en une Congrégation locale, qui pourra rendre les plus grands services, comme garde-malades à domicile, maîtresses d'instruction, chargées d'autres hospices semblables à celui de Shine, et en particulier de l'hospice Spaccapietra. Pour ce

dernier, qui est un hospice catholique, fondé par l'archevêque de ce nom, on avait demandé des Petites Sœurs des Pauvres qui jusqu'ici n'ont pu accepter. Les Sœurs du Bon Pasteur, venues de l'Amérique du Nord, dirigent un pénitencier pour jeunes filles.

Cependant les Pères Dominicains de Port-d'Espagne, qui voulaient, avant tout, être des missionnaires, ne pouvaient se désintéresser des païens dont le nombre s'élève à environ 2500 dans cette ville, et à plus de 60000 pour l'île entière.

« L'honneur de s'être le plus occupé des Hindous, écrit le P. Cothonay dans son Journal, revient certainement au P. Marie-François Ribon. Son zèle pour leur conversion lui avait acquis le surnom de « Père des Coolies », et c'est à lui que nos Hindous catholiques doivent leurs deux chapelles de Dry-River et de Saint-James.

Le P. Ribon mit dans cette œuvre de l'évangélisation des Hindous tout son cœur et tout son zèle, un zèle ardent et peut-être parfois un peu dur. « J'ai la conviction qu'il nous est impossible de convertir ces gens en grand nombre à la foi, lui écrivait un jour son collaborateur tout dévoué. Santiago, un coolie madras, le Benoît Labre de la Trinidad; mais je crois fermement qu'avec l'aide de la Bienheureuse Vierge Marie, qui enverra dans leur cœur une flamme ardente, ils rentreront facilement dans la Sainte Église un par un. Ayons donc patience avec eux, donnons-leur des conseils en toute humilité et douceur, et prions Dieu pour leurs âmes misérables. Cher Père, ne vous découragez pas de la dureté des cœurs des païens, mais ayez compassion d'eux par amour pour le Christ... soyez bon pour leurs âmes et ne les provoquez pas facilement, mais usez d'admonitions calmes et suaves pour les convertir. »

Personne ne remplaça le P. Ribon après sa mort (1881), le personnel de la Mission étant trop peu nombreux et trop absorbé par le soin des paroisses, des casernes, des prisons et des cinq hôpitaux dont il avait la charge.

Personne ne put également, pour les mêmes raisons, s'occuper,

au moins d'une manière suivie, du reste de l'île, de Tabago, de Saint-Vincent, etc. Quelques Missions furent cependant établies, avec église, presbytère et écoles, plus ou moins florissantes, plus ou moins nombreuses, dans le voisinage de la capitale, à Sainte-Anne, à San-Juan, où il y a 3 écoles, dont une pour les coolies; vers le centre de l'île, à Montserrat, un vaste district de 30 kilomètres carrés qui compte 4 sections et de 5000 à 6000 Catholiques; sur la

SAN-FERNANDO
(Cliché de la Société de Géographie.)

côte Nord, beaucoup plus accidentée et plus sauvage que le reste de l'île et aussi plus fiévreuse, à Blanchisseuse, à Matelote, à Grande-Rivière et à Sans-Souci; et surtout, au Sud, à San-Fernando, la seconde ville de l'île, où pendant 10 ans, de 1876 à 1886, le P. Violette fit des merveilles.

« A l'arrivée du P. Violette, écrit un témoin oculaire, la paroisse se trouvait dans une situation déplorable : point d'écoles, point d'instruction religieuse, et, brochant sur le tout, le Protestantisme, qui achevait la ruine des Catholiques. Le Père a tout transformé. Son immense paroisse s'est couverte d'écoles (13), de chapelles (8), le nombre des Catholiques a augmenté (5000) et ils

sont devenus meilleurs. Je compte, pour l'année 1883, 209 baptêmes, parmi lesquels au moins 40 Protestants adultes, et 41 mariages. »

Il n'y a jamais eu qu'un seul missionnaire à Tabago, et c'est un grand dommage, car rien n'est beau comme cette île, et il y aurait beaucoup de bien à y faire.

Elle n'est éloignée que de 18 milles anglais de la Trinidad. Vue de la mer, elle a l'aspect de toutes les Antilles : c'est un gigantesque bouquet de verdure émergeant du sein des eaux. Scarborough, sa capitale, n'est qu'un pauvre village de 800 ou 900 âmes. Il fut jadis plus prospère ; il s'appelait Port-Louis au temps de la domination française.

Aux XVII et XVIIIe siècles, la plupart des puissances européennes se disputèrent Tabago avec acharnement. Elle appartint successivement et plusieurs fois aux Français, aux Anglais, aux Espagnols, aux Hollandais et même, pendant quelque temps, au duc de Courlande, un seigneur russe. Depuis la fin du siècle dernier, l'Angleterre en a la tranquille possession.

L'île de Tabago n'a guère que la moitié de la superficie de la Trinidad, et seulement 18000 habitants. Elle a la forme elliptique. Ses belles montagnes, de nombreuses rivières et de charmantes vallées sembleraient devoir en faire un aimable séjour. Malheureusement la crise des sucres l'a beaucoup éprouvée. De nombreuses plantations sont à peu près abandonnées. Les produits de la petite culture n'ont pas de débouchés faciles, en sorte que le peuple, presque uniquement composé de noirs, semble misérable. Ils émigrent en grand nombre sur la côte Nord de Trinidad et ailleurs. Si cependant il y avait dans le pays un peu de sang européen nouveau, du capital et une administration intelligente, vu sa fertilité et ses ressources naturelles, Tabago reprendrait bien vite sa prospérité d'autrefois.

Au temps de la domination française, Tabago était catholique. Mais lorsque le pavillon français cessa de flotter sur ses bords, le

prêtre en disparut. Les ministres le remplacèrent, disant aux Noirs que leur religion était la même que celle des prêtres, que leur service remplacerait parfaitement la messe, etc., et, l'ignorance aidant, leur religion se substitua à la religion catholique.

Néanmoins les habitants de Tabago ont conservé l'instinct catholique et il y a une différence immense entre eux et ceux de la Barbade, par exemple, qui ont toujours été protestants. Ils savent que leurs pères furent catholiques; quelques-uns conservent encore des images ou des vieux crucifix des ancêtres, et tous respectent le prêtre catholique. « Bon nombre d'entre eux seraient bientôt catholiques, disent-ils, si nous établissions chez eux de plus nombreux centres de Missions. »

ILE DE SAINT-VINCENT. — GREAT HEAD VALLEY
(Cliché de la Société de Géographie.)

Il y a un de ces centres à Scarborough, avec une petite chapelle en planches, toute neuve, et à côté une maison d'école (avec 50 ou 60 élèves), au-dessus de laquelle se trouve le presbytère. Dans l'intérieur, dans un village appelé Patience-Hill, se trouve également une école; de même à Plymouth et dans un autre village.

Il y a encore un Père à la Grenade et un autre à Saint-Vincent, où certains postes nous furent confiés pendant des années entières et où plusieurs fois nous avons donné des missions. Il y a aussi une chapelle avec école dans l'île de Chacachacare, une sorte de petit sanatorium pour la Mission, entre la Trinidad et le Continent.

A la Martinique, à la Guadeloupe, à Sainte-Lucie, au Venezuela même, les Pères Dominicains ont souvent été demandés pour des

missions ou des prédications. Le Venezuela surtout les tentait, ce Venezuela où leur ordre possédait six ou sept couvents florissants à la fin du siècle dernier, et où huit évêques dominicains occupèrent le siège de Caracas. Mais jusqu'ici rien n'a pu être réalisé. Puissent les deux jeunes étudiants venezuéliens admis au noviciat profès, être une pierre d'attente pour quelque fondation future dans leurs pays d'origine!

Tel était dans l'ensemble l'état de la Mission de la Trinidad en 1895. Bien organisée, bien conduite, ses ouvriers encore trop peu nombreux se multipliant chaque jour, elle pouvait espérer un avenir brillant, lorsque tout à coup, par une mesure très inattendue, elle subit une transformation violente, qui, jusqu'ici, ne lui a pas été favorable.

En la confiant aux Pères français de la Province de Lyon, le décret du Saint-Siège avait marqué que ces Pères y resteraient *ad nutum S. Sedis*. Tant que l'archevêque de Port-d'Espagne, qui devait être un sujet anglais, fut Mgr Gonin, un Français de naissance, il n'y eut à craindre aucun changement. Mais, son successeur Mgr Flood, un Irlandais, pensa que des Religieux anglais seraient préférables à des Religieux français. Il demanda à Rome ce changement, et la convention du 7 juin 1873 fut révoquée le 24 juillet 1894.

SCARBOROUGH TABAGO. — VUE GÉNÉRALE DE LA BAIE

(Cliché de la Société de Géographie.)

Les Pères de Lyon furent cou-

verts d'éloges par Mgr Flood. « Je ne puis laisser les longs et heureux rapports officiels entre Port d'Espagne et la Province d'Occitanie toucher à leur terme, écrivait-il le 31 juillet 1895, sans exprimer une fois de plus ma profonde reconnaissance envers cette Province, pour tout ce que ses Pères ont fait et font encore pour mon Diocèse. Ils ont travaillé pendant un grand nombre d'années avec un dévouement et un esprit d'abnégation au-dessus de tout éloge, et leur vie a toujours été le modèle de toutes les vertus qui font le vrai prêtre et le bon Religieux. » Ils n'en étaient pas moins renvoyés parce qu'ils étaient Français.

« Nous sommes heureux, écrit à ce sujet le P. Laboré, que nos Pères aient été appréciés comme de bons ouvriers, et que le seul motif du changement survenu soit leur nationalité étrangère.

« A la Trinidad, on ne demande plus simplement des missionnaires parlant anglais, « speaking english », on veut des sujets anglais, « British subjects ». Sujets anglais, nos Pères ne le sont pas! »

De 1871 à 1895, la Province de Lyon avait envoyé à la Trinidad 34 Religieux, sur lesquels 10 y sont morts et 9 sont rentrés en France.

Six Religieux dominicains français exercent encore leur ministère dans l'île de la Trinidad, mais aucun missionnaire n'y a été envoyé par la Province de Lyon, depuis l'année 1895.

En 1895, l'archidiocèse de Port-d'Espagne comptait, avec 60 prêtres séculiers :

à la Trinidad . .	73733 Cath.	61639 Protest.	64413 païens
à la Grenade . .	29314 —	23154	
à Ste-Lucie . .	40000 —	2000	
à St-Vincent . .	5000 —	40000	
à Tabago . . .	3000 —	15000	
Total . . .	151047 Cath.	206206	

En tout 357553 habitants.

Ouvrages à consulter. — Borde, *Histoire de l'île de la Trinidad*, 2 vol. in-8°, 1876. — Rapport présenté au R^me Père Fr. André Frühwirth, Maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, par le T. R. C. Fr. Ambroise Laborde, Prieur Provincial de la Province de Lyon, après sa visite canonique dans cette Mission au mois de janvier 1892, publié dans les *Analecta Ordinis Prædicatorum*, typ. Vatican., fascicul. mart. 1896, pp. 466-481; fascicul. maï. 1896, pp. 528-544; fascicul. septembre 1896, pp. 679-700. — R. C. Fr. Bertrand Cothonay, O. P. *Journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises*, etc., 1 vol. in-8, Paris.

ROCHER DE HANA-PUCARI SCULPTÉ PAR LES INCAS

CHAPITRE X

LES ANCIENNES MISSIONS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

En 1832, on vit, un jour, quelques prêtres s'agenouiller dans l'église d'une petite ville de l'Estramadure portugaise, près d'une tombe abandonnée : cette ville se nommait Pombal; ces prêtres étaient des Jésuites qui retrouvaient une patrie; dans le tombeau gisait le cadavre d'un homme d'État calomniateur et bourreau de leurs frères. Carvalho, marquis de Pombal, que les vieillards nonagénaires avaient connu dans tout l'éclat de sa puissance, était, au commencement du XIXe siècle, ignoré des générations nouvelles; mais le mal dont il était l'instigateur lui avait survécu, et les ruines accumulées par sa néfaste politique sur tout un continent n'étaient pas encore entièrement relevées.

Aujourd'hui, le nom du ministre de Joseph Ier qui détruisit l'illustre Compagnie et qui persécuta des Religieux dont la vie, comme celle de leurs devanciers, fut consacrée à conduire des peuples entiers aux pieds du Christ Rédempteur, éveille, dans les esprits dégagés du parti pris, des idées de tyrannie, quand ceux de ses victimes rappellent d'innombrables bienfaits. Pour nous qui devons nous occuper,

ici, des Missions, nous ne pouvons sans émotion songer, en commençant notre étude, aux Réductions du Paraguay, aux églises, aux hôpitaux, aux écoles, aux établissements de tout genre semés à profusion durant un laps de temps fort court, du nord au sud de l'Amérique méridionale, par la Compagnie de Jésus. Cependant, les membres de cette pieuse et vaillante société ne furent pas les seuls apôtres des Indes occidentales. Dominicains, Franciscains, Augustins, Carmes, Pères de la Merci, Religieux des anciens Ordres ou des Congrégations de récente création, travaillèrent, par milliers et à l'envi, à répandre la Foi dans le Nouveau-Monde. Si nous avons d'abord songé aux Jésuites, c'est qu'ils dirigeaient la principale Mission française de l'Amérique du Sud aux XVIIe et XVIIIe siècles, et que la suppression de leur Ordre, conséquence des événements accomplis en Portugal, y produisit les plus funestes résultats.

C'est la gloire de l'Espagne et du Portugal d'avoir, dans les époques qui suivirent la conquête, donné des armées d'apôtres aux populations vivant au delà de l'Atlantique. Les noms qui apparaissent, aux débuts de l'histoire religieuse de l'Amérique méridionale, sont espagnols ou portugais, mais il nous semble que nous ne pouvons étudier les travaux apostoliques du XIXe siècle sans rendre d'abord hommage aux missionnaires qui ont creusé les premiers sillons, posé les fondements et préparé l'avenir, sans nous incliner devant les héros et les martyrs que furent Pierre Correa, Jean Souza, Henri Richler, au Brésil; devant Antoine Lopez, Michel Urrea, Valverde, Diego Ortiz, Cyprien Baraze, au Pérou; devant Antoine Vecchi, Aranda, Montalban, au Chili; devant tant d'autres qui moururent ou souffrirent pour le Christ dans ce vaste continent appelé, aujourd'hui, l'Amérique latine.

Les PP. Gonzalez et Rodriguez furent tués dans les forêts du Caro, à coups de macaña, le 15 novembre 1628, et, deux jours après, le P. Jean del Castillo, leur compagnon, était également massacré.

En 1634, les Indiens Guapalaches mirent à mort le P. de Espinosa. Le 25 avril 1635, le P. Christophe de Mendoza mourut dans les tortures. Osorio et Ripario furent les victimes de la férocité des Chiriguanes, Solines et Zarate de celle des Tobas et des Macobis, Nicolas Mascaroli de celle des Patagons.

Ne laissons point, sans saluer leur mémoire, Emmanuel de Nobrega, Antoine Vieyra, de Medrano, Francis de Figueroa, Pirès, Raymond de Sainte-Croix, Soto-Mayor, Almeida, Imperiali, de Gregorio, l'illustre Las Casas et leurs émules. Le P. Fritz, Bohémien, qui passa 42 ans dans l'Amérique du Sud, dressa la carte du fleuve des Amazones, qu'il parcourut de sa source à son embouchure, et convertit 29 tribus sauvages.

CHEFS INDIENS TABAMANCAS VENUS, EN 1882, EN AMBASSADE AUPRÈS DU GOUVERNEMENT DE COSTA RICA
(Cliché de la Société de Géographie.)

Dieu est admirable dans ses Saints, et, quand nous remontons le cours des âges, nous nous arrêtons devant les merveilles dont le Nouveau-Monde fut le témoin étonné. Les fauves venaient s'étendre aux pieds du Jésuite Anchieta durant ses longues nuits d'oraison, tandis que, pendant le jour, les oiseaux du ciel se posant sur lui, mêlaient leurs chants à ses cantiques. La prédication de saint François Solano, canonisé par Benoît XIII, était souvent accompagnée de signes surnaturels. Le Franciscain Mathieu de Xumilla et le saint Dominicain Louis Bertrand, qui fut canonisé par le Pape Clément X, guérissaient les malades. L'apôtre des Noirs, saint Pierre Claver, qui évangélisa la Nouvelle-Grenade, apparut un jour à l'archidiacre de Carthagène, la tête entourée d'une auréole

lumineuse. Parfois on voyait la maison que le Saint habitait, briller au milieu des ténèbres comme si les flammes la dévoraient.

Pour que la parole divine, appuyée par des prodiges, poursuivie quelquefois par des Gouvernements sectaires quoique se disant chrétiens, combattue par la haine des païens, subit la contradiction de l'hérésie, les Calvinistes et les Protestants de nuances diverses, cherchèrent à entraver ses progrès; les Hollandais, surtout, se montrèrent cruels et mesquins dans leurs lois restrictives. Mais pourquoi faut-il qu'avant de montrer le bien réalisé par des Français, nous ayons à signaler les excès commis par certains d'entre eux?

Un Huguenot de Dieppe, Jacques Sourie, vice-amiral de la reine de Navarre, fut l'auteur du martyre d'Azevedo et de ses compagnons. S'étant emparé des navires qui transportaient les missionnaires en Amérique, au moment où ils s'éloignaient de Madère : « Tuez, tuez cette canaille qui allait semer le Papisme au Brésil, s'écria-t-il. Jetez à la mer tous ces chiens de Jésuites! » L'ordre fut exécuté. Un décret du 21 septembre 1742, rendu par Benoît XIV, constata le martyre des quarante victimes que fit l'équipage de Sourie. Les Religieux étaient, en grande partie, de nationalité portugaise; quelques-uns appartenaient à l'Espagne.

L'année suivante, en septembre 1571, cinq navires, dont quatre français et un anglais, sous le commandement d'un Calviniste béarnais, Capdeville, s'emparèrent d'un navire sur lequel étaient embarqués quatorze autres Jésuites restés à Madère lors du départ du Provincial Azevedo; douze Religieux, dont onze étaient Portugais, furent mis à mort.

Enfin, Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte, et neveu de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'Ordre résolut, avec l'amiral de Coligny, d'assurer aux Protestants un asile au Brésil, mais il ne put réussir à maintenir l'union entre eux, et, lui-même, retourna au Catholicisme. Deux pasteurs ne pouvant s'entendre, l'un

d'eux, Guillaume Chartier, dut revenir en Europe pour consulter Calvin. Bientôt le Protestantisme français disparut du Brésil.

Maintenant que, en toute justice, nous avons proclamé la gloire des premiers apôtres de l'Amérique du Sud, d'une nationalité différente de la nôtre, que devant eux, après leur avoir rendu hommage, nous nous sommes humiliés, en montrant quelques-uns des crimes de nos compatriotes, nous nous trouvons à l'aise pour raconter les actes des apôtres français du Nouveau-Monde.

Si l'on parcourt les documents disant l'action évangélique des Ordres religieux et des Congrégations, on trouve perdus au milieu d'étrangers quelques noms français. Il serait sans grand intérêt de dresser, en quelque sorte, une liste de ces modestes ouvriers de la première heure qui accomplirent leur tâche dans la prière et dans l'humilité, sans avoir songé un instant, on peut en être convaincu, à la postérité. Ils semaient souvent dans les larmes, quelquefois aussi dans la joie, et toujours, nous en sommes persuadés, avec cette bonne humeur et cette gaîté qui ne perdent jamais leurs droits en France, même au milieu des circonstances les plus critiques. On eût bien surpris ce bon Frère jésuite français qui avait appris la musique et le chant aux Indiens des Réductions, si on lui avait dit qu'il avait rendu à l'Église, parmi les indigènes, avec son violon et ses chœurs, autant de services que beaucoup de missionnaires. « Les nouveaux Chrétiens, raconte un Religieux, couraient après lui

INDIENS DE L'ÉQUATEUR

comme après leur Orphée. Cette circonstance acheva de déterminer les fondateurs de la République chrétienne des Guaranis à leur faire apprendre la musique et à jouer toutes sortes d'instruments. »

La France avait eu quelques visées sur certaines régions du Brésil et elle s'établit en Guyane; il était tout naturel que ses Religieux l'y suivissent. L'essai de colonisation, au Brésil, fut tenté dans l'île de Maranhão, où, sur la demande de la Reine régente, en 1611, les Capucins résolurent d'envoyer quelques-uns des leurs. Les PP. Claude, d'Abbeville, Yves, d'Évreux, Arsène, de Paris, et Ambroise, d'Amiens, s'embarquèrent à Cancale, le 19 mars 1612; le 6 août suivant, ils étaient arrivés à leur destination. Ils trouvèrent les indigènes bien disposés. Les PP. Claude et Arsène se mirent, dès lors, en devoir de parcourir les différents villages pour y enseigner la doctrine chrétienne et baptiser les Indiens qui accouraient vers eux en foule. Les résultats obtenus en faisaient déjà présager d'autres; le P. Ambroise était mort au fort Saint-Louis bâti par les Français, et l'on demandait un renfort de nouveaux missionnaires, quand les colons attaqués par les Portugais se trouvèrent dans la nécessité, en 1614, d'évacuer l'île.

Ce sont, aujourd'hui, les Capucins de la Province de Milan qui ont la charge de la Mission parmi les sauvages du Maranhão. En 1898, ces Capucins étaient au nombre de 25 dans le nord-ouest du Brésil et avaient trois maisons, l'une dans l'État de Para, une seconde dans l'État de Cerra et la troisième dans la ville de S. Luiz do Maranhão, capitale de l'État de ce nom.

Un Jésuite français, le P. Guillaume d'Étré fut, dans l'Amérique espagnole, Supérieur Général et Visiteur de toutes les Missions établies sur les deux rives de l'Amazone et sur ses affluents, en suivant un parcours de mille lieues; il était arrivé en Amérique en 1706 et put y travailler de longues années. Son premier soin, comme il l'écrivit à un de ses confrères, dans une lettre datée de Cuença, du

1er juin 1731, fut d'apprendre la langue dite « del Inga », commune à tous les peuples qui habitaient le long des rives de l'Amazone; dès qu'il put la parler, il fut chargé d'évangéliser cinq tribus vivant sur les bords de la rivière Guallaga, affluent du grand fleuve, et après sept années passées au milieu d'elles, il reçut la charge dont nous avons fait mention.

Pendant qu'il exerçait ses fonctions de Visiteur, le missionnaire eut la joie de voir se convertir au Christianisme les Itucalis, les Yameos, les Payaguas et les Yquiavates. Il raconte qu'il fut souvent sauvé de grands périls d'une façon toute providentielle: un jour les Indiens tentèrent de l'empoisonner, mais sans succès. « Une autre fois, ajoute le Père, me trouvant parmi les Omaguas, vers le minuit, ils mirent le feu à ma cabane, qui n'était couverte que de feuillages, et où je dormais tranquillement; je me sauvai heureusement du milieu des flammes dont je me vis tout à coup environné. Il arriva, un autre jour, qu'après avoir bâti une nouvelle église chez les Chayabitas, un Espagnol qui était à trois pas de moi tirant un fusil en signe de réjouissance, le canon de son fusil creva, un éclat

L'ARBRE A PAIN
(Cliché de la Société de Géographie.)

me sauta à l'œil gauche, et tomba aplati à mes pieds, sans que j'en eusse reçu le moindre mal. »

Le P. Guillaume d'Étré ne se contenta pas de la connaissance de la langue del Inga, il apprit aussi 18 idiomes indiens : cette science lui permit de rédiger des livres de religion, par demandes et réponses, dans les 18 dialectes ayant, disait-il, aussi peu de rapports entre eux « que la langue française en a avec l'allemand ». Il rendit ainsi d'éminents services.

Il y eut des missionnaires français sur d'autres points de l'Amérique du Sud. Un Jésuite, chanoine de Lyon, Nicolas Labrid, ayant manifesté l'intention de se consacrer à l'apostolat lointain, fut envoyé par Benoît XIII, avec le caractère épiscopal, sur les bords de l'Orénoque; il périt avant d'atteindre les contrées confiées à ses soins, massacré par des sauvages caraïbes. Des Capucins de la Province de Bretagne s'établirent à Bahia au XVIIe siècle; mais notre véritable champ d'action, avant le XIXe siècle, fut la Guyane.

Cette vaste colonie française eut d'abord, pour missionnaires, des Dominicains auxquels succédèrent les Capucins en 1640 : en 1666, la Compagnie des Indes occidentales, fondée deux ans auparavant, y appela les Jésuites. Ces derniers restèrent à la Guyane jusqu'en 1768.

Le 18 août 1718 mourut, à Cayenne, en odeur de sainteté, le R. P. de Creuilly, qui avait passé 33 ans dans cette Mission. Les nouveau-convertis, les esclaves noirs, les Indiens, tous avaient éprouvé les bienfaits d'un zèle qui s'était dépensé sans compter et d'une inépuisable charité. Ni les ardeurs d'un soleil de feu, ni les pluies torrentielles, ni les ennuis provoqués par un climat des plus malsains, ni les périls des voyages en canot sur une mer souvent irritée n'eurent raison de l'énergie du missionnaire, dont la complexion physique était, cependant, délicate. « Lorsqu'après s'être bien fatigué le jour, raconte un de ses confrères dans une lettre de 1718 publiée par les *Lettres édifiantes*, il arrivait, le soir, dans quelque pauvre habita-

tion, son plaisir était d'y manquer de tout, jamais plus gai ni plus content que lorsqu'il se voyait accablé du travail de la journée, et dans la disette des choses les plus nécessaires à réparer ses forces. » Les obsèques du P. de Crenilly furent l'occasion des plus touchantes manifestations : « On se jetait avec empressement sur son corps, on le baisait avec respect, on lui faisait toucher des médailles et des chapelets, et on se croyait heureux d'avoir attrapé quelques lambeaux de ses vêtements. »

ANCIENNE CHAPELLE DE VALPARAISO
SERVANT AUJOURD'HUI DE CHAPELLE AU COLLÈGE
DES PÈRES PICPUSIENS

Depuis 10 ans, un autre Jésuite qui devait avoir sur les Indiens l'action la plus bienfaisante et travailler à leur salut pendant un quart de siècle environ, le P. Lombard, parcourait les tribus sauvages. Voulant fixer les indigènes convertis dans des Réductions analogues à celles que ses confrères avaient établies au Paraguay, il fonda le village de Kouron, au bord de la mer et à l'embouchure de la rivière de ce nom. Ce village chrétien, entouré de palissades et défendu par de petits bastions, avec ses rues bien alignées et aboutissant toutes à une place centrale au milieu de laquelle s'élevait une église construite selon les règles du bon goût, faisait l'admiration de ceux qui le visitaient. Les conversions que le P. Lombard avait obtenues étaient dues en grande partie à des catéchistes formés dans une sorte de séminaire où les auxiliaires de son apostolat étaient appelés à se former.

Comme le P. Lombard au Kouron, le P. d'Ayma chez les sauvages Pirioux, à la Station de Saint-Paul, créa une Réduction. Le

P. Fauque évangélisa les bords de l'Oyapock et y fonda une Station, qui fut détruite, en 1744, par un corsaire anglais. En un jour, fut anéanti le travail matériel de 17 années. Au confluent de l'Oyapock et de la rivière Camopi, le P. d'Huberland forma une chrétienté et le P. Dausillac créa la Mission d'Ouanani. Relevons encore les noms des PP. Ramette, Tisson, Fouré, Crossard, Lavit, de Montville, etc., parmi ceux des anciens apôtres de la Guyane. De bonne heure, il y eut une église à Sinnamary, où les missionnaires allaient, de temps à autre, catéchiser les Noirs et les Indiens; ils poussaient même leurs excursions jusqu'au Maroni. Il y avait 2 églises à Cayenne.

Le départ des Jésuites, que la politique suivie à leur égard, en Europe, imposa aux colonies, causa la ruine des Stations indiennes. Les dernières nouvelles que donnent les Jésuites français, dans les *Lettres édifiantes*, au XVIIIe siècle, sont datées de Cayenne du 10 mai 1751; le P. Fauque y raconte comment il est arrivé à faire rentrer dans le devoir plusieurs nègres marrons qui menaçaient Cayenne.

Les Jésuites furent universellement regrettés quand ils quittèrent la colonie; ils le furent même par des hommes peu religieux, car ils avaient toujours usé de leur influence pour le bien de la Guyane, et de leurs ressources pour l'intérêt de leurs Missions et pour le plus grand profit des colons eux-mêmes. Les derniers Jésuites restant dans la Colonie la quittèrent en 1768, vers la fin de l'année, et toutes leurs propriétés furent confisquées au profit de l'État.

Ce fut alors le séminaire du Saint-Esprit que l'on chargea de pourvoir aux besoins spirituels des Guyanais, après un essai fait, pendant quelques années, avec des prêtres séculiers. Les quatre premiers missionnaires sortant de ce séminaire s'embarquèrent le 3 novembre 1775. L'Assemblée Législative, par un décret du 10 septembre 1792, supprima les Préfets apostoliques et arracha les colonies françaises à la juridiction du Saint-Siège. De son côté, Rome destitua le Préfet qui avait prêté le serment à la Constitution civile,

et transféra ses pouvoirs au plus ancien missionnaire, avec faculté de les déléguer à un autre. Le plus ancien missionnaire, M. l'abbé Hochard resta caché dans la colonie : quelques-uns de ses confrères avaient prêté le serment, d'autres l'ayant refusé avaient été expulsés, s'étaient dispersés, et avaient trouvé le moyen d'employer leur activité apostolique soit aux Antilles, soit aux États-Unis.

Ouvrages à consulter. — *Histoire de ce qui s'est passé en Ethiopie, Malabar, Brasel et les Indes Orientales*, tirée des lettres écrites ès années 1620 jusqu'à 1624, adressée au R. P. Mutio Vitelleschi, Général de la Compagnie de Jésus, traduite de l'italien en françois, par un Père de la même compagnie, in-8°, Paris, 1628. — *Relation des insignes progrès de la Religion chrestienne faits au Paraguai, province de l'Amérique méridionale et dans les vastes régions de Guair et d'Uruaig, nouvellement découvertes par les Pères de la Compagnie de Jésus, ès années 1626 et 1627*, envoyée au R. P. Mutio Vitelleschi, Général de la même Compagnie, par le R. P. Nicolas Duran, Provincial de la Province de Paraguai, et traduite de latin en françois, par un Pere de la mesme Compagnie, in-8°, Paris, 1638. — Dom Barthélemy de Las Casas, *Histoire des Indes Occidentales*, décrite premièrement en langue castillane et depuis fidellement traduite en françois, in-8°, Lyon, 1642. — J.-B. Feuillet, O. F. P., *la Vie de Louis Bertrand*, in-12, Paris, 1672. — Lafitau, S. J. *Mœurs des sauvages américquains comparées aux mœurs des premiers temps*, 2 vol. in-4°, Paris, 1724. — Touron, O. F. P., *Histoire générale de l'Amérique depuis sa découverte*, 13 vol. in-12, Paris, 1768-1770; *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères*, 12 vol. in-12, Paris, 1780-1783. — Muratori, *Relations des Missions du Paraguay*, trad. franç., petit in-12, Paris, 1826. — Bertrand Gabriel Fleurial S. J. *Vie du Vénérable P. Pierre Claver, apôtre de Carthagène et des Indes Occidentales*, nouv. édit. in-18, Paris, 1830. — Le Baron Henrion, *Histoire générale des Missions Catholiques*, 2 vol. in-4°, Paris, 1846. — T. W. M. Marshall, *les Missions chrétiennes*, traduit de l'anglais par Louis de Waziers, 2 vol. in-4°, Paris, 1865.

CHAPITRE XI

LA GUYANE FRANÇAISE

LES MISSIONS DU MARONI ET DE L'OYAPOCK

La Guyane française, bornée, au Nord, par l'océan Atlantique, séparée de la Guyane hollandaise par le Maroni et par l'Awa, de l'ancien territoire contesté entre la France et le Brésil par le fleuve Oyapock, possède une population de 27 000 habitants environ, en dehors des fonctionnaires, des corps de troupes, des transportés et des Indiens. Les terres basses, inondées pendant la saison des pluies, s'étendent au bord de la mer. A 60 ou 80 kilomètres de la côte commencent des forêts immenses qui s'enfoncent dans l'intérieur du continent. Là sont des arbres magnifiques dont les troncs, d'une hauteur de 35 à 40 mètres, supportent des massifs de verdure assez touffus pour intercepter les rayons du soleil.

La capitale, Cayenne, située dans l'île de ce nom, est une petite ville d'environ 9500 âmes. Après Cayenne, les bourgades les plus importantes sont Mana, avec 1500 habitants, Kourou qui en possède 1400, Sinnamary, Roura, Maroni, commune pénitentiaire, Approuague, Oyapock, etc. En face de la côte où s'échelonnent Sinnamary, Kourou, Cayenne et Roura, sont les îles du Salut et les îles Remire.

Le climat de la Guyane, réputé comme très meurtrier, paraît l'être moins que celui des Antilles. De 1817 à la fin de 1846 il ne mourut que trois prêtres à Cayenne, et, du mois de janvier 1847 au mois de

novembre 1860, le Préfet apostolique ne perdit quelques-uns de ses collaborateurs, suivant son témoignage, que dans les épidémies de fièvre jaune de 1851 et 1855. Quand éclata la première de ces épidémies, il n'y en avait pas eu depuis 1802. Il est vrai de dire que la maladie ne tarda pas à reparaître. Dans l'intérieur, les missionnaires ont eu fréquemment à lutter contre des fièvres violentes qui ont eu raison de la vie de quelques-uns d'entre eux.

Suivant le docteur Jules Crevaux, le Maroni est un beau fleuve, qui n'a pas moins de 1200 à 1500 mètres de largeur, jusqu'à une distance de 20 lieues au-dessus de l'embouchure, et 400 à 500 mètres à 90 lieues dans l'intérieur. D'après le P. Brunetti, qui le remonta jusqu'à une grande distance, il ne cesse d'être navigable qu'après le saut Hermina, à 95 kilomètres dans l'intérieur. Le Maroni a de nombreux affluents parmi lesquels nous nous bornerons à citer l'Awa, dont le cours a une longueur d'au moins 250 kilomètres, le Paramaka, le Tapanahoni et l'Oyacoulet.

L'Oyapock est moins long que le Maroni, mais, comme lui, il se divise en une multitude de cours d'eau se ramifiant au pied des monts Tumuc-Humac. Le Cam, entre autres, est souvent cité dans les récits des missionnaires.

Des rivières moins importantes arrosent la Guyane et se jettent dans l'océan Atlantique, notamment la Mana, non loin du Maroni, le Sinnamary et l'Approuague. Quand on a traversé l'Oyapock et que l'on marche vers l'Est, on trouve l'Ouassa aux herbes flottantes, avec ses affluents le Couripi et l'Arocaoua, le Cachipour dont le cours rapide serpente entre de hautes berges couvertes de bambous, et bien d'autres encore.

Non loin de la mer s'étendent d'immenses savanes où abonde le gibier. Les sarcelles, les canards sauvages, les oiseaux multicolores égayent les solitudes. Dans les eaux des rivières et des lacs, des poissons d'espèces très diverses font briller leurs écailles au clair soleil. Des carbets au toit de feuillage abritent les indigènes, qui vivent de

chasse et de pêche, dans les verts espaces de prairies noyées, et de fruits, dans les bois.

Sur l'immense territoire compris entre le Maroni et l'Oyapock sont campées des peuplades très différentes d'origine, nègres jadis esclaves, aujourd'hui libres et retournés à l'état sauvage ; Indiens, débris des anciens habitants du pays qui furent convertis par les Jésuites aux XVIIe et XVIIIe siècles. On rencontre, dans la région du Maroni, les Indiens Galibis, les Trios, les terribles Oyacoulets et les Roucouyennes ; on y trouve aussi les nègres Paramakas qui tirent leur nom de la crique Paramaka, comme les Saramakas de celle qui relie la rivière de Surinam au Maroni ; les Poligoudoux, ainsi appelés du saut près duquel ils s'établirent ; les Bonis et les Yucas. Ces derniers, anciens nègres marrons de la Guyane hollandaise, s'établirent sur les deux rives du Tapanahoni après une convention passée avec leurs anciens maîtres en 1761. Les Bonis sont aussi des nègres qui suivirent la fortune d'un de leurs frères, Boni, révolté contre les Hollandais en 1772 ; ils sont maîtres de l'Awa, et ce sont eux qui paraissent avoir le plus d'inclination pour le Christianisme. Pendant la guerre que soutinrent les Hollandais contre les Bonis, des soldats noirs désertèrent et devinrent la souche des Poligoudoux. Les Paramakas étaient très nombreux au moment de leur évasion de la colonie hollandaise. Traqués de mille manières, condamnés aux pires traite-

LE SAUT VAIA, SUR LE SINNAMARY

ments quand ils étaient pris, réduits à la dernière misère par le pillage de leurs cases et de leurs plantations, décimés par les privations et les maladies, ils furent contraints d'émigrer plusieurs fois avant de se fixer dans le lieu où les rencontra le P. Krœner quand il s'arrêta chez eux en 1867, à sept journées de canotage de l'embouchure du Maroni sur la terre hollandaise : les trouvant favorablement disposés pour les Français, il leur conseilla de s'établir dans le haut de la Mana.

Quand on quitte la région du Maroni et que l'on marche vers l'Oyapock et les pays arrosés par ce fleuve ou ses affluents, on abandonne les tribus nègres pour ne trouver que celles des Indiens, très dispersées d'ailleurs, et séparées les unes des autres par de grandes distances, Indiens Emerillons, Oyampis, Approuagues, Palicours, etc.

La Guyane est une Préfecture apostolique qui fut constituée en Mission distincte en 1731 ; jusque-là elle relevait de celle de la Martinique. Au commencement du XIXe siècle, elle ne comptait que 6 prêtres, dont 4 y avaient été déportés en 1798.

En juillet 1807, l'ancien Préfet, nommé par Rome pendant la Révolution, l'abbé Legrand, regagna Cayenne qu'il avait dû quitter pendant la tourmente, et n'y trouva qu'un seul prêtre. Moins de deux ans après, le 12 janvier 1809, les Portugais s'emparaient de la colonie et, jusqu'en 1817, époque de la rétrocession à la France, M. Legrand resta seul à Cayenne avec un prêtre portugais.

Au commencement de 1818 le Préfet apostolique mourut et fut remplacé par un prêtre, plein de zèle et de piété, qui avait été ordonné à Fribourg, en Suisse, pendant la période révolutionnaire, l'abbé Guillet. A cette époque on se contentait d'exercer le service religieux à Cayenne et de donner de temps en temps des missions dans quelques quartiers, notamment à Macouria, Roura, Kaw, Approuague et Oyapock. La reconstruction des églises et des presbytères, qui avaient disparu depuis l'exil des Jésuites, fut entreprise. En

1831 l'église Saint-Sauveur de Cayenne fut terminée, et, le 15 juillet 1834, fut bénite par le Préfet apostolique la nouvelle église de Sinnamary. On reconstruisit, en 1841, les églises d'Approuague et de Kourou, puis celles de Macouria, Roura et Montsinery. En 1847, Mgr Guillet, — il avait reçu, en 1834, le titre de protonotaire apostolique, — fit un voyage en France et y mourut.

Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, qui avaient desservi l'hôpital de Cayenne depuis 1722, excepté pendant les troubles politiques dont la France avait été le théâtre, reprirent leurs fonctions en 1818 à la demande du Gouvernement. Les Frères de Ploërmel, après une tentative infructueuse au commencement de 1824, vinrent s'établir à la Guyane en 1840.

Une femme, dans ces temps déjà éloignés, marqua sur le sol de notre colonie son empreinte chrétienne et française, au milieu des luttes et des contradictions les plus violentes, aux prises même avec la sévérité de Mgr Guillet qui, après l'avoir encouragée, lui avait retiré sa bienveillance et son appui. De cette femme à l'âme grande et généreuse, à la haute intelligence, à l'indomptable énergie, un roi put dire qu'elle était « un grand homme ». La Révérende Mère Anne-Marie Javouhey, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, fut, pour un grand nombre d'âmes, de pauvres Noirs notamment, l'instrument de la miséricorde divine sur les rives du Maroni.

En 1820 et 1821 le Gouvernement français avait fait transporter, sur un point des vastes solitudes qui venaient de lui être rendues, des agriculteurs malais, chinois et américains; puis, après ce premier essai resté infructueux, 500 émigrants partis de France. Ces derniers s'étaient établis sur les bords de la Mana, à 12 lieues de son embouchure, dans l'estuaire du Maroni, en un lieu qu'ils avaient appelé la Nouvelle-Angoulême. Ce fut encore un insuccès. Le Gouvernement, découragé, fit alors appel à l'intelligente activité de la Mère Javouhey, dont la Congrégation s'était établie à Cayenne en

1822, pour s'y occuper des écoles, et avait été chargée du soin des malades à la Nouvelle-Angoulême.

La Mère Javouhey, dont le dévouement comprit très vite le bien qu'une fondation chrétienne réaliserait dans l'intérieur de la Guyane, et dont l'esprit très net vit sur quelles bases on pourrait l'établir, manifesta ses idées au Gouvernement, lui soumit la ligne de conduite qu'elle comptait suivre et sollicita de pleins pouvoirs : on les lui accorda. Avant l'été de 1828, elle arriva à la Guyane avec une caravane de 36 Sœurs, de 50 émigrants, et, pendant quinze années, elle accomplit des prodiges sur les bords de la Mana.

SORTIE DE MESSE A SINNAMARY

« Notre solitude, écrivait-elle en France, peu de temps après son installation, est arrosée par deux belles rivières navigables pour les bâtiments ; elles sont aussi très poissonneuses. Tous les jours, nous mangeons du poisson, plus ou moins, selon l'adresse et la bonne fortune des pêcheurs. Non loin de notre habitation se trouvent de magnifiques forêts qui renferment des bois de différentes couleurs et qui feraient la richesse du pays si elles étaient exploitées. Tout près de nous sont des savanes ou prairies, ayant cinq lieues de long. C'est là que paissent nos troupeaux, qui nous alimentent de viande et nous font ressembler aux anciens patriarches. Nous pourrons vivre comme eux dans la simplicité primitive. Puissions-nous imiter aussi l'innocence de leur vie. » Après avoir fait le tableau du pays, elle pouvait décrire aussi ses œuvres : « Nous avons quinze ouvriers bien choisis, pour les

métiers les plus utiles. Je visite leurs chantiers quatre fois par jour et même plus : je commence par les menuisiers et les ébénistes. Je passe chez les tourneurs ; j'entre chez les sabotiers, ce qui me conduit vers les cordonniers ; je visite les charpentiers, en même temps les scieurs de long ; je vais à la forge, ensuite chez les serruriers et chaudronniers. Quand j'ai fait la visite des arts mécaniques, je reviens aux cultivateurs ; là je me trouve dans mon centre : je vais d'abord voir les jardiniers, puis les laboureurs. Après avoir visité les travaux des hommes, je viens me reposer près du chantier de mes Sœurs, qui ne le cède en rien à celui des hommes. » Après deux ans de travaux, il y avait, à Mana, 3 établissements, qui vivaient du riz, du manioc, des fruits produits en abondance par le travail des colons, ainsi que de la vente des bois et du revenu des troupeaux. Les Blancs étaient aidés par des Noirs qui avaient été arrachés à la barbarie de maîtres inhumains ou aux peines encourues pour crime de marronage. Tous les deux ou trois mois, des prêtres de Cayenne venaient passer quelques semaines chez la Mère Javouhey pour subvenir aux besoins spirituels des habitants de son quartier.

CAYENNAISE EN TOILETTE

La Mère Javouhey formait de grands projets. Pour elle l'avenir de la colonie de la Guyane devait être cherché dans l'enfance. Elle se proposait de faire de sa petite colonie un lieu d'asile pour les orphelins des deux sexes, destinés à former ensuite des villages habités par des familles chrétiennes. Ces villages, établis auprès des forêts vierges qui fourniraient des bois excellents, dans des savanes propres à la grande culture, près de fleuves permettant l'écoulement des produits, devaient assurer l'avenir du pays tout entier. Dans sa pen-

sée, pour enrichir davantage les populations qui se fixeraient dans ces régions, un canal de quinze pieds de largeur sur dix de profondeur, alimenté par les eaux de la Mana et de l'Accarouary, devait relier ce premier fleuve au Maroni.

La Providence ne permit pas que ces projets fussent mis à exécution, mais à la première fondation de la Mère Javouhey elle en substitua une autre, sinon plus belle, au moins plus difficile à réaliser que les éléments qu'elle allait lui fournir, et plus méritoire à cause des obstacles qu'elle devait rencontrer.

Les difficultés, hélas! n'avaient pas manqué avec les colons blancs. Elles étaient venues du dehors, grâce à l'hostilité des habitants de Cayenne, qui avaient vu avec déplaisir s'établir dans l'intérieur un centre de production agricole et commerciale; elles étaient venues du Gouvernement qui, en août 1830, avait supprimé les subventions qu'il fournissait à l'Œuvre; elles étaient venues des colons eux-mêmes. Ces derniers, engagés pour une durée de trois ans, ne persévérèrent pas, pour la plupart, à l'expiration de leur engagement; trois d'entre eux seulement restèrent attachés aux Sœurs, cinq familles s'établirent pour leur propre compte, et la Mère Javouhey leur fournit une concession de terrain suffisante pour assurer l'avenir de leur famille et le leur; les autres demandèrent à être rapatriés.

Cela se passait en 1831, et l'on pouvait craindre de voir s'évanouir les espérances que l'on avait fondées sur la colonisation de Mana, lorsque le gouvernement de la Métropole, voulant moraliser les Noirs qui étaient employés dans les services publics de la Guyane, après avoir été capturés sur les négriers, et avant que la liberté leur fût donnée d'une façon effective, songea, en 1835, à la fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny : il s'agissait de lui confier 520 nègres africains utilisés dans les ateliers de l'État à Cayenne et qui étaient de vrais sauvages. La généreuse Supérieure accepta, malgré la lourde charge qu'elle avait déjà de 120 lépreux établis sur les bords de l'Accarouary. Peu à peu, mal-

gré les clameurs qui s'élevèrent contre elle à Cayenne et qui firent impression sur le Préfet apostolique lui-même, malgré des dénonciations dont l'écho se fit entendre en France, la Mère Javouhey fit sortir les Africains de leur barbarie primitive, leur fit aimer le travail, les moralisa et les civilisa si bien que le gouverneur de Cayenne, en proposant au Ministre de déclarer Mana bourg libre, pouvait, quelques années après l'arrivée des Noirs, écrire, sans hésitation : « C'est aujourd'hui, après le chef-lieu de la Guyane, le seul endroit où l'on trouve une population sérieuse, compacte, réunie en bourg, et ce bourg subsistera désormais, si l'on veut qu'il subsiste. » Successivement, ces Noirs furent préparés à l'usage de la liberté, et lorsque, le 21 mai 1838, 169 Noirs de l'un et de l'autre sexe, reçurent, avec leur libération définitive, des concessions de terrain, l'acte s'accomplit avec un ordre parfait. La plupart de ces affranchis étaient déjà chrétiens. Plus tard, quand l'émancipation fut générale, il n'y eut, à la Guyane, aucune de ces scènes de pillage et d'incendie qui, dans d'autres colonies, marquèrent le passage de la servitude à la liberté.

Quelques tribus indiennes eurent, elles aussi, l'occasion d'entrer en relations avec la « Mère des Noirs ». Des sauvages furent instruits, demandèrent le baptême et firent baptiser leurs enfants. Des familles entières entrèrent dans le giron de l'Église et continuèrent, par la suite, à vivre selon les règles de l'Évangile.

La Révérende Mère Anne-Marie Javouhey retourna à Paris, où elle mourut le 15 juillet 1851 : la nouvelle de sa mort connue, à Mana, le 4 octobre, y provoqua une désolation générale, et presque tous les habitants du quartier prirent le deuil.

Le bourg de Mana continue à prospérer : en 1886, quand le P. Brunetti le visita, il comprenait une population de 800 habitants, avec une communauté de Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, dont quelques-unes avaient travaillé sous la direction de la Mère Javouhey. Le missionnaire se rendit aussi à 15 kilomètres de là, visiter une des

œuvres de prédilection de la fondatrice de Mana, la léproserie établie sur un vaste plateau dominant la rivière de l'Accarouary.

L'abbé Dossat prit charge de l'administration spirituelle de la colonie le 1er janvier 1847, et remplit, pendant onze ans, les fonctions de Préfet apostolique avec un zèle qui lui valut toutes les sympathies. Il continua l'œuvre de la réorganisation des paroisses et de la reconstruction des églises, commencée par son prédécesseur. En 1851, il appela dans la colonie les Pères de la Congrégation du Saint-Esprit.

Vers 1852, les Jésuites vinrent, à leur tour, et, en 1855, il fut réglé entre le Gouvernement et le Préfet apostolique qu'ils auraient à desservir 10 pénitenciers. Ils restèrent jusqu'au 1er février 1874, après avoir vu leur nombre se réduire progressivement, depuis la fin de l'année 1872.

Aussitôt que le Saint-Siège eut chargé, en 1860, le Supérieur ecclésiastique de la Guyane française des intérêts religieux des populations du Territoire contesté entre la France et le Brésil, le Préfet apostolique, voyant avec peine l'abandon des tribus indiennes, songea à les évangéliser. Au ministère de la Marine, à Paris, on se montra, en principe, favorable à l'établissement d'une Mission parmi les indigènes du Contesté, mais, avec des réserves quant à l'application, dans la crainte, probablement, que le Brésil ne vît, dans ce fait, une prise de possession par la France. Mgr Dossat résolut de passer outre et, dès la fin du mois d'août 1861, il envoya le P. Puech dans la région de l'Oyapock.

Le missionnaire parcourut tout le pays, couchant souvent à la belle étoile, traversant des bois sans chemins frayés, pagayant dans des marécages, passant au-dessus des criques, sur des troncs d'arbre à demi pourris, mais admirant aussi les beautés de la nature tropicale, pendant qu'il allait à la recherche des âmes. « Ici, écrivait-il au Préfet apostolique, la main de l'homme n'a rien fait et, cependant, tout y est dans un ordre admirable. Les ardeurs du Tropique y sont tempérées par une brise incessante. Les nuits sont fraiches et nulle-

CHEMIN DE FER DU MARONI . UNE COURBE DE 50 M. DU RAYON

ment hostiles. Des sites nouveaux vous font passer d'une pointe à une pointe, sans jeter dans l'âme la moindre monotonie. L'eau du fleuve, aussi claire que celle de nos fontaines les plus limpides, apaise notre soif, et, dans les relâches, vous invite à rafraîchir vos membres fatigués : le poisson s'y joue avec abondance sur un fond de sable. Les bords du fleuve, inhabités, présentent toute espèce de gibier. » Quand il esquissait ce tableau, il remontait le Jarry.

Dans sa première excursion du pays contesté, le P. Puech rencontra la tribu des Oyampis, vingt fois décimée par la petite vérole, abrutie par le tafia, ayant tous les vices des nations civilisées sans aucune de leurs qualités; la nation des Roucouyennes qui lui parut la plus sociable ; quelques Indiens Taponies, car il était passé dans l'Ouassa et de cette rivière dans le Couripi.

UN CAMP VOLANT EN PROSPECTION

Dans une seconde excursion que le Préfet apostolique lui avait demandé de faire dans les régions arrosées par l'Approuague, le P. Puech visita les Émerillons. Il constata que les Indiens connus de cette tribu étaient au nombre de 500 à 550, qu'ils occupaient sur les divers affluents de l'Approuague une superficie de 30 lieues au moins, et que leur dernier village était situé à une distance de dix journées seulement du Maroni. En compagnie du P. Neu, le P. Puech visita encore successivement Ouassa, Cachipour et Mappa. Les deux missionnaires eurent plus de succès, dans ces trois localités, que partout ailleurs, parce que les Indiens y avaient été, jadis, baptisés et instruits par les Jésuites.

En 1863, le P. Puech repartit pour la région de l'Oyapock, et fut

un an sans donner de ses nouvelles. Il rentra malade à Cayenne au mois de mai 1864.

Pendant que les deux missionnaires parcouraient l'Est de l'immense contrée confiée à la Préfecture apostolique de la Guyane, l'Ouest n'était pas abandonné.

La région du Maroni était visitée, notamment par le P. Kræner, qui passait deux mois au milieu des nègres Bonis, et, deux fois au moins, en 1865 et 1867, allait porter la bonne parole aux populations éparses sur les terres arrosées par le grand fleuve, partout bien accueilli, partout fêté.

Le Préfet apostolique avait reçu de Rome un titre prélatice, comme marque de la considération dont il jouissait auprès du Saint-Siège, et dans la colonie chacun rendait hommage à son dévouement et à ses vertus. Quand il fut atteint de la maladie qui devait mettre fin à ses jours, il édifia, par l'ardeur de sa foi et par sa piété communicative, tous ceux qui l'approchèrent : il mourut le 29 août 1868. A cette occasion, les pouvoirs publics manifestèrent tout le respect qu'ils professaient pour le défunt, et tous le pleurèrent, dans la colonie.

A Mgr Dossat, succéda le R. P. Hervé, du diocèse de Saint-Brieuc.

Le P. Hervé s'embarqua pour la Guyane le 8 janvier 1869; il y arriva avec l'intention bien arrêtée, non seulement de continuer les œuvres de son prédécesseur, mais de donner aussi à la Mission parmi les sauvages, soit dans la région du Maroni, soit dans celle de l'Oyapock, une organisation plus stable. A cet effet, il parcourut son immense Préfecture, visitant toutes les paroisses de la Guyane et les chapelles de tous les pénitenciers, du Maroni à l'Oyapock, franchissant ce fleuve, entrant en relations avec les peuplades indigènes, et, tout en baptisant et en confirmant, prenant les informations nécessaires à l'établissement de l'entreprise qu'il projetait.

Le 29 juin 1871, il y avait à la Guyane 32 ecclésiastiques, soit

10 Pères jésuites, 8 Religieux de la Congrégation du Saint-Esprit et 14 prêtres séculiers.

L'abbé Coudray, curé d'Oyapock, l'abbé Tanneur, les PP. Demangin et Gonnet, de la Société de Jésus, le P. Le Strat, le P. Kroener, missionnaire à Mana, l'apôtre des Bonis, travaillèrent, à cette époque, à l'instruction des indigènes.

La maladie ne permit pas au P. Hervé de prolonger son séjour à la Guyane; il dut rentrer en France, où il mourut, à Paris, au séminaire du Saint-Esprit, le 2 septembre 1886, d'un asthme contracté à la Réunion, où il avait autrefois rempli les fonctions d'administrateur et de vicaire général du diocèse de Saint-Denis. « Si vous perdez en lui un Religieux d'une vertu parfaite, écrivit le cardinal Desprez au Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, je perds, de mon côté, un cœur dévoué au bien et qui m'a aidé dans mon ministère colonial, avec une générosité que je ne saurais assez louer. »

FORÊT DE PANDANUS

Le P. Emonet auquel était adressée cette lettre, avait été le successeur immédiat du P. Hervé à la Guyane, dont il fut nommé Préfet apostolique le 2 mars 1873. En attendant qu'il devînt, en 1886, le Supérieur général de sa Congrégation et le troisième successeur du P. Libermann, le P. Emonet fonda le séminaire du Morne-Rouge et celui de Fort-de-France, à la Martinique, et resta neuf ans à la tête de l'Église de Cayenne.

Nous n'avons pas à décrire l'impulsion que le P. Emonet donna aux œuvres de la Congrégation du Saint-Esprit. Disons seulement

que, sous son administration, furent créés les Vicariats apostoliques du Congo français et de l'Oubanghi, et que s'ouvrirent, devant ses fils, plusieurs contrées de l'Afrique intérieure jusque-là fermées à l'apostolat catholique. Succombant sous le poids de ses travaux, le T. R. P. Emonet donna sa démission de Supérieur général, le 17 octobre 1895, et, retiré à Chevilly, le corps brisé par une maladie qui le conduisait lentement au tombeau, il donna l'exemple d'une parfaite sérénité d'âme et de la plus inaltérable patience.

Pendant son séjour à la Guyane, le P. Emonet avait visité lui-même les tribus indigènes et, sous sa direction, les missionnaires et les Religieux de sa Congrégation avaient fait au milieu d'elles d'importantes excursions. En 1876, dans des conditions difficiles, il remonta l'Oyapock, et visita les Oyampis dont beaucoup n'avaient pas vu un prêtre depuis vingt ans. En 1877, au mois de juillet, il partit avec le Dr J. Crevaux et le R. P. Krœner pour les régions du Maroni. Chez les Bonis, à 130 ou 140 milles marins de l'embouchure du fleuve, les voyageurs furent saisis par la fièvre. Le Dr Crevaux fut le premier atteint et le premier rétabli; vint ensuite le tour du P. Krœner. Le P. Emonet paya le dernier son tribut, mais la violence du mal fut telle qu'il faillit périr et que le retour immédiat à Cayenne s'imposa. En 1876, il fut nommé protonotaire apostolique.

Il visita, en 1879, les districts de Cachipour, Ouassa et Roukarva. Il établit à poste fixe un missionnaire dans cette région, avec charge d'aller de l'une à l'autre de ces Stations, de visiter aussi Mapa, Counani et Couripi. Ce missionnaire fut le P. Vansoeterstède, prêtre, au témoignage de son Supérieur, « d'un zèle infatigable et d'une rare abnégation »; il avait 90 lieues de côtes à parcourir, sans relâche, de la rivière Vincent Pinçon ou Aragouari à l'Oyapock. Le Préfet apostolique fit aussi évangéliser, à deux reprises, par les PP. Kerambrun et Delpuech, une petite colonie portugaise établie aux premiers sauts du Maroni.

C'est à cette époque que la fièvre jaune fit son apparition à

Cayenne. Le Supérieur de la Mission de Saint-Laurent du Maroni, la Supérieure principale des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, à Cayenne, un Frère de la Congrégation du Saint-Esprit, furent emportés par le fléau qui, d'ailleurs, disparut bientôt.

Nous ne pouvons passer sous silence les regrets que causa la mort du P. Pommepuy, en 1879, après un apostolat d'une quinzaine d'années; ses obsèques furent un véritable triomphe. Le 2 janvier 1880, mourut, en France, un vétéran des Missions de la Guyane, M. Fauqueux qui, parti en 1849, s'était fixé à Sinnamary. M. Fauqueux fut d'une grande activité, eut recours à mille industries pour attirer à lui les indigènes, implanter les mœurs chrétiennes et françaises : ce fut la fièvre jaune qui le contraignit à rentrer en France où le mauvais état de sa santé le retint.

UN « DÉGRAD »
(DÉBARCADERE)
A L'EMBOUCHURE D'UNE RIVIÈRE.

Nous voudrions pouvoir citer les noms de tous les Religieux qui, à cette époque, s'occupèrent de notre colonie et de ses sauvages noirs ou rouges; il en est deux au moins qui s'imposent à nous, ceux des PP. Le Beller et Vialleton.

Le P. Le Beller visita Roukarva, Ouassa et Cachipour en 1883. A ce moment, le P. Emonet, rentré en France, avait pour successeur l'ancien curé de Cayenne, un missionnaire breton, le R. P. Guyodo. Le P. Le Beller fit, plusieurs fois, le voyage du Contesté franco-brésilien; il s'y trouvait en 1889, et, l'année suivante, on le rencontrait dans la région du Maroni. En 1886, le R. P. Brunetti avait parcouru les parages du Haut-Maroni. Il publia le récit de son voyage.

Le P. Guyodo voulut se rendre compte par lui-même de l'état religieux des vastes contrées confiées à son inlassable activité. Il fit, en 1885, un voyage dans l'Oyapock avec celui de ses confrères qui était attaché spécialement à cette Mission.

En 1892, à la suite d'un conflit relatif aux écoles libres et à la nomination d'un aumônier sans la participation de l'autorité ecclésiastique, le Gouvernement retira aux Pères du Saint-Esprit l'administration de la Préfecture apostolique, pour la confier au clergé séculier. Le R. P. Guyodo prit la route de cette Europe qu'il devait quitter peu d'années après, pour aller dans la grande patrie de ses chers Noirs, l'Afrique. Là, dix mois avant le P. Emonet, il s'éteignit à l'âge de soixante-quinze ans : ses restes ramenés à Cayenne le 15 juin 1900, reposent, aujourd'hui, dans un monument élevé par la reconnaissance des Guyanais. Le retour du corps fut triomphal. « Certes, raconte un colon de la Guyane, à voir toutes les familles au grand complet, accompagnées de leurs serviteurs, tous les habitants de la ville, ceux des environs, toutes les classes de la société, se diriger, en longues théories, vers le port, et manifester, par leur recueillement, leur respectueuse sympathie et la vénération dont tous entouraient le cercueil éclairé de mille lumières, l'esprit le plus prévenu aurait été obligé de convenir que celui qui était la cause de ces manifestations avait dû accomplir quelque œuvre restée profondément gravée dans le cœur des témoins de sa vie. Oui, ceux qui avaient vu le Père à la tâche durant son long apostolat, venaient témoigner leur reconnaissance envers leur ancien Pasteur, en accomplissant le pieux pèlerinage de saluer sa dépouille mortelle. »

Deux des œuvres les plus utiles de l'administration du P. Guyodo, furent la fondation du patronage de Saint-Joseph pour les jeunes gens moralement abandonnés, et celle de l'école libre des garçons de Cayenne, confiée aux Frères de Ploërmel. Cette école compte, environ 350 élèves.

Le Supérieur ecclésiastique actuel de la Guyane est M. Pignol, à qui 26 missionnaires prêtent leur concours. Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres sont dans les établissements pénitentiaires et les hôpitaux. Dans les écoles et les orphelinats on trouve les Religieuses de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny. Elles avaient, au 1er janvier 1897, un externat de 260 élèves partagées en 8 classes, et une école de 365 élèves, avec un ouvroir de 25 jeunes filles.

Au 31 décembre 1897, on trouvait dans l'étendue de la Préfecture, d'après les *Missiones catholicæ*, 17 Stations, savoir : Cayenne, Remire, Malhousie, Roura, Connegrande, Macouria, Montsinery, Kourou, Sinnamary, Iracoubo, Mana, St-Laurent-du-Maroni, St-Jean-du-Maroni, les îles du Salut, Kaw, Approuague et Oyapock. Les missionnaires visitent, à intervalles variables, Counani, Mapa, Cachipour, Ouassa, Ronkarva et Couripi. En 1829, c'est-à-dire douze ans après la réintégration de la France dans ses droits en Guyane, il n'y avait pas, dans les divers quartiers de la colonie, une église ou une chapelle où l'on pût réunir les fidèles. A Cayenne même, il n'existait pour toute église qu'un carbet, et, dans toute la Guyane, on ne comptait que 5 prêtres.

UNE HABITATION CRÉOLE

M. Pignol, aussitôt après sa nomination, visita les paroisses et les pénitenciers des îles, du Maroni, de Mana, de Sinnamary, prêchant, tour à tour, leur retraite annuelle aux Communautés de Saint-Joseph et de Saint-Paul de Chartres, distribuant la parole de Dieu aux

transportés, consolant les lépreux ; mais l'évangélisation du Contesté franco-brésilien devint difficile. Pendant un long espace de temps, il ne fut pas possible aux Français de pénétrer sur les terres en litige ; on redoutait les représailles de la bande du Brésilien Cabral. L'abbé Fabre, aumônier de l'hôpital militaire de Cayenne, fut envoyé, sur sa demande, au mois de septembre 1896, dans le territoire contesté, et il y passa trois mois, mais il dut fuir précipitamment pour échapper aux aventuriers brésiliens qui avaient succédé aux compagnons de Cabral.

Ce fut grâce à l'abbé Fabre, que, en 1899, les relations purent s'établir entre la Commission franco-brésilienne établie à Counani et les habitants de cette bourgade. Ceux-ci se défiant des Français avaient quitté leur village. Entretenant des rapports suivis avec le chef brésilien de la Commission, don José Faustino da Silva, avec le chef français, le commandant Drujon, il montra que le plus complet accord existait entre les deux fractions de cette Commission.

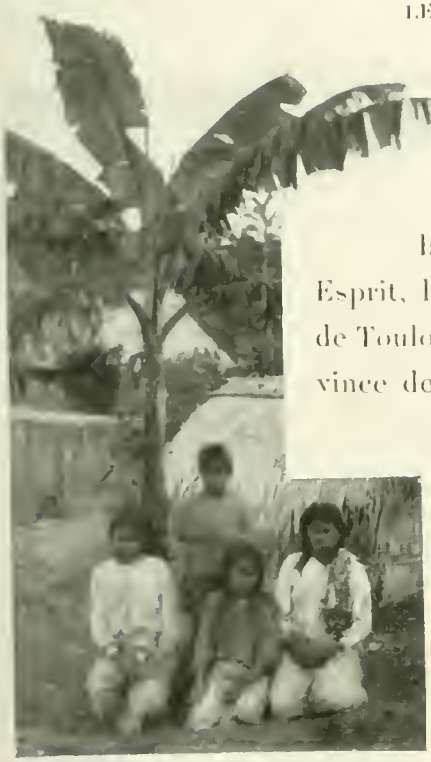
Aujourd'hui, le calme est complet dans le Contesté brésilien, mais que va-t-il advenir des Missions que les prêtres français y donnaient ? La décision arbitrale sur le Contesté a été remise, à Berne, le 1er décembre 1900, à l'ambassadeur de France, M. Bihourd, et au ministre du Brésil en mission spéciale, le baron de Rio-Branco. Cette sentence a donné au Brésil une satisfaction presque entière et n'a attribué à la France qu'une très faible partie du territoire en litige. Peut-être eût-elle été différente, si l'on avait moins craint d'aider et de soutenir nos missionnaires.

Ouvrages à consulter. — *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères*, nouvelle édition. Paris, 1780-1783. — T. W. M. Marshall, *Les Missions chrétiennes*, ouvrage traduit de l'anglais par Louis de Waziers, 2 vol., Paris, 1865. — Baron Henrion, *Histoire générale des Missions catholiques*, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, 2 vol. in-4°, Paris, 1846. — Docteur Jules Crevaux, *Voyage d'ex-*

ploration dans l'intérieur des Guyanes, et *l'exploration de l'Oyapock*, dans le *Tour du Monde*, années 1879 et 1886. — R. P. Delaplace, *Vie de la R. M. Javouhey*, fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, 2 vol. in-8, Paris, 1886. — L. H., *Le R. P. Guyodo*, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, ancien Préfet apostolique de la Guyane française, Paris, 1911. — *Les Annales de la Propagation de la Foi* et *les Missions Catholiques*, de Lyon.

CHAPITRE XII

LE BRÉSIL.



GROUPE D'INDIENNES COCAMAS (RIO MARANHÃO)
(Cliché de la Société de Géographie.)

Outre les diverses œuvres plus ou moins isolées que nos missionnaires français ont établies au Brésil, les Pères du Saint-Esprit, les Pères Dominicains de la Province de Toulouse, et les Pères Capucins de la Province de Chambéry y possèdent quatre Missions distinctes, dont nous avons ici à tracer rapidement l'histoire : la Mission de l'Amazonie, celle du Brésil central ou de Goyaz, et celles de Saint-Paul et du Rio-Grande du Sud, ces deux dernières appartenant aux Capucins.

L'AMAZONIE

Le pays et ses habitants. — A l'extrémité nord-est du Brésil s'étend une immense région plusieurs fois grande comme la France : c'est l'Amazonie. Elle tire son nom du fleuve des Amazones, le plus long cours d'eau de l'Amérique méridionale (5800 kilomètres), et le plus important du

monde par la masse de ses eaux. Large de 6 à 8 kilomètres en moyenne dans la plaine brésilienne, il a, comme une véritable mer, ses vagues et ses tempêtes, et la marée s'y fait sentir à plusieurs centaines de kilomètres dans les terres. L'Amazone est navigable pendant 5200 kilomètres en vapeur et 5650 en barque. Son bassin est de 5 594 000 kilomètres carrés.

Ses principaux affluents, au nombre de quatre dans la partie Nord et de sept au Sud, sont eux-mêmes des fleuves importants, navigables sur un parcours de 1 500, 1800 et 2 500 kilomètres.

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le fleuve des Amazones n'était guère connu. Avant les navires à vapeur, une embarcation mettait près d'une année pour le remonter jusqu'au Pérou, en luttant contre la force du courant. Descendu pour la première fois, en 1539, par Orellana, qui racontait avoir rencontré sur ses rives des femmes se battant comme des Amazones antiques, — de là son nom, — le grand fleuve a été l'objet, depuis, de nombreuses explorations scientifiques, parmi lesquelles il convient de citer celles des Pères Jésuites Cristoval de Acunha, au XVIIe siècle, et Samuel Fritz, au XVIIIe. Cependant ce n'est que depuis 1886 que l'on possède une carte générale de sa partie brésilienne, dressée par le lieutenant Azevedo, et il reste encore beaucoup à faire pour le bien connaître, car un grand nombre de ses multiples tributaires n'ont été encore ni relevés ni même parcourus.

La vapeur, grâce au traité de 1867 qui ouvre la navigation de l'Amazone aux navires marchands de toutes les nations, a fait dans le monde amazonien une révolution dont les conséquences se multiplient d'année en année. Il y a trente ans, les exportations de l'Amazonie atteignaient à peine 5 millions ; elles s'accroissent chaque jour, et bientôt elles donneront peut-être, annuellement, un chiffre plus de cent fois supérieur.

La fertilité du sol amazonien est extraordinaire. D'immenses forêts vierges renferment des richesses végétales qui sont actuellement à peu près perdues : caoutchouc, cacao, bois de teinture, quin-

quina, essences précieuses les plus diverses, avec une infinité de plantes médicinales.

Cet énorme territoire, admirable par sa situation géographique et dont le climat est assez tempéré, forme une solitude à peine habitée par 1 million d'hommes, tandis qu'il pourrait facilement en nourrir 300 millions. La plupart de ces habitants sont des Indiens Tupis, repartis en tribus dans cet immense espace. Quant aux Brésiliens proprement dits, ils sont en très petit nombre, car on ne compte qu'une localité tous les 240 kilomètres, le long du fleuve amazonien, de sa source à Manaos, et une localité tous les 175 kilomètres de Manaos à la mer.

TÊTE BOUCANÉE D'INDIEN DE L'AMAZONIE

« Les anciennes populations de l'Amazonie, dit Élisée Reclus, n'ont laissé que de rares témoignages de leur séjour. Cependant on a découvert, non loin de Manaos, à côté des ruines du fort portugais de la Barra, une nécropole, d'origine évidemment très antique, où des centaines de grandes jarres d'argile, d'un dessin fort élégant, enfermaient des corps accroupis; on ne sait à quelle nation, certainement très supérieure aux Indiens actuels de l'Amazonie, attribuer ce mode de sépulture....

« Trois siècles après le mémorable voyage du traître Orellana et de ses 50 compagnons, on ne retrouvait plus qu'un petit nombre de villages que les Espagnols avaient vus sur chaque haute berge. Les 150 tribus distinctes qui les peuplaient avaient disparu; l'homme

blanc semblait n'avoir passé sur ces eaux que pour faire la solitude. Les chasseurs d'Indiens ramenaient leurs captifs aux marchés du littoral... Fort rares sont les Indiens de race pure que l'on rencontre encore sur les bords de l'Amazone. Les indigènes riverains, qui s'étaient jadis groupés en communautés, sous la direction des missionnaires jésuites, se trouvent maintenant confondus en une population homogène parlant la *lingua geral*, qu'on leur avait enseignée avec le catéchisme, et remplaçant peu à peu cet idiome par le portugais des traitants.

« En dehors des *Tapuyos*, aux cent tribus confondues, et des *Mamelucos* s'unissant avec les Blancs en une race grandissante, se maintiennent toujours, loin du fleuve majeur, mais sur les bords des affluents, de fort nombreuses peuplades aborigènes, encore sans mélange de sang étranger, et n'ayant presque aucun rapport avec les fils de l'Ancien Monde, Blancs ou Noirs. C'est à grand'peine que les voyageurs ont pu visiter leurs campements, recueillir quelques mots de leur 250 vocabulaires, étudier leurs mythes et leurs coutumes. Aussi une grande obscurité continue de régner sur les origines et les alliances ethniques de ces diverses tribus... » (Élisée Reclus, *Amérique du Sud*, p. 165.)

La Mission. — Cependant ces peuplades ont eu autrefois des missionnaires. Suivant Baëna, ce serait un Carme, le P. Théodose, qui, le premier, en 1660, aurait pénétré dans le Rio-Negro pour évangéliser les Tucumaos, et serait parvenu à les grouper en villages. Une lettre du P. Antoine Vieira à la reine du Portugal, en date de 1669, raconte que, dès 1658, le jésuite Francisco Gonzalès avait été envoyé en mission dans le haut Rio-Negro (Nouvelle Grenade) et y avait évangélisé les Indiens. Il est certain que les Jésuites y ont dirigé de nombreuses Missions dont les restes attestent qu'elles étaient des centres de travail.

Des fermes étaient annexées à toutes les Missions indiennes,

et, sous la direction des Pères, le sauvage apprenait un peu d'agriculture. Les Jésuites s'étaient vite aperçus que les arts agricoles devaient être, dans une contrée si fertile, la meilleure influence civilisatrice. Ils introduisirent dans le pays une grande variété de plantes comestibles et de graines; ils eurent des troupeaux de bœufs là où le bétail est aujourd'hui presque inconnu. Humboldt, en parlant de la destruction des Missions jésuites, dit, à propos des Indiens Atures de l'Orénoque : « Naguère, contraints au travail par les Jésuites, ils

AMAZONIE. — LA MISSION DE BOCA DO TEFÉ

ne manquaient point d'aliments. Les Pères cultivaient le maïs, les haricots de France et d'autres plantes européennes. Ils avaient même planté des orangers et des tamariniers autour des villages, et ils possédaient 30 000 têtes de bœufs ou de chevaux dans les savanes d'Atures et de Charicana.... Depuis l'année 1795, le bétail des Jésuites a entièrement disparu. Comme monument de l'ancienne prospérité agricole de ces campagnes, il ne reste plus que quelques pieds d'orangers et de tamariniers entourés par les arbres sauvages. » (L. AGASSIZ, *Voyage au Brésil*, p. 191.)

La dispersion des Ordres religieux et la ruine des Missions ont été pour l'Amérique du Sud, comme en Afrique et partout, un recul manifeste. « Une signature du marquis de Pombal, jetée sur le

papier en une crise de fanatisme irréligieux, a suffi pour anéantir en un jour ces résultats accumulés par des années et des siècles d'efforts, d'intelligence et de dévouement » (Mgr Le Roy, *Revue du Brésil et de l'Amérique latine*, n° du 25 mai 1900).

Cependant, le souvenir des anciens missionnaires reste toujours vivant parmi les Indiens. Le prestige du prêtre est si notoire chez eux que Coudreau, tout libre-penseur qu'il est, fait cet aveu : « On ne devrait jamais voyager dans ces contrées sans se munir au préalable d'un ecclésiastique quelconque, moine surtout.... Ce sont des gens admirables et bien précieux, chez les sauvages, tout au moins.... » (*La France équinoxiale*.)

Un évêque brésilien, Mgr de Macedo, a le premier conçu l'idée de reprendre l'œuvre de la conversion et de la civilisation de l'Amazonie. Dans ce but, il voulait se procurer une sorte de bateau-église, qu'on nommerait le *Christophore*, et qui s'en irait, sanctuaire flottant, arche nouvelle, sur les fleuves sans fin, offrant à tous les groupements qu'il rencontrerait l'instruction religieuse et la dispensation des sacrements. Idée grandiose et séduisante, qui n'a jamais été réalisée!

De son côté, le gouvernement amazonien avait compris que le meilleur moyen de ramener les Indiens à contribuer au développement économique du pays, était de leur envoyer des missionnaires.... Mais, à la solde, aux ordres et sous la dépendance de l'autorité civile, autant et plus que de l'autorité religieuse, ces Missions ne pouvaient aboutir qu'à de maigres succès, et, de fait, elles ont été successivement prises et reprises, sans autre résultat que de fournir quelques baptêmes, et d'entretenir un certain nombre d'Indiens dans la pratique plus ou moins extérieure du Christianisme.

Fallait-il donc désespérer de faire entrer ces restes de tribus dans le courant général de la civilisation?... Au lieu de chercher à reconstituer, comme de petits États fermés, les Réductions d'autrefois, — ce qui n'est plus possible, — au lieu de se contenter de la

catechese, — ce qui est insuffisant, — pourquoi ne pas proceder en Amazonie comme dans l'Afrique équatoriale ?

Là, les missionnaires, par groupes de trois ou quatre, afin d'éviter la faiblesse et les dangers de l'isolement, s'installent en un endroit qu'ils choisissent... Peu à peu ils réunissent quelques enfants auxquels ils assurent, avec l'éducation religieuse, base de tout le reste, une instruction primaire et professionnelle. On cherche ensuite à les marier le plus tôt possible. Les uns restent près de la Mission en un village qu'ils constituent et où les rejoignent souvent leurs parents; d'autres vont s'établir un peu plus loin. Peu à peu, ces centres se multiplient et deviennent des chrétientés florissantes.

EGLISE DE [illegible] (AMAZONIE)

C'est la méthode qui allait être ici reprise par les Pères du Saint-Esprit, comme dans toutes leurs autres Missions, grace à une rencontre providentielle de l'un de ces Pères avec le nouvel évêque de l'Amazonie.

En 1894, l'évêché du Para, qui comprenait jusqu'alors toute l'immense province des Amazones, fut dédoublé. Un nouvel évêché, situé entre le 5° 10′ de latitude Nord et 10° 20′ de latitude Sud, et ne mesurant pas moins de 600 lieues du Nord au Sud et 400 de l'Est à l'Ouest, fut constitué, avec Manaos pour capitale. Cette ville, située sur la rive gauche du Rio-Negro, à 3 lieues du fleuve des Amazones, compte aujourd'hui plus de 50 000 habitants. Mgr L. da Costa-Aguiar en est le premier évêque.

Ayant fait une grande partie de ses études en France et sa théologie à Rome, le nouveau prêtre, de retour à Para, fut successive-

ment curé de la cathédrale, vicaire général de Mgr de Macedo, et député au Parlement sous l'empereur dom Pedro. Devenu évêque, sa première pensée fut de pourvoir à l'évangélisation des pauvres Indiens disséminés dans la profondeur des forêts, presque les seuls représentants aujourd'hui des malheureux Peaux-Rouges, les anciens possesseurs de l'Amérique. Mais comment y arriver?

Envoyé en Amérique, en 1893, en qualité de Visiteur, le R. P. F. X. Libermann, de la congrégation du Saint-Esprit, passa du Pérou au Brésil, en franchissant la Cordillère des Andes, pour traverser l'Argentine et remonter ensuite de Buenos-Ayres à Para-Belem. Chemin faisant, il fit la rencontre de Mgr da Costa-Aguiar, récemment promu, et qui se rendait précisément à Manaos pour prendre possession de son siège, ou, pour mieux dire, fonder son nouveau diocèse. L'évêque invita très gracieusement le Père à l'accompagner et à prendre part à la cérémonie de son installation. L'invitation fut acceptée.

Durant son séjour à Manaos, le Père eut de longs entretiens avec le prélat, qui lui dépeignit l'abandon absolu des tribus indiennes. Personne, depuis plus d'un siècle, ne s'occupait d'elles : pas un missionnaire pour les évangéliser! A Manaos, deux prêtres seulement pour 50000 âmes, et, pour le reste de la province, cinq ou six autres prêtres circulant dans ces immenses régions!...

Profondément touché de tout ce qu'il avait vu et entendu, le R. P. Libermann promit à Mgr Aguiar, en le quittant, de faire tout ce qui dépendrait de lui pour procurer des ouvriers évangéliques à ces populations délaissées.

De retour en France, il plaida chaleureusement, auprès de ses Supérieurs, la cause des pauvres Indiens, sans toutefois les décider à entreprendre sur-le champ cette Mission.

En 1896, Mgr Aguiar vint lui-même en Europe pour essayer de recruter des collaborateurs. Il parcourut le Portugal, l'Italie, la France, sans réussir à entraîner à sa suite un seul prêtre. Dans cette

détresse, il écrivit de Rome au R. P. Libermann, pour lui rappeler leurs entretiens de Manaos et le supplier de faire de nouvelles instances auprès de ses confrères.

Mgr Le Roy venait d'être élu Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. L'appel de Mgr Aguiar le toucha profondément, et la Mission nouvelle fut résolue.

Un autre personnage, avec Mgr Aguiar, favorisa l'établissement de la nouvelle Mission des pauvres Indiens : c'est Son Excellence le

AMAZONIE. — LE CHRISTOPHORE, BATEAU DE LA MISSION.

docteur Fileto Pirès Ferreira, alors gouverneur de l'État des Amazones.

« Ce n'est pas à coups de fusil, disait-il dans un de ses messages, où il traitait du malheureux état des Indiens exploités misérablement par les Blancs, ce n'est pas par le fer et le feu que nous civiliserons ces peuples, que nous nous les attacherons. Il faut pour cela avoir recours à une influence supérieure et véritablement moralisatrice. Cette influence, nous ne la trouverons que dans l'Évangile et dans l'Église catholique. Ce sont donc les Missions parmi les Indiens qu'il importe de multiplier et de promouvoir... » (Message de 1897.)

Ainsi, c'était pour répondre à l'appel et aux vues du chef spirituel du diocèse, comme au désir du gouvernement, que la Congrégation du Saint-Esprit allait fonder la nouvelle Mission des Amazones.

Au commencement de 1897, Mgr Le Roy bénissait les premiers missionnaires en partance pour le Brésil : le R. P. Libermann, avec les PP. Friederich et Parissier. Le dimanche 23 mai de la même année, ils arrivaient heureusement à Manaos; déjà leur personnel s'était augmenté en route : outre le Fr. Donatien, qui s'était embarqué à Lisbonne, on leur avait adjoint le P. Berthon et le Fr. Tite, de la communauté de Para.

Mgr Le Roy avait donné pleins pouvoirs au R. P. Libermann pour traiter au sujet des nouvelles Missions à établir. Après quelques pourparlers, le Père finit par arrêter avec Mgr da Costa-Aguiar, les termes d'une convention portant des engagements réciproques, en date du 25 mars 1897.

Le dimanche de la Pentecôte, 6 juin 1897, les Pères du Saint-Esprit prirent possession de l'église Saint-Sébastien, à Manaos.

Mais cet établissement de Manaos ne devait guère servir que de Procure et de point de départ pour les postes à établir parmi les Indiens. Le but du P. Libermann et son premier souci étaient de jeter les fondements d'une véritable Mission.

A cet effet, le 10 juin 1897, il remontait le fleuve jusqu'à Teffé, avec le P. Berthon et les FF. Tite et Donatien, accompagnés de M. Joseph Chanel, bien connu du monde des explorateurs, qui avait demandé à se joindre à eux comme touriste, et qui, par son expérience des voyages et son dévouement, leur rendit beaucoup de services.

Le curé de Teffé, M. le chanoine Dupuis, leur servit de guide et leur offrit l'hospitalité de son presbytère, en attendant qu'ils eussent trouvé un terrain à leur convenance pour y commencer la Mission projetée. Favorablement accueillis par les autorités municipales et guidés par des amis, ils purent se fixer dans un endroit relativement élevé et agréablement situé sur les bords du fleuve : près de la ville de Teffé, à 300 lieues au-dessus de Manaos, qui est elle-même à 400 lieues de l'Atlantique. La Mission se trouve sur le confluent du

Teffé avec le Solimoës (nom donné à l'Amazone) et vis-à-vis d'une des principales bouches du Japura. Là, passent les lignes de bateaux à vapeur qui montent et descendent le grand fleuve. En toute saison, les eaux ont assez de fond pour permettre aux bateaux l'accès de la Mission.

Aussitôt, les missionnaires commencèrent les travaux d'installation. Le P. Berthon et les FF. Tite et Donatien logèrent longtemps sous la tente, pendant qu'ils abattaient les fourrés et les grands arbres de la forêt vierge. La nouvelle Mission des Amazones inscrira leurs noms dans son livre d'or. Dieu seul connaît toute l'énergie et tout le patient effort qu'ils ont déployés pour faire sortir d'une forêt inextricable la belle Mission de Teffé, telle qu'on l'admire aujourd'hui.

UN MANGUIER

L'établissement comprend deux bâtiments. Le premier, destiné à l'habitation de la communauté, forme un vaste carré entouré d'une large varangue; l'autre est affecté aux ateliers, et, au bout, se trouve la chapelle. Le tout a demandé deux années de travaux. L'œuvre comprend actuellement 80 enfants, orphelins pour la plupart ou abandonnés. Ils sont admis à l'âge de sept ou huit ans, et on les garde jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ans. Tout leur temps est partagé entre l'étude et le travail manuel. Un certain nombre de ces enfants sont formés aux divers métiers : menuisier, forgeron, ferblantier, tailleur, cordonnier, maçon, etc. Ils sont en général doux, souples et obéissants, et ils mettent beaucoup de zèle à apprendre le catéchisme.

« Dans le vaste établissement des Pères du Saint-Esprit à Teffé, pouvait-on lire dans le journal local *Amazonas*, du 16 avril 1902, il y a déjà trois ateliers qui fonctionnent. Prochainement sera installée

une grande briqueterie; les appareils nécessaires sont prêts....

« Comprenant la nécessité de l'art divin, les charmes de l'harmonie qui, en enivrant l'âme, lui font oublier au moins pour quelques moments l'âpreté de la vie, les missionnaires ont organisé une belle fanfare. Quoique de date toute récente, elle a pu déjà, dans l'intervalle, se montrer en public; elle satisfait les oreilles exigeantes et notre goût esthétique par le choix des morceaux et par l'harmonie de l'orchestration.

« Que les Pères du Saint-Esprit continuent donc leur noble mission ! Les habitants de Teffé savent apprécier leurs services inestimables et leur vouent la reconnaissance la plus profonde.... »

Le ministre de l'Instruction publique de l'État des Amazones s'exprimait naguère ainsi au sujet de la Mission de Teffé :

« Le gouvernement doit établir un service régulier de catéchèse et le confier à des hommes qui savent sacrifier le bien particulier aux intérêts généraux de l'humanité.

« Heureusement, la solution de cet important problème est confiée à un groupe de Religieux dévoués qui, rare faveur de l'Administration, a obtenu de la municipalité de Teffé un terrain pour la fondation d'un orphelinat qui reçoit dans son sein des jeunes Amazoniens purs (Indiens Peaux-Rouges). Cette initiative mérite l'appui du gouvernement, qui doit aider une entreprise si utile en lui accordant des subsides et en ayant soin d'encourager ces catéchistes si dévoués.... »

Le gouverneur lui-même de l'État des Amazones, dans un de ses messages, appuyait ainsi les conclusions de ce rapport :

« Pour des motifs bien connus, l'Institut technique professionnel des arts et métiers (laïque) a cessé de fonctionner. Ne jugeant pas convenable de le rétablir, j'ai résolu de vous proposer, connaissant les excellents résultats de l'Institut de Teffé, d'aider cet établissement en lui allouant une somme qui lui permette de donner l'éducation qu'il a en vue, éducation faite sous la direction intelli-

gente et distinguée de spécialistes d'une compétence bien connue....

« Il est très opportun de propager des établissements semblables, dont les bienfaits sont reconnus par tout le monde.... »

L'Indien de l'Amazonie, tel que le missionnaire a pu s'en rendre compte, est naturellement porté à l'indolence. La nature a été si généreuse pour lui, et il est si peu ambitieux! Une banane et une poignée de farine, c'est assez pour le satisfaire. Du poisson, il en a en abondance dans la rivière, et d'excellent! Veut-il se payer le luxe d'un morceau plus savoureux? Il a sous la main la tortue succulente de l'Amazonie ou la chair délicate du lamentin. Il trouve ainsi tout ce qu'il lui faut, sans travail et sans effort. De là, naturellement, cette insouciance du lendemain. Mollement balancé dans son hamac, il fume son délicieux tabac et laisse le fleuve couler sans se préoccuper autrement d'entrer dans le grand courant de la civilisation. Cependant il n'y serait pas absolument réfractaire, si la civilisation savait lui inspirer confiance. La preuve c'est qu'il a partout fait bon accueil au missionnaire, quand le missionnaire peut aller jusqu'à lui.

BRANCHE DE L'ARBRE A CAOUTCHOUC (HEVEA)

Les seules routes de ce vaste pays étant les grands fleuves, il était indispensable d'avoir un bateau à vapeur pour sillonner ces voies fluviales, apporter de temps en temps les secours de la religion aux Chrétiens qui y vivent dispersés et étudier les convenances des nouveaux postes à créer. Une somme de 10 000 francs ayant été généreusement offerte à Mgr Le Roy pour une Mission, il la consacra sur-le-champ à l'achat d'un petit vapeur pour l'Amazone : on lui donna le nom de *Cristoforo*, en souvenir de Mgr de Macedo. Mais on s'aperçut bientôt qu'un bateau plus solide était nécessaire pour ces

excursions apostoliques à travers des fleuves et des rivières dont on ne voit pas les bords et qui charrient d'immenses troncs d'arbres. On profita d'une occasion qui se présentait pour acheter une autre chaloupe à vapeur, l'*Ida*, tout en acier, mesurant 15m,60 de long sur 4 de large, et d'une force de 75 chevaux.

Au moyen de ces deux bateaux, les missionnaires de Teffé ont déjà pu visiter plusieurs rivières, entrer en rapports avec les Indiens, qui leur ont partout fait le meilleur accueil, et choisir des emplacements pour de nouveaux postes à créer, dès que les circonstances, le personnel et les ressources le permettront.

Une de ces principales explorations a été faite, dans le Rio-Branco, par le R. P. Libermann lui-même, accompagné du P. Berthon. Partis de Manaos, le 5 février 1898, ils y étaient de retour le 3 mai suivant. Tout le long de cette immense rivière, ils avaient rencontré çà et là quelques Chrétiens, qui avaient profité avec bonheur de leur passage pour faire baptiser leurs enfants, régulariser des mariages, s'approcher des sacrements.

Les deux missionnaires choisirent un emplacement à São-Bento (Saint-Benoît), qui est l'endroit le plus central de tout le Rio-Branco, où les terres sont fertiles et, partant, propices à l'établissement d'une Mission.

Un autre affluent de l'Amazone, le Jurua, a été l'objet d'une excursion des PP. Cabrolié et Parissier. Partis, le 17 octobre 1897, ils étaient de retour le 21 avril 1898, après avoir fait 101 mariages, 521 baptêmes, 830 confirmations. Il n'y a pas un seul prêtre à poste fixe dans le Jurua.

Le Japura a été visité une première fois par le P. Cabrolié, du 27 septembre au 20 octobre 1898, et une deuxième fois, en 1900, par les PP. Parissier et Kermabon, en vue d'une nouvelle Mission à fonder. Le point qui leur a paru le plus propice est situé sur la rive gauche du Japura, à l'embouchure de la rivière Apapouri. C'est un bel endroit où jadis s'élevait une ville indienne. Dans ces deux tour-

nées, les missionnaires ont fait, comme toujours, de nombreux baptêmes, mariages et confirmations.

Enfin, par un acte récent, l'évêque de Cuyaba (Matto Grasso), Mgr d'Amour, a confié aux mêmes Pères du Saint-Esprit, l'évangélisation d'une partie de son immense diocèse : une grande partie de la vallée de la rive droite du Rio Madeira, affluent du fleuve des Amazones, depuis le Tapajoz jusqu'au Béni. Sur cette étendue, qui égale celle de l'Espagne, de la France et de la Belgique, et où vivent de nombreuses tribus indiennes, il n'y a pas un seul prêtre!

RÉGIONS CENTRALES

La Mission établie par les Pères Dominicains de la Province de Toulouse, dans les régions centrales du Brésil, date de 1880. Mgr Claudio Gonçalvez Ponce de Leão, nommé à cette époque évêque de Goyaz, avait, pour l'administration d'un diocèse deux fois grand comme la France, et comprenant 200000 Chrétiens, 80 prêtres environ, dont beaucoup, par suite de leur âge et de leurs infirmités, étaient incapables de rendre de réels services. De plus, au nord et à l'ouest de l'État de Goyaz, se trouvaient plusieurs tribus païennes, tandis qu'au delà du fleuve Araguaya, qui est sa frontière occidentale, s'étendent d'immenses territoires inexplorés, habités uniquement par des Indiens à l'état sauvage.

En proposant aux Pères Dominicains de Toulouse de s'établir dans son diocèse, Mgr Gonçalvez Ponce de Leão avait en vue un double but : suppléer à l'insuffisance de son clergé, en leur faisant prêcher régulièrement des Missions provinciales auprès de populations, chrétiennes de nom, mais presqu'aussi abandonnées que les sauvages, et entreprendre l'évangélisation des tribus indiennes de son diocèse et des territoires limitrophes. Le gouvernement français venait de décréter l'expulsion des Communautés religieuses. Les Supérieurs de la Province de Toulouse purent donc accepter les

offres de l'évêque de Goyaz et fonder successivement les trois maisons d'Uberaba, de Goyaz et de Porto Nacional.

Mission d'Uberaba. — Uberaba est une des villes principales, on pourrait peut-être dire la ville principale de ce qu'on appelle le Triangulo Mineiro, c'est-à-dire de la partie de l'État de Minas qui a été rattachée ecclésiastiquement au diocèse de Goyaz. Fondée, il y a moins d'un siècle, dans un pays occupé par des Indiens sauvages de la tribu des Cayapos, elle compte aujourd'hui près de 15000 habitants. Le chemin de fer y passe, et grâce à son heureuse situation, à la richesse de son sol, à ses belles plantations de café et à ses magnifiques pâturages, elle prend chaque jour de nouveaux développements et promet de devenir, à brève échéance, une des grandes villes du centre du Brésil.

A l'arrivée des Pères, la population d'Uberaba, étrangère aux pratiques de la vie chrétienne, ne fréquentait guère les sacrements et, la première année, c'est à grand'peine si on put décider une demi-douzaine d'hommes à faire leurs pâques. Aujourd'hui, il y a chaque jour des communions à toutes les messes; aux grandes fêtes, c'est par centaines qu'on les compte. La Confrérie du Rosaire a enrégimenté des milliers d'associés. La chapelle, dédiée à sainte Rite, que Mgr Gonçalvez leur avait donnée, pouvait contenir de 200 à 300 personnes; remplie à toutes les messes du dimanche et devenue par trop insuffisante, on en construit une autre qui pourra recevoir de 1200 à 1500 personnes.

Outre le ministère local que les missionnaires ont à exercer sous toutes ses formes dans la ville, ils ont à parcourir le vaste district dont ils sont chargés et à prêcher des missions dans chaque village, surtout dans les localités où il n'y a pas de prêtres. Ils y consacrent toute la belle saison, c'est-à-dire de sept à huit mois de l'année. Ils restent de quinze jours à trois semaines dans chaque localité, occupés à prêcher, à confesser, à baptiser, à confirmer et à marier.

VUE GÉNÉRALE DES PYRÉNÉES

Le territoire qu'ils ont à évangéliser est grand environ comme la moitié de la France. Ils le parcourent en entier tous les quatre ans, ce qui fait pour chaque année un espace qui équivaut à une dizaine de nos diocèses. Mais la population est très clairsemée, et les distances pour se rendre d'un point de réunion à un autre sont très grandes, parfois de dix ou quinze lieues et plus.

Les voyages se font à cheval.

De plus, grâce au chemin de fer qui relie Uberaba à la ville de Saint-Paul, à celle de Rio-de-Janeiro et aux grands ports de la côte, les missionnaires peuvent étendre leur action dans les diocèses voisins, y prêcher des missions et des retraites, y établir des Confréries du Rosaire et y exercer un ministère fructueux.

Sur les instances de Mgr Eduardo Duarte da Silva, évêque actuel de Goyaz, les missionnaires d'Uberaba ont pris la direction d'un

journal hebdomadaire, *Il Corrcio Catholico* qui compte des abonnés dans toutes les parties du Brésil.

Une fondation de Sœurs Dominicaines vouées à l'enseignement a été établie à Uberaba, non loin de la maison des Pères. Cet établissement compte un personnel de 25 Religieuses, une vingtaine d'élèves pensionnaires et 200 externes. Pour abriter cette œuvre, de beaux et vastes bâtiments ont été construits, sous la direction des missionnaires et sur le modèle des établissements de même genre que nous avons en France. Les Sœurs Dominicaines d'Uberaba appartiennent à la Congrégation de Notre-Dame du Saint-Rosaire, dont la maison mère est à Monteils (Aveyron).

Mission de Goyaz. — Goyaz, capitale de l'État et siège de l'évêché du même nom, est à 600 kilomètres d'Uberaba, dans la Mission du Nord-Ouest. C'est une ville de 10 000 à 12 000 habitants. Mgr Gonçalvez Ponce de Leão y fonda une maison de missionnaires, en 1883. La Communauté compte en ce moment 7 Religieux, 5 Pères et 2 Frères convers. La maison où Mgr Gonçalvez les installa a dû être en partie reconstruite et, à la différence des autres maisons de la ville, toutes bâties en terre et en bois, on l'a reconstruite en pierre.

Le ministère local que les missionnaires ont à exercer est assez important. Ils ont organisé l'œuvre des catéchismes dans les écoles, et de ce chef ils ont à s'occuper d'un petit peuple de 500 à 600 enfants. Ils sont également chargés du service de l'hôpital, et c'est à eux qu'on s'adresse, à peu près exclusivement, quand il s'agit d'administrer les derniers sacrements aux mourants, dans la ville et aux environs.

Pour suppléer à la pénurie des prêtres séculiers dont souffre le diocèse, l'évêque a confié aux missionnaires l'administration de cinq paroisses, dont la plus éloignée est à une soixantaine de lieues de la ville. Ils ne peuvent guère y aller qu'une fois par mois. A

chaque visite ils y séjournent quelques jours pour y administrer les sacrements et pourvoir aux besoins essentiels de la population.

Les missionnaires de Goyaz ont également à évangéliser une partie du diocèse, dans les mêmes conditions que ceux d'Uberaba. Leur district est même plus étendu, quoique moins peuplé. Leurs tournées de missions durent de sept à huit mois.

Une maison de Religieuses Dominicaines enseignantes a été fondée à Goyaz en 1887. Le local qu'elles occupent ne leur permet pas de recevoir un grand nombre de pensionnaires; mais il y a au moins 200 externes qui fréquentent leurs classes, et, si elles n'en reçoivent pas un plus grand nombre, c'est que la maison est trop petite et que, par ailleurs, elles ne pourraient pas suffire elles-mêmes à une tâche plus lourde. Les Sœurs de Goyaz sont au nombre de 15 et, comme celles d'Uberaba, elles appartiennent à la Congrégation de Notre-Dame du Saint-Rosaire de Monteils.

VUE DE CHAPARIZ (GOYAZ)

Mission de Porto Nacional. — Porto Nacional est à 150 lieues au nord de Goyaz. Bien qu'elle ne compte guère que 1800 ou 2000 habitants, c'est la ville la plus importante de la partie septentrionale du diocèse. Elle est située sur la rive droite du Tocantins et, grâce au fleuve qui est navigable dans toute la partie inférieure de son cours, elle est en relations d'affaires avec le Para.

La Communauté de Porto Nacional se compose de 7 Religieux.

Le Supérieur exerce les fonctions de curé de la paroisse et celle de vicaire forain de Mgr l'évêque pour toute la région. Le nord du diocèse de Goyaz est la partie la moins peuplée et la plus pauvre. Presque toutes les paroisses sont dépourvues de curés, et le ministère consiste principalement à rayonner dans un cercle de 200 lieues de diamètre et à administrer aux populations qui s'y trouvent tous les secours de la religion. Cependant, outre le ministère paroissial qu'ils exercent à Porto et dans le pays qu'ils parcourent, les Pères prêchent des missions comme leurs confrères d'Uberaba et de Goyaz.

Les missionnaires sont arrivés à Porto en 1886. Ils y ont bâti une grande et belle église dont ils ont été non seulement les architectes, mais encore souvent, à défaut d'ouvriers compétents, les maçons et les charpentiers.

Mission de Conceição do Araguaya. — Bien que le but final de la Mission Dominicaine au Brésil eût été d'entreprendre l'évangélisation des sauvages, encore païens, ce ne fut qu'en 1896 qu'on put commencer à s'en occuper. Deux missionnaires furent chargés d'explorer les bassins du fleuve Araguaya et de choisir un emplacement pour y établir la nouvelle œuvre. Ils ont donné le nom de Notre-Dame de l'Immaculée Conception au double village qu'ils ont fondé. Le lieu où ils se sont établis était entièrement désert quand ils y arrivèrent. Depuis lors, un certain nombre de familles sont venues se grouper autour d'eux, et aujourd'hui le village chrétien compte de 1200 à 1500 habitants.

La tribu sauvage qu'ils ont entrepris d'évangéliser appartient à la nation des Indiens Cayapos. Elle se compose de 500 à 600 personnes, et le village qu'ils ont formé se trouve à 2 kilomètres au moins du village chrétien.

La méthode que suivent les missionnaires vis-à-vis de ces Indiens consiste à prendre à leur charge les enfants et à les élever. Ils ont ainsi comme pensionnaires une cinquantaine de petits

UN PONT SUR LE RIO DESCOBERTO

garcons, à qui ils enseignent les prieres et le catechisme; ils les habituent à une existence de travail et les initient en même temps à la pratique de la vie chrétienne et aux usages de la vie civilisée. Un établissement de Religieuses procurera bientôt le même avantage aux petites filles. On les mariera ensemble et l'on formera ainsi des familles chrétiennes.

Cette œuvre est une lourde charge pour les missionnaires, car

CARRO DE BOIS EN PYRÉNOPOLIS

outre l'entretien et la nourriture des enfants, il y a encore les cadeaux à faire aux parents. En ce moment six missionnaires y sont employés. Des projets d'évangélisation en faveur des Tarajas, des Chavantes et autres tribus indiennes sont à l'étude et, si Dieu veut bien continuer à bénir ses ouvriers, bientôt de nouveaux centres seront créés. Les résultats obtenus jusqu'à ce jour, si encourageants qu'ils soient, ne sont rien en comparaison des besoins auxquels il faudrait pourvoir et des espérances qu'on peut légitimement concevoir.

ÉTAT DE SAINT-PAUL

En 1852, Mgr D. Antonio Joachim de Mello, évêque de Saint-Paul, au Brésil, demandait au Souverain Pontife Pie IX, des Religieux pour évangéliser son diocèse, et surtout pour diriger le Grand et le Petit Séminaire qu'il allait y fonder. Au rapport touchant que fit le prélat sur l'état de ce diocèse, le vénéré Pontife ne put retenir ses larmes et il lui promit de lui accorder ce qu'il était venu chercher. Pour cela, il fit choix des Frères Mineurs Capucins de la Province de Chambéry.

VUE DE SAINT-PAUL

Vers la fin de 1853, trois Religieux de cette Province s'embarquaient donc pour le Brésil : les PP. Eugène de Rumilly, Firmin de Centelhas et Alphonse de Rumilly. Ce dernier, Procureur Général de l'Ordre, devait revenir, après avoir installé cette première colonie, que de nouveaux arrivants viendraient bientôt grossir.

Le Petit Séminaire commença avec 14 élèves, mais il ne tarda pas à se développer et à progresser. En 1860 il comptait 180 internes, et 250 en 1861. C'était la prospérité. Pendant vingt-cinq ans, et sous l'administration de trois évêques, nos missionnaires accomplirent l'œuvre de Dieu, s'étudiant à former, à la fois, de bons prêtres pour le ministère des âmes, et des citoyens instruits et chrétiens pour les charges publiques.

Du Petit Séminaire sont sortis des hommes aujourd'hui distingués dans toutes les branches de l'Administration et qui con-

servent, avec l'amour de leurs éducateurs, une grande estime et une profonde sympathie pour la France.

Parmi ceux qui sont sortis du Grand Séminaire de Saint-Paul, nous devons mentionner :

Mgr D. José Pereira da Silva Barros, d'abord évêque d'Olinda, ensuite transféré à l'évêché de Rio-de-Janeiro. Il a renoncé à son siège, et le Souverain Pontife l'a nommé archevêque titulaire.

Mgr D. Antonio Candido d'Alvarenga, d'abord évêque de Saint-

ENTRÉE DE LA BAIE DE ESPIRITU SANTO
(Cliché de la Société de Géographie.)

Louis-de-Maranhão, et transféré, en 1899, au siège de Saint-Paul.

Mgr D. Joachim José Vieira, évêque de Fortaleza.

Mgr D. José de Carmargo Barros, évêque de Corytiba.

Mgr João-Baptista Correia Nery, évêque d'Espirito-Santo.

Et, avant tous, Mgr D. Antoine Goncalves de Oliveira d'Albuquerque, en religion, P. Vital de Pedras de Fogo, des Frères Mineurs Capucins de la Province de France, confesseur et martyr de la foi. Envoyé comme professeur au Séminaire de Saint-Paul par le T. R. P. Matthieu, Ministre Provincial des Capucins de Savoie, il fut, en 1871, à l'âge de vingt-sept ans, nommé par le Souverain Pontife Pie IX au siège épiscopal d'Olinda (Pernambouc). Avec l'énergie d'un saint, il défendit constamment les droits de l'Église contre la franc-maconnerie toute-puissante, et fut condamné aux

travaux forcés par le tribunal suprême de l'Empire. Peu après, sa peine fut commuée en quatre ans de détention, et il fut enfermé dans la prison malsaine de l'île des Serpents. Au bout de dix-huit mois, l'Empereur, le principal auteur de cette iniquité contre un prélat dont le tort était de n'avoir pas voulu se soumettre à un décret impérial violant les lois de l'Église, lui remit le reste de sa peine. Mais le malheureux évêque ne tarda pas à mourir, le 4 juillet 1878, dans le couvent des Capucins.

En 1878, au terme des engagements pris avec l'Administration, les missionnaires, sur l'ordre des Supérieurs de la Province, et malgré les instances de tous pour les retenir, remirent le Séminaire aux mains des prêtres du diocèse, formés par eux, et rentrèrent en France, universellement regrettés.

Une autre œuvre, due à leur zèle, allait leur survivre au Brésil, c'étaient les établissements dirigés par les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry. Sur leurs instances en effet, Mgr de Mello demanda et obtint ces Sœurs pour l'instruction et l'éducation des jeunes filles de son diocèse. Au mois de juin 1858, sept d'entre elles s'embarquèrent au Havre. La Supérieure mourut durant la traversée, en vue de la terre brésilienne. Les six autres se mirent à l'œuvre avec un succès prodigieux. Bientôt de nouvelles recrues arrivèrent, et aujourd'hui elles occupent les huit grandes Stations suivantes :

Itu (7000 h.). — C'est dans cette petite ville que Mgr de Mello les établit pour la première fois en 1858. Au nombre de 70, les Religieuses y dirigent un pensionnat de 220 élèves, un externat de 90 élèves, une école pour 215 enfants pauvres, un orphelinat pour 50 petites filles, et un hôpital.

Saint-Paul. — Les Religieuses y dirigent un hôpital recevant 300 malades, et en sus une léproserie, un asile de mendicité, une école gratuite comptant 250 enfants, et un grand orphelinat destiné

aux filles des officiers et des soldats morts au service de l'Etat. Ces orphelines y reçoivent une éducation semblable à celle de nos meilleurs pensionnats français.

Sainte-Anne. — Ce petit bourg, dépendant de Saint-Paul, possède un orphelinat et un pensionnat de 100 élèves.

Campinas (60 000 h.). — Cette ville renferme un hôpital, un externat de 240 élèves, et un orphelinat.

Taubaté (45 000 h.). — Outre l'orphelinat, les Religieuses y dirigent un pensionnat de 200 élèves.

Franca. — Cette ville possède un hôpital, un pensionnat avec 160 élèves, un externat avec 230; 130 enfants sont instruits dans une école annexe.

Péracicaba. — Un pensionnat, fondé en 1893, 120 élèves.

Jahù. — Un nouveau pensionnat vient d'y être fondé, qui annonce déjà une remarquable prospérité.

La maison mère de Chambéry n'est pas la seule ruche à fournir les dévouées et intelligentes ouvrières pour le Brésil. A Itù, un noviciat reçoit des jeunes filles de toute nationalité. Aussi, des 210 Religieuses de Saint-Joseph établies au Brésil, 60 sont Françaises, et le plus grand nombre sont Brésiliennes.

Actuellement, les Sœurs Missionnaires de la Province de Saint-Paul consacrent leurs soins à 3000 malades et à 5000 élèves.

LE RIO-GRANDE-DU-SUD

En 1895, sur la demande de Mgr Claudio Ponce de Leão, évêque de Port-Allègre, un nouveau champ à cultiver au Brésil, ou plutôt à défricher, fut confié par S. S. Léon XIII aux Capucins de la Province de Chambéry : c'est l'État ou province de São-Pedro-de-Rio-Grande-du-Sud.

La province de Rio-Grande-du-Sud est, sans contredit, une

des plus fortunées du Brésil, et par sa position climatologique, sous un ciel doux et tempéré, et par sa position géographique, près de l'Océan ; les fleuves majestueux qui s'y déversent permettent à la navigation de sillonner facilement les côtes et l'intérieur des terres. La superficie est de 237000 kilomètres carrés, à peu près celle de l'Italie, et elle est divisée en deux parties bien distinctes : l'une, généralement en plaine, habitée depuis longtemps, et où l'on fait l'élevage du bétail ; l'autre, assez montagneuse, couverte d'immenses forêts vierges, où, depuis quelques années seulement, affluent les colons venus d'Europe ; c'est dans cette seconde partie qu'ont été jetés les fondements de la Mission, au milieu de colons privés d'ordinaire de tout secours religieux.

FORTALEZA DE SANTA CRUZ

Le gouvernement impérial s'occupait activement de la colonisation du Rio-Grande-du-Sud, que le gouvernement républicain a, au contraire, beaucoup négligé, faute de temps ou d'argent. Aussi n'y constate-t-on plus le même élan. Sous l'ancien régime, des ingénieurs, à la tête d'une petite troupe d'hommes décidés, pénétraient dans les forêts vierges, et les divisaient en villes et en colonies. Ils choisissaient un emplacement, destiné à être le centre de quelques milliers de colonies. Dans ce centre, ils déterminaient les espaces réservés aux rues, aux places publiques, aux églises, à l'hôpital, etc., de la ville future. Puis ils traçaient les lignes, qui

n'étaient autre chose qu'un sentier en ligne droite lancé ordinairement à travers la forêt vierge, d'un fleuve à un fleuve, d'une montagne à une autre montagne. A droite et à gauche de ce sentier ou de cette ligne, étaient tracées et numérotées les colonies. Une colonie est une surface de forêt vierge, ordinairement de 200 et quelques mètres de largeur, sur 2000 mètres et plus de longueur.

BAHIA (BRÉSIL)
ESCLAVE DE LA RACE DES MINAS
(Cliché de la Société de Géographie.)

Le gouvernement avait, en Europe, ses agents qui allaient chercher les pauvres cultivateurs et leur payaient les frais de voyage jusqu'au Brésil. Arrivés là, ils recevaient le numéro d'une colonie, et on les envoyait prendre possession de leur immense domaine. Immense, oui; et tellement que quelques-uns d'entre eux n'en ont pas encore exploré les confins; aussi cette immensité déserte arrachait-elle souvent des larmes aux pauvres émigrants. Après avoir erré plusieurs jours au milieu des forêts vierges, ils arrivaient au numéro indiqué, et là, rien, absolument rien que la solitude, la forêt et les bêtes fauves. L'État, il est vrai, leur distribuait un subside durant deux années, mais c'était bien peu pour les aider à surmonter les difficultés et les

BAHIA (BRÉSIL)
ESCLAVE DE LA RACE DES MINAS
(Cliché de la Société de Géographie.)

découragements des premiers jours. Quelques-uns regardaient en arrière et allaient demander ailleurs un peu de pain pour vivre. La plupart persévéraient. Ils commençaient à tailler et à incendier la forêt vierge et dressaient, avec des roseaux, une misérable hutte, pour eux et pour leur famille. Plus tard, ils fendirent les arbres à coups de hache, et les planches, grossièrement travaillées, remplacèrent les roseaux : c'était déjà du luxe. Ces huttes subsistent encore, et ce sont souvent les hôtels des missionnaires durant leurs courses apostoliques.

La persévérance et le mâle courage de ces colons ont été récompensés. Aujourd'hui, plusieurs sont riches, tous sont aisés. Sur l'emplacement de la forêt vierge d'autrefois, ils obtiennent, en abondance, les produits les plus variés : le vin, léger, mais excellent pour la table, le blé, le maïs, les haricots, dont ils extrayent le rhum, mais en telle quantité qu'il se vend seulement 0 fr. 20 le litre.

La culture s'est très développée au sein de ces colonies; mais ce qui laisse à désirer, ce sont les moyens de transport. Les chemins sont des précipices; les ponts sur les rivières sont un luxe assez rare, ponts de bois, souvent dangereux, percés, étroits, sans parapet. Aussi les chutes à l'eau sont-elles fréquentes, et assez souvent suivies de mort.

Mais si les moyens de transport laissent fort à désirer, par contre le climat est excellent. Les maladies contagieuses sont inconnues dans les colonies. La température y est très douce; on peut dire que l'on ne souffre ni du froid, ni de la chaleur, si l'on excepte quelques vallées plus basses, où l'été est assez pénible. Mais à mesure que les forêts vont disparaissant, les hivers semblent devenir plus rigoureux.

Rien de surprenant si, sous un tel climat, et au milieu de ces immenses forêts, tous les animaux se sont multipliés d'une façon prodigieuse. Depuis le tigre et le lion, jusqu'à l'oiseau-mouche, toutes les espèces de la création s'y rencontrent. Le lion est moins grand

et moins féroce que celui d'Afrique. Les reptiles sont très nombreux : boas, serpents à sonnettes, etc. Les singes se rencontrent par troupes. Il y a de vraies nuées de perroquets. Les variétés d'oiseaux ne peuvent se compter ; ils rivalisent de beauté, par leurs formes gracieuses et leurs riches couleurs ; mais pour le chant, bien infe-

SECHAGE DE CAFE SUR LE « TERREIRO »

rieurs à ceux d'Europe, ils n'ont qu'un air très monotone, de sorte que les forêts sont silencieuses comme un désert.

On trouve très souvent des vestiges de l'Indien, ancien habitant de ces vastes solitudes : poteries, outils en pierre taillée, etc., surtout sur les bords des rivières. Mais lui n'existe plus, ayant abandonné ces régions, il y a une vingtaine d'années, pour se retirer un peu plus au nord, sur les confins de la province de Sainte-Catherine.

Comme le territoire, la population de Rio-Grande-du-Sud est divisée en deux parts bien distinctes : les anciens Brésiliens et les colons arrivés durant le XIX siècle. Les premiers, au point de vue religieux, sont dans un triste état, à cause de la pénurie de prêtres ;

mais leur situation va s'améliorant, depuis que cette province du Brésil forme un diocèse à part. Quoique déjà nombreux, les missionnaires Capucins ne peuvent encore s'occuper d'une manière très active de ces pauvres Chrétiens. Ils ont cependant commencé, et leurs premiers succès annoncent une consolante moisson. Leur espoir est surtout fondé sur le culte persévérant que les Brésiliens, malgré leur dégradation religieuse, ont gardé envers la B. Vierge Marie, avec un amour inné pour leur nom de Catholiques. Ils sont francs-maçons, et tout ce que demanderont les occasions et les circonstances; mais en même temps ils veulent être Catholiques. Pour injurier un Brésilien, il n'y a qu'à lui dire qu'il n'est pas Catholique.

Les colons arrivés durant le XIXe siècle occupent une partie considérable de la province. La majeure partie est composée d'Italiens et d'Autrichiens. En général ils sont dociles aux enseignements des missionnaires et reviennent avec bonheur aux pratiques chrétiennes qu'ils avaient délaissées par suite de leur éloignement des prêtres catholiques.

C'est au milieu de ces peuples qu'arrivaient, en janvier 1896, trois missionnaires Capucins de Chambéry : le T. R. P. Raphaël, Ministre Provincial, le P. Bruno, Supérieur actuel de la Mission, et le P. Léon. Ils furent reçus avec un enthousiasme indescriptible. Partout on les accueillait comme des envoyés de Dieu; jamais évêque ne pourrait être l'objet d'honneurs pareils à ceux qui leur étaient décernés. Depuis si longtemps ces pauvres Chrétiens étaient privés des bienfaits de la religion! Lorsque le P. Raphaël, après avoir installé à Conde d'Eu les deux premiers missionnaires, et pris connaissance de l'état du pays et des besoins de cette Mission naissante, se disposa à rentrer en France, c'étaient de toutes parts des supplications et des larmes. Les habitants des villages le conjuraient à genoux de ne pas s'éloigner. Pour calmer cette douleur, le Père dut promettre de ne rentrer en France que pour leur envoyer de nouveaux Religieux. Il tint parole. Chaque année des renforts allèrent

accroître la colonie, et aujourd'hui les missionnaires occupent les quatre grandes Stations suivantes :

Conde d'Eu. — C'est une de ces villes dont je parlais en traitant de la colonisation, qui s'appellent « villes » avant d'avoir des maisons. Il y a vingt ans, c'était une forêt vierge. Lors de l'arrivée des missionnaires, elle comptait 40 ou 50 petites maisons sans étage, dont une quinzaine en briques et le reste en planches. Elle s'est,

NOUVELLE VILLE DE CONDE D'EU

depuis lors, considérablement accrue. Les rues sont larges et bien alignées, mais on doit y tailler le bois pour pouvoir circuler.

Conde d'Eu est située dans l'intérieur de la province, à 600 mètres d'altitude et au 29e degré de latitude, au nord-ouest de Port-Allègre. Pour y arriver, en partant de cette dernière, il faut remonter un fleuve durant une petite journée, et parcourir ensuite, à terre, 70 kilomètres, en suivant une route qui n'est qu'une série de fondrières et de ponts ruinés.

Nova-Trento. — De cette ville on peut tenir le même langage qu'au sujet de Conde d'Eu. Elle était encore à l'état d'embryon lorsque les missionnaires y fondèrent un couvent, en 1898. Elle est située à 75 kilomètres au nord-est de la première ville.

Esperança. — Ce couvent fut fondé en 1899, sur une petite colline qui domine cette ville encore au berceau.

La Vaccaria. — Cette quatrième Résidence date de 1901. C'est à la suite d'une mission donnée dans cette paroisse composée exclusivement d'anciennes populations brésiliennes, que surgit le projet d'y établir un couvent.

Cette paroisse est d'une importance exceptionnelle. Située au nord-est de l'État de Rio-Grande, sur un plateau de 800 à 1000 mètres d'altitude, elle s'étend du Rio Selotas ou Parana jusqu'au Rio das Antas ou Taquary. Pour s'y rendre, il faut trois journées de cheval de Conde d'Eu, et deux journées de Nova-Trento.

Tout surprend, tout fait contraste quand on quitte les colonies italiennes pour passer aux *Campos*, c'est-à-dire aux régions habitées par les anciens Brésiliens. C'est d'abord la grandiose beauté de l'horizon. En sortant des forêts vierges, où le regard est nécessairement borné, on se trouve transporté sur d'immenses plateaux de verdure où l'œil contemple le panorama le plus majestueux qu'on puisse imaginer. Des bosquets de vieilles forêts, festonnant les collines ou enveloppant comme d'un manteau les lits des rivières, rompent ce qu'il y aurait de monotone dans ces interminables prairies. Puis, là-bas, bien loin, pour clore l'horizon, ce sont des ondulations gracieuses et des crêtes bleuâtres superbement élancées.

La paroisse de la Vaccaria a environ 450 kilomètres de diamètre, quelque chose comme de Paris à Lyon. Un seul propriétaire occupe facilement un territoire de 500 kilomètres carrés. Aussi l'on voyage parfois plusieurs heures sans rencontrer ni habitation, ni âme vivante, sauf, çà et là, d'immenses troupeaux de bétail et quelques rares pâtres à cheval sillonnant les prairies au galop pour se rendre compte de l'état des troupeaux. Ainsi doit voyager le missionnaire, qui traversera les prairies, au galop du cheval, sans s'inquiéter des pluies subites et torrentielles, fréquentes en ces régions, et volera vers un point donné que l'on découvre à 20 ou 30 kilomètres à l'horizon.

Le climat de la Vaccaria est, sans contredit et sans comparaison, le plus sain de tout l'État de Rio-Grande, et le terrain y est fertile.

Les peuples qui l'habitent sont divisés en deux classes distinctes : les riches, *fazendeiros*, et les pauvres. Les premiers, de mœurs assez correctes, vivent dans une indifférence religieuse des plus invétérées. Chez les seconds, la moralité n'est pas connue.

L'exercice du saint ministère dans cette région se heurte à de grandes difficultés, surtout à l'ignorance religieuse et à l'étendue du pays. Sur divers points de cette paroisse de 450 kilomètres de diamètre, les missionnaires ont de petites chapelles distantes de quelques 80 kilomètres les unes des autres. Cependant, les populations paraissent assez dociles, comme l'écrivait en février 1901 le R. P. Bruno, Supérieur de la Mission. « Jamais je n'ai vu dans ma vie les effets sensibles de la Grâce, comme durant notre séjour à la Vaccaria. Les âmes si ignorantes, si sceptiques avant de s'approcher des sacrements, se trouvaient comme transformées dès qu'elles avaient reçu la Sainte Communion. On les voyait aussitôt pleines du désir de purifier leur âme et de fuir à tout jamais le péché. Elles se prenaient d'affection pour le missionnaire, nous suppliant de ne pas les laisser abandonnées comme elles l'avaient été jusqu'ici, nous faisant promettre de venir les visiter, nous accompagnant très loin quand nous devions les laisser pour nous transporter ailleurs, et ne se séparant de nous qu'avec larmes. »

FORTALEZZA (BRESIL)
EN DORTOIR ECROULÉ
(7 JUIN 1894)
AU SEMINAIRE TENU PAR LES LAZARISTES

A ce champ si vaste, il faudrait des centaines d'ouvriers. Ils y

seront dans quelques années, car, aux Missionnaires envoyés de France, les Religieux d'origine brésilienne prêteront un concours très efficace. Actuellement déjà le noviciat établi à Nova-Trento compte plusieurs sujets brésiliens, et les demandes d'admission deviennent de plus en plus nombreuses.

Sur la demande du T. R. P. Raphaël, Ministre Provincial de Savoie, et sur les instances de Mgr l'évêque de Port-Allègre, les Religieuses de Saint-Joseph de Moutiers (Savoie) ont envoyé, en 1898, un essaim d'ouvrières ardentes dans la Province de Rio-Grande.

L'accueil qu'elles reçurent au milieu des populations qu'elles traversèrent est indescriptible. Leur voyage vers les résidences qui leur furent assignées fut une marche triomphale ininterrompue. Elles sont au nombre de 35 et occupent trois établissements : Conde d'Eu, Antonio Prado et Caxias.

Les Petits-Frères de Marie, de Saint-Genis-Laval (Rhône), appelés aussi par les mêmes autorités, travaillent avec une égale ardeur et se multiplient autant que possible.

Nul doute que Religieux et Religieuses n'accomplissent des merveilles de salut chez les Brésiliens, si amis de la France qu'ils sont appelés les « Français de l'Amérique du Sud ». Dieu seul connaît les sacrifices déjà accomplis! Dieu ne peut que les récompenser au centuple par le retour de ces milliers d'âmes égarées.

Ouvrages à consulter : Élisée Reclus, *Amérique du Sud*. — L. Agassiz, *Voyage au Brésil*, Paris, 1874. — Coudreau, *La France équinoxiale*, Paris, 1887.

LE RIO HUALLAGA EN AVAL DES RAPIDES (PÉROU)
(Cliché de la Société de Géographie.)

CHAPITRE XIII

LES CONGRÉGATIONS FRANÇAISES DANS L'AMÉRIQUE LATINE

Outre les Missions Catholiques françaises bien délimitées que nos Religieux ont établies dans l'Amérique du Sud, et dont nous venons de retracer l'histoire, ils y ont fondé d'autres établissements, surtout d'enseignement et d'assistance, disséminés un peu partout, au Brésil, dans la République Argentine, en Uruguay, au Chili, au Pérou, en Colombie, etc., et dont nous devons faire au moins une rapide revue. A aucun point de vue, en effet, le public français ne saurait se désintéresser de ces contrées, trop peu connues et cependant si dignes de l'être, très riches et dont les richesses ne demandent qu'à être mises en œuvre, où nos compatriotes se sont depuis longtemps établis en assez grand nombre, mais où la concurrence est très rude avec les Anglais, les Italiens, les Allemands, et où nous avons besoin de tous nos moyens d'action pour y défendre la situation que nous y avons acquise.

« Le continent sud-américain, écrit à ce sujet, dans une note préparée pour ce livre, celui de nos agents diplomatiques qui connait peut-être le mieux l'Amérique du Sud, M. Wiener, le continent sud-américain, avec ses 18 millions de kilomètres carrés, est peuplé par environ 40 millions d'habitants. 15 millions appartiennent à l'ancienne colonie portugaise, aujourd'hui les États-Unis du Brésil, s'étendant sur près de 8 millions et demi de kilomètres carrés, 17 fois la superficie de la France. Le reste comprend les anciennes vice-royautés et capitaineries espagnoles, constituées aujourd'hui en neuf républiques d'inégale importance : l'Argentine, cinq fois plus grande que la France; le Chili, d'une superficie sensiblement égale à celle de notre pays; le Pérou, 2 fois et demi plus grand; l'Équateur, un peu plus vaste; la Bolivie, 2 fois, la Colombie, 1 fois et demie, le Venezuela, 3 fois plus étendu; le Paraguay, d'une superficie moitié moindre et l'Uruguay égal aux deux cinquièmes de la surface de notre pays. A côté de ces Républiques, il faut mentionner les trois Guyanes, française, anglaise et hollandaise.

« En dépit du terme générique de républiques hispano-américaines, on se tromperait singulièrement en supposant que les habitants de ces régions sont d'une même race. Malgré la communauté d'origine des *conquistadores*, une diversité très grande se manifeste au contraire parmi les nations actuellement constituées. Dans certains pays, en effet, comme le Pérou, l'Équateur, la Bolivie, les immigrés avaient rarement amené des femmes. Ils en choisissaient parmi les autochtones, d'où un métissage qui explique dans ces républiques la prédominance de la race des Cholos (mélange de Blancs et d'Indiens), qui y constitue la majorité de la population. Au Chili, les Araucans, moins nombreux pourtant, ont fourni par le métissage la forte race des Rotos. Le mélange avec l'indigène de la Patagonie a produit dans l'Argentine le Gaucho. Au Venezuela, c'est le Caraïbe qui s'est mêlé au sang espagnol. Au Paraguay, c'est le sang du Guarani qui prédomine, comme en Bolivie le sang des Indiens

Quichuas et Aymaras. Dans les autres pays le sang espagnol semble plutôt primer l'élément indigène.

« Le sang de l'Africain, importé pendant près de trois siècles, s'est, dans l'Amérique du Sud, diversement infiltré dans les familles des maîtres. La proportion est minime en Uruguay, en Argentine, au Chili et en Bolivie, très prononcée au Pérou et en Équateur.

« Depuis un demi-siècle, des millions de bras européens ont apporté à plusieurs de ces pays de nouveaux éléments de vigueur et d'activité. Ceux qui en ont le plus profité sont l'Argentine et l'Uruguay. Il y a 70 ans, l'Argentine comptait seulement 1 200 000 habitants. Aujourd'hui, moins par l'augmentation des naissances que par l'immigration, elle a vu monter sa population à près de 5 millions. L'Uruguay qui, au commencement du XIXe siècle, comptait à peine 65 000 habitants, en a près d'un million au commencement du XXe. Le Chili compte à peine 40 000 Européens; le Pérou 13 000 ou 14 000; l'Équateur environ un millier.

« Toutes les nations européennes ont fourni des contingents à cette colonisation. En premier lieu vient l'Italie, qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, a pour le moins fourni 2 millions et demi d'émigrants. Après elle, l'Espagne. Toutes les régions de la France, mais notamment les pays basques et béarnais, ont envoyé quelques centaines de mille de leurs jeunes gens sur La Plata; la Corse a littéralement peuplé quelques-unes des villes de la côte vénézuélienne; la Lorraine et la Gascogne ont envoyé un contingent assez important d'artisans et de commerçants, un grand nombre de viticulteurs; les Basses-Alpes ont fourni le noyau de notre immigration au Mexique. C'est de la Dalmatie que sont venus presque tous les marins du pays platéen. La Russie et la Suisse ont donné de nombreux et excellents agriculteurs. L'Allemagne enfin a constitué dans les États méridionaux du Brésil d'importants groupes de peuplement.

« Quant à l'Angleterre, elle a conquis ces pays en établissant entre eux et les ports anglais des services maritimes réguliers; en

les reliant télégraphiquement à Londres; en construisant ou en aidant à construire les chemins de fer de pénétration, grâce auxquels deviennent possibles l'exploitation et la mise en valeur des régions desservies, qui procurent ainsi du frêt aux compagnies de navigation. Elle a complété sa conquête économique par l'installation de banques, où le crédit hypothécaire, agricole et industriel, l'avance sur warrants, c'est-à-dire le véritable crédit commercial, se sont trouvés installés de telle sorte que, si ces nations ont profité des avantages et des facilités que leur offrait la Grande-Bretagne, elles ont largement rémunéré ce puissant bailleur de fonds.

« Depuis quelque temps l'Allemagne combat l'Angleterre, sur le terrain maritime, par ses lignes transatlantiques qui sont florissantes, et, sur le terrain manufacturier, par les grands dépôts de marchandises qu'elle a installés dans les principales villes, et par des banques commanditant ces maisons de gros qui choisissent leurs détaillants sur place, les surveillent de près et activent l'écoulement régulier de leurs produits ouvrés.

« Le commerce italien s'est développé grâce au très grand nombre de colons de cette nationalité qui, gardant à leur pays d'origine une fidélité absolue, font venir pour eux les tissus, les vins et les pâtes alimentaires, auxquels ils sont habitués et qui peu à peu sont adoptés par les indigènes. L'Italie s'est ouvert ainsi le marché transatlantique, à telle enseigne qu'aujourd'hui sa toute jeune métallurgie, comme aussi ses chantiers de construction, ont en Amérique une clientèle importante, par exemple en Argentine.

« Quant à la population du Brésil, elle n'est pas homogène, en dépit de l'unité de son gouvernement. Dans toutes les régions amazoniennes, le Noir et l'Indien seuls résistent au climat chaud et humide. Les Blancs ne se reproduisent pas en des générations viables, à moins de s'unir à des gens de couleur; l'habitant du Nord est en majeure partie *caboclo*, c'est-à-dire métis ayant dans ses veines du sang blanc, noir et indien. Les Portugais, résistant mieux au climat

du Brésil central, y forment, avec l'Africain et le mulâtre, le principal élément de la population. L'émigré européen, que l'on trouve dans les États du Sud et sur les hauts plateaux de Minas Geraes, y a transformé le type de la population, de telle sorte qu'aucune similitude ethnographique n'existe, malgré l'unité de langue, entre le caboclo de Manaos, le fils de Portugais de Rio, le fils d'Italien de Saint-Paul et le fils d'Allemand de Rio-Grande-du-Sud.

« Il n'existe de groupe compact de Français qu'en Argentine et en Uruguay. Dans le premier de ces pays, on compte pour le moins 250 à 300 000 de nos nationaux immigrés ou créoles de première génération. Sur ceux-ci, il doit y en avoir 130 000 ayant gardé la nationalité française. En Uruguay, le nombre des immigrés français a dépassé 100 000. Il en reste dans le pays environ 35 000, dont 9 à 10 000 n'ont pas changé de nationalité.

ÉGLISE DES PÈRES DES SACRÉS-COEURS
A LIMA (PÉROU)

« Le nombre des Français dans tout le Brésil n'atteint pas 7 à 8 000; au Chili environ 5 000; la moitié au Pérou; moins de 1 500 en Équateur; 300 en Bolivie; beaucoup moins encore en Colombie et au Paraguay; quelques milliers de Corses, non recensés d'ailleurs, au Venezuela, où un grand nombre de créoles, je veux dire de Corses nés dans le pays, occupent de hautes situations politiques et administratives. »

Plusieurs Congrégations françaises d'hommes, sans compter nos

Congrégations de Frères enseignants et de plus nombreuses Congrégations de femmes, sont établies dans l'Amérique du Sud :

Les Lazaristes, un peu partout;

Les Pères de Bétharram également en Argentine, dans l'Uruguay et au Paraguay;

Les Dominicains enseignants d'Oullins, à Buenos-Ayres;

Les Pères de N.-D. de Lourdes, dans la République Argentine;

Les Pères de Picpus, à Valparaiso, au Chili, au Pérou, dans l'Équateur et en Bolivie;

Les Rédemptoristes, en Colombie, dans l'Équateur, au Pérou et au Chili;

Les Pères Oblats de saint François de Sales de Troyes, dans l'Équateur et dans l'Uruguay;

Les Eudistes en Colombie, etc.

Les Lazaristes. — Les Lazaristes sont très nombreux dans l'Amérique Centrale et dans l'Amérique du Sud, au Salvador, au Guatemala, en Colombie, dans l'Équateur, au Pérou, au Chili, en Paraguay, en Uruguay, dans la République Argentine et au Brésil. Ils s'y occupent surtout de la formation du clergé indigène et de Missions. Ils travaillent également à l'évangélisation des Indiens dans la République de Costa-Rica, depuis 1885; de ceux répandus dans les plaines de Tolima et du Cauca, en Colombie; de ceux qui parlent la langue guichoa, dans l'Équateur. Dans l'Argentine enfin, sur les frontières qui séparent la République de la Patagonie, ils avaient établi, dès 1873, parmi les tribus indiennes, sauvages et pillardes, de ces contrées, des Missions dont l'histoire serait à écrire en détail, très intéressante et très émouvante.

Le gouvernement argentin, depuis longtemps, se préoccupait, sans y parvenir, de défendre les établissements des colons contre les incursions de ces tribus et d'assurer la sécurité de ses frontières.

« Dieu a fait deux continents, disent les Indiens, l'un pour les

Chrétiens, là-bas, là-bas, bien loin, au delà des eaux, et l'autre pour ses enfants les Indiens. Mais comme les Chrétiens se sont multipliés, ils ont envahi la terre des Indiens. Pourquoi nous chasse-t-on ? De quel droit le gouvernement veut-il nous faire des concessions de terrain ? Le terrain est à nous. »

On ne pouvait pas facilement les réduire, car ils ont pour eux le désert et la vélocité de leurs chevaux, et, dans presque toutes les rencontres, ils avaient l'avantage sur les troupes régulières.

S. G. MGR ANTOINE DOUMERC
DES PÈRES DE PICPUS

On recourut à des négociations. Le gouvernement de Buenos-Ayres envoya, en 1852, un plénipotentiaire au chef Catriel. L'entrevue eut lieu en plein air, au milieu d'un cercle immense, formé par 2000 Indiens à cheval. « Qu'ai-je besoin de signer un traité qui renferme des choses que je n'approuve pas ? répondit le chef. Dis au grand Escalada — le général argentin qui avait envoyé le plénipotentiaire — que la meilleure garantie pour la paix, c'est la parole de l'indien Catriel. Je veux la paix et que cela te suffise. »

Mais cette paix, il dut l'imposer à son peuple, et, pour cela, il lui fallut tout son ascendant : « J'ai entendu dire par mes ancêtres, s'écria un vieux sorcier, très écouté et très applaudi, qu'autrefois, alors qu'il n'y avait que 300 lances dans la tribu, la terre tremblait sous leurs pas, depuis le désert de la Bolivie jusque là où la terre finit. Aujourd'hui que nous sommes si nombreux, nous traitons avec nos ennemis ! Le sang de nos ancêtres s'est-il donc corrompu dans nos veines ? »

L'archevêque de Buenos-Ayres pensa que cette paix serait

assurée si les Indiens pouvaient devenir catholiques. Sur sa demande, deux Lazaristes, MM. Meister et Salvayre, s'établirent en 1874 à l'Azul, petite ville de la frontière, d'où ils pouvaient être en rapport continuel avec la tribu du grand cacique Catriel.

« Cette Mission, écrit à propos de la nouvelle fondation, M. Réveillère, Visiteur provincial des Lazaristes à Buenos-Ayres, demande un grand dévouement, de grands sacrifices de la part des missionnaires. Si les ressources matérielles, fournies en grande partie par le gouvernement, ne leur manquent pas, les consolations morales, toujours utiles et parfois nécessaires pour soutenir le courage au milieu des travaux, pourront, de temps en temps, leur faire défaut.

« Cependant le moment de la grâce semble être arrivé. De fréquentes députations viennent du fond du désert à Buenos-Ayres, demander le bienfait du baptême. Il y a à peine quelques mois, le chef d'une tribu considérable, le cacique Coliqueo, venait lui-même prier Sa Grandeur de leur envoyer des missionnaires, « parce que, disait-il, les vieillards de sa tribu ne veulent pas mourir païens ». Le cacique Namuncura, établi avec sa tribu et d'autres tribus amies à Salinas Grandes, à cent lieues environ de l'Azul, a déjà fait prier nos confrères de venir s'établir au milieu de ses gens pour les instruire et les baptiser. »

M. Georges Salvayre, né à Castres en 1847 et Lazariste depuis 1866, devait être le principal ouvrier de cette nouvelle fondation. Il allait s'attacher à cette région, et il devait y travailler, plus tard, à une œuvre dont les Républiques de l'Amérique du Sud sont fières, la restauration du grand pèlerinage de Notre-Dame de Lujan, qui est pour les Catholiques de cette contrée ce qu'est le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes pour les Catholiques de France.

Son premier soin fut de gagner la confiance des Indiens. Il y réussit en obtenant du général Don Ignace Rivas la grâce du gendre

du chef don Manuel Namuncura, Ignace Palan, détenu comme prisonnier de guerre.

On vint à ses catéchismes et à ses instructions, et plusieurs adultes se firent baptiser. Bientôt ce fut le tour d'un chef de la tribu d'Araucana, le cacique Railef, en faveur de qui on hâta la grâce du baptême, tellement il était bien disposé, et qui fit la

LANCEMENT DE LA « SYLPHIDE », A L'ÉTANG DU BOIS DE BOULOGNE
MAISON DE CAMPAGNE DES PP. DES SACRÉS COEURS DE PICPUS, PRÈS DE LIMA (PÉROU)

plus édifiante des morts, quelques mois après, au sanctuaire de Lujan.

Un peu plus tard, après une périlleuse et pénible expédition de M. Salvayre au Toldo, au campement du chef Manuel Namuncura, à 150 lieues d'Azul, pour y racheter des captifs, un autre missionnaire alla évangéliser les tribus indiennes campées à une vingtaine de lieues de la frontière, au delà du fort du Général Paz. Son apostolat ne fut pas sans fruits : « Le 6 novembre dernier, écrivait-il en 1877, nous quittâmes les Toldos de Coliqueo, 14 mois et 21 jours après l'ouverture de la chapelle. Dans ce laps de temps, il y a eu 193 baptêmes de personnes de tout âge ; ce nombre aurait été beaucoup plus considérable si j'avais pu baptiser tous ceux que j'avais instruits, mais qui ont refusé, sous divers prétextes. »

Même pour ceux qui n'avaient pas reçu le baptême, toute espérance n'était pas perdue. Ils se ralliaient peu à peu à la population catholique, et les germes d'instruction religieuse laissés dans leur esprit portaient leurs fruits. En 1879, le Supérieur de la Mission des Lazaristes, de Buenos-Ayres, écrivait : « Dimanche dernier, nous avons baptisé 99 Indiens, enrôlés dans la milice argentine; aujourd'hui, nos confrères en baptisent 24. Le chiffre total des régénérés depuis notre retour de France s'élève à 1234. C'est une belle moisson ! D'autres, au nombre de 700, sont annoncés et apportent un nouveau travail à nos infatigables confrères; aussi, avant la fin de l'année, le nombre des baptêmes administrés atteindra au moins deux mille. »

Cette Mission était donc pleine de promesses, lorsque, pour des raisons complètement indépendantes de leur volonté, les Lazaristes durent l'abandonner.

Pères de Bétharram. — La Congrégation des prêtres du Sacré-Cœur de Jésus fut fondée à Notre-Dame de Bétharram, par un prêtre basque du diocèse de Bayonne, le vénérable Michel Garicoïts (1797-1863). Elle comptait à peine vingt-cinq ans d'existence lorsque l'archevêque de Buenos-Ayres, voyant arriver par milliers les émigrés basques, demanda à l'évêque de Bayonne des prêtres de cette nationalité pour les instruire et les confesser dans leur langue maternelle, la seule connue d'un très grand nombre d'entre eux. C'était en 1856. Mgr Lacroix, s'adressa au P. Garicoïts qui accepta avec empressement. Son premier compagnon, un vénérable missionnaire basque de 62 ans, le P. Guimon, s'embarqua sur un bateau à voiles avec trois autres prêtres, un sous-diacre et deux coadjuteurs, sous la conduite du directeur de l'école libre Notre-Dame de Bétharram, le R.-P. Didace Barbé. Il s'occuperait surtout du ministère auprès des immigrants basques, pendant que le P. Barbé s'adonnerait à l'œuvre de l'éducation. Les circonstances

étaient difficiles. Cependant le P. Barbé ne se découragea pas. Son titre de prêtre bayonnais, sa soumission à l'autorité archiépiscopale, sa pauvreté, enfin, dissipèrent peu à peu les nuages que l'on se plaisait à amonceler et lui firent obtenir la permission d'ouvrir un pensionnat. Il n'avait d'abord qu'un seul aide; trois ans après, le P. Garicoïts lui envoyait cinq auxiliaires nouveaux et jeunes: le grain de sénevé, le collège Saint-Joseph, ne tarda pas à devenir un arbre plein de sève. Il est aujourd'hui un des 20 grands établissements religieux de la capitale de la République Argentine, avec 400 internes. Une société florissante d'anciens élèves, unie à d'autres associations de piété, maintient l'union entre eux, et de ce collège sont sortis nombre d'hommes qui sont l'illustration de leur pays, en particulier, deux membres du cabinet actuel. La reconnaissance des enfants de Saint-Joseph a élevé une statue à son fondateur.

De leur côté, les Pères affectés aux travaux apostoliques, surtout en faveur de leurs compatriotes, devenaient chapelains de l'église Saint-Jean et des Religieuses Clarisses auxquelles cette église appartient, et y réunissaient tous ceux qui avaient gardé quelques souvenirs de leur enfance et de leurs pratiques religieuses. De là, ils sortaient pour aller donner dans les villes et dans les campagnes, et jusque dans les déserts, aux frontières de la Patagonie, des missions qui étaient une vraie rénovation pour ces populations. Ils catéchisaient, baptisaient, confessaient, mariaient des personnes de tout âge et de toute condition, devenant ainsi les précurseurs des missionnaires Salésiens et des évêques de cette Congrégation, à qui est maintenant confié le soin de toute cette extrémité sud du continent américain.

Outre l'église Saint-Jean, placée au centre de l'immense capitale, outre l'église du collège, les Pères du Sacré-Cœur exercent leur ministère dans les faubourgs excentriques. Bientôt ils y posséderont, grâce à la pieuse munificence d'une ancienne et

opulente famille, une vraie basilique dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Appelés par l'évêque et les fidèles de Santa-Fé, dans la même République Argentine, ils y ont ouvert, il y a deux ans à peine (1900), dans l'importante ville de Rosario, un collège qui compte déjà 150 élèves, dans des bâtiments qui ne peuvent être qu'une installation provisoire.

Le Vicaire apostolique de Montevideo, Mgr Vera, apprenant l'arrivée des missionnaires basques et béarnais dans la république voisine, fit aussitôt appel à leur dévouement en faveur des nombreux émigrés établis dans l'Uruguay. Deux Pères nouvellement arrivés lui furent envoyés et, avec les secours obtenus de leurs compatriotes et les largesses de quelques riches habitants de Montevideo, y bâtirent deux églises : l'une en l'honneur de l'Immaculée-Conception, dans la ville, auprès de leur Résidence; l'autre au pied de la citadelle dite Le Cerro: cette dernière est devenue une importante paroisse. Une école libre ne recevant que des externes, et que les événements politiques ont empêchée jusqu'ici de se développer, est annexée à la Résidence des Pères.

Selon l'usage du pays, en certaines saisons de l'année, les évêques, soit titulaires, soit auxiliaires, organisent et dirigent en personne des missions, dans les principaux centres de population de leurs diocèses et jusque dans les campagnes, où ces populations sont éparpillées à la garde de leurs innombrables troupeaux. Ils sont aidés dans ce travail par un groupe assez nombreux de missionnaires choisis dans tous les Ordres ou Congrégations voués à ce genre d'apostolat. Les Pères du Sacré-Cœur ont toujours leur place marquée, soit dans les Missions de la Province ecclésiastique de Buenos-Ayres, principalement aux côtés de son vaillant métropolitain, soit dans celles de l'archidiocèse de Montevideo. Dans ce dernier, ce sont les Lazaristes, cependant qui, par suite d'une fondation, ont la plus grande part dans cet apostolat.

COLLÈGE DES PP. DES SACRÉS-COEURS DE PICPUS, A LIMA (PÉROU)

Enfin le choix du Souverain Pontife vient d'appeler les Pères du Sacré-Cœur à inaugurer les mêmes œuvres dans une troisième république de l'Amérique du Sud, celle du Paraguay: l'heure n'est pas éloignée où l'accord intervenu entre le Saint-Siège et les autorités religieuses et civiles de la République permettra de mettre résolument la main à l'œuvre et d'aider ainsi au relèvement d'un pays dont les annales contiennent de si glorieuses pages à l'honneur de la religion et de la civilisation.

Les Pères de Bétharram sont au nombre de 80 environ dans l'Amérique du Sud.

Les Dominicains. — C'est en 1889 que les Dominicains enseignants s'établirent à Buenos-Ayres et y fondèrent le *Collegio Lacordaire*, aujourd'hui en pleine prospérité. Quinze Religieux y forment, aidés par quelques auxiliaires laïques, plus de 300 enfants appartenant aux meilleures familles argentines et françaises. On y suit les programmes de l'Université de Buenos-Ayres, et la moyenne

des bacheliers reçus chaque année atteint l'énorme proportion de 90 pour 100.

Déjà un grand nombre d'élèves sortis de ce collège ont su acquérir de hautes situations dans le barreau, la magistrature, l'armée, la diplomatie, l'administration, la politique, le commerce, l'industrie, etc. Et le gouvernement argentin, bien loin de prendre ombrage de ce grand établissement libre, ne cesse de lui manifester sa sympathie et son estime. Souvent il consulte les Pères pour la rédaction des programmes universitaires et, récemment, il vient d'appeler le prieur au siège épiscopal de San Juan de Cuyo.

Les Pères Dominicains ne se croient pas quittes avec leurs élèves pour leur avoir donné l'instruction. Une association des anciens élèves les réunit souvent près de leurs maîtres, notamment à l'époque des grandes fêtes chrétiennes. Bon nombre d'entre eux viennent alors faire la sainte communion, au milieu de leurs jeunes camarades. Et rien n'est fait, comme cette pratique, pour dissiper le respect humain qui, trop souvent, dans ces régions plus encore que dans les nôtres, paralyse les bonnes dispositions.

Une société littéraire, la *Société Lacordaire*, groupe également un certain nombre d'anciens élèves autour de leurs maîtres, et elle édite une revue mensuelle qui a su, par sa valeur, forcer l'attention du grand public.

Les Pères collaborent également à d'autres revues et, bien entendu, autant que le permettent leurs autres occupations, ils s'occupent du ministère religieux. C'est ainsi qu'ils ont établi une importante association de mères chrétiennes et qu'ils ont réussi à importer en Argentine ces premières communions générales de France, si solennelles, si émouvantes, et qui laissent de si durables souvenirs dans l'âme des enfants.

Les Pères de Lourdes. — C'est en 1889 que les Pères de Lourdes s'établirent à Buenos-Ayres, où ils fondèrent, un peu en dehors de

la ville, dans un quartier nouveau et dans une situation très bien choisie, le Collège de l'Immaculée-Conception, qui compte en ce moment environ 150 élèves, internes et externes, et est en pleine prospérité. Auparavant, appelés par l'évêque de Salta, Mgr Padilla, ils avaient pris la direction d'un de ses séminaires, celui de Catamarca. Plus tard, l'immense diocèse de Mgr Padilla, qui comprenait cinq provinces, ayant été partagé en deux, le prélat choisit pour lui celui de Tucuman et y appela les Pères de Lourdes dont il avait apprécié à Catamarca le dévouement et le savoir-faire.

Les Assomptionnistes. — Les Augustins de l'Assomption se sont établis au Chili depuis 1890. Actuellement ils y comptent 25 prêtres, et 10 Frères convers, partagés en 4 Résidences : Alpatas, Rengo, Santiago et Los Andes.

C'est en 1889 que l'archevêque de Santiago du Chili, Mgr Mariano Casonova, venu en pèlerinage à Lourdes, y rencontra le Supérieur général des Assomptionnistes, le T. R. P. Picard, et obtint de lui la promesse de quelques-uns de ses Religieux pour suppléer, au Chili, à l'insuffisance numérique de son clergé. En novembre 1890, 5 prêtres et 5 Frères s'établissaient donc au centre du pays, à Alpatas, paroisse de Rengo, pour y prendre la charge d'une Mission établie depuis un siècle et qui, chaque année, à la même époque, attire plusieurs milliers de pauvres. Plus de 12 confesseurs se tiennent à leur disposition, et les pèlerins n'en doivent pas moins attendre parfois 2 ou 3 jours, avant de pouvoir se confesser, logeant pendant ce temps sous les cloîtres du couvent, où une fondation permet de subvenir à leurs besoins.

D'Alpatas, les Pères vont chaque dimanche dire la messe dans une des chapelles de secours, si nombreuses dans les paroisses chiliennes, et ils y ont fondé, contre le vice héréditaire de l'ivrognerie, des confréries ou sociétés de tempérance, qui donnent les plus heureux résultats. Ils se rendent également dans les villes et les diocèses

voisins pour y donner des Missions, et leur travail est si abondant que chaque Père entend annuellement une moyenne de 10000 confessions. Enfin, dernièrement, on inaugurait à Alpatas des séries de retraites où hommes et femmes viendront sans interruption, du mois de juin au mois de novembre, se retremper et se renouveler.

Peu après, les Pères étaient chargés de la paroisse de Rengo. Pour cette vaste étendue de 40 lieues de diamètre, renfermant 30000 habitants, il n'y avait qu'un seul prêtre, dont la vie se passait presque entière à cheval, pour la visite de ses malades. Il a été remplacé par 4 Pères et 2 Frères que viennent encore aider à l'occasion les Pères d'Alpatas, pour les catéchismes, l'hôpital, un pensionnat de jeunes filles, un collège qu'ils ont ouvert en face du lycée. Cette création était indispensable, pour empêcher les jeunes gens de fréquenter le lycée officiel, depuis une vingtaine d'années entre les mains de professeurs allemands, rationalistes et adversaires du Catholicisme.

A Santiago, un saint prêtre avait consacré sa fortune, son temps, sa vie à bâtir une église à N.-D. de Lourdes, dans un des quartiers les plus mal famés de la ville. Il mourut avant de l'avoir terminée. L'archevêque, vers 1895, confia aux Pères le soin de l'achever et de l'administrer. Plusieurs fois le couvent fut dévalisé. Mais peu à peu leur action se fit sentir. Deux confréries, sous le vocable de N.-D. de Lourdes, furent établies pour les hommes et pour les femmes; un patronage s'ouvrit pour les jeunes gens; les personnes tarées ou vicieuses s'éloignèrent ou se convertirent; sur la demande des Pères, de nouvelles rues furent tracées, les anciennes furent pavées et plantées d'arbres, un jardin anglais tracé devant le sanctuaire, qui, vers la fin du siècle dernier, vit toute la ville venir en pèlerinage. Une imprimerie a été établie dans le couvent, où l'on publie une petite revue mensuelle pour propager la dévotion à N.-D. de Lourdes, des tracts et des brochures de propagande. Deux écoles vont s'ouvrir tout auprès pour les garcons et les filles sous la direction de Sœurs et de Frères. Chaque jour les Pères étendent leur action dans les prisons, les

casernes, les hôpitaux, les asiles des Petites Sœurs des pauvres, les communautés, les villes et les paroisses voisines.

A Los Andes, la première ville que l'on rencontre en venant de l'Argentine, il n'y avait, comme à Rengo, qu'un seul prêtre pour 25000 habitants, pour un hôpital, un orphelinat et un sanatorium

CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS DE PICPUS. PERSONNEL DU COLLÈGE DE SANTIAGO (CHILI)

de phtisiques. Les Pères y furent appelés et reçus avec joie, pour y établir les mêmes œuvres qu'à Rengo et ailleurs. Il leur manque un collège, qu'ils espèrent ouvrir bientot sous le vocable de N.-D. de Lourdes.

Les Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus furent, au siècle dernier, les premiers missionnaires de la côte du Pacifique. Ils y possèdent actuellement, au Chili, les maisons de Valparaiso, Santiago, Los Perales et Curico; au Pérou, celles de Lima et d'Huaras. Pendant un quart de siècle, ils eurent en outre un collège et une Résidence

à Copiapo, près de La Serena, et, durant une quinzaine d'années, plusieurs de leurs missionnaires évangélisèrent la Californie.

Leur premier établissement, celui de Valparaiso, remonte à l'année 1834. Il fut fondé par le R. P. Chrysostome Liausu, qui mourut du typhus en 1839, victime de son dévouement auprès des soldats chiliens. Il comprit bientôt une Résidence, une école gratuite avec 300 élèves, un collège avec de 130 à 150 enfants, une paroisse (la Matriz) desservie par 4 Pères, un noviciat-scolasticat et la Procure de toutes les Missions de l'Océanie. Son Supérieur, le R. P. Doumere, exerça une telle influence sur les travaux apostoliques de ses frères, que Pie IX l'éleva à la dignité épiscopale (août 1848) et que, huit ans plus tard, Napoléon III, à la demande des ministres de la Marine et de l'Instruction publique et des Cultes, lui fit remettre la croix de la Légion d'honneur (27 déc. 1856).

Son successeur, le R. P. Pacôme Olivier, n'eut qu'à marcher sur ses traces pour mériter le bel éloge que l'amiral Larrieu fit de lui, en le présentant un jour aux officiers de son bord : « Voilà un homme qui ne coûte pas un sou à la France, et qui fait plus pour elle ici que tous nos ambassadeurs et consuls! » S'il faisait beaucoup par lui-même, il faisait plus encore par ses collègues de Valparaiso, de Santiago et de Copiapo, où ses professeurs, les « Pères Français », comme tout le monde les appelait, enseignaient à la fois et notre langue et l'amour de notre patrie.

Sous son administration, le port de Valparaiso fut bloqué et bombardé par les Espagnols, du mois de septembre 1865 au 31 mars 1866. Il fut alors la providence des indigents, créant pour eux des cuisines économiques, fondant une conférence de Saint-Vincent de Paul, organisant des sociétés de secours de dames et de demoiselles, etc. Aussi, sa mort, arrivée le 27 avril 1867, fut-elle pleurée de tous, et ses funérailles revêtirent-elles l'éclat d'un deuil national.

Les RR. PP. Romain Desmarais et Auguste Jamet qui lui succé-

dèrent, se consacrèrent entièrement à leurs œuvres d'Amérique. Ardents propagateurs de la dévotion aux Sacrés-Cœurs dans le Chili, la Bolivie, le Pérou et l'Équateur, ils réussirent à grouper de 8 à 10000 adorateurs ou adoratrices au pied du tabernacle. Ils donnèrent un nouvel essor à leurs établissements de Valparaiso et de Santiago, comptant bientôt dans ce dernier jusqu'à 350 élèves. Deux faits nous montreront les résultats obtenus dans ces deux grandes écoles.

SANTIAGO.
HOSPICE DE N.-D. DES DOULEURS
POUR INVALIDES ET VIEILLARDS
DES DEUX SEXES

En 1878, il y avait trente-deux ans que le Fr. Marcien Darteil dirigeait l'école gratuite de Valparaiso. L'intendant et la municipalité, afin de lui témoigner leur reconnaissance et leur admiration pour ses innombrables bienfaits, lui votèrent d'acclamation une médaille d'or qu'ils lui remirent solennellement au milieu du concours de toute la population. Le premier, il avait inauguré les cours d'adultes, et son école avait servi de type à toutes celles qu'on avait ouvertes dans le pays.

A Santiago, la journée du 15 septembre 1899 ne fut pas moins significative. Le collège célébrait ses noces d'or. De tous côtés, les anciens élèves étaient accourus, ayant à leur tête le Président de la République, deux ministres, un sous-secrétaire d'État, un chef de bureau de ministère, des membres de la municipalité, de nombreux sénateurs, députés, magistrats, officiers, publicistes,

professeurs de l'Université, etc., tous formés par les Pères de Picpus. Combien sérieusement, le détail suivant va nous l'apprendre. Sur le point de se séparer, ces anciens élèves fondèrent, sous le titre de « Centre social des Sacrés-Cœurs », un vaste foyer d'œuvres de bienfaisance, d'études sociales, littéraires et artistiques, d'apostolat par la prière et par la parole, que le gouvernement chilien s'est plu à consacrer, en lui conférant la personnalité juridique, le 9 janvier 1902. On comprend alors que dans une audience accordée, cette même année 1902, aux « Pères français » de Santiago, le Président de la République ait pu leur dire : « Je vous félicite de posséder la confiance de tout ce que notre société a de plus distingué. Vous autres, vous pouvez donner une instruction plus sérieuse que ne le font les collèges de l'État. C'est pourquoi, travaillez en toute paix et confiance; toujours vous jouirez d'une entière liberté d'enseignement. »

Dans leurs deux maisons de Los Perales et de Curico, les Pères de Picpus s'adonnent exclusivement aux œuvres du ministère. Celle de Los Perales fut illustrée par l'apostolat d'un saint, le R. P. Louis Borgella, mort en 1873, et dont Mgr Casanova, archevêque de Santiago, a publié une intéressante biographie en espagnol.

Au Pérou, le collège des Sacrés-Cœurs de Lima, ouvert en 1874 à côté de la Résidence fondée en 1885, reçoit actuellement de 180 à 200 élèves. La langue française y est tellement en honneur que le représentant de la France à Lima proposa aux Pères de Picpus une subvention de notre gouvernement, qu'ils eurent le tort, croyons-nous, de ne pas accepter. A Huaras, au nord-ouest de Lima, les mêmes Pères dirigent le grand séminaire de ce nouveau diocèse, créé en 1900 et confié au zèle apostolique d'un des leurs, Mgr Soto, sacré à Lima le 15 août 1901.

A côté des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus, les Religieuses

CERRO SANTA LUCIA (SANTIAGO DE CHILE)

de la même congrégation travaillent non moins activement à la même œuvre. Elles possèdent actuellement huit maisons dans l'Amérique du Sud : Valparaiso, Santiago et La Serena au Chili; La Paz, dans la Bolivie; Lima et Aréquipa, dans le Pérou; Quito et Cuenca, dans l'Équateur. En 1896, un vaste incendie détruisit le magnifique établissement qu'elles dirigeaient depuis une trentaine d'années à Guayaquil. A la date du 1er décembre 1901, elles étaient au nombre de 346 Religieuses dans ces différentes maisons et donnaient l'éducation chrétienne à 1130 élèves de la classe aisée et à 1083 enfants du peuple.

Les Pères de Picpus comptent de leur côté, dans l'Amérique du Sud : 1 évêque, 61 prêtres, 14 étudiants et 22 Frères coadjuteurs. Ils donnent l'éducation à plus de 800 élèves et on ne les appelle communément que *los Padres franceses*.

Rédemptoristes. — Les Rédemptoristes, soit de Paris, soit de Lyon, ont des Missions florissantes dans l'Amérique du Sud, les premiers en Colombie et dans l'Équateur, les seconds au Pérou et au Chili.

La révolution, qui a éclaté trois fois en Colombie depuis leur établissement, en 1884, et n'est pas encore complètement éteinte, ne leur a pas permis de s'y développer régulièrement et leur a fait refuser plusieurs offres de fondation. Ils s'y occupent et des Blancs et des Indiens, pour la plupart baptisés. Chacune de leurs deux missions de l'Équateur, Cuenca et Riobamba, compte, comme celle de Colombie, de neuf à dix missionnaires au service et des Blancs et des Indiens à qui ils prêchent dans leur langue native, le quechua. Depuis deux ans, à la demande des caciques des Jivaros, ils ont repris les Missions des Jésuites et des Dominicains qu'avait chassés la Révolution. Ils sont presque tous Français, ayant les meilleures relations avec les représentants de la France et se trouvant très heureux de pouvoir la servir, comme lorsqu'ils

purent aider si efficacement la mission géodésique française contre un soulèvement des Indiens.

Au Pérou, les Pères de la Province de Lyon préparent une fondation dans le nouveau diocèse de Huaraz. Dans l'intérieur du pays, ils donnent des missions et à la population blanche et aux Indiens, se servant pour cela de la méthode autrefois employée par leur fondateur, saint Alphonse de Liguori, dans la province de Naples et dans la Pouille. Ils vont de province en province, restant quatre ou cinq mois dans la même, donnant une retraite aux prêtres dans une localité centrale, se réunissant trois ou quatre dans les grandes localités, parcourant les hameaux, publiant, pour l'évangélisation des Indiens, des catéchismes et des dictionnaires quechua. Mais leur principal établissement est celui de Lima. Fondé en 1884, il a puissamment aidé à la transformation morale et religieuse, surtout des deux quartiers populeux de Saint-François-de-Paule le Neuf et de Saint-François-de-Paule le Vieux, par ses associations de piété, par ses catéchismes et par la préparation à la première communion.

Les trois maisons du Chili, celle de Santiago fondée en 1876, celle de Canquenes del Maule en 1892, et de San Bernardo en 1898, et qui comptaient, la première 18 Pères, la seconde 15 et la troisième tous les étudiants venus de France, s'occupent des mêmes œuvres, sont très florissantes et produisent le plus grand bien.

Pères Oblats de Saint-François de Sales de Troyes. — C'est en 1887 que les Pères Oblats de Saint-François de Sales prirent la direction du séminaire-collège de Riobamba, dans l'Équateur, appelés par l'évêque de cette ville, Mgr Andrade. Ils la gardèrent jusqu'en 1895, s'efforcant en particulier d'y propager l'enseignement du français. Puis ils se chargèrent du Collège National de Pulcan, dans la province de Carchi, de l'école de Zicalpa (300 élèves) dans la province du Chimborazo, de la paroisse du même nom et

de celle de Chimbo. Malheureusement, les troubles politiques de 1895 détruisirent toutes ces œuvres et il ne reste plus aujourd'hui aux Oblats qu'une petite Résidence, qui leur permet de ne pas abandonner entièrement ces sympathiques populations de l'Équateur, si pleines de foi et si généreuses.

Chassés de l'Équateur, les Oblats s'établirent en 1896 dans l'Uruguay, à Montevideo, dans la chapelle des Religieuses de la

SANTIAGO. ORPHELINAT ET ASILE

Visitation. Déjà ils y ont établi, près de leur Résidence, un patronage de jeunes gens qui est en pleine prospérité, et ils sont chargés du cours de religion dans l'établissement fondé par notre colonie de Montevideo, sous le nom de Collège Carnot.

Maristes. — Les Maristes avaient, depuis quelques années, deux établissements d'éducation en Colombie, l'un à Hagné, l'autre à Néva, dans le Tolima. Les élèves y étaient nombreux, dociles et studieux, et les Pères sympathiques au clergé et à la population. Ils y travaillèrent beaucoup et y firent du bien. Mais il y a quelque

temps, les difficultés de communications, l'isolement de ces deux collèges et surtout l'insécurité provenant de la guerre civile, amenèrent leur Supérieur général à les rappeler pour les diriger sur le Mexique où les attendaient d'autres Pères et où il y avait plus de bien à faire. En vain le gouvernement colombien, averti de cette décision, fit-il des démarches pour les conserver. Quand ces démarches furent connues à Lyon, déjà l'ordre reçu était en voie d'exécution, et la guerre civile rendait impossible l'envoi d'un contre-ordre. Les Maristes quittèrent donc définitivement la Colombie.

Ils ont actuellement quatre établissements au Mexique : 1° l'église Notre-Dame de Lourdes, à Mexico (1898); 2° l'église de Saint-Christophe, à Puebla (1900); 3° l'église Notre-Dame des Neiges, à Oaxaca (1901); 4° l'église de la Solidad, à Guadalajara (1902). Les trois premières sont destinées surtout aux Catholiques français, anglais et allemands, et la dernière, aux Catholiques français, anglais et arabes.

Les Eudistes en Colombie. — La Colombie, dont la superficie dépasse d'un tiers celle de la France, ne contient guère que 4 millions d'habitants, tous, ou à peu près, Catholiques. Mais elle est en voie de progrès, et sa position entre les deux Amériques et les deux Océans, l'étendue de ses côtes, la sûreté de ses ports, sa configuration intérieure, la variété de ses climats, la richesse de ses productions, suffisantes pour subvenir aux besoins de 60 millions d'habitants, d'autres avantages encore doivent lui faire espérer une place d'honneur dans l'avenir.

La Colombie forme une Province ecclésiastique, avec l'archevêché de Bogota et neuf diocèses suffragants : Panama, Carthagène, Sancta-Martha, Nueva Pamplona, Medellin, Antioquia, etc.

Les Eudistes, au nombre de 27, y dirigent les séminaires de Carthagène, sur la côte de la mer des Caraïbes, d'Antioquia et de Nueva Pamplona, dans l'intérieur. De plus, ils s'occupent de la

paroisse de Sabanalarga qui compte 15000 Catholiques et se trouve à 25 kilomètres de Carthagène.

C'est en 1884 que les Eudistes furent appelés par Mgr Biffi, évêque de Carthagène, pour y « travailler à la réformation et à l'éducation du clergé ». A leur arrivée, l'archidiocèse comptait 30 prêtres seulement, pour une population de 320000 Catholiques et une étendue de 70000 kilomètres carrés. De plus, malgré la piété et le zèle de leur évêque, la conduite de la plupart de ces prêtres laissait beaucoup à désirer : l'ignorance était grande, les mœurs relâchées, le zèle peu ardent, l'estime très faible : aussi voyait-on partout les lieux saints profanés, la prédication négligée, les sacrements délaissés et le culte divin réduit à quelques solennités purement extérieures. Au séminaire, ou plutôt dans l'établissement qui en portait le nom, le Supérieur lui-même était un laïque vivant au milieu de sa famille. La plupart des étudiants ne se destinaient pas au sacerdoce et la marche des exercices ne rappelait que de bien loin une maison où devaient se former des prêtres.

HÔPITAL CENTRAL
DU CANAL DE PANAMA
PAVILLON DES SŒURS

Les diocèses d'Antioquia et de Nueva Pamplona étaient à peine dans une condition un peu meilleure.

Aujourd'hui, les séminaires de ces trois diocèses sont fortement constitués, avec quatre ans d'études préparatoires, deux ans de philosophie et trois ans de théologie. Et ceci, malgré les difficultés de toutes sortes inhérentes au climat énervant des tropiques, au manque de préparation des enfants qui arrivent à l'âge de

quinze et vingt ans ne sachant à peu près rien, à la nécessité d'apprendre une langue et de se plier à des habitudes étrangères, à l'instabilité du gouvernement et au retour des révolutions.

Soixante-dix prêtres environ sont sortis de ces séminaires, qui comptent chacun une soixantaine d'enfants, et partout on fait leur éloge, comme d'hommes obéissants, zélés, pieux, travailleurs.

Outre le soin de ces trois séminaires, par suite de la pénurie de prêtres, les Eudistes sont inévitablement chargés d'un ministère extérieur très absorbant.

Huit collèges, cinq séminaires leur ont été offerts depuis quelques années. Ils ont dû les refuser, faute de sujets. Ils n'ont même pas encore pu fonder un noviciat qui leur fournirait ces sujets.

Les Pères du Saint-Esprit avaient autrefois un très beau collège à Lima, au Pérou; mais en 1897, pressés évidemment par le manque de sujets et par les besoins urgents de leurs autres Missions, ils l'abandonnèrent.

En 1896, sous les coups de la révolution qui désola alors ce pays, les Pères du Sacré-Cœur de Saint-Quentin se retirèrent également de l'Équateur.

Parmi les œuvres de nos Religieux dans l'Amérique espagnole, nous devons encore signaler les délégations de la Propagation de la Foi établies par un Religieux français et confiées par lui à diverses congrégations françaises.

Les recettes de la Propagation de la Foi étaient loin de suivre, il y a une quarantaine d'années, le développement de nos Missions catholiques. Pour les accroître, les conseils centraux de Paris et de Lyon, avec l'approbation de la Propagande et du Souverain Pontife, se décidèrent à frapper à des portes non encore ouvertes et résolurent d'envoyer un délégué au Mexique et dans l'Amérique du Sud. Ce fut un membre des Missions Africaines de Lyon, le R. P. Terrien, qui en fut chargé. Il savait l'espagnol et il revenait d'une tournée fructueuse en faveur de leurs Missions d'Afrique.

C'est à la fin de 1889 qu'il arriva au Mexique où il resta cinq ans, parcourant ce vaste pays, seconde par les évêques qui publiaient des lettres pastorales en faveur de son entreprise, prêchant partout sa croisade, recevant les inscriptions par milliers. L'œuvre était fondée, et deux de ses confrères des Missions Africaines de Lyon en sont les délégués permanents au Mexique.

De 1896 à 1900, il continua sa mission dans l'Uruguay, dans la République Argentine, au Chili, en Bolivie, au Pérou, partout

VUE DU PANAMA — HÔPITAL CENTRAL DU CANAL (PAVILLON DES PHARMACIENS) DIRIGÉ PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

accueilli avec la même charité et le même esprit de foi, et voyant partout ses efforts couronnés du même succès. Dans l'Uruguay, le Paraguay et la République Argentine, il laissa, comme délégués, deux missionnaires de la Société des Pères Blancs; et au Chili, au Pérou, en Bolivie et dans l'Équateur, deux Pères de l'Assomption.

Au commencement de 1901, il avait achevé sa mission au Venezuela et se proposait de visiter la Colombie et les petites Républiques de l'Amérique Centrale, quand il fut rappelé en France.

Les Frères. — En même temps que les Pères, nos Frères enseignants s'établissaient en divers endroits de l'Amérique du Sud, les Frères appartenant aux mêmes ordres que les Pères et les secon-

dant surtout pour l'enseignement, puis les Frères des Écoles chrétiennes, les Petits Frères de Marie et ceux de Saint-Joseph de Belley.

Les premiers possèdent dans l'Argentine, à Buenos-Ayres, leur splendide collège de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, qui compte 800 élèves et 32 Frères; un noviciat à San-Martin et une école avec 232 enfants à Villa-del-Rosario. Dans le Chili, ils ont 4 écoles avec 524 enfants; une école à Santiago, qui compte 172 élèves; leur pensionnat de San-Jacinto, avec 351 enfants; dans la même ville, enfin, l'orphelinat professionnel de Talleres où il y a 403 enfants. Dans l'Équateur ils ont 4 écoles, à Azoguez, à Cuenca, à Latacunga et à Quito, contenant ensemble 2360 élèves, dont 1011 à Quito. En Colombie enfin ils ont : à Santa-Fé de Bogota, un pensionnat de 170 élèves, un orphelinat de 94 orphelins, une école de 334 enfants; à Baranquilla, une école et 208 élèves; un noviciat à Chapinero; une école à Chiquinquira, à La Ceju et à Medellin, avec 966 enfants.

Les Petits Frères de Marie se sont fixés en Colombie en 1889, au Brésil en 1897, et au Mexique en 1899. En Colombie, ils possèdent en ce moment (1902) 13 écoles officielles ou communales avec 96 Frères enseignants, dont 43 français, et 4075 enfants. Telles de ces écoles comptent : celle de Cali, 580 élèves; celle de Pasto, 560 et celle de Popayao, 620.

Au Brésil, ils ont 3 collèges, ceux de Congonhas do Campo, Rio Comprido, São Paolo; une école officielle, celle de Bom Principio; une école commerciale, celle de Porto Alegre; une école normale, celle de Bom Principio, et 5 écoles paroissiales, celles de Franca, Porto Alegre, São Leopoldo, São Paolo (Cambuci) et Santa Cruz. En tout, 11 établissements, 1380 enfants et 59 Frères, dont 52 Français.

Au Mexique, quoique établis seulement depuis trois ans, ils ont déjà 3 collèges, ceux de Guadalajara avec 230 élèves, de Merida avec 235 élèves et de Zamora avec 120; 2 écoles professionnelles,

celle de Guadalajara (110 enfants) et celle de Merida (98); 4 autres écoles récemment fondées à Cuernavaca (1902), 160 enfants; à Motal (1902), 75 enfants; à Mexico (1901), 80 enfants; et à Valladolid (1902), 95 enfants; enfin une école indienne à Zamora (1900) qui compte 150 enfants. En tout, 12 écoles, avec 1588 enfants et 74 Frères, dont 41 Français.

PANAMA. MAISON DE LA SAINTE-FAMILLE. ASILE ET MAGASIN

C'est en 1889 que, sur la demande de l'évêque de Montevideo, Mgr Yéréguy, et sur le désir du Souverain Pontife, les Frères de la Sainte-Famille de Belley partirent pour l'Argentine. Ils n'étaient que quatre, et bien des difficultés, surtout matérielles, rendirent difficile leur installation. Cependant, la faveur vint rapidement et, avec elle, le nombre des élèves, les demandes de nouvelles créations et l'arrivée de nouvelles recrues.

En ce moment (1902) ils possèdent, dans la République de l'Uruguay, 4 établissements : à Montevideo, celui de la Sagrada-Familia, le premier fondé, et qui compte 450 enfants, et celui de San-Vincente de Paul, ouvert longtemps après et qui a 130 élèves;

au Salto, le collège de San-Francisco, 150 enfants; à San-José de Majo, le collège San-José, 110 enfants. En tout, 840 élèves.

Au collège de la Sagrada-Familia de Montevideo, sept classes sur treize sont appelées classes de français, vu la place qu'y occupent notre langue et notre histoire, et ce sont les plus fréquentées. Inutile d'ajouter que, depuis 1889, tous nos ministres à Montevideo se sont montrés très sympathiques à ces collèges et les ont encouragés de tout leur pouvoir, comme le plus efficace contre-poids à l'action si active des sociétés italiennes et allemandes.

Les Religieuses. — A la suite de nos missionnaires et concurremment à nos congrégations de Frères enseignants, nos Sœurs françaises se sont établies très nombreuses dans l'Amérique espagnole, s'occupant à la fois d'assistance et d'enseignement.

Au premier rang sont les Filles de Saint-Vincent de Paul établies dans les mêmes endroits à peu près que les Lazaristes dont elles dépendent. Elles y ont fondé et y dirigent des œuvres nombreuses et florissantes, des hôpitaux civils et militaires, des hospices de vieillards, d'incurables, d'enfants trouvés, des hospices d'aliénés, des dispensaires, des fourneaux économiques, des réfectoires d'ouvriers, des asiles de nuit, des orphelinats, des crèches, des ouvroirs et des écoles, en particulier des écoles professionnelles et ménagères, des patronages internes et externes. Elles s'occupent également des prisons. Partout elles se sont fait apprécier et aimer, mais nulle part elles ne se sont dépensées davantage que dans la presqu'île de Panama, pendant les travaux si insalubres du percement du canal. Elles sont les seules Religieuses françaises à Montevideo.

Elles comptaient, en 1901, dans l'Amérique centrale, 21 établissements; au Brésil, 30; au Chili, 23; en Colombie, 14; dans l'Équateur, 18; dans la République Argentine et l'Uruguay, 21; au Pérou et en Bolivie, 19; en tout, 146 établissements.

Les Dames du Sacré-Cœur ont également fondé des établisse-

ments d'instruction très florissants en plusieurs États : un externat et un internat, où elles réunissent l'élite de la jeunesse, à Buenos-Ayres ; — au Chili, à Santiago, à Talca, à Valparaiso, à la Conception, au Chillan ; — au Pérou ; — à l'Équateur ; — au Mexique, à Mexico où elles furent appelées par le Président Porfirio Diaz, à San-Luis Potosi, à Guanajata, etc.

Signalons encore : à Buenos-Ayres, les Dames de l'Union des Sacrés-Cœurs, du département du Nord, qui dirigent un internat

PANAMA. MAISON DE LA SAINTE FAMILLE
CUVROIR

et un externat très prospères, et les Sœurs de Saint-Joseph, secondées par le gouvernement pour les crèches et l'école des Arts et Métiers ; — les Sœurs de Picpus, dont nous avons déjà parlé ; — les Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes en Colombie, dans l'Équateur, à Guayaquil et ailleurs, au Pérou et en particulier au Venezuela où elles réussissent admirablement dans les écoles, pensionnats et externats, les hôpitaux, les léproseries, les asiles d'aliénés ; — au Brésil, les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, dans la province de Saint-Paul, où elles ont la charge de l'hôpital, et les Dames de Sion qui ont deux pensionnats florissants à Pétropolis et

à Saint-Paul; — les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, au Pérou, où elles sont chargées de l'hôpital de la colonie française de Lima; — les Oblates de Saint-François de Sales ont à Alausi, dans l'Équateur, une école avec 250 enfants et un ouvroir où elles ont importé de France nos métiers de bonneterie et autres; — les Sœurs de la Présentation de Tours ont des hôpitaux et des écoles en Colombie; — nos admirables Petites Sœurs des Pauvres, à Lima du Pérou, à Santiago de Chili; plusieurs autres, soit dans l'Amérique centrale, soit dans l'Amérique du Sud.

Telles sont les principales œuvres que nos Religieux et Religieuses ont établies dans l'Amérique espagnole. Cette nomenclature est forcément incomplète et surtout elle ne dit ni leurs efforts, ni leurs sacrifices, ni les résultats obtenus. Ces résultats sont énormes, surtout au point de vue de la diffusion de notre langue et de la conservation de notre influence. Seulement ces efforts se poursuivront-ils? Ces résultats pourront-ils se développer?

Sous les coups redoublés qui frappent en France les congrégations religieuses, quelques Religieux, quelques Religieuses de plus iront probablement dans l'Amérique espagnole chercher une liberté, la liberté de faire le bien, que nous leur refusons et que peut-être elles n'y trouveront plus.

Mais ce ne sera là qu'un effort transitoire. La source des vocations étant tarie chez nous, ces congrégations se recruteront sur place, au détriment de la cause française, ou peut-être seront remplacées par des congrégations allemandes et italiennes. Et alors, c'en sera fait de l'influence française dans l'Amérique du Sud.

Ouvrages à consulter. — Mgr Casanova, archevêque de Santiago, *Biografias de Fray Andrés Caro, y del P. Luis Borgella*, 1875. — D. Vicente Martin y Manero: *Historia eclesiastica de Valparaiso*, 2 vol. in-8°, Valparaiso, 1891. — *Memoria del Centro social de los Sagrados Corazones*, 1902, Santiago. — *Recuerdos de media centuria*, 1849-1899, Santiago, 1899.

CONCLUSION

CONCLUSION

Gesta Dei per Francos!... En publiant ces six volumes sur *les Missions françaises catholiques au* XIX*e siècle*, est-ce un monument à la gloire de l'Eglise, ou si c'en est un à la gloire de la France que le P. Piolet et ses savants et dévoués collaborateurs ont élevé? Je me le suis demandé plus d'une fois en les lisant, et je n'ai pas décidé la question. Mais est-il nécessaire de la décider; et, ce qu'il semble, en vérité, que la Providence même ait indivisiblement uni, pourquoi le séparerions-nous? De nos jours comme autrefois, c'est l'honneur de nos missionnaires, et si je l'ose dire, c'est leur originalité que de n'avoir eux-mêmes en eux jamais distingué le Français du catholique, et sans presque y tâcher, d'avoir ainsi conquis au génie de la France tout ce qu'ils conquéraient de nouveaux chrétiens à la religion. On ne saurait se le dissimuler, et tous les observateurs ont constaté le fait. A la Chine comme au Japon, dans les îles perdues de l'Océanie comme au cœur du Continent noir, en Amérique ou en Europe même, vers l'Orient musulman, on ne fait guère un protestant que l'on ne fasse un Anglais, ou plutôt un sujet ou un client de l'Angleterre, mais on ne fait pas un catholique que l'on ne fasse un ami de la France, — et un Français.

C'est une des choses que l'on veut dire, quand on dit, comme j'aime à le redire, que « le catholicisme, c'est la France », et « la France, c'est le catholicisme ». On ne veut point dire, ce qui serait une sottise, et surtout un blasphème, que toute la vertu du catholi-

cisme se soit comme retirée chez nous ; ni qu'il n'y ait ailleurs autant ou plus de catholiques, et parfois de meilleurs, qu'en France même ; ni que d'excellents Français ne puissent vivre en marge ou en dehors du catholicisme sans en faire pour cela moins d'honneur à la patrie commune. Mais on veut dire que, depuis tantôt quinze ou seize cents ans, l'histoire de la France est liée, plus étroitement que celle d'aucun autre pays, à l'histoire du catholicisme. On veut dire ce que me disait un jour un prince de l'Église, — qui lui-même n'était ni Français, ni Latin seulement — qu'à la vérité les bons prêtres abondent, mais qu'au lieu d'administrer paisiblement une paroisse, s'il s'agit d'évangéliser les infidèles, et, pour les évangéliser, de rompre avec les habitudes de la civilisation, ce qui est de nos jours une forme de l'héroïsme, on ne trouvait plus que des Français et des Belges, lesquels, à tant d'égards, sont encore des Français. Et, en effet, des œuvres comme celle des *Missions Étrangères* ou comme celle de la *Propagation de la Foi*, sont des œuvres françaises, exclusivement françaises, françaises non seulement pour être nées et s'être développées en France, mais françaises pour être marquées d'un caractère expressément français ; françaises pour être animées d'une ardeur de prosélytisme que l'on pourrait comparer à celle de nos grands écrivains en tout genre ; françaises pour être demeurées, même à l'étranger, des centres de culture et d'action française. En quelque lieu du monde qu'un Anglais s'établisse, il y établit, et si je l'ose dire, il y installe avec lui toute l'Angleterre. L'Allemand « s'adapte » et « se naturalise » ; il prend, pour ainsi parler, la forme, la couleur et les mœurs des lieux où son sort l'a fixé. N'a-t-on pas remarqué qu'aux États-Unis même, l'Allemand « s'assimilait » plus promptement que l'Irlandais? Le Français convertit l'indigène au génie de notre race : il le pétrit de ses qualités et de ses défauts ; il s'efforce d'en faire un « homme », un égal, un « frère de ses semblables » ; il se considère comme investi d'un apostolat. Il ne se soucie principalement ni de faire

fortune, ni d'exercer la réalité du pouvoir sur une humanité prétendument « inférieure », mais de répandre ses idées, de les faire pénétrer, pour la rajeunir, dans l'âme en quelque sorte usée de l'Annamite, ou pour l'aider à se former, dans l'ame enfantine du negre. Il prêche, il enseigne, il persuade. Son ambition la plus ardente est de changer des cœurs. Et, précisément, parce que c'est aussi l'ambition du catholicisme, voilà pourquoi, lorsque nous disons que « la France, c'est le catholicisme », et « le catholicisme, c'est la France », nous voulons dire assurément d'autres choses, — que ce n'est pas ici le lieu de développer, — mais nous voulons surtout dire qu'entre le génie de la France et celui du catholicisme, il y a des rapports, des convenances, des « affinités » intimes et providentielles, dont l'histoire des *Missions catholiques françaises au* XIX*e siècle*, en même temps qu'elle en est le témoignage ou la preuve, développe quelques-unes des plus intéressantes conséquences.

Sur laquelle de ces conséquences essaierai-je, en cette « conclusion » de fixer plus particulièrement l'attention du lecteur?

On nous a quelquefois définis, nous autres Français, — et nous avons laissé dire, — par notre « ignorance de la Géographie ». Faisons donc observer que, si nous ignorons la géographie, la faute n'en est pas à nos missionnaires. Car « quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les merveilles » de leur apostolat? ou plutot et, pour mieux dire, quelles solitudes n'en ont été tour à tour le théâtre? et, eux, quel trésor d'informations n'en ont-ils pas rapporté? J'ai sous les yeux, en ce moment même, l'incomparable collection des *Lettres édifiantes*. Description des lieux, énumération des curiosités naturelles, mémoires de botanique, de zoologie, d'ethnographie, de linguistique, esquisse de grammaires iroquoises ou huronnes, renseignements historiques, analyse des superstitions locales, traits de mœurs, anecdotes caractéristiques, rien n'y manque en vérité, de

ce qui peut contribuer à la connaissance plus précise de la terre et de l'homme! Les auteurs de ces *Lettres*, s'ils sont des missionnaires, sont en même temps des observateurs, des écrivains, des savants. Les nôtres, ceux de notre temps, n'ont pas dégénéré de leurs prédécesseurs ou de leurs modèles.

Mais parmi tant d'objets, si divers, qui sollicitent leur curiosité, si l'ethnographie les attire plus particulièrement, on en conçoit sans peine les raisons. C'est qu'on ne procède point par les mêmes moyens à la conversion du Malgache ou du Congolais, et à celle du Chinois ou du Singhalais. Il y a peut-être autant de formes de « l'infidélité », qu'il y en a de l' « hérésie »; ce que ces formes ont de plus persistant répond en général à la « mentalité » des races; les Maoris et les Hottentots n'ont pas « le crâne fait de même », et si les mêmes arguments, à supposer qu'on en puisse employer avec eux, n'opèrent pas sur eux le même effet, c'est que ni leur sensibilité ne s'émeut des mêmes impressions, ni par conséquent la vérité n'entre en eux par les mêmes chemins. Par là s'explique la curiosité de nos missionnaires sur cet article de l'ethnographie. Elle n'est pas « désintéressée »! S'ils veulent savoir, c'est pour pouvoir. La conquête des âmes est le but qu'ils ne perdent pas de vue. Ils ne les étudient pas, ces âmes, pour le vain plaisir de les étudier, ou même de les mieux connaître, mais pour les régénérer en Dieu. *Ite, et euntes docete omnes gentes!* Ils ont un autre objet que d'enrichir les collections de nos Musées et de faire avancer, comme on dit, « la science ». Mais ils ne la font pas moins avancer! Peut-être même la nature de leur ambition les préserve-t-elle des erreurs où tomberaient de simples curieux. Et puis, où donc est-il écrit qu'on étudierait les hommes sans avoir égard à « l'homme », et qu'on ferait pour ainsi dire abstraction de sa propre humanité dans l'examen des êtres qui la réalisent? Le contraire, à vrai dire, est même plus « scientifique ».

En tout cas, et quoi qu'il en soit, il est bon de savoir ce que la « géographie humaine », s'il est permis de s'exprimer ainsi, doit à nos

missionnaires. Les lecteurs de ces six volumes auront eu l'occasion de s'en apercevoir. Si cette histoire des *Missions catholiques françaises* n'était pas un monument à la gloire du catholicisme, elle serait encore une « contribution » d'une rare importance à la science de l'homme. Elle n'en serait pas une moins importante, ni d'un moindre intérêt, à la science des religions. Et, humainement parlant, si jamais le monde était tenté d'oublier ce que nos civilisations modernes, dont nous sommes si fiers, doivent au christianisme, on ne l'apprendrait, ou on ne le rapprendrait nulle part mieux que dans ce livre, par les vives comparaisons dont il nous met, presque à chaque page, les éléments sous les yeux. Et nous aussi, nous fûmes jadis des Canaques ou des Hottentots !

De ces comparaisons mêmes, une grande question sort, en effet, et s'impose. On ne méconnait pas plus, en général, la science ou le zèle de nos missionnaires, que leur courage ou leur héroïsme. On reconnait aussi les services qu'ils rendent ; et nos gouvernements ont pour eux, en Afrique ou en Chine, les ménagements qu'ils n'ont pas toujours en France. « L'anticléricalisme, selon le mot célèbre, n'est pas un article d'exportation », et nous protégeons, nous subventionnons, nous entretenons en Orient les écoles que nous fermons en France. Nous les défendrions, au besoin, par les armes. Mais de temps en temps, cependant, la voix d'un énergumène ou d'un politicien s'élève pour mettre en balance, avec ces services mêmes, les difficultés qu'ici ou là, nos missionnaires nous ont quelquefois suscitées, comme si les marchands de clous de Birmingham ou les sucriers d'Amérique n'en avaient pas suscité bien d'autres à l'Angleterre et aux États-Unis ! Il arrive aussi qu'un franc-maçon naïf, un adepte convaincu de la religion du « grand architecte de l'univers », un fervent admirateur de Confucius et de Lao-Tseu, que d'ailleurs il n'a jamais lus, se demande quel droit nous avons d'oppo-

ser notre christianisme à la religion de l'Annamite ou du Dahoméen; en trouve la prétention de mauvais exemple; et conclut que nos missionnaires feraient mieux de s'employer chez eux au « ministère paroissial ». Il préférerait seulement que ce ne fût pas dans sa circonscription! Et quelques philosophes enfin, considérant la lenteur du progrès de l'apostolat parmi certaines races d'hommes, sont induits à penser que tant de zèle et tant d'ardeur, s'ils ne sont pas en pure perte, ne donnent pas toujours ce que l'on avait espéré; qu'il entre dans les religions un élément ethnique, ils diraient même physiologique, dont la supériorité de l'enseignement chrétien ne saurait jamais entièrement triompher; qu'il y a des races « inférieures », puisqu'il y en a d'irréductibles, que d'un Nègre ou d'un Canaque on ne saurait pas plus faire un saint Bernard ou un saint Vincent de Paul que l'on n'en saurait faire un Raphaël ou un Newton; et, finalement, que la propagation de la foi rencontre, dans la diversité des races, un obstacle qu'elle ne saurait surmonter ou un terme qu'il serait presque impie de vouloir dépasser, puisqu'il a été posé par Dieu même : *Tu n'iras pas plus loin!*

Ce ne sont là que d'ingénieux sophismes. Il n'y a pas, aux yeux de nos missionnaires, non plus qu'aux yeux de tout vrai chrétien, de races « inférieures » ou de races « supérieures » : il n'y en a que de douées d'aptitudes diverses, et d'inégalement développées. La théorie des races, remise en honneur par la science moderne, et fondée par elle sur des considérations généralement ruineuses, n'est à vrai dire qu'une forme de l'orgueil occidental, qui nous mènerait promptement, si nous n'y prenions garde, à la justification de l'antique esclavage et du régime odieux des castes. Humainement parlant, c'est l'éternel honneur du christianisme que d'avoir proclamé l'unité de l'espèce humaine. Et, en effet, différents, ou plutôt, et pour mieux dire, inégaux à tous autres égards, nous sommes tous un en Dieu, comme étant tous égaux dans la mort, dans la souffrance, et dans le péché. Nos missionnaires et leurs catéchumènes le sont aussi dans la

persécution et dans le martyre ! C'est ce que l'on saurait, si, contrairement à l'esprit du christianisme, on n'avait pas fait de l'intelligence, et encore d'une certaine forme de l'intelligence, depuis trois ou quatre cents ans, et contrairement aux leçons de l'histoire entière, la mesure de la valeur humaine. « En fait, a dit Ernest Renan, le gouvernement des choses d'ici-bas appartient à de tout autres forces que la science et que la raison. » Mais, au lieu qu'il s'en plaignait, il nous faut plutôt nous en féliciter. Ce qui soutient le monde, et, de génération en génération, pour ainsi dire, ce qui l'empêche de retomber à la barbarie, ce ne sont pas les progrès de la mathématique ou de la chimie, ni ceux de l'histoire ou de l'érudition, mais ce sont les vertus actives, « le sacrifice de l'homme à l'homme » et cette abnégation de soi dont le christianisme a fait la loi de la conduite humaine. « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ! » Si donc, de toutes les vertus qui de ce précepte divin s'engendrent comme une inépuisable moisson, il n'y a pas d'être humain qui ne soit capable, il n'y a pas de Canaque ou d'Indien qui ne soit capable des leçons du christianisme; il n'y en a pas qui ne puisse les entendre; et il n'y a pas de « races inférieures ». Il y en a, dont les circonstances ont arrêté le développement, comme la Chinoise, par exemple, et dont on pourrait dire que cet arrêt de développement est lui-même la juste punition de l'erreur qu'elles ont commise en s'enfermant dans leurs frontières. Il y en a d'autres, que d'autres circonstances ont maintenues, comme la noire, dans un état d'infériorité qu'on appellerait mieux un état de longue enfance, et que peut-être avons-nous autrefois nous-mêmes traversé. Il se peut encore qu'il y en ait de dégradées ou de déchues, — disons, si l'on le veut, de « dégénérées », — pour n'avoir pas rempli ni compris leur mission. Mais il n'y en a pas d'absolument, ni surtout d'irrémédiablement « inférieures ».

Telle est la conviction qui soutient nos missionnaires ou plutôt qui les anime, et qui nous doit donner confiance, à tous tant que nous sommes, dans le succès de leur œuvre. Il n'y a point de « races

inférieures », parce que Dieu ne fait point « acception de personnes », et que ce ne sont point seulement les « âmes blanches », si j'ose ainsi parler, mais toutes les âmes qu'il a rachetées du prix de son sang. C'est donc entrer dans le dessein de la Providence que de travailler, comme font nos missionnaires, à renouveler et à entretenir dans la mémoire des hommes le souvenir de leur communauté ou de leur fraternité d'origine. « Je sais ce que c'est, a-t-on dit, qu'un Turc, un Italien, un Persan, je ne sais pas ce que c'est que l'homme. » Nos missionnaires le savent; et, à ceux qui l'ignorent, on pourrait dire que leur « mission » est de l'enseigner. Car, en réalité, c'est précisément le Turc et le Persan qui ne sont que des formations, des expressions historiques passagères, accidentelles et instables, destinées, on le peut croire, à disparaître comme ont disparu « le Grec » par exemple, ou « le Carthaginois ». Mais ce qui subsiste, au contraire, et ce qui vit vraiment, c'est l'homme; et l'homme, c'est en nous, et de nous à un autre homme, d'un lord anglais à un roi nègre, ou de Chu-la-long-Korn à un ébéniste parisien du faubourg Saint-Antoine, ce qui ne varie pas avec l'ouverture de l'angle facial, l'obliquité des yeux, ou la couleur de la peau.

C'est cet homme que nos missionnaires s'efforcent de dégager des particularités qui le caractérisent bien moins qu'elles ne lui dissimulent à lui-même sa véritable nature. Ils lui apprennent à dépouiller le Tonkinois ou le Malgache. Ils l'aident à se débarrasser des liens dont la coutume héréditaire, les superstitions locales, les préjugés traditionnels ont comme emprisonné sa liberté naturelle. Ils donnent à leurs catéchumènes la conscience de leur dignité. Ils les mettent en état de se connaître, de se conduire, et de se gouverner eux-mêmes. En les rendant participants des lumières de l'Évangile, ils les introduisent à une vie nouvelle et supérieure. Ils en font des chrétiens : ils en font des prêtres et des religieuses. Ils délivrent des « opprimés », ils libèrent des « prisonniers ». Et qui ne reconnaîtra, qui ne voudra reconnaître qu'en agissant ainsi

ce n'est pas seulement la gloire de l'Église, mais ce sont aussi les intérêts de la civilisation qu'ils servent! Car, la théorie des races fût-elle plus vraie qu'elle ne l'est à notre humble avis, — et fondée plus solidement, je dis même en physiologie, — ce qui serait encore certain, c'est que l'un des faits les plus continus de l'histoire universelle est l'atténuation des différences de races; qu'aucune des vertus du christianisme naissant n'a contribué davantage à sa rapide et miraculeuse propagation que son appel à la fraternité; et que la même enfin, dans cette coïncidence ou dans cette rencontre de son enseignement avec l'une des aspirations les plus ardentes de l'humanité, n'est pas l'une des moindres preuves, la moins saisissante, ni la moins démonstrative de sa divinité.

En quelque partie du monde qu'ils exercent leur apostolat, c'est donc au progrès de la civilisation que nos missionnaires travaillent, et dans le sens de ce progrès. J'avais récemment l'occasion de faire observer que l'idée même de progrès n'est entrée dans le monde qu'avec et par le christianisme, et qu'aucun progrès, depuis deux mille ans ne s'est réalisé en dehors des sociétés chrétiennes : j'entends aucun progrès qui soit un gain pour l'humanité. On en trouvera plus d'une preuve en cette histoire des *Missions françaises*. Mais, en revanche, partout où nos missionnaires établissent leur pacifique empire, les arts de l'Occident les suivent : la vie commune s'améliore; les relations familiales se consolident ou s'épurent; l'esclavage tend à disparaître, et, en attendant, s'adoucit. C'est ce progrès que nous payons du prix de ces quelques difficultés dont les politiques font parfois tant de bruit. Aucun ami, je ne dis même pas de la religion, mais de la civilisation ou de l'humanité, n'estimera que ce soit trop cher! Et puisqu'il faut nécessairement que les vieilles civilisations qui subsistent encore, du type de la Chine ou de l'Inde, mais qui déjà commencent à graviter dans l'orbite de la nôtre, se transforment à son image, on ne saurait imaginer de plus louables moyens de les y préparer que ceux dont se servent nos

missionnaires. Ce que le soldat opère par la force, ou le financier par le moyen de l'argent, ce qu'un gouverneur de notre Indo-Chine, — grand mandarin de lettres, ou de sciences — avait jadis rêvé d'opérer par le prestige de ses dignités de Sorbonne, nos missionnaires y tendent par le chemin de la fraternité. Les cœurs toujours, les cœurs d'abord, ce sont les cœurs qu'ils essaient de gagner. Ils savent se mettre à la portée de ceux que le soldat ou l'administrateur ne s'empêcheront jamais de traiter d'un peu haut, à la manière des Anglais ou des Espagnols dans leurs colonies. Et s'il arrive parfois, après cela, que des intentions politiques se mêlent à l'œuvre de leur charité, ce n'est pas sans doute, à nous, Français, de nous en plaindre. Il n'a jamais été défendu, que je sache, en servant fidèlement son Dieu, de servir aussi son pays.

C'est ce que font nos missionnaires, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux, et à cet égard, je ne dirai pas que le révérend P. Piolet a été bien « inspiré », mais il n'a fait que traduire en deux mots l'exacte vérité des faits quant à son histoire des *Missions catholiques françaises*, il a donné ce titre plus général de : *La France du dehors*. En réalité nos missionnaires n'ont passé nulle part sans y « planter », comme on disait jadis, avec la foi, l'amour de la France. C'est à eux qu'en Orient et en Extrême-Orient, à la Chine, par exemple, nous avons dû la situation prépondérante et privilégiée qui longtemps a été celle de la France : qui devrait, qui pourrait l'être encore : qui le serait et qui le redeviendrait du jour où nos gouvernements comprendraient qu'aider et soutenir l'action catholique au delà des mers, c'est travailler à répandre, à développer, et à consolider l'influence française. Oui, encore une fois, le zèle de nos missionnaires nous a quelquefois engagés dans des difficultés que nous aurions mieux aimé qui nous fussent épargnées, mais de ces difficultés mêmes nous ne sommes pas sortis sans gloire, et ce ne sont pas les

ennuis qu'il faut considérer, mais le profit que d'une manière générale nous en avons tiré. En Orient et en Extrême-Orient, ce sont nos missionnaires qui savent le fond des questions dont nos diplomates ne saisissent et ne connaissent forcément que les apparences. Ils y sont leurs meilleurs informateurs et leurs plus sûrs agents. Ils sont ailleurs, ils ont toujours été, notamment en Afrique ou en Océanie, les pionniers de la culture française. Et si nous voulons savoir enfin à quel degré de profondeur ils ont agi nous n'avons qu'à voir dans les *Annales de la Propagation de la Foi* pour quelle part, que nous ignorons trop, ils ont contribué à l'expansion du catholicisme aux États-Unis ; ou encore nous n'avons qu'à nous rappeler qu'après cent cinquante ans écoulés, s'il survit encore une France d'outre-mer au Canada, c'est à eux que nous le devons. Les missionnaires français, encore qu'ils soient, selon la sotte expression de nos radicaux, sous la dépendance d'un « Souverain étranger », n'ont jamais oublié qu'ils étaient des Français de France ; et tandis que la propagande internationaliste, à l'étranger comme chez nous, travaillait de tout son pouvoir à désorganiser, à dissocier, et à détruire l'idée même de patrie, nos missionnaires, eux, continuaient, en propageant d'un bout du monde à l'autre, notre langue et notre religion, de construire, pour ainsi parler : « La France du dehors ».

Cette conclusion sommaire serait trop incomplète si je ne disais pas, en terminant, quelques mots des « Missions » dans leurs rapports avec l'Église, et si je ne saisissais pas l'occasion, puisqu'elle m'en est offerte, de montrer quelle est toujours et quelle sera sans doute, — aussi longtemps qu'il y aura des hommes, et que le « besoin de croire » fera partie de leur définition — la force d'expansion du catholicisme.

« La puissance relative des religions est loin d'être égale. Admettons que l'on proclame aujourd'hui dans un État l'égalité la plus

rigoureuse de toutes les Églises et de toutes les religions. Trente ou cinquante ans après la proclamation de cette égalité, l'une d'elles aura certainement acquis une influence prépondérante, et dominera les hommes et les choses.... Les exemples ne font pas défaut.... La législation britannique a institué l'égalité des Églises en Irlande. S'ensuit-il que les Églises y soient égales? En fait l'Église catholique romaine a trouvé moyen depuis la proclamation de cette égalité d'étendre et d'affermir dans tout le pays la suprématie de son influence, et ceci, non seulement à l'égard des individus, mais aussi à l'égard des institutions politiques, des tribunaux, de l'administration, des écoles. Les États-Unis d'Amérique ont pour condition essentielle de ne se mêler en rien des choses de la religion. Cet état de choses a pour effet que le catholicisme romain devient peu à peu l'Église des États-Unis. La Papauté soumet à son influence des masses de catholiques... et dès à présent, elle peut considérer comme sienne le quart de toute la population.... Dans quelques États, elle a étendu son influence, et mis la main sur des administrations politiques entières. Dans mainte grande ville la municipalité dépend exclusivement des catholiques. L'Église catholique dispose de milliers de suffrages dans un pays où la direction de la politique ne dépend que du nombre. » Ce n'est pas à un catholique ni à un ami du catholicisme et de l'Église romaine, — on le voit sans doute assez clairement, — que j'emprunte ces paroles, d'autant plus caractéristiques et significatives, mais à un Russe, que l'on pourrait appeler le souverain pontife de « l'orthodoxie grecque », le procureur général du Saint Synode, le précepteur et le conseiller religieux fidèlement écouté de deux tsars : M. G. Pobédonotseff.

Je les rapprocherai d'une page célèbre de Macaulay.

« C'est assurément une chose remarquable que ni la révolution morale du XVIIIe siècle, ni la contre révolution morale du XIXe, n'aient rien ajouté d'appréciable au domaine du protestantisme. Pendant la première période, tout ce que le catholicisme a perdu a été également

perdu pour le christianisme, pendant la dernière, tout ce que le christianisme a regagné dans les pays catholiques, le catholicisme l'a également regagné.... Dans le siècle dernier [le XVIIIe siècle] lorsqu'un catholique cessait de croire à la présence réelle, il y avait mille à parier contre un qu'il cessait en même temps de croire à l'Évangile, et quand la réaction se fut accomplie, la foi à la présence réelle revint avec la foi à l'Évangile.

« Je ne prétends nullement déduire de ces phénomènes des lois générales, mais il est bien remarquable, à mon avis, que parmi les nations chrétiennes, il n'y en ait pas une seule qui ait adopté les principes de la Réformation avant la fin du XVIe siècle. Depuis lors des pays catholiques sont devenus impies et redevenus catholiques, mais pas un seul n'est devenu protestant. »

L'histoire des *Missions catholiques françaises au XIXe siècle*, est plus qu'une éclatante « illustration », elle est la justification de ces paroles d'un Anglais protestant et d'un Russe orthodoxe. Le pouvoir de prosélytisme de l'Église catholique ou romaine, comme on la nomme quand on essaie de la diminuer, est « unique », et nulle part peut-être on ne le saurait mieux voir, dans une plus lumineuse évidence, que dans l'histoire des *Missions françaises*. A quoi cela tient-il? On en peut donner plus d'une raison, et celle-ci d'abord que, dans le catholicisme, comme il y a place pour toutes les manières de croire, depuis celle d'un nègre du Congo ou d'une religieuse indoue du Bon Pasteur jusqu'à celle d'une sainte Thérèse ou d'une sainte Chantal, et d'un Pascal ou d'un Newman, il y a de même un emploi pour toutes les formes légitimes de l'humaine activité, sans en excepter celles où l'ardeur et l'enthousiasme qui font les conquérants et les « pêcheurs d'hommes » se mêlent, pour lui faire produire des effets qu'on n'en attendait point, à la « folie de la Croix ». Le protestantisme est aristocratique et « distant » : le missionnaire catholique s'abaisse naturellement, sans peine et sans effort, au niveau du plus humble de ses catéchumènes. Nous avons des prélats

capables d'opposer aux puissances de ce monde toute la majesté de la pourpre romaine, et nous avons des lazaristes ou des jésuites, nous avons des filles de saint Vincent de Paul, qui savent le secret de rendre à la dernière des créatures humaines, en se mettant au-dessous d'elle, un peu d'espérance et de confiance aux promesses de Celui qui console et qui récompense. Tandis que des théologiens, enfermés dans leur cellule, y méditent les mystères de la religion, nous avons des missionnaires qui enseignent à leurs prosélytes, en même temps que les vérités de Dieu, le maniement de la pelle et de la pioche, de la truelle, de la varlope et du rabot. Aucune besogne, pourvu qu'elle mène à Dieu, n'est inférieure à leur mérite, ni à leur origine, qu'ils tirent quelquefois de la plus haute aristocratie. Si fatigante, pénible, épuisante que soit la tâche où leur vocation les appelle, ils y portent la même égalité d'humeur, le même sourire de contentement et de paix, j'oserai dire la même gaîté. C'est en prêchant d'exemple qu'ils enseignent la morale chrétienne, et c'est par le moyen de la morale qu'ils insinuent le dogme. Ils se rendent maîtres des cœurs, et, s'ils adressent ensuite aux intelligences, ils prouvent la vérité de leur religion par la nature des effets qu'elle opère. Et s'ils ont pu donner à leur propagande cette largeur et cette souplesse, si nous les voyons qui l'adaptent tour à tour à l'orgueil inné du brahmane, à l'entêtement intellectuel du mandarin, à la puérilité d'un roi nègre, où à la compréhension rudimentaire d'un Canaque, la grande raison en est que, tout en demeurant maîtres du choix des moyens, ou comme on dit aujourd'hui des « opportunités », il n'y a rien qui soit d'eux dans ce qu'ils enseignent, et Rome, je veux dire l'Église universelle, est toujours là qui les guide.

Je ne sache rien de plus admirable, en effet, et j'essaierais de le montrer si c'en était le lieu, que la politique de l'Église dans la conduite et dans le gouvernement des Missions. Hardie, non seulement à les soutenir et à les encourager, mais, quand il le faut, à les provoquer, Rome n'intervient dans leur développement que pour modérer

quelquefois leur ardeur, et poser la limite qu'on ne doit point dépasser. Les Missions de Chine et du Japon, entre autres, en pourraient servir d'un excellent et éloquent exemple. Il n'y a pas de circonstance ou de nécessité dont l'Église chrétienne ne tienne compte, et il n'y a pas de liberté qu'elle ne laisse à ses missionnaires pour « adapter » leur propagande et leur enseignement aux conditions mobiles et changeantes qui sont celles de la vie même de l'humanité : diversité des temps et des lieux, différences de races et de civilisations, « opportunités » qu'on ne pouvait prévoir, exigences que l'on voit inopinément surgir, et dont la prévision ne dépendait pas de la prudence humaine. Mais si le zèle va parfois trop loin, et que le risque apparaisse de sacrifier à l'ambition de conquérir des âmes la moindre des vérités que l'Église considère comme constitutives de la religion, elle n'hésite point ; elle parle ; et quelques mots lui suffisent pour ramener toutes choses à l'esprit de leur institution. *Non possumus* : là est la limite, et en aucun temps, pas plus à la Chine ou au Japon qu'en Europe, des raisons de l'ordre politique ou temporel n'ont empêché, ni gêné, ni modifié sa décision.

C'est précisément ce qui nous permet de fonder sur l'avenir des « Missions catholiques » plus d'espérances encore qu'elles n'ont réalisé de bien dans le passé. « Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées?... Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité ; des hommes qui sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte. Nations ensevelies dans l'ombre de la mer, quelle lumière sur vos têtes! » On a reconnu les paroles de Fénelon dans son beau, si touchant et si poétique sermon sur *la Vocation des Gentils*. Cette lumière ne s'éteindra pas! Elle se communiquera

sans s'épuiser; elle se répandra sans rien perdre de son éclat ni de son rayonnement. Et si peut-être un jour, quand bien des siècles auront passé, et que le voyageur cherchera sur les bords de la Seine la place où fut Paris, si peut-être elle continuait d'éclairer l'univers entier, qu'elle échaufferait de sa chaleur autant qu'elle l'illuminerait de sa clarté, il ne serait pas inglorieux à la France, et ce ne serait pas son moindre titre à la reconnaissance de l'humanité, que d'avoir tant fait, supporté tant d'épreuves et versé tant de sang, de sang français et de sang chrétien, pour que cette « lumière fût ».

F. BRUNETIÈRE

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
Chapitre	I.	Le pays et ses habitants, par M. Alexandre Guasco	1
—	II.	— Les anciennes Missions de l'Amérique du Nord, par le R. P. Camille de Rochemonteix	17
—	III.	La Confédération canadienne, par Mgr Grouard et par le R. P. Goulet	51
—	IV.	— La Colombie Britannique, par le R. P. Morice	131
—	V.	— Les États-Unis, par M. Alexandre Guasco	165
—	VI.	— Cuba, par le R. P. Pie Mothon	295
—	VII.	— Haïti, par M. Alexandre Guasco	303
—	VIII.	— La Dominique et Sainte-Lucie, par le R. P. Fort	331
—	IX.	— La Trinidad, par le R. P. Pie Mothon	353
—	X.	— Les anciennes Missions dans l'Amérique du Sud, par M. Alexandre Guasco	383
—	XI.	La Guyane française, par M. Alexandre Guasco	395
—	XII.	— Le Brésil, par Mgr Le Roy, le R. P. Gallet et le R. P. Fidèle	417
—	XIII.	— Les Religieux français dans l'Amérique latine, par le R. P. J.-B. Piolet	453

CONCLUSION

par M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie française 489

ERRATUM

Dans le tome V, à la table des matières, p. 512, *au lieu de* : Chapitre XIV, l'Afrique Équatoriale, par Mgr Le Roy, *lire :* par le R. P. Comte.

TABLE GÉNÉRALE

TOME I

INTRODUCTION

L'APOSTOLAT

Par M. Étienne Lamy.

CHAPITRE I

L'EMPIRE TURC. ISLAMISME ET CHRISTIANISME

par M. Paul Pisani.

Les Grecs, 19. — Les populations chrétiennes des Balkans, 26. — Les Chrétiens de Syrie, 28. — Les Arméniens, 34. — Les Chrétiens de Mésopotamie, 38. — Les Chrétiens d'Égypte, 41.

Ouvrages à consulter. 47.

CHAPITRE II

MISSION DE CONSTANTINOPLE

par M. Paul Pisani.

La Providence, 75. — Hôpital français, 75. — Bebek, 76. — Notre-Dame de la Paix, 76. — L'Hôpital municipal de Pera, 76. — L'Orphelinat de Tchoukour-Bostan, 76. — La maison de l'Artigiana, 76. — Saint-Georges, 76. — Brousse, 76. — L'Hôpital Gérémia, 76. — Scutari, 76. — Les écoles de Pera, 76.

CHAPITRE III

MISSIONS DES PÈRES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION A CONSTANTINOPLE, EN BULGARIE ET EN ASIE MINEURE

par le R. P. Alfred.

Constantinople, 81; Kadi-Keuï, 85; Haidar-Pacha, 89; Phanaraki, 91. — Bulgarie, 94; Yamboli, 97. — Missions d'Asie Mineure, 99; Ismidt, 100; Eski-Chehir, 106; Koniah, 108; Brousse, 110; Sultan-Tchaïr, 111; Zongouldagh, 112.

Ouvrages à consulter. 114.

CHAPITRE IV

SALONIQUE ET LA MACÉDOINE

par M. Paul Pisani (p. 115).

Œuvre des Bulgares, 124.

CHAPITRE V

SMYRNE ET L'ARCHIPEL

par M. Paul Pisani.

L'Archipel, 133. — Smyrne, 141 : Hôpital français, 145 : Orphelinat de Saint-Joseph de Koulah, 146 ; Hôpital Saint-Antoine, 146 ; Boudja, 146 ; Bournabat, 147 ; Aidin, 149.

CHAPITRE VI

LA PETITE ARMÉNIE

par le R. P. André.

L'École normale, 154. — Mission grecque de Césarée, 156. — Difficultés pour les constructions, 157. — Fermeture de nos écoles, 161. — Associations, 165. Les Religieuses, 168. — Secours aux malades, 170. — Secours aux malheureux, 172. État actuel, 174.

Ouvrages à consulter. 183.

CHAPITRE VII

LA PERSE

par MM. Bray et Tozzi.

Les religions, 193. — Le Christianisme en Perse, 196 : les commencements, 199 ; Ourmiah, 202 ; Khosrova, 205 ; Téhéran, 208 ; la Délégation apostolique, 212. — État présent de la Mission de Perse, 215.

Ouvrages à consulter. 222.

CHAPITRE VIII

MISSIONS DE BAGDAD, DE MOSSOUL ET DE MARDIN

par les RR. PP. Bernard, Galland et Giannantonio.

Archevêché latin de Bagdad et de Babylone, 223. — Missions des Carmes à Bagdad et en Basse-Mésopotamie, 246. — Mission des Dominicains en Mésopotamie, Kurdistan et Arménie, 256 : Origine de la Mission, limites, population, 256 ; période italienne, 257 ; période française (1856-1900), 262. — Mission de Mardin, 272 : Diarbékir, 272 ; Orfa, 281 ; Mardin, 284 ; Malatia, 285 ; Karpout, 287.

Ouvrages à consulter. 295.

CHAPITRE IX

MISSION DE SYRIE

par M. Paul Pisani (p. 295).

CHAPITRE X

PALESTINE

par M. Paul Pisani (p. 361).

CHAPITRE XI

MISSIONS D'ÉGYPTE

par M. Paul Pisani (p. 401).

TOME II

CHAPITRE I

MISSION D'ABYSSINIE

par M. Coulbeaux.

La religion en Abyssinie avant le XIXe siècle, 2 : l'Abyssinie chrétienne (du IVe au XIIIe siècle), 2 : l'Abyssinie schismatique (du VIIIe au XIIIe siècle), 3 ; l'apostolat catholique en Abyssinie (du XIIIe au XVIIIe siècle), 8 ; Concile de Florence, 11 ; les Missionnaires de la Compagnie de Jésus (XVIe et XVIIe siècles), 12 ; l'ordre de saint François d'Assise (XVIIIe siècle), 14. — La Mission catholique durant le XIXe siècle, 16 : genèse de la Mission au XIXe siècle, 16 ; le défrichement, 19 ; persécutions et conversions, 21 ; dévastation, 24 ; organisation, protection française, 28 ; partage et délimitation nouvelle du Vicariat apostolique, expulsion et retour, 39 ; personnel actuel, 42 ; projets et élaboration, 42.

Ouvrages à consulter. 44.

CHAPITRE II

MISSION DES GALLA

par le R. P. Martial.

Le pays et ses habitants, 45. — Mission des Galla, 55 : avant Ménélik, 57 ; sous Ménélik, 65 ; Mgr Taurin, 71 ; état actuel de la Mission, 77.

Ouvrages à consulter. 78.

CHAPITRE III

ADEN ET LES SEYCHELLES

par les RR. PP. Evangelisti et Fiolet.

Aden, 79. — Les Seychelles, 83.
Ouvrages à consulter. 84

CHAPITRE IV

L'INDE ET LES INDIENS

par le R. P. Mallat et M. Alg. Touzé (p. 91)

Ouvrages à consulter. 112.

CHAPITRE V

L'ANCIENNE MISSION

par le R. P. Mallat et M. Alg. Touzé (p. 113).

Ouvrages à consulter. 123.

CHAPITRE VI

L'ILE DE CEYLAN

par les RR. PP. Algier, Batayron, Royer et M. Alg. Touzé

Le pays, 125. — Jaffna, 131. — Commencement de la Mission, 134 : Mgr Bettachini, 134 ; Mgr Séméria, 140 ; Mgr Bonjean, 143 ; Mgr Melizan, 149 ; Mgr Joulain, 151. — Colombo, 156 ; Mgr Bonjean, 156 ; Mgr Melizan, 166. — Trincomali, 171.
Ouvrages à consulter. 182.

CHAPITRE VII

LE MADURÉ

par le R. P. Seal.

Le pays, la langue, la race, 183. — L'ancienne Mission, 187. — La nouvelle Mission : les adversaires, 192 ; les Protestants, 192 ; les Goanais ; la Revolte, 196 ; le schisme, 198 ; le Concordat de 1857, 202 ; la double juridiction, 204 ; la hierarchie, 206. — Les Œuvres, les Hommes, les Pangous, 208 : la vie de Pangou, 208 ; quelques œuvres, 212. — Le Collège, 220 ; Négapatam et Trichinopoly, 220 ; les fruits du Collège, 224.
Ouvrages à consulter. 229.

CHAPITRE VIII

PONDICHÉRY, MAISSOUR, COIMBATOUR, KUMBAKONAM

par M. Adrien Launay.

Situation. Gouvernements politiques et leur influence sur l'évangelisation, 231. — L'apostolat au XVIIe et au XVIIIe siècle, 236. — Premiers travaux de la Société des

Missions étrangères dans l'Inde, 238. — Progrès des Missions, 242. — Les conversions et la hiérarchie, 249. — État actuel, Chrétiens, organisation, personnel, œuvres, 254.

Ouvrages à consulter, 274.

CHAPITRE IX

VICARIATS DE VIZAGAPATAM ET DE NAGPOUR

par le R. P. Mesellon (p. 275).

Ouvrages à consulter, 290.

CHAPITRE X

LE BENGALE ORIENTAL

par le R. P. Jamet (p. 290).

CHAPITRE XI

LE RAJPOUTANA

par le R. P. Jean (p. 303).

Ouvrages à consulter, 312.

CHAPITRE XII

LA BIRMANIE

par M. Adrien Launay.

Le pays et les habitants, 313. — Les premiers Chrétiens et les premiers missionnaires, 318. — Les prêtres des Missions étrangères, l'esprit birman, les écoles, 323. — Conversions, moyens et motifs des conversions, 330. — Division en plusieurs Vicariats, état actuel, statistique (1840 et 1898), les lépreux, 336.

Ouvrages à consulter, 350.

CHAPITRE XIII

SIAM ET LAOS

par M. Adrien Launay.

L'apostolat catholique et la politique coloniale de Louis XIV, 341. — Malheurs au XVIIIe siècle, progrès au XIXe, 365. — Un dernier coup d'œil, 373.

Ouvrages à consulter, 380.

CHAPITRE XIV

PRESQU'ILE DE MALACCA

par M. Adrien Launay.

Le pays et les habitants, 381. — Le P. Beurel et l'instruction, évangélisation des sauvages, colonie indienne, 387. — Visite de la Mission, 395.

Ouvrages à consulter, 406.

CHAPITRE XV

L'INDO-CHINE FRANÇAISE

par M. Adrien Launay.

Situation géographique des Missions, leurs habitants, 407. — Les Missions du XVIe au XVIIe siècle, 410. — Mgr Pigneaux de Béhaine et la France, 416. — Les persécutions sous le règne de Minh-Mang, 420. — Les interventions de la France en Annam, 432. — Les premières années de paix, l'expédition Garnier au Tonkin, 452. — La conquête du Tonkin par la France et les grands massacres, 463. — État actuel, 480.

Ouvrages à consulter, 100.

TOME III

CHAPITRE I

LA CHINE ET LES CHINOIS

par Mgr Favier (p. 1).

Ouvrages à consulter, 26.

CHAPITRE II

L'ANCIENNE MISSION

par Mgr Favier.

La question des Rites, 50.

Ouvrages à consulter, 64.

CHAPITRE III

LES LAZARISTES EN CHINE

par Mgr Favier (p. 65).

Ouvrages à consulter, 129.

CHAPITRE IV

LE TCHE-LI SUD-EST

par les RR. PP. Maugin et Villaret.

Le pays et ses habitants, 131. — Fondation de la Mission, 134. — La persécution, 138. — Les derniers événements, 144.

Ouvrages à consulter, 150.

CHAPITRE V

LE CHAN-TOUNG ORIENTAL

par le R. P. Norbert (p. 151).

Ouvrages à consulter, 159.

CHAPITRE VI

LE KIANG-NAN

par le R. P. Colombel.

Le pays et ses habitants, 161. — Introduction de la foi au Kiang-Nan, 167. — Le retour des Jésuites au Kiang-Nan (1840-1856), 173. — Mgr Pierre-André Borgniet, 182. — Mgr Hippolyte-Adrien Languillat, 193. — Mgr Valentin Garnier, 208. — Derniers événements, situation présente, 221.

Ouvrages à consulter, 230.

CHAPITRE VII

LES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

par M. A. Launay.

Se-Tchouan, Kouei-Tchéou, Yun-nan, Kouang-Si, Kouang-Toung, 233. — Les débuts, 235. — Premiers succès, les œuvres, martyre de Mgr Dufresse, 246. — Division des vicariats, la Sainte-Enfance, la France en Chine, 258. — Massacres et pillages, 275. — État actuel. Les missionnaires et les voyageurs français, 311.

Ouvrages à consulter, 330.

CHAPITRE VIII

LE THIBET

par M. A. Launay.

Expéditions de missionnaires par la Chine et par l'Inde, 331. — Bonga et les persécutions, 340. — Le présent et l'avenir, 350.

Ouvrages à consulter, 353.

CHAPITRE IX

LA MANDCHOURIE

par M. A. Launay.

A travers la Mandchourie, 355. — Le catholicisme en Mandchourie jusqu'en 1842, 358. — Intervention française en Chine et conséquences en Mandchourie, 362. — Les œuvres et les évêques, 368. — La guerre sino-japonaise, 371. — Difficultés avec les protestants anglais, 373. — Mouvement des conversions, 375. — Les derniers événements, 379.

Ouvrages à consulter, 384.

CHAPITRE X

LA CORÉE

par M. A. Launay.

Les origines de l'Église de Corée, 385. — Persécutions de 1839 et de 1866, 391. — L'apostolat et la politique, 407.

Ouvrages à consulter, 416.

CHAPITRE VI

LE JAPON

par M. A. Launay.

Le pays, ses institutions, sa religion, 347. — Saint François-Xavier, les progrès, les persécutions, 352. — Résurrection de l'Église au Japon, 355. — La persécution, 356. — Situation meilleure et travaux des missionnaires, 357. — Vers la liberté, 363. — Le clergé indigène, les catéchistes, 368. — Les œuvres d'instruction et de charité, les congrégations religieuses, 371. — La presse au Japon, 379. — Les conversions, obstacles et espérances, 389.

Ouvrages à consulter. 403.

TOME IV

CHAPITRE I

LES ILES HAWAI OU SANDWICH

par le R. P. Ildefonse Arazard.

Le pays et ses habitants, 9. — La Mission catholique, fondation et persécution, 10.

Ouvrages à consulter. 31.

CHAPITRE II

LES ILES MARQUISES

par le R. P. Jacques Bend (p. 33).

Ouvrages à consulter. 52.

CHAPITRE III

TAHITI

par le R. P. Ildefonse Arazard.

Iles Gambier, 54. — Tahiti et Mooréa, 60. — Iles Tonamotou, 69. — Ile de Pâques ou Rapanouï, 75. — Ile Cook, 80.

Ouvrages à consulter. 83.

CHAPITRE IV

LES WALLIS

par le R. P. Jean Herver.

Le pays et ses habitants, 85. — La Mission catholique, sa fondation, 93. — Développement et organisation de la Mission, 99. — L'état actuel, 105.

Ouvrages à consulter. 107.

CHAPITRE V

LES ILES FOUTOUNA

par le R. P. Jean Hervier.

Le pays et ses habitants, 108. — Arrivée des missionnaires, 114.
Ouvrages à consulter, 123.

CHAPITRE VI

L'ARCHIPEL DES ILES TONGA

par le R. P. Jean Hervier.

Le pays et les habitants, le Protestantisme, 125. — La Mission catholique, 133.
Ouvrages à consulter, 143.

CHAPITRE VII

VICARIAT APOSTOLIQUE DES NAVIGATEURS

par le R. P. Jean Hervier.

Les îles Samoa : les habitants, 149. — La politique européenne aux Samoa, 160. — Les missionnaires maristes aux Samoa, 166. — Les Tokélaou, 176.
Ouvrages à consulter, 182.

CHAPITRE VIII

L'ARCHIPEL FIDJI

par le R. P. Jean Hervier.

Le pays et ses habitants, 183. — Les missionnaires maristes dans l'archipel Fidji, 201.
Ouvrages à consulter, 220.

CHAPITRE IX

LA NOUVELLE-ZÉLANDE

par le R. P. Jean Hervier.

Le pays et les habitants, 221. — Les missionnaires catholiques français chez les Maoris, 227. — Les missionnaires et les colons, 237.
Ouvrages à consulter, 251.

CHAPITRE X

LA NOUVELLE-CALÉDONIE

par le R. P. Louis Chevillet.

Le pays et les habitants, 253. — Les premiers temps (1843-1853), 259. — Fondation de la colonie et développement de la Mission (1853-1863), 276. — Gouvernement de M. Guillain (1863-1870), 287. — Temps présents, 306 : Service du Culte, 306 ; la transportation, 310 ; écoles européennes, 312 ; écoles indigènes, 315 ; la propa-

gande protestante, 317; insurrection de 1878, 323; la colonisation, 327, les fêtes jubilaires, l'état actuel, 330.

Ouvrages à consulter. 33[illegible]

CHAPITRE XI

LES NOUVELLES-HÉBRIDES

par le R. P. Louis Chatelet (p. 333).

Ouvrages à consulter. 3[illegible].

CHAPITRE XII

LES ILES SALOMON

par le R. P. Louis Chatelet.

Le pays et les habitants, 343. — Les missionnaires maristes aux Salomon, 350.

Ouvrages à consulter. 368.

CHAPITRE XIII

LA NOUVELLE-GUINÉE, LES GILBERT ET LES ELLICE

par le R. P. Hartzer.

La Nouvelle-Guinée anglaise, 370. — Les Iles Gilbert et les Iles Ellice, 387.

Ouvrages à consulter. 3[illegible].

CHAPITRE XIV

MADAGASCAR

par le R. P. J.-B. Piolet.

Le pays et les habitants, 397. — Les anciennes Missions, 416. — Autour de Madagascar, 428. — Vers Tananarive, 442. — A Tananarive, fondation de la Mission, 458. — Développement de la Mission (1868-1883), 467. — La guerre de 1883-1885 et le protectorat français, 482. — La guerre de 1895 et la domination française, 491.

Ouvrages à consulter. [illegible].

TOME V

CHAPITRE I

L'AFRIQUE, LA TERRE ET LES HOMMES

par Mgr Le Roy (p. 1).

Ouvrages à consulter. [illegible].

CHAPITRE II

L'ÉGLISE EN AFRIQUE. LA REPRISE DES MISSIONS AU XIXe SIÈCLE

par Mgr Le Roy (p. 21).

Ouvrages à consulter. 55.

CHAPITRE III

L'AFRIQUE DU NORD

par le R. P. Cowre.

Le pays et ses habitants, 57. — La Mission d'Algérie, 57 : Mgr Dupuch (1838-1846), 59 : Mgr Pavy (1846-1866), 60 ; Mgr Lavigerie (1867-1893), 62. — Les villages d'Arabes chrétiens, 66. — Missions de Kabylie, 68. — Tunisie, 80. — Sahara et Soudan français, 84 ; Sahara, 87 ; Soudan, 91.

Ouvrages à consulter. 96.

CHAPITRE IV

LE SÉNÉGAL ET LA SÉNÉGAMBIE

par Mgr Le Roy.

Anciennes tentatives, 97. — La Sénégambie, 112. — Les commencements de la Mission, Dakar, 115. — Mgr Kobès, Ngasobi, 118. — Mgr Duret à Saint-Louis, 124. — La succession des Vicaires apostoliques, la conquête du Sénégal, 129 : Dakar et Rufisque, 134 ; Thiès et ses environs, 136. — Le Soudan Sénégalais, 138. — La Gambie, 142. — La Casamance, 145.

Ouvrages à consulter. 152.

CHAPITRE V

GUINÉE FRANÇAISE, SIERRA LEONE, LIBÉRIA

par Mgr Le Roy.

Guinée française, 154. — Conakry, 156. — Saint-Joseph de Boffa, au Rio Pongo, 160. — Sangha, 162. — Farinthia, 163. — Boké, au Rio Ñuñez, 164. — Sierra Leone, 165 ; Sherbro, 170 ; Mission de Libéria, 172.

Ouvrages à consulter. 176.

CHAPITRE VI

LES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

par le R. P. Planque.

Côte d'Ivoire, 178. — Vicariat apostolique de la Côte d'Or, 182. — Dahomey, 186. — Vicariat apostolique du Bénin, 196.

Ouvrages à consulter. 200.

CHAPITRE VII

LE BAS-NIGER

par Mgr Le Roy.

La reconnaissance et la conquête du Niger, 201. — Les Missions africaines de Lyon, la préfecture apostolique du Niger, 204 : Les Pères du Saint-Esprit, la Préfecture apostolique du Bas-Niger, 208 ; Onitcha, 210 ; — Saint-Joseph d'Agouléri, 212 ; Notre-Dame de Nsoube, Igbarian, Ossamori, Ugouta, 214.

Ouvrages à consulter, 218.

CHAPITRE VIII

LE CONGO FRANÇAIS, LE GABON

par Mgr Le Roy.

Les commencements de la Mission, 219. — Sainte-Marie et Saint-Pierre de Libreville, Saint-Joseph des Bengas, 230. — Sainte-Marie, 230 ; Saint-Joseph des Bengas, 234. — Le Mouni, Bata, 236 ; le Komo, 236 ; Bata, 237 ; Saint-Paul de Dougnila, 239. — Saint-François-Xavier de Lambaréné, 243. — Sainte-Anne du Fernan-Vaz, 248 ; Sainte-Croix des Eshiros, 252.

Ouvrages à consulter, 253.

CHAPITRE IX

VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS

par Mgr Le Roy.

Mayoumaba, 259. — Bouanza, 262. — Boudianga, 267. — Linzolo, 267. — Sette Cama, 270.

Ouvrages à consulter 271

CHAPITRE X

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OUBANGUI

par Mgr Le Roy.

Brazzaville, 278. — Dans l'Alima, 280. — Dans l'Oubangui, 283 — La Sainte famille des Ba-uziri, 288.

Ouvrages à consulter, 289

CHAPITRE XI

CONGO ET ANGOLA

par Mgr Le Roy.

La restauration des Missions du Congo et de l'Angola, 291. — La nouvelle Mission, 293. — Situation actuelle, 300 ; Congo portugais, 300 ; Loanda, 302 ; Cimbebasie, 303 ; Notre-Dame-des-Victoires du Jaou, 309 ; Saint-Benoît de Tyinvinguiro, 309 ; Saint-Michel de Kihita, 309 ; Saint-Antoine de Gambos, 309.

Ouvrages à consulter, 310.

CHAPITRE XII

LA MISSION DU FLEUVE ORANGE

par Mgr Simon (p. 311).

CHAPITRE XIII

LE NATAL. L'ORANGE, LE BASOUTOLAND, LE TRANSVAAL

par le R. P. Dellale.

Vicariat apostolique du Natal, 321. — Les premiers missionnaires, 327. — Mgr Jolivet, 334. — Vicariat apostolique de l'État libre d'Orange, 341. — Le Basoutoland, 354. — Le Transvaal, 363.

Ouvrages à consulter, 368.

CHAPITRE XIV

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

par le R. P. Comte.

Le pays, 369. — Les habitants, 378. — Fondation des Missions équatoriales, 387. — Mission du Tanganika, 391 : luttes et épreuves (1884-1894), 396. — Vicariat apostolique du Tanganika, 404. — Vicariat apostolique du Haut-Congo, 407 : état actuel du Haut-Congo, 407. — Vicariat apostolique de l'Ounyanyembé, 410 : Notre-Dame Auxiliatrice, 415 ; Saint-Joseph, 418 ; Saint-Antoine, 419 ; Sacré-Cœur, 419 ; Mission du Nyassa, 422. — Mission du Nyanza, 427 : fondation de la Mission de l'Ouganda et premier exil, 427 ; retour triomphal dans l'Ouganda et deuxième exil, 434 ; reprise de la Mission de l'Ouganda et troisième exil, 442 ; dernières épreuves, partage de la Mission en trois Vicariats, 451 ; état actuel du Vicariat du Nyanza septentrional, 455. — Vicariat apostolique du Nyanza méridional, 458 : Notre-Dame de Kamoga, 459 ; Notre-Dame des Sept-Douleurs, 459 ; Notre-Dame de l'Espérance, 460 ; Notre-Dame de Lourdes, 463 ; Sacré-Cœur d'Isavi, 463.

Ouvrages à consulter, 467.

CHAPITRE XV

LE ZANGUEBAR

par Mgr Le Roy.

Ile de Zanzibar, 469. — Le Zanguebar allemand, 483 : Bagamoyo, 483. — Les Stations, 489 : Tounoungono, 490 ; Matoumbo, 491 ; Mrogoro, 491 ; Mandéra, 492 ; Mhonda, 493 ; Longa, 494. — Missions du Rouvou Pangani, 495. — Le Zanguebar anglais, 502 : le pays somali, 502 ; Tana, 503 ; l'île Pemba, 504 ; Mombasa, 506 ; Boura, 508 ; Naïrobi (Kikouyou), 509.

Ouvrages à consulter, 510.

TOME VI

CHAPITRE I

L'AMÉRIQUE ET SES HABITANTS

par M. Alexandre Grasco (p. 1).

CHAPITRE II

LES ANCIENNES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

par le R. P. Camille de Rochemonteix (p. 17).

La renaissance des Missions au XIX siècle, 43.

Ouvrages à consulter, 60.

CHAPITRE III

LE CANADA

par Mgr Grouard et le R. P. Gouri.

Le pays et ses habitants, 51. — La Mission, 79. — Développement des Missions, 88. — Mgr Grandin, nouveaux développements, 92. — L'Athabaska-Mackensie, 98. — Transformation politique du Nord-Ouest américain, 105. — L'état actuel, 112. — Insurrection de 1885, 116. — Derniers incidents, Mgr Legal, 121. — Pontiac et le Haut Saint-Maurice Labrador, 124. — Missions du Labrador, 127.

Ouvrages à consulter, 136.

CHAPITRE IV

LA COLOMBIE BRITANNIQUE

par le R. P. Morice.

Aperçu géographique et ethnographique, 131. — Historique de la Mission, 143.

Ouvrages à consulter, 164.

CHAPITRE V

LES ÉTATS-UNIS

par M. Alexandre Giasco.

Les évêques français aux États-Unis, 167. — Les évêchés du Nord, 171 : Baltimore, 171 ; New-York, 172 ; Boston, 173 ; Burlington, 180 ; Cleveland, 182, Dubuque, 184 ; Saint-Paul, 190. — Le centre et les Montagnes rocheuses, 192 : Louisville, 192 ; Vincennes ou Indianopolis, 200 ; Les Montagnes rocheuses, 210 ; Colorado, 216. — Les diocèses du Sud, 223 : Saint-Augustin, 225 ; Mobile, 229 ; la Nouvelle-Orléans, 232 ; Natchitoches, 245 ; Galveston, 252 ; San Antonio, 259 ; Santa-Fé, 260 ; Tucson, 262. — Les Religieux, 264.

Ouvrages à consulter, 290.

CHAPITRE VI

CUBA

par le R. P. Pie Mornon (p. 295).

CHAPITRE VII

HAITI

par M. Alexandre Giasco (p. 304).

Ouvrages à consulter, 330.

CHAPITRE VIII

LA DOMINIQUE ET SAINTE-LUCIE

par le R. P. Foui.

La Dominique, 331. — Sainte-Lucie, 340.
Ouvrages à consulter, 350.

CHAPITRE IX

LA TRINIDAD

par le R. P. Pie Morhon.

Mgr Gonier et les Dominicains, 357. — Développement de la Mission, 360. — Les Dominicains de Lyon à la Trinidad, 368.
Ouvrages à consulter, 382.

CHAPITRE X

LES ANCIENNES MISSIONS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

par M. Alexandre Glasco (p. 383).
Ouvrages à consulter, 393.

CHAPITRE XI

LA GUYANE FRANÇAISE

par M. Alexandre Glasco.

Les Missions du Maroni et de l'Oyapock, 395.
Ouvrages à consulter, 304.

CHAPITRE XII

LE BRÉSIL

par Mgr Le Roy, le R. P. Gallet et le R. P. Fidèle.

L'Amazonie, 417. — Le pays et ses habitants, 417 : la Mission, 420. — Régions centrales, 431 : Mission d'Uberaba, 432 : Mission de Goyaz, 434 : Mission de Porto-Nacional, 435 : Mission de Conceiçao do Aragnaya, 436. — État de Saint-Paul, 440 : Itú, 442 ; Saint-Paul, 442 ; Sainte-Anne, 443 ; Campinas, 443 ; Tembatté, 443 ; Franca, 443 ; Péracicaba, 443 ; Jahú, 443 ; Conde d'Eu, 449 ; Nova-Trento, 449 ; Esperança, 449 ; La Vaccaria, 450.
Ouvrages à consulter, 459.

CHAPITRE XIII

LES CONGRÉGATIONS FRANÇAISES DANS L'AMÉRIQUE LATINE

par le R. P. J.-B. Piollet.

Les Lazaristes, 458. — Les Pères de Bétharram, 462. — Les Dominicains, 465. — Les Pères de Lourdes, 466. — Les Assomptionnistes, 467. — Rédemptoristes, 475. — Pères Oblats de Saint-François de Sales de Troyes, 476. — Maristes, 477. — Les Eudistes en Colombie, 478. — Les Frères, 481. — Les Religieuses, 484.
Ouvrages à consulter, 486.

CONCLUSION

par M. Ferdinand Brunetière (p. 489).

38 620. — PARIS, IMPRIMERIE FAIRE, 9, RUE DE FLEURUS

BV
2210
P6
t.6

Piolet, Jean Baptiste (ed.
Les missions catholique
françaises au XIXe siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY